

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JANVIER 1764.

TOME XX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1764.

EXTRAIT.

JAC. REINBOLDI SPIELMANN, philos. & med. doct. chemiæ, botanices, reliquæque mater. med. P. P. O. &c. Institutiones chemiæ prælectionibus academicis adcommodatæ; C'est-à-dire: *Institutions de chymie pour servir à des leçons académiques*; par M. JACQ. REINBOLD SPIELMANN, doct. en philos. & en méd. prof. publ. ordin. de chymie, de botanique & de matière médicale, &c. A Strasbourg, chez Bauer; & se trouve à Paris, chez Cave-lier, 1763, in-8°.

L A chymie est la branche de la physique, ou de la science des corps, la plus étendue & la plus utile; car, quoique nous convenions sans peine que les hommes ont retiré de grands avantages de la connoissance des

A ij

4 INSTITUTIONS DE CHYMBIE

loix que les corps suivent dans le mouvement de leur masse ; connoissance qui n'a pas peu servi à perfectionner les mécaniques & les arts qui en dépendent, & de celle des mouvemens des astres, à laquelle l'astronomie & la navigation qui lui est si intimement liée, doivent leurs progrès : nous ne craignons pas d'avancer que ces avantages ne scauroient être comparés à ceux que leur a procurés l'observation des phénomènes produits par l'action que les corps exercent en vertu de leur nature particulière, & de leur composition, c'est-à-dire, des phénomènes de la composition & de la décomposition, de la production & de la destruction de tous les corps de la nature, qui font le véritable objet de la chymie. On sciait que ces phénomènes sont la base de tous les arts qui operent quelque changement dans les corps, tels que ceux qui tirent les métaux de leur mine, & les rendent propres aux usages auxquels nous les employons ; l'art d'extraire & de composer les différens sels ; ceux de la verrerie, de la teinture, de faire le savon ; d'affaifonner & de cuire les chairs des animaux pour nous servir d'alimens ; de préparer leurs peaux & leurs poils pour en composer nos vêtemens ; de faire fermenter les sucs des végétaux, & d'en faire du vin ; l'art de faire le pain ; celui de tirer des différens

corps de la nature des secours propres à rétablir notre santé, &c. On scait encore qu'ils sont le fondement de toutes les connaissances que nous pouvons avoir sur la formation & la destruction des différentes substances du règne minéral, & sur les branches les plus importantes de l'oeconomie animale & végétale ; la production des animaux & des végétaux, leur accroissement, leur nutrition, & un très-grand nombre de leurs maladies. C'est pour n'avoir pas scu que ces phénomènes étoient soumis à d'autres loix que celles qui régissent le mouvement des masses des corps, qu'on a vu tant de physiciens se livrer aux suppositions les plus gratuites, pour tâcher de les ramener à ces loix. C'est pour n'avoir pas connu les rapports que les phénomènes de la nature ont avec ceux qu'on observe dans les opérations ordinaires de la chymie, que quelques modernes ont si fort resserré les limites de cette science, & qu'ils l'ont presque bornée aux changemens qu'elle a coutume d'opérer par le moyen du feu.

Rien ne pouvoit contribuer plus sûrement à étendre une science si utile, que les chaînes qu'on a établies, pour l'enseigner, dans la plupart des universités de l'Europe. C'est à ces écoles que nous devons un très-grand nombre d'excellens ouvrages faits pour servir de canevas aux leçons des scavans pro-

6 INSTITUTIONS DE CHYMIÉ.

fesseurs à qui elles sont confiées. Les *Institutions chymiques de M. Spielmann*, que nous annonçons, sont de ce nombre. Elles réunissent à l'avantage de la clarté & de la précision dans les détails, celui de rassembler un grand nombre de faits intéressans, à la vérité plus relatifs aux phénomènes qu'on observe dans les laboratoires de l'art, qu'à ceux qui se passent dans le grand atelier de la nature.

Dans ses prolégomènes qui sont fort courts, M. Spielmann définit la chymie, *la science des changemens que les corps éprouvent lorsqu'on pénètre leur composition*. Ensuite il indique très-brièvement ses usages & ses divisions, & dit un mot, en passant, de son histoire, & des auteurs qui en ont traité. Ces prolégomènes sont suivis de ce que M. Spielmann appelle le *raisonnement chymique*, c'est-à-dire, des fondemens des inductions qu'on doit tirer des phénomènes chymiques; sa doctrine sur ce point est exacte, & présentée d'une façon également claire & concise. Les substances, dans lesquelles les corps se résolvent, lorsqu'on attaque leur composition, s'appellent leurs *principes* ou leurs *parties constitutives*; c'est avec raison que les chymistes ont distingué les principes prochains des corps de leurs principes éloignés; & c'est pour avoir négligé cette distinction, qu'un assez grand

nombre d'artistes se sont trompés sur la véritable nature des corps. On a donné le nom d'élémens aux corps dont les principes immédiats étoient homogenes, ou qui n'étoient pas composés de différens principes; les autres ont été désignés, à raison de la différente composition de leurs principes constitutifs, par les noms de *mixtes*, *composés*, *décomposés* & *sur-décomposés*; dénominations proposées par Beccher, adoptées ensuite par Stahl & par toute son école.

Une autre distinction non moins essentielle, c'est celle qu'on a faite des substances qui résultent de la décomposition des corps en substances qu'on obtient telles qu'elles existoient dans les corps, & en celles qui se sont produites par la réaction que ces substances ont exercée les unes sur les autres, dans l'instant même de cette décomposition. M. Spielmann met au rang des premières toutes les substances qui, étant réunies de nouveau, forment un corps semblable à celui dont on les a tirées; les élémens & les substances, qu'on sait que l'art n'a jamais pu former; mais il regarde comme produites, toutes celles qu'on n'obtient qu'à force de feu, celles qui résultent de la fermentation, & celles qui ayant coutume de se montrer facilement lorsqu'elles sont cachées quelque part, ne paroissent

8 INSTITUTIONS DE CHYMIE.

qu'après que les principes d'un corps ont été exposés à des mouvemens violens.

Notre auteur n'admet que trois élémens, l'eau, la terre & le principe inflammable, ou le phlogistique, prétendant que tous les autres corps qu'on a regardés comme tels, ou ne sont pas des êtres simples, ou que leur existence n'est démontrée par aucune expérience. On donne le nom de *mixtion* à l'union des principes des corps. Il faut bien prendre garde de ne pas la confondre avec l'*aggrégation*, qui est l'union de leurs molécules physiques. La cause qui unit les principes dans la *mixtion* & dans l'*aggrégation*, est une force interne, encore peu connue, que les physiciens appellent *attraction*; & les chymistes, *affinité* ou *rappor*t: cette affinité ou ces rapports sont déterminés dans chaque corps, de façon qu'ils s'unissent plus fortement avec les uns, plus faiblement avec les autres, & abandonnent ces derniers pour s'unir à ceux avec lesquels ils ont un plus grand rapport. C'est à découvrir ces différens degrés d'affinité, que tendent les travaux des chymistes physiciens; & c'est aux découvertes déjà faites qu'on doit ces tableaux d'un si grand secours dans les opérations de la chymie, qu'on appelle *Table des rapports*. Pour en donner une idée, notre auteur a adopté celle qui se trouve dans la chymie métallurgique

de Gellert , comme étant la plus étendue & la plus exacte.

Ces préliminaires nécessaires sont suivis d'un Traité des instrumens , après lequel l'auteur entre en matière : il traite d'abord de la *solution* ou de la division des corps ; il en distingue deux especes , une qui est purement méchanique ; elle consiste à réduire un corps en poudre par des moyens & des instrumens méchaniques ; il en donne pour exemple la préparation de l'*outre-mer*. La seconde qui est proprement la solution chymique , se sous divise en deux especes ; la première , qu'il appelle *superficielle* ou *immerfive* , a lieu lorsque deux corps se pénètrent au point de ne paroître faire qu'un corps homogene. Si l'un des deux corps est fluide , &l'autre solide , on donne au premier le nom de *dissolvant* , & improprement celui de *menſtrue*. La *solution radicale* , dont il fait la seconde especie de solution chymique , est une véritable décomposition , ou la résolution d'un corps en ses principes. M. Spielmann prétend que la solution superficielle n'attaque que l'aggrégation des corps ; la preuve qu'il en donne , c'est qu'on retire les corps de leurs menſtrues , sans qu'ils aient éprouvé de changement. La diaphanéité des dissolutions même des corps les plus opaques , la suspension des plus pesans dans leurs menſ-

40. INSTITUTIONS DE CHYMIÉ.

trues, & l'air qui se dégage dans un grand nombre de dissolutions, suffisent pour prouver que les élémens physiques des corps sont séparés dans cette opération, & s'unissent aux élémens physiques du dissolvant. C'est en vain qu'on cherchoit dans les loix de la méchanique l'explication de l'action des menstrues. Notre auteur la trouve dans l'affinité que les molécules aggrégatives du menstrue, ont avec celles du corps dissous, plus grande que celle qu'elles ont entr'elles; ainsi les molécules qui ont plus d'affinité entr'elles, abandonnent celles avec lesquelles elles en ont moins, pour s'unir ensemble & former un nouvel aggrégé. Cette explication devient un principe fécond, au moyen duquel il rend raison de tous les phénomènes de la dissolution superficielle ou immersive, & des moyens qu'on emploie pour la favoriser.

Voulant donner l'histoire des solutions, notre auteur a cru devoir suivre l'ordre des menstrues; en conséquence, il les distingue en *séches* & en *humides*; la solution séche est celle qui se fait par la fusion, & pour laquelle on emploie des menstrues solides; les menstrues fluides sont l'eau, les huiles, le mercure, les liqueurs salines, & les esprits inflammables; il ne traite d'abord que des trois premiers: l'eau dissout tous les sels; mais elle prend des quantités fort inégales

INSTITUTIONS DE CHYMIE. II

de chacun d'eux, à raison de leur nature différente ; il donne en conséquence une liste de vingt-sept sels différens, avec la quantité qu'une once d'eau prend de chacun d'eux, le thermometre étant au 50 degré de l'échelle de Fahrenheit. Quelques chymistes ont prétendu que l'eau dissolvoit même les métaux. Il est certain que lorsqu'on la tient long-tems dans des vaisseaux métalliques, elle en contracte le goût. Elle dissout aussi les terres séléniteuses ; & notre auteur assure que, parmi un très-grand nombre d'eaux qu'il a examinées, il n'en a trouvé aucune qui ne contint une terre calcaire ou vitrifiable ; enfin elle dissout toutes les humeurs animales, à la réserve des graisses & des suifs, & tous les sucs végétaux, si l'on en excepte les résines & les huiles.

Il y a des corps secs qui ont une telle affinité avec l'eau, qu'ils se chargent de celle qui est contenue dans l'air, qui les dissout & les résout en liqueur : on nomme ces dissolutions, *dissolutions par défaillance*, *per deliquium* ; & on donne aux liqueurs qui en résultent, le nom d'*huile*. Les exemples qu'il en donne, sont l'*huile de tartre par défaillance*, & l'*huile de myrrhe par défaillance*.

Les terres, lorsqu'elles sont unies à quelque acide ; les métaux dissous par un acide

12 INSTITUTIONS DE CHYMIÉ.

ou par le foie de soufre ; le soufre uni à l'alcali fixe ; les graisses des animaux, les résines & les huiles des végétaux, unis à l'alcali fixe, à un mucilage ou à un jaune d'œuf, se laissent dissoudre par l'eau qui ne les attaque pas, lorsqu'ils sont seuls. Les exemples que M. Spielmann donne de ces dissolutions, sont l'émulsion, qui est la dissolution d'une huile par l'eau, au moyen d'un mucilage ; le savon qui est une combinaison d'une huile par expression, avec un alcali qui le rend soluble dans l'eau ; le savon philosophique, qui est une combinaison semblable d'une huile essentielle avec un alcali.

A proportion qu'on enleve le menstrue qui tenoit un corps en dissolution, les molécules de ce corps se réunissent & se séparent de la dissolution. La plupart des sels ont cela de particulier, que leurs éléments s'arrangent toujours d'une maniere déterminée, & forment des masses angulaires-diaphanes, qu'on appelle *crystaux* ; ce qui a fait donner à l'opération, par laquelle on les obtient, le nom de *crystallisation*. Cela conduit naturellement notre auteur à tracer l'histoire de la crystallisation ; & pour en donner des exemples, il propose la *purification du nitre*, le *sel essentiel des végétaux*, le *sucré de lait*, le *sel essentiel de l'urine*.

M. Spielmann traite de la même maniere des deux autres genres de menstrues , les huiles & le mercure ; de-là il passe à l'extraction qui a lieu , lorsque le menstrue ne dissout qu'une partie du corps qu'on expose à son action : d'où résulte naturellement une espece de décomposition de ce corps ; par conséquent l'extraction est un des moyens de parvenir à la *solution radicale*. Il donne la maniere de faire *l'extrait aqueux d'un végétal quelconque* , celle d'en extraire *le mucilage* , d'extraire *la gelée des animaux* , *les sels des substances fossiles* , & *la conversion du fer en acier*. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire , ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des autres opérations dont il traite successivement , qui sont *la fusion* , *la distillation* , *la sublimation* , *la calcination* , *la précipitation* , *la réduction* , *la vitrification* & *la fermentation*. Ce que nous avons dit de la solution & de l'extraction suffit pour faire connoître la méthode que l'auteur a suivie. Lorsqu'il rapporte un exemple de quelque opération , il décrit d'abord le procédé ; ensuite il indique le premier auteur qui l'a proposé ; il discute les différentes méthodes qu'on a suivies pour le faire , rend raison des différentes opérations qu'on fait subir au corps qui en est le sujet , en expose le fondement , & en explique les

14 INSTITUTIONS DE CHYMBIE.

différens phénomènes ; enfin il indique les propriétés les mieux constatées du produit qui résulte de l'expérience.

Peut-être trouvera-t-on que l'ordre que M. Spielmann a suivi, n'est pas le plus naturel ni le plus conforme à l'esprit de l'analyse chymique. En effet, le but principal de la chymie étant de nous faire connoître la nature des corps, en exposant à nos sens les parties dont ils sont composés : l'ordre des opérations est celui qui y répond le moins ; car ce n'est qu'en exécutant successivement sur ce corps les différentes opérations de la chymie, qu'on parvient à sa solution radicale, ou à sa décomposition ; mais l'ordre dans lequel on doit exécuter ces opérations, n'est pas le même pour tous les corps ; car tantôt on doit commencer par la distillation ou la calcination, pour en venir ensuite à la solution par les menstrues ; d'autres fois on est obligé de commencer par ceux-ci. D'ailleurs, en voulant suivre l'ordre des opérations, il auroit été peut-être plus exact d'observer un peu plus l'analogie qu'elles ont entr'elles. Par exemple, la précipitation auroit dû suivre la solution, puisqu'elle ne peut avoir lieu que pour les corps dissous ; la réduction auroit dû, pour la même raison, se trouver immédiatement après la calcination & la vitrification, puisqu'on ne réduit que les substances métalli-

ques calcinées ou vitrifiées. Malgré ces legers défauts , nous ne scaurions trop exhorter les amateurs de la saine chymie , à lire cet excellent ouvrage : ils y trouveront une infinité de vues nouvelles qui doivent nécessairement con tribuer aux progrès d'une science que bien des gens ne méprisent , que parce qu'ils n'en ont point d'idée.



METHODE CURATIVE

*De la Colique de Poitou végétale (a) ; par
M. BONTÉ , docteur en médecine de
l'université de Montpellier , médecin à
Coutances.*

*Non disputandum , sed experendum quid Natura
faciat aut ferat. Bagl. cap. xij , sect. xj , pag. 134.*

Les opinions des médecins n'ont pas moins été partagées sur la curation de la colique de Poitou , en général , que sur sa théorie. De cette diversité de sentimens naît la difficulté d'établir des loix fixes & certaines , pour se conduire dans la méthode curative ; de-là vient l'embarras dans lequel on se

(a) Voyez l'exposition & l'explication des symptômes de cette maladie , que M. Bonté a déjà donnée , pag. 300 & 398 du Tome XVI de ce Journal.

trouve, lorsqu'il s'agit de se déterminer sur le choix des remèdes à employer. Les uns, avec un enthousiasme qui tient beaucoup de l'empirique, parlent en faveur des émétiques & des purgatifs draîtiques ; les autres, avec une modération qui tient peut-être un peu trop de la timidité, ne proposent que des adoucissans & des relâchans : quelques-uns prennent un parti moyen entre ces deux extrêmes ; les partisans zélés des émétiques bannissent entièrement la saignée, qu'ils regardent comme un remède non seulement nuisible, mais encore d'une dangereuse conséquence ; ceux qui se décident en faveur de la saignée, tremblent au seul nom des émétiques ; les purgatifs légers leur paroissent même inutiles ; la saignée répétée & multipliée est le seul remède qu'ils adoptent. Cette dernière méthode, quoiqu'appuyée sur la plus brillante & la plus ingénieuse théorie, n'a pas fait fortune ; la première a été le plus généralement suivie par la plupart des praticiens.

Ce précis ~~exact~~, quoiqu'abrégué, semble d'abord jettter plus d'obscurité que d'éclaircissement sur le traitement qui peut convenir à la colique de Poitou végétale ; cependant en réfléchissant sur les faits de pratique allégués par les auteurs, & en examinant mûrement les circonstances qui ont pu les décider plutôt pour une méthode que

que pour l'autre , on peut espérer de découvrir quelle est la véritable , ou en approcher au moins d'assez près. C'est là nature qu'il faut étudier dans cette maladie , comme dans les autres. On doit observer avec une scrupuleuse attention ses symptomes , démêler avec exactitude ses tems & ses périodes , distinguer avec soin ses complications particulières , voir clairement les différences qui peuvent résulter de la variété des âges , des sexes & du tempérament , & , en un mot , comparer les effets des médicamens ; le bien ou le mal qui en résulte , justifie leur choix. Si on s'écarte de cette maniere d'observer , ou on se laisse doucement entraîner à des erreurs , par le charme séduisant de quelque heureuse invention de pure théorie , ou on donne dans le seul empyrisme , encore plus dangereux.

Nous ne prescrirons point de nouveaux médicamens ; on en manque moins que de préceptes , pour s'en servir utilement , sans être partisans d'aucune méthode , nous pensons qu'elle doit varier selon les indications : *Indicatio absque remediis , remedia sine indicatione mutilum quid sunt.* (Bagl. cap. xj , Prax. med. libr. ij.) Pour ne point les confondre , & trouver avec plus de facilité les médicamens propres à les remplir , nous diviserons la curation , dont il s'agit , en quatre sections. La première indi-

quera le traitement du premier période de la colique de Poitou végétale ; la seconde exposera celui du second ; la troisième section, celui du dernier période ; ce qui répond au commencement, à l'état & au déclin de la maladie. Dans la quatrième section, nous donnerons la méthode prophylactique ou préervative. Chaque période a des symptômes graves qui l'accompagnent, ou qui lui succèdent. Nous nous y arrêterons, lorsqu'ils exigeront un traitement particulier. Nous emprunterons beaucoup de tous les auteurs, dans le travail que nous avons entrepris. Nous adopterons, dans bien des cas, la pratique de quelques-uns. Il y en aura un grand nombre dans lesquels nous la rejeterons, pour nous rendre à l'opinion de leurs adversaires. La vérité seule sera l'objet de nos recherches : *Quæ profuerunt ob rédum usum profuerunt, quæ vèrò nocuerunt ob id quod non redi usurpatæ sunt, Nocuerunt.* (Hipp. libr. de Art. sect. vii.)

SECTION PREMIÈRE.

Curation du premier période.

On ne peut se tromper sur les signes qui annoncent la colique de Poitou commençante. Nous les avons détaillés ailleurs amplement. Les symptômes qui se multiplient & augmentent tous les jours, ne laissent pas

long-tems ignorer le genre de la maladie qui se déclare. C'est dans ce principe qu'il est bon d'agir promptement pour en arrêter les progrès souvent très rapides. Quoi qu'en général la maladie n'indique point par elle-même la saignée, & qu'elle soit même nuisible dans bien des circonstances, comme nous le verrons ci-après; cependant, si le sujet est jeune & pléthorique, on ne peut se dispenser d'en pratiquer une & même deux; c'est une précaution sage & nécessaire dans toutes les occasions où les émétiques & les purgatifs doivent être mis en usage, lorsqu'on traite des personnes vigoureuses & d'une constitution pléthorique: on ne peut, à plus forte raison, s'en dispenser dans la colique de Poitou végétale, puisque si la maladie suit son période ordinaire, les spasmes & les douleurs violentes ne manquent jamais de causer quelque étranglement dans les vaissaux, & une disposition phlogistique dans les entrailles: néanmoins il est rare de voir des personnes sanguines & pléthoriques attaquées de cette colique. La plupart sont d'un tempérament bilioux & mélancolique; long-tems avant l'invasion de la maladie, les forces digestives sont languissantes; le sommeil se perd; toutes les causes ordinaires de la pléthore disparaissent; on apperçoit bientôt tous les signes réunis d'une disposition contraire;

les solides tombent dans l'inertie, & les fluides prennent un caractère d'épaisseur; dans des circonstances pareilles, la saignée, loin d'être favorable, ne tarde pas à développer les accidens qui se déclarent plus rapidement. Nous avons eu occasion de remarquer ces effets dans nombre de personnes qui croyoient, par ce seul secours, & sans aucun conseil, arrêter les progrès de cette maladie: dans les récidives, il seroit fort imprudent de tirer du sang; les malades, épuisés par les douleurs & les évacuations considérables qu'ils ont eu à supporter, ne seroient plus capables de soutenir un état qui doit durer encore quelque tems. Les femmes hystériques sont encore moins que les autres, dans le cas d'être saignées: l'équilibre, si nécessaire entre le système nerveux & vasculaire, s'interrompt; avec la faiblesse générale qui succède, on voit naître une foule de symptômes vaporeux qui se joignent à la maladie essentielle. Quant à la complication de la goutte, on se porte plus volontiers à la saignée, lorsqu'il s'agit sur-tout de personnes jeunes & robustes; alors, dès le premier jour de l'attaque, s'il est possible, on pratique une saignée du pied, pour rappeler aux articulations l'humeur goutteuse qui les a quittées brusquement: dans les sujets âgés, & chez lesquels l'humeur de goutte ne joue son

rôle avec la colique, que parce qu'elle n'a pu se porter, à raison de la foibleſſe, sur les extrémités; prescrire la saignée, ce feroit vouloir rendre la goutte plus fixe dans les entrailles, & moins propre à se séparer de la masse des humeurs. Si la colique végétale est compliquée avec le scorbut, on doit être encore plus réservé sur la saignée, la partie rouge du sang étant extrêmement appauvrie, les solides dans le relâchement, & la masse générale des humeurs dans une dissolution putride.

La saignée ne peut donc être qu'un remede de précaution, & servir de préparation aux autres médicamens, dans la colique de Poitou végétale; on ne peut la regarder comme un moyen curatif dans cette maladie commençante: pourroit-on cependant proposer un meilleur remede, & un plus sûr préservatif, si la cause primitive avoit son siége dans la moëlle épiniere, dans laquelle il existeroit un engorgement plus ou moins inflammatoire? Les maladies du cerveau & celles de la moëlle de l'épine doivent avoir nécessairement, par la liaison qu'elles ont entre elles, quelque similitude; la saignée, dans les maladies du cerveau, est le secours le plus prompt & le plus efficace. Ici, l'observation & la théorie ne sont pas d'accord: à laquelle doit-on donner la préférence?

Après avoir sérieusement examiné si la

saignée convient ou non au commencement de la maladie, il se présente une indication essentielle à remplir. Les malades sont tourmentés de nausées, de cardialgies, de douleurs sourdes dans la région épigastrique, & souvent de vomissements : les accidens sont pressans, & on temporise en vain : il convient d'évacuer la salure inhérente aux parois de l'estomac, qui bientôt se manifestera dans les intestins par des douleurs atroces ; de ce siège, comme d'un centre commun, elle doit se répandre partout, & transmettre dans tout le système nerveux une irritation générale, *turgee materia* ; on doit donc songer à l'évacuer sur le champ, par un vomitif qui réussit toujours, lorsqu'il est placé dans les commencemens de la maladie. M. Huxham semble n'en relever les avantages, que dans ce premier période. Nous avons vu presque toujours, après leur action, cesser les nausées & les vomissements, & les douleurs considérablement diminuer. Si on donne des purgatifs, avant d'avoir employé des émétiques, rarement ils opèrent ; ils sont pour l'ordinaire rejettés, & leur effet devient inutile. Citois pensoit ainsi sur le traitement de cette colique, lorsqu'il s'exprime en ces termes : *Camari-nam moveris & dolores antea leviores ve-mentissimos effeceris.* Sydenham même ne

se fioit guères aux doux purgatifs dans la colique bilieuse, lorsqu'il dit, en parlant d'eux métaphoriquement : *Neque leo subere excipiendus, frustra enim mitius catharticum exhibueris.* (De colic. bilios. pag. 128.) L'action des vomitifs ne se borne pas seulement sur l'estomac ; peut-être n'en résulteroit il pas d'aussi heureux effets ; les secousses qu'ils procurent dans tous les viscères du bas ventre, par la contraction réitérée des muscles, & l'applanissement du diaphragme, tendent à débarrasser tous les excrétoires des sucs qui y croupissent ; la bile, dont la sécrétion étoit interceptée, se sépare plus librement ; le mésentere se dégorge ; les nerfs cessent d'être aussi engourdis qu'ils l'étoient, & reprennent leur ancienne vigueur ; c'est de cette manière d'agir que dépendent les curations éclatantes, opérées par les émétiques. Tous les praticiens sont témoins de leurs heureux succès dans quelques affections de la tête, comme les vertiges, les apoplexies pituitées ; plusieurs maladies de poitrine ne cedent qu'après l'usage prudent qu'on en a fait, comme dans les pleurésies putrides bilieuses, l'asthme humoral, &c. On doit donc débuter, dans le traitement de la colique de Poitou végétale, par les émétiques ; mais quel est celui de tous les médicaments de cette classe, auquel on doit donner la

préférence ? Les préparations antimoniales sont celles qui ont toujours été le plus employées dans la colique de Poitou : l'usage a existé long-tems de donner, dans l'hôpital de la Charité, à Paris, une préparation de verre d'antimoine, qu'on y appelle le *Mochlique* : on en donnoit même une très forte dose. Citois faisoit prendre quelquefois le foie d'antimoine. Norta, dans une observation communiquée à M. Bianchi, rapporte que, dans quelques couvents d'Italie, on donnoit, avec succès, la poudre d'algaroth dans le vin ; ces émétiques sont d'une violence à redouter ; & les accidens convulsifs qu'ils occasionnent, prouvent combien on doit être en garde dans leur administration, malgré toutes les curations heureuses qu'on leur attribue. Peu de personnes sont en état de supporter de si rudes épreuves ; & plusieurs courent le risque de périr par le remede même qui doit opérer leur guérison : on ne doit donc point se permettre de pareils remedes ; cette méthode pourroit tout au plus être excusable dans les premiers tems de la maladie ; l'occasion de l'admettre cesse promptement ; & nous ne craignons point de dire qu'elle deviendroit bientôt meurtriere. La préparation émétique que nous employons, & qui réussit toujours, est le tartre-émétique du *codex* de Paris ; on en donne deux

ou trois grains dans un gobelet ou deux d'eau tiéde, & on soutient le vomissement, en faisant prendre, par verres, une chépine d'eau tiéde, dans laquelle on fait dissoudre un ou deux grains du même sel émétique, si le vomissement ne paroît pas suffisant. Jamais les malades ne se trouvent plus soulagés, que lorsqu'ils rendent, par le vomissement, des glaires jaunâtres, comme par colles. Cette quantité de tartre stibié ne doit pas être donnée indifféremment à toutes sortes de personnes, & dans toutes especes de circonstances : on doit se comporter de la façon que nous l'indiquons, vis-à-vis des personnes fortes & robustes ; mais dans des personnes délicates, on doit modérer cette dose, & même unir l'émétique avec quelques adoucissans, comme avec la manne : on donne, par exemple, un ou deux grains de tartre stibié dans la dissolution de deux onces de manne. Il est à propos d'avoir la même précaution, lorsque la maladie est déjà un peu avancée, & que les douleurs commencent déjà à se faire sentir vivement dans la région épigastrique, fort sensible au toucher. Les femmes hystériques sont celles qui supportent, dans ce cas, le plus difficilement les émétiques : souvent on voit survenir, après les avoir donnés, des mouveinens convulsifs effrayans ; cependant, lorsqu'elles sont tourmentées d'envies

de vomir, fréquentes & inutiles, & qu'elles vomissent d'ailleurs aisément, on peut donner un grain, & même un grain & demi de tartre stibié, dans deux verres d'eau tiéde, aromatisés avec de l'eau de fleurs d'oranges; cet émétique ne laisse pas, à la vérité, d'être accompagné, dans ses effets, de beaucoup d'anxiété & de mal-aise; mais comme son action est prompte, & suspend la continuité des vomissements, il vaut mieux le donner, que de laisser persister des nausées fatiguantes, & des vomissements importuns, qui épuisent davantage, en se répétant à chaque instant, qu'un vomissement abondant & d'une courte durée. Je me suis souvent comporté ainsi, & toujours avec un égal succès. J'ai redouté plus d'une fois, dans ces circonstances, l'action du tartre-émétique, & j'ai voulu y substituer l'ippecacuanha; mais je l'ai bientôt abandonné; cet émétique, moins violent, n'excite point un vomissement suffisant, fatigue beaucoup, & laisse dans l'estomac une anxiété considérable.

En vain on redoute l'action des émétiques dans cet état de la maladie. L'expérience & les observations parlent en leur faveur. Ne les emploie-t-on pas avec avantage dans la dysenterie commençante, dans laquelle les intestins sont réellement attaqués d'une véritable inflammation? L'humeur morbi-

fique réside d'abord entièrement dans l'estomac & les parties adjacentes, dont il faut l'évacuer. Peut-on choisir une voie plus facile & plus commode que celle du vomissement : *In ventriculum ex his locis viæ breves ac magis expeditæ quam in alvum*, dit Fernel, *lib. iij, cap. iij, de vomit.* Les relâchans & les délayans n'ont encore aucune prise sur les humeurs trop épaisses pour être entraînées : ils gonflent beaucoup l'estomac, sans pouvoir passer, ou excitent des nausées & des efforts de vomir inutiles. Les huileux n'opèrent pas de meilleurs effets ; ils deviennent des émétiques infructueux, & peuvent rendre les glaires plus tenaces, en les liant plus intimement. Les purgatifs, quoique d'ailleurs indiqués, comme nous le verrons bientôt, ne peuvent remplacer les émétiques ; à peine sont-ils avalés, qu'ils sont rejettés, sans produire aucune évacuation sensible ; les vomissements même en sont augmentés ; leur irritation est plus durable que celle des émétiques : *Metus est*, dit Ethmuller, *cap. de intest. dolorib. ne purgantibus crabrones incites.* Quelques-uns pourront peut-être espérer de calmer les symptômes par des narcotiques réitérés ; bientôt ils s'apercevront de leur erreur, & verront, comme Sydenham l'a observé dans la colique bilieuse, que leur effet devient souvent nul, sur-

tout avant les vomitifs. Si les malades, assoupis par de grandes doses de quelques préparations d'opium, ne sentent plus leurs douleurs, le calme est trompeur, la scène recommence bientôt, & la maladie fait des progrès qu'on n'est bientôt plus le maître d'arrêter par les émétiques, *Qui ex opio parantur, (dit Trallian, libr. x,) in colicā non temerè admoveare oportet, et si enim doloris levationem afferre videantur, tamen efficiunt ut postea dolor diutius permaneat, putoque bona ratione non conferre.*

Quoique les vomissemens cessent ordinairement après l'action des émétiques; cependant il arrive quelquefois qu'ils perséverent comme avant. Ce ne sont plus, à la vérité, des matières glaireuses & bilieuses que les malades rejettent; mais une pure sérosité de couleur verdâtre; les nausées sont encore continues, & les éructations fréquentes; souvent l'estomac supporte, avec la même peine, les liquides, les fibres nerveuses de ce viscere étant d'une sensibilité extrême, conservent long-tems la première impression qui leur a été communiquée; les sédatifs & les calmans sont les seuls médicainens propres à empêcher la cause du vomissement qui n'est plus humorale, ni contenue dans la cavité de ce viscere, mais qui dépend entièrement de l'irritabilité de ses membranes. On donne, avec

succès, pour la calmer, la potion anti-émétique de Riviere, composée avec l'eau distillée de menthe, le suc de limon & le sel d'absynthe : on y ajoute la liqueur anodine de Sydenham, à la dose de vingt à vingt-cinq gouttes ; les narcotiques agissent ici d'autant plus efficacement, qu'ils deviennent, pour ainsi dire, un remède topique ; & quia, (dit Hoffmann, en parlant de l'opium, tom. iij. de Med. syft.) *ejus actione prima & præcipua in stomachum, in omnibus ventriculi morbis incomparabilem edit virtutem.* Quand même le vomissement ne continueroit point, il est à propos de donner, le soir du vomitif, un quart de grain ou un demi-grain d'opium uni avec la thériaque, moins à titre de somnifère, que pour calmer le trouble & l'irritation excitée par les secousses des vomitifs. Cette méthode observée par Sydenham, dans toutes les occasions où il administroit des purgatifs, réussit toujours admirablement. Les narcotiques relevent, par la tranquillité qu'ils procurent, les forces abbatues, & deviennent, par accident, de véritables cordiaux, ainsi que Freind & Sydenham, que nous venons de citer, l'ont observé : le premier, dans son Emménalogie ; le second, dans son chapitre de la Dysenterie.

Tous les auteurs conviennent de la né-

cessité des lavemens dans les douleurs de colique ; ils doivent, dans celle dont nous parlons, être répétés fréquemment ; les premiers font ceux qui paroissent avoir les meilleurs effets : ils procurent la sortie des excrémens qui séjournent dans le colon ; les autres n'entraînent presque rien, quoiqu'on y ajoute des médicaments assez actifs : on doit cependant insister dans leur usage : ils déterminent de proche en proche l'évacuation des matières glaireuses des premières voies, en sollicitant la contraction péristaltique du canal intestinal, suspendue, & qui tend même à se faire dans un sens contraire. Les purgatifs seroient, dans bien des occasions, inutileux, & même sans effet, si les lavemens ne secondeoient leurs opérations : *A clystere* (dit Fernel, p. 322,) *omnis purgationis initium, inferiora expurgans superiora consecutio exonerat.* Les premiers que l'on conseille, doivent être seulement émolliens, composés, par exemple, avec la décoction des feuilles de mauve, de bouillon blanc, de pariétale, de guimauve, de violette, &c. de semences de lin, de foenugrec, &c. On y ajoute du miel commun, & quelques huiles comme celles d'amandes douces, d'olives, de lin, de noix ; il convient ensuite d'en rendre la décoction purgative, sur-tout après l'ad-

ministration des émétiques & des purgatifs, en y faisant délayer quelques électuaires purgatifs comme le diaphœnic, le dia-prun, la bénédicte laxative, l'hyera-pi-cra, le miel violat ou mercurial, &c. Il arrive quelquefois que les lavemens sont retenus, alors on en répète inutilement de pareils; le ventre se tend; les douleurs, loin d'être appasées, augmentent davantage. Dans cette circonstance, on peut essayer de faire prendre quelques lavemens salins, une dissolution de sel marin dans l'eau commune, ou un verre ou deux d'urine, ajoutés dans une décoction émolliente, suffisent souvent pour opérer l'effet qu'on a inutilement attendu des lavemens précédens. Ce moyen, comme les autres, devient quelquefois inutile: doit-on abandonner le malade à son propre sort, ou tenter quelqu'autre expédient? Il n'y a d'autre conseil à prendre, que de la pratique de Rullandus ou de Riviere; dans une décoction émolliente on ajoute *l'aqua benedicta*, ou le vin émétique. Un jeune homme attaqué de la colique dont il s'agit, avoit pris, il y a quelques années, un très-grand nombre de lavemens dont il n'avoit rendu aucun; le ventre prodigieusement tendu, alarmoit sur son état; un lavement rendu fort actif avec le vin stibié, fit disparaître tous les accidens, en procurant des évacuations considérables. Elles le font

toujours en pareil cas, parce que l'action des remèdes a été plus durable, & que les glaires des intestins se sont détachées à la longue de leurs parois ; après l'action de ces lavemens mochliques, on en donne un ou deux émolliens très-huileux pour diminuer l'irritation des précédens, & calmer l'impression qu'ils ont pu faire sur les intestins ; car l'anus devient même quelquefois si sensible, qu'on ne peut plus donner qu'avec peine de nouveaux lavemens. Il n'est pas rare d'observer encore qu'on ne peut en donner qu'une partie ; l'autre ne peut être absolument introduite, quelqu'effort qu'on fasse : cette difficulté dépend du spasme qui existe dans les dernières courbures du colon ; alors on peut faire une injection huileuse dans la portion d'intestin qui reste libre ; on fait varier l'attitude du malade ; on temporise, on essaie à différentes reprises : comme les spasmes ne sont souvent que passagers, on trouve enfin le moyen de parvenir à donner des demi-lavemens, & même des lavemens entiers dont on favorise l'effet par des fomentations émollientes.

Ce n'est pas assez d'évacuer les humeurs contenues dans la cavité du ventricule, & attachées à ses parois par les vomitifs ; il ne suffit pas de modérer les accidens par le secours des lavemens ; les douleurs qui se font sentir par intervalles dans le bas-ventre,

ventre , aînoncent qu'il réside dans le canal intestinal une matière irritante qui exige les purgatifs : *Humores* (dit Rivière) *in ventriculo residentes commodè per vomitum expurgantur, qui in partibus inferioribus aut à ventriculo remotis continentur per alvum facilius educuntur.* On ne doit point balancer à saisir promptement l'indication d'évacuer. La voie des selles est , après les vomitifs qu'on a dû faire précéder , la plus prompte , la plus facile & la plus directe ; le tems ici est précieux ; & on doit en profiter : *Dum materia turget, eâdem die purgandum; in talibus morari malum est* (Hipp. Aph. 120.) Si on consulte les praticiens , on se trouve dans une perplexité étonnante ; lorsqu'il est question de donner des purgatifs , on hésite à les prescrire , après Ethmuller , Hoffman , MM. Astruc & de Haën : on pourroit se hazarder à donner quelques doux minoratifs avec Sennert , Baglivi & M. Tronchin ; on deviendroit téméraire en suivant Rullandus ; plusieurs , comme Pison & M. Huxham se déclarent pour les purgatifs moyens ; d'autres , comme Holliet , Valesius , Forestus , Rivière , &c. font les éloges des drastantiques corrigés avec l'opium ou le safran. Un si grand nombre d'autorités partagées , suspend & arrête même sur le choix des purgatifs ; la contrariété des sentiments fait naître mille difficultés. Si on s'ab-

stient des purgatifs, dans le commencement de cette colique, les douleurs du sujet semblent reprocher la lenteur avec laquelle on se comporte; c'est être le spectateur de ses maux, sans songer à les abréger. La manière dont agissent ceux qui ne sont partisans que des doux minoratifs, ne diffère pas beaucoup de celle des premiers; ils paroissent vouloir agir, & demeurent cependant dans une inaction réelle. La matière à évacuer est trop visqueuse & trop adhérente pour céder à des médicaments d'une si faible activité; le peu qu'ils en détachent, renouvelle les vomissements, & réveille les douleurs. On ne peut guères permettre les drafiques seuls, que dans le principe même de la maladie, lorsque les douleurs ne sont pas vives, & qu'on n'a pas encore trop à craindre d'irriter. Un Empyrique guérissait dans le pays, il n'y a guères, plusieurs de ces coliques commençantes avec les pilules mercurielles: Rivière & Deodat y prescrivoient le mercure doux avec le diagrede; ces médicaments sont cependant peu sûrs, & doivent être employés avec bien de la prudence: *Nam omne etiam multum est naturæ inimicum*; ainsi s'exprimoit le premier pere de la médecine. Quant aux drafiques corrigés avec l'opium, lorsque le sujet est fort & robuste, & qu'on n'a point employé les vomitifs on peut s'en servir: on peut

donner les pilules prescrites dans Rivière : je me sers , par préférence , des pilules co-
chées mineures , à la dose d'un gros avec un
demi-grain ou un grain d'opium ; on est
même obligé de se servir de ce purgatif ,
ou de tout autre atialogue , lorsque les ma-
lades ne peuvent soutenir les purgatifs liqui-
des & les vomissens. Les pilules cochées , à
la faveur du narcosique qu'on mêle avec
elles , ou dont on les fait précédéter , agis-
sent , à la vérité à la longue , mais toujours
sûrement , & efficacement : *Cochiae pilulae
mihi præ cæteris semper placuere utpote
certissimo pede quam cœperunt viam insisten-
tes.* (Sydenh. de Col. biliof. p. 129.)

Les draftiques , quoique corrigés par le mê-
lange des narcotiques , ne sont pas toujours
sans danger : c'est pourquoi on leur pré-
férera avec raison les purgatifs moyens ;
quoiqu'ils soient moins actifs , ils operent ce-
pendant assez puissamment ; & les malades
les supportent avec facilité. On donne donc
le lendemain du vomitif une potion pur-
gative dans laquelle on fait entrer , suivant le
degré de force que les accidentis exigent ,
les follicules , le séné mondé , le lénitif , le
diaprun , la manne , la moelle de casse ,
le syrop de toses solutif , les tablettes de
citro , l'hiéra-picra , &c. On partage cette
potion purgative , composée de trois ou qua-
tre especes de ces médicamens en deux ver-

res, afin qu'elle soit moins irritante. S'il n'y a point d'indication suffisante pour donner les vomitifs seuls ; s'il n'y a point de vomissements ni de nausées fréquentes, on peut soupçonner l'estomac moins chargé de l'humeur morbifique à évacuer, que les intestins ; on se contente alors des purgatifs, ou on aiguise la première dose de la potion purgative, avec un grain ou un grain & demi de tartre stibié ; la seconde dose se donne, trois heures après la première, dans la crainte de rappeler le vomissement ; pour l'éviter, on fait même prendre douze à quinze gouttes anodines de Sydenham, un quart d'heure avant de la donner, afin de diminuer la sensibilité de l'estomac. A peine ces purgatifs ont ils commencé à agir, que les douleurs s'apaisent ; cette heureuse tranquillité peut en imposer ; ce calme est souvent perfide, & les douleurs recommencent bientôt ; si on ne continue les évacuans, de deux jours l'un, & à deux ou trois reprises : la maladie se renouvelle après l'interruption trop prompte des purgatifs ; en effet les premiers qu'on a administrés, enlevent bien, à la vérité, les humeurs faciles à obéir à leur action ; mais les autres, à moitié détachées & qui n'ont point été évacuées, donnent lieu à la récidive : *Morborum reliquæ recidivas facere solent.* (Hippocr. Aph. 37.)

L'opération des purgatifs doit être soutenue par des lavements fréquens, tantôt émolliens, tantôt laxatifs; si les douleurs se font sentir avec violence, on les donne émolliens; lorsque les évacuations paroissent trop modiques, on les donne purgatifs. On est rarement obligé de faire entrer dans leur composition des préparations narcotiques; cependant si les douleurs étoient excessives, on feroit délayer, dans leur décoction, un demi-gros ou un gros de *philonium romanum*; on pourroit y faire bouillir une ou deux têtes de pavot blanc. Non seulement on prescrit, le soir même qu'on a purgé les malades, des calmans, on en conseille les jours intermédiaires, mais avec beaucoup de précaution; une trop forte dose suspend les évacuations qu'on desire, & rend les purgatifs inutiles; une dose trop foible ne peut procurer de sommeil, & laisse persister les douleurs; une juste proportion dans leur usage, loin d'énerver l'action des purgatifs, y dispose, en diminuant la tension & le spasme des intestins.

Nous venons de voir que les émétiques & les purgatifs remplissoient la principale indication curative de la colique de Poitou végétale commençante, qui consiste à évacuer. Nous avons fait voir que les narcotiques étoient nécessaires pour satisfaire à l'indication qu'on a de calmer & d'appaiser

les douleurs ; on doit aussi , en même tems qu'on évacue , diminuer l'acrimonie de l'humeur morbifique , & la sensibilité du canal intestinal ; les délayans , les relâchans , tant internes qu'externes , font , avec les huileux , les médicaments destinés à cet usage. On donne pour boisson une décoction de chiendent & de réglisse , une infusion de quelques fleurs adoucissantes , comme celles de mauve & de violette ; on préfère souvent l'infusion des fleurs de camomille , que la plupart des auteurs regardent avec Baglivi , comme spécifique dans toutes les espèces de colique : le bouillon de poulet peut encore être recommandé pour unique boisson , pourvu qu'il soit très-leger. Les huiles d'amandes douces , d'olives , de lin , se prescrivent par cuillérées , qu'on répète de tems en tems : on observera seulement , en passant , qu'elles ne doivent pas être employées dans le tems où les malades continuent d'avoir des nausées ; elles les augmentent toujours , & même renouvellent souvent les vomissements , sur-tout aux personnes qui ont pour elles quelque répugnance.

Galien regardoit , avec raison , toute espece de médicaments comme inutile , sans l'exactitude du régime : *Nullum efficax remedium medicina habet quod solidum auxilium afferre possit , si ei vietus ratio resistat* .

illud non adjuvet. Il n'y a point de maladie qui demande une diète aussi rigoureuse que celle-ci; le bouillon de poulet doit servir de tout aliment; l'organe de la digestion étant affecté, n'est plus en état d'exécuter les fonctions qui dépendent de son intégrité.

Cette méthode active que nous avons établie, est la seule qui convienne dans la colique de Poitou végétale commençante; elle est puisée dans la nature même, toujours à imiter dans les guérisons qu'elle opère sans le secours de l'art; une diarrhée bilieuse & glaireuse suspend toujours cette colique, annoncée d'ailleurs par les signes précurseurs qui lui sont propres; l'observation & l'autorité parlent en sa faveur; la route n'est pas nouvelle, mais elle est réduite dans ses justes limites. La célérité & l'activité des médicaments que nous venons de prescrire, arrête, pour ainsi dire, la maladie dans le commencement de sa course, & la retient dans son premier période, qui ne va guères au-delà du septième jour; ce terme une fois expiré, si la maladie fait des progrès, malgré la méthode indiquée, ou si elle a été laissée à elle-même, on ne peut plus admettre, sans inconvenient, le traitement exposé. La maladie change de caractère sous un même nom; les relâchans & les adoucissans prennent la place des émétiques & des pur-

gatifs violens ; la saignée même devient nécessaire, comme nous le verrons dans le second période ; mais avant d'en traiter, il nous reste à examiner la curation des symptômes qui suivent & accompagnent souvent ce premier période. Nous dirons encore, pour ne rien laisser échapper d'intéressant, quelque chose du changement que peuvent apporter, dans la méthode curative, quelques complications particulières.

Après la cessation des douleurs, il s'élève souvent un mouvement de fièvre qui dure un jour ou deux, avec des engourdissements dans les jointures ; ces accidens sont la suite de l'irritation précédente, & les effets d'une partie de la matière morbifique qui, des premières voies, a passé dans la masse du sang, & s'est jettée sur les nerfs. On peut abandonner à la nature seule ces légers symptômes, qui se terminent par des moiteurs ou même des sueurs. Dans la vue de les favoriser, on fait prendre une décoction de squine & de falsepareille avec la réglisse..

La convalescence seroit prompte, si les digestions languissantes n'y mettoient un obstacle ; l'estomac se rétablit avec peine ; on y éprouve un sentiment de pesanteur, après le repas, avec gonflement : on observe souvent la même chose, à la fin de toutes les maladies, mais spécialement après celles de l'estomac & des intestins ; on doit alors

regarder comme une loi générale de recourir aux toniques stomachiques légèrement carminatifs. Il convient de donner de bon vieux vin, quelques verres d'une décoction de zédoaire, de sassafras, d'écorce de citron, &c. & de garder sur-tout un régime extrêmement exact.

La maladie étant terminée aussi avantageusement, qu'elle peut l'être, ne laisse pas d'être suivie quelquefois d'une incommodité peu durable, à la vérité, mais qui exige cependant quelques médicaments; une couleur jaune se répand sur le teint; le reflux de la bile se montre sur-tout dans la cornée. L'usage de quelques légers apéritifs en rétablit promptement la sécrétion interceptée; on emploie des apozèmes, dans lesquels on fait entrer les racines de patience sauvage, de fraisier & de chiendent, des feuilles de chicorée, de pissenlit & de scolopendre. Après avoir continué, cinq à six jours, l'usage de ces apozèmes, les eaux minérales ferrugineuses deviennent fort avantageuses, si on est dans une saison convenable; on prescrit, à leur défaut, pendant quelque tems, le petit lait alteré avec la fume-terre.

Un symptôme plus grave & bien plus effrayant que les précédens, accompagne quelquefois la colique de Poitou végétale dans son premier période: dès le second jour, quelquefois même dès le premier, on

voit arriver des convulsions épileptiques, plus ou moins fréquentes, & d'une durée plus ou moins longue; elles sont sur-tout familières aux femmes hystériques; leur danger alors n'est pas grand: *Quæ cadunt in hystericas sine febre convulsiones, faciles.* (Hipp. Coac. 3, pag. 222, édit. de Durret.) Mais on doit appréhender celles qui attaquent des personnes d'une constitution forte & robuste; elles sont une suite de l'irritation vive & constante, qui se fait sur le canal intestinal, où la cause morbifique réside encore entièrement. Cette cause doit être abandonnée pour penser à en prévenir les effets; on fait cesser les mouvements convulsifs, en diminuant les douleurs qui les font naître; les narcotiques sont le remède dont on a tout à espérer: *Efficacissima sunt opiate ad morbos à spasmodicis partium solidarum affectionibus, si non funditus, saltem palliativè curandos.* (Rega, Aph. 865.) Celse, Vedelius, Platerus conseillent de mêler avec eux les anti-spasmodiques, comme le camphre, le castoréum, &c. lorsqu'il s'agit de mouvements convulsifs; rien de si sage ni de si salutaire que ce conseil. On prescrit, par exemple, un demi-grain d'opium, avec une double quantité de castoréum; l'augmentation ou la diminution des accidens, leurs retours, plus rares ou plus fréquents, déterminent à aug-

menter ou diminuer la dose de ce médicament, ainsi qu'à la répéter plus ou moins souvent ; cette méthode me réussit toujours efficacement. Entr'autres observations que je pourrois citer, je me contenterai de rapporter celle que me donne souvent occasion de faire un cordonnier de cette ville, qui est très-sujet à la colique de Poitou. Dès qu'il en est attaqué, des mouvements convulsifs commencent, pour ainsi dire, avec elle : on les voit disparaître promptement, après l'usage des narcotiques & des anti-spasmodiques mêlés ensemble. Lorsque les malades ont été évacués, avant d'être attaqués des convulsions dont il est question ; elle reviennent plus rarement, & cèdent avec plus de facilité aux narcotiques, parce que la cause en a été enlevée en partie ; mais si jusqu'alors on ne s'est point encore tourné du côté des évacuans, il convient d'attaquer en même tems la cause & les effets, en prescrivant des purgatifs corrigés avec les narcotiques. Dès que le ventre est libre, les convulsions sont moins à redouter : *Convulsionem sanat febris exorta quæ prius non fuit, &c. quin etiam prodest urinam fluere albumineam, alvum ferri.* (Hipp. Coac. 11, p. 227 de l'édit. de Duret.) Si les convulsions se répètent, elles ne sont plus seulement sympathiques, le cerveau lui-même s'affecte

idiopathiquement par le regorgement du sang dans ses vaisseaux, & par le froncement convulsif de la dure-mère ; on se promettoit inutilement, dans cette occasion, d'heureux succès de la méthode précédente ; elle seroit infidelle & peu sûre : il est indispensabie, comme nous le verrons ailleurs, de recourir à la saignée du pied ; le danger augmente avec la nature de la cause, qui n'est plus sympathique ni passagere, mais fixe & permanente dans un viscere essentiel, & où réside le premier principe de la vie. Ecouteons parler Duret, ce sc̄avant interprète d'Hippocrate, sur le prognostic des convulsions : *In convulsione magna est è naturā egressio, magna item naturae offensio : prop̄ tereaque difficilis ejus redintegratio, ne dicam desperabilis quando & firmiter fixa est & partes veluti arctissimo quodam vinculo constrictas tenet, quarum officio vitam carere non potis est, &c. Et si convulsio pressa est leviter ad exigui prædicationem temporis, & causam habet fugacem, &c. sanè tantum abest ut spem nobis adimat, ut ne levissimo quidem metu nos terreat, p. 222.*

La colique de Poitou végétale attaque souvent des sujets goutteux ; les premières douleurs qui se manifestent dans les entrailles peuvent bien d'abord appartenir à la colique végétale seulement ; mais bientôt l'humeur arthritique, mise en mouvement,

est attirée vers les intestins qui participeht souvent à ses irrégularités : *Arthritis sèpè mutatur in colicam*; &, vice versa. La saignée du pied doit être alors le premier remede à employer, qu'on fait suivre d'un minoratif : on fait en même tems tous les efforts pour déterminer l'humeur goutteuse vers les extrémités, en y appliquant des synapismes, des épispaстиques ou des vésicatoires. Souvent, dès qu'ils commencent à agir, la goutte quitte les entrailles pour se porter aux articulations : *Tunc statim*, (dit Musgrave,) *visceribus melius est, quæque intus mali fuerint vestigia, subito tolluntur.* La transpiration est encore un moyen dont on se sert pour détourner l'humeur goutteuse : on fait user d'une décoction de squine & de falsepareille : on prescrit des bouillons altérés, avec les racines de scorsonere : on fait prendre quelques cuillerées de vin avec la thériaque.

Il n'est pas rare de rencontrer la complication de la colique minérale & végétale chez quelques ouvriers, comme ceux qui travaillent le plomb, le cuivre, &c. On ne doit point alors, dans ce premier période, pratiquer de saignées ; les huileux seront proscrits du traitement, & la méthode active seule revendiquera ici ses droits.

La suite dans le Journal suivant.

O B S E R V A T I O N

Sur une Paralysie de la vessie, guérie par l'injection des eaux de Lamalou en Languedoc; par M. MASARS DE CAZELES, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de l'académie des sciences de Béziers, médecin à Bedarrieux.

Si ce n'est que sur la foi de l'expérience qu'on peut parler, avec certitude, de la vertu des médicaments, on ne sauroit trop se piquer de rendre publics leurs bons & leurs mauvais succès : la chymie & la physique, d'ailleurs si nécessaires pour apprécier le degré de confiance qu'ils méritent, n'y perdront rien de leurs avantages ; la prudence veut qu'on les consulte, & qu'on respecte leurs oracles ; & si elle ne nous permet pas de nous décider entièrement sur leur témoignage, c'est moins par une sage méfiance de leurs recherches, que pour ne pas nous exposer à être éblouis de leur éclat.

Mais tandis qu'elles travaillent à décomposer les corps, à remonter aux principes de leurs actions, & à nous fournir les moyens de multiplier nos connaissances ; l'observation de son côté peut nous conduire d'un pas ferme, quoique lent, dans ce dédale ténébreux, où la raison la plus lumineuse n'est pas toujours à couvert des pièges de l'illusion.

C'est pourquoi, sans attendre qu'un génie * qui semble fait exprès par la nature, pour deviner ses secrets les plus impénétrables, vienne nous dévoiler dans son analyse tous les mystères des eaux de Lamalou, je n'ai pas cru devoir laisser dans l'oubli, la nouvelle épreuve que je viens d'en faire dans la paralysie de la vessie ; l'avantage que j'en avais retiré dans un cas à-peu-près semblable **, m'a fait inspiré beaucoup de confiance pour ce remède ; elle a augmenté dans le second essai que j'en ai fait.

Le 27 du mois de Septembre dernier, M. Pastourel, habitant de Pont-sec, à une heure de chemin de Bedarrieux, après un déjeuner médiocre, & après avoir fait demi-lieu de chemin à pied, s'endormit sur son cheval, d'où il se laissa tomber. Le malade étoit âgé de soixante-cinq ans, d'ailleurs bien constitué, & plein encore de force & de vigueur, malgré les fatigues du corps & de l'esprit, & les excès bacchiques auxquels il lui étoit assez familier de se livrer.

A peine fut-il à terre, qu'il ne put se servir, pour se relever, ni de ses bras, ni de ses jambes, & qu'on fut obligé de le porter chez lui.

Le chirurgien qu'on envoya chercher,

* M. Venel, *professeur de l'université de médecine à Montpellier.*

** Vid. le *Journal de Médecine du mois de Juin 1762, pag. 516.*

n'ayant trouvé ni plaie, ni contusion, ni dislocation, se contenta de le saigner deux fois brusquement au bras, & de lui faire le jour suivant une troisième saignée.

Dès ce moment, le malade exécuta quelque mouvement de ses jambes, & parvint le jour suivant à les étendre foiblement, & à les plier un peu; mais des douleurs vives qu'il avoit senties à l'instant de sa chute, aux articulations des bras, des cuisses & des jambes, à l'épine, aux épaules, devenant tous les jours plus insupportables, & les bras ne faisant aucune mine de recouvrer le mouvement, quoique les doigts n'en fus-sent pas entièrement privés, je fus mandé.

Après m'être fait rendre un compte exact de tout, j'estimai qu'il étoit attaqué d'une paralytie presque parfaite aux bras, & imparfaite aux extrémités inférieures, & que cette paralytie étoit compliquée de douleurs rhumatismales goutteuses.

Je crus devoir rapporter la cause de ces maladies à un sang sec, épais & acrimonieux, dont la partie lymphatique, douée depuis long-tems des mêmes vices, s'étoit portée dans les nerfs, & particulièrement dans ceux qui tirent leur origine de la moelle épinière, & y avoit établi un principe d'obstruction; que les nerfs du cerveau y ayant eux-mêmes participé, le sommeil qui s'étoit déclaré, en avoit été le premier symptôme,

&c

& que de cette affection générale du système nerveux, il en avoit résulté un si grand relâchement dans les muscles, que le malade s'étoit laissé tomber; mais comme cette chute se fit de cheval & sur le dos, la moëlle épiniere ne put qu'en être très-rudement secouée; ce qui dut donner lieu à l'obstruction ultérieure des nerfs qui en partent.

Quant aux douleurs, je les imputai à la constitution de la lymphe, qui avoit engoué les glandes synoviales des ligamens de plusieurs articulations, les gaines des tendons & les membranes des muscles affectés; en sorte que, malgré les contre-indications que me présentoit la paralysie, je me hâtais d'autant plus de détrempre la masse du sang, d'en chasser l'acrimonie & de l'adoucir, que le malade se plaignoit, par intervalles, d'ardeur d'urine, de mal de tête lancinant; que son visage étoit très-rouge, les yeux ardens & enflammés, le pouls plein & fréquent, les douleurs fort aiguës, & qu'il étoit travaillé d'une insomnie continue, & des plus fatiguantes.

Relativement à ces considérations, je fis faire, à l'instant, une saignée du pied; je fis prendre beaucoup d'eau de poulet; je ne permis du bouillon, que de loin en loin, faisant même observer qu'il ne fût pas fort; & j'ordonnai deux lavemens rafraîchissans, toutes les vingt-quatre heures.

Ayant insisté plusieurs jours inutilement sur cette méthode, je fus obligé d'avoir recours aux narcotiques; & ce ne fut qu'à force de m'y opiniâtrer, & de passer, peu-à-peu, des plus légers aux plus puissans, que je parvins à mitiger la véhémence des douleurs, & à procurer des nuits moins agitées.

Malgré ces relâches momentanées, le sang s'étant de plus en plus dépravé, & ne fournit que des sucs de mauvais caractère, il s'établit une fièvre putride. Je l'attaquai par des purgatifs que je ne pouvois affortir, qu'avec peine, aux différentes circonstances de la maladie, sur-tout à la dysurie, qui se rendoit plus cruelle & plus fréquente.

Les minoratifs que j'employoïs, au commencement, n'opéroient qu'avec une lenteur extrême, & ne produisoient presqu'aucune évacuation; ce qui me mettoit dans la nécessité de me servir de cathartiques assez actifs, & de tempérer ensuite les impressions de feu qu'ils laissoient, par le moyen des tisanes émulsionnées, & de l'eau de poulet.

L'inefficacité des purgatifs doux, quoique prescrits à haute dose, me donna d'autant plus d'inquiétude, que les lavemens que j'avois eu soin de varier & de rendre laxatifs, tantôt par l'addition de la caffé, tantôt par celle du *catholicum*, & tantôt, mais rare-

ment, par celle du séné, n'opéroient pas mieux eux-mêmes, soit avant, soit pendant le cours de la maladie de pourriture; bien loin de lâcher le ventre, le malade étoit assez souvent toute la journée, à les rendre malgré le secours de nouveaux lavemens qu'il prenoit, celui de suppositoires, & autres stimulans qu'on employoit dans ce cas; lorsqu'on parvenoit à les faire sortir, ce n'étoit qu'en détail, & après des fatigues infinies; en sorte que ne pouvant m'en prendre à l'inertie de mes remèdes, je crus pouvoir en accuser l'insensibilité du conduit intestinal, attaqué de quelque commencement de paralyse; je craignis le même sort pour les autres viscères du bas-ventre.

C'est pourquoi la fièvre putride ayant cédé, & les maladies primitives se soutenant toujours dans le même état, je fus bientôt de consulter un des plus fameux praticiens de Montpellier.

Le jugement qu'il établit dans l'ordonnance qu'il envoya, fut entièrement conforme à celui que j'avois porté sur la cause de tous ces événemens; & le plan des remèdes qu'il proposa, parut tracé sur celui que je m'étois fait d'abord.

En conséquence, au lieu de nervins & autres toniques qui paroisoient d'ailleurs si bien indiqués; il ne fut question que de bouillons de poulet, de petit lait, de lait

d'ânesse, mêlés à quelques stomachiques & à quelques céphaliques, & de continuer l'usage des narcotiques, jusqu'à ce que les nuits fussent tranquilles.

Tous ces remèdes, quoiqu'exécutés avec scrupule, ne produisirent presque point d'amendement, ni du côté de l'insomnie, ni du côté des douleurs; & ce qui paroîtra, du premier coup d'œil, assez extraordinaire, c'est que pendant qu'on y insistoit, la paralysie des extrémités inférieures parut se dissiper un peu, & que le retour de la dyfurie n'en fut ni moins vif, ni moins fréquent, jusqu'à ce qu'à la suite d'une de ces violentes attaques, il survint tout-à-coup une rétention d'urine complète.

On eut beau tenter, pour la dissiper, les remèdes les plus convenables; cet accident faisoit de plus en plus des progrès; le bas-ventre, qui avoit toujours été peu ou prou météorisé, sans cependant être douloureux, acqueroit un volume plus considérable, & sur-tout dans l'hypogastre; les tégumens de l'abdomen infiltrés de sérosités, étoient déjà œdémateux; la respiration devenoit difficile: le sommeil, si long-tems désiré, parut revenir; mais quel sommeil? c'étoit un assoupissement trouble des songes les plus affreux, mille fois plus pénibles que la veille, & qu'on ne pouvoit imputer qu'au *délétere* que les urines retenues, portent, pour l'or-

dinaire, sur la substance cérébrale : le pouls étoit lent & intermittent ; en un mot, dans l'espace de trois ou quatre jours que cet état dura, les choses étoient parvenues à un point, où dans peu la scène se fût rendue tragique, si le malade qui avoit refusé jusques-là de se laisser sonder, n'eût enfin cédé au cri pressant du besoin.

Mais quelle fut notre surprise, de voir que l'algalie entroit avec facilité dans la vessie, & qu'après l'avoir débouchée, il n'en sortoit pas une goutte d'urine ! Le malade fit en vain tout ce qu'il put, & se prêta, avec constance, malgré les douleurs qu'on lui faisoit souffrir, pour peu qu'on le remuât, à tous les moyens qu'on lui inspiroit pour la chasser : on ne parvint à vider la vessie, qu'à force de compressions réitérées sur l'hypogastre & sur les flancs.

Cette manœuvre, à laquelle on étoit obligé de recourir pour faire sortir l'urine toutes les fois qu'on fendoit, ne nous permettant point de douter de la paralysie de la vessie, je crus, après avoir attendu assez long-tems inutilement que ce viscere reprît son ressort, que je ne pouvois attaquer d'une maniere plus victorieuse la maladie, qu'en faisant injecter dans la vessie les eaux tièdes des bains de Lamalou ; mais soit qu'on se méfiait de ce remede, soit qu'il parût trop doux dans un état de relâchement aussi

décidé, ou qu'on crût que j'avois voulu parler des eaux de Balaruc, qu'on m'avoit proposées, on se pressa d'employer ces dernières.

Le succès n'en fut rien moins que salutaire; car outre que ces eaux causoient un sentiment de malaise & d'inquiétude si pressant, que le malade ne pouvoit les garder, & demandoit avec instance qu'on les lui tirât; il en éprouvoit encore des impressions très-vives de chaleur & de cuisson dans tout le conduit de l'uretre, & plus particulièrement au gland.

Ce concours d'accidens fut d'abord pris pour un heureux retour du mouvement musculaire, & de la sensibilité de la vessie; mais l'accroissement de l'irritation de l'uretre, rendant de jour en jour l'introduction de la sonde moins aisée; & celle-ci ne pouvant se faire à la fin, qu'avec beaucoup de peine & quelque effusion de sang, & sans qu'il en résultât le plus léger présage de la sortie des urines, on prit le parti, au bout de huit jours, d'y substituer des injections faites avec la décoction d'orge & de pariétaire; & lorsqu'on eut donné, par ce moyen, & par celui des bains de lait qu'on faisoit prendre au gland, quelque calme aux voies urinaires, on injectoit, à l'alternative, la décoction ci-dessus, & l'eau pure de Balaruc, ou coupée, avec la décoction,

Ce second essai n'ayant pas eu un sort plus heureux que le premier, on eut de nouveau recours à moi; & m'étant décidé encore plus fortement pour l'injection des eaux de Lamalou, elle fut pratiquée avec tant d'avantage, que le malade la garda, le premier jour, avec soulagement, tout le tems qu'on voulut; que le lendemain, il se sentit lui-même assez de force pour la faire sortir à travers la sonde avec les urines; ce qu'il n'exécuta pourtant qu'en partie, & à petits jets, mais sans qu'on lui aidât par aucune manœuvre; que le troisième jour, il put la rendre, quoique toujours à travers la sonde, à fil non interrompu; que le quatrième jour, il la rendit avec plus de facilité encore, & que la nuit du quatrième au cinquième jour, quelque tems après qu'on lui eut tiré la sonde, il commença d'uriner naturellement; qu'il y revint plusieurs fois avant le jour, & que depuis ce tems-là, il ne fut plus question d'aucune espece d'artifice pour le faire uriner.

On remarqua seulement dans la suite, qu'il urinoit plus souvent que de coutume, & quelquefois involontairement; & quelque tems avant de mourir, qu'il sentoit presque continuellement le besoin d'uriner, & qu'avec cela il avoit comme une espece d'incontinence d'urine; assemblage de phénomènes contradictoires, dont les premiers confir-

moient l'effet tonique des eaux de Lamalou, tandis qu'on ne pouvoit attribuer les derniers qu'à la disposition générale de la machine, à l'atonie & au relâchement dans lesquels le sphincter de la vessie avoit été entraîné.

Je ne me suis pas proposé de parler, dans ce Mémoire, de la suite des maladies principales. Elles avoient déjà commencé d'infirier tant d'organes, & portoient, pour cette raison, avec elles, un germe de destruction, si difficile à dompter, que le malade n'auroit pas manqué d'y succomber à la longue, si sa mort n'avoit été hâtée par la gangrene, qui s'empara de plusieurs déchirures assez étendues, qui s'étoient faites aux fesses & aux lombes, & qu'on ne put traiter méthodiquement, tant à raison des défaillances qui survenoient toutes les fois qu'on pansoit le malade, que parce qu'il étoit toujours couché sur le dos, & ne pouvoit souffrir d'autre attitude.

Je n'avois d'autre objet que de faire connoître ici, combien on a à attendre de l'injection des eaux de Lamalou, dans la paralysie de la vessie : heureux, si je l'ai rempli d'une maniere à encourager mes confrères à faire eux-mêmes, dans l'occasion, l'essai d'un remede qui, d'ailleurs ne fçauroit nuire !

L'humanité est assiégée par tant de maux ;

que ce feroit résister aux droits inviolables qu'elle a sur nous , que de se négliger sur les moyens de les adoucir , & de ne pas s'empresser de les lui consacrer , lorsqu'on croit les avoir trouvés : *Neque enim* , dit l'Hippocrate Anglois , * *civis boni est , illud in rem suam vertere quod..... generi humano.... ingens beneficium apportet ; nec viri prudentis , divinâ benedictione semetipsum privare , quam à summa bonitate liceret exspectare , si ad publicum bonum promovendum se accingeret ; honoris autem ac divitiarum , longè minor apud probos ratio habetur , quam virtutis & sapientiae.*

O B S E R V A T I O N

*Sur un Sphacele produit par une frayeur ;
par M. DE LA BROUSSE , docteur en
médecine de la faculté de Montpellier.*

La petite fille de M. Panfier , âgée d'environ trois ans , sevrée depuis sept mois , avoit un tempérament assez délicat , quoiqu'elle n'eût effuyé aucune des maladies qui sont si communes dans l'enfance .

Séduite par les prières de son frere ,

* Sydenham.

elle fut menée avec d'autres petits enfans pour jouer entr'eux.

Son frere ayant une petite boule en main, voulut la jeter, mais soit que la force lui manquât, ou que son adresse ne le secondât point, sa petite soeur qui étoit à côté de lui, reçut le coup à l'extrémité du nez qui saigna tout de suite : cette jeune enfant voyant couler son sang avec abondance, s'effraya tellement, qu'elle eut à peine le tems de courir à sa mère, pour lui montrer son malheur, & tomber ensuite dans un évanouissement. On la secourut avec des remedes ordinaires ; la petite revint, un peu calmée de ne voir plus couler son sang ; mais ce ne fut qu'un bonheur passager. Cinq heures après, l'extrémité de son nez, le milieu de ses deux joues, ses deux mains, ses deux pieds, & ses deux fesses devinrent phlogosées, livides, & puis noires.

Ce changement de couleur s'opéra dans vingt-quatre heures, le reste du corps étant fain.

Il faut observer que la gangrene qui patut ensuite aux deux joues, n'occupoit que le milieu du muscle masséter, & la rondeur d'un gros écu ; qu'elle étoit bordée par un cercle d'un rouge assez vif ; que celle des fesses occupant un plus grand diametre, étoit terminée de même, & que celle qui

occupoit les extrémités supérieures, & inférieures, prenoit depuis le carpe & le tarse jusqu'aux extrémités des phalanges.

On fit appeler sur le champ le chirurgien de la maison, (il est rare que les médecins voient les malades au commencement de leurs maladies.) Sans employer aucun remede intérieur, il se contenta de panser les parties affectées avec de l'esprit de vin camphré qui augmenta la couleur noire, en resserrant les pores, & rendit leur surface dure & racornie. Peu-à-peu cette surface s'éleva en forme de croûte & de champignons; le chirurgien la coupa avec ses ciseaux, & pansa les playes avec un digestif fait avec l'huile d'hypéricum, la térébenthine, le basilic, & le styrax, mais inutilement, puisqu'elles ne vinrent jamais en suppuration, gardant au contraire une surface inégale, en forme de petits quarrés qui ne fourniscoient qu'une humeur visqueuse.

Il n'y eut que les plaies du nez & des joues qui ne prirent pas cette apparence. Leurs surfaces, quoique dures & gangrenées, comme les autres, ne se désunirent point d'avec les parties voisines. Mais acquérant tous les jours une couleur plus noire, elles tombèrent en sphacele avec les extrémités, au bout de six jours de l'invasion de la maladie.

Je fus voir la malade ce jour-là ; je trouvai le sphacele dans toutes les parties atta-

quées , & des restes de croûtes à demi-é-
portées : le chirurgien fit de profondes sca-
rifications sous la plante des pieds , & à la
paume de la main ; la malade ne parut pas
les sentir. Je dis pour lors qu'elle n'avoit
plus besoin des remèdes , & qu'on la pan-
sât comme on voudroit. Je ne m'informai
point seulement du régime qu'on lui faisoit
observer.

Je sentois pour lors à peine son pouls dans
les artères temporales & les carotides ; il n'é-
toit pas possible de l'apercevoir dans l'artère
radiale : la malade vécut pourtant six jours
dans cet état : sa mort n'arriva que le dou-
zième , à compter du jour de sa frayeur.

La singularité de cette maladie empêcha
sans doute le chirurgien de hazarder une saignée
dès le commencement de la phlo-
gose ; mais du moins devoit-il administrer
les remèdes intérieurs pour diviser , atté-
nuer la masse du sang , & diminuer par-là
les progrès de la gangrene ; ce qu'il auroit
obtenu par des cordiaux mêlés avec les dia-
phorétiques , pour en venir ensuite à la tein-
ture du quinquina , & d'autres remèdes
choisis selon les forces , ou la situation du
malade.

A l'égard de l'extérieur , une fois la gan-
grene établie , il devoit faire de profondes
scarifications , pour pouvoir amener les
plaies à suppuration , sur-tout aux en-

droits les plus musculeux, & ménager cependant les extrémités, par rapport aux tendons, aponévroses, & ligamens qui s'y trouvent renfermés; en pensant les plaies avec du basilicum, le styrax & l'ægyptiac, pour en venir ensuite à des topiques plus doux, suivant le besoin. Voilà, à ce que je crois, le parti qu'on avoit à prendre dans un pareil cas. Je n'entreprendrai point d'expliquer comment la frayeur que cette petite fille a conçue en voyant couler son sang, a pu occasionner des effets aussi funestes; je ne pourrois offrir que des conjectures toujours hazardées dans des matières aussi obscures. Le fait en lui-même est assez important pour mériter l'attention des médecins.

O B S E R V A T I O N

Sur une Perte de mémoire singulière, à la suite d'une Apoplexie, dans une personne qui n'étoit pas réglée; par M. GUILLEMEAU, docteur-médecin-chirurgien de l'université de médecine de Montpellier, membre de la société royale de la même ville, & médecin à Niort.

Une fille en qui, dès l'enfance, on n'a pas observé une grande imagination, d'un tempérament phlegmatique, ayant cepen-

dant assez bonne mine , mais se plaignait presque toujours de très-grands maux de tête , n'a presque jamais eu ses écoulemens périodiques. J'ai inutilement fait ce que j'ai pu pour la regler. Jamais elle n'avoit voulu se soumettre aux remedes que très-imparfaitement , lorsqu'à l'âge de 25 ans , elle a été attaquée d'une fievre très-dangereuse qui a porté à la tête. Sa dévotion , un desir démesuré de mourir , & ses scrupules ont empêché , dans le tems , de faire les remedes convenables. On n'en a pu administrer que très- peu , & même , très-tard. Elle ne parloit plus que pour se plaindre de ses grands maux de tête , & d'une douleur sourde dans l'hypogastre , lorsque je la fis saigner au pied , ensuite purger , sans qu'elle en eût presque connoissance. Elle a été huit jours dans un état vraiment apoplectique. Les emplâtres vésicatoires appliqués aux gras des jambes , n'ont fait aucune impression. Dans le même tems , les purgations douces ont été réitérées suivant les indications. Enfin , soit par les remedes ou par un put effet de la nature , ma malade peu-à-peu s'est tirée d'affaire après une très-longue convalescence. Mais dans les premiers tems qu'elle a paru mieux , elle a fort embarrassé ceux qui avoient soin d'elle. Sa maladie lui a ôté toute connoissance du passé. Tout d'abord a été nouveau pour

elle , excepté sa mere qu'elle a reconnue en assez peu de tems , sans cependant pouvoir prononcer son nom : une personne même , qui l'aimoit autant que cette tendre mere n'en a pas été plutôt reconnue que les autres. En bégayant , sans rien articuler , elle faissoit quelques signes pour marquer de lui apporter ce dont elle avoit besoin. Un mois ou environ après , elle a prononcé quelques mots fort grossièrement ; on lui en a sans cesse répété quelques autres de ceux qui lui étoient le plus nécessaires ; mais elle n'a pas pu les prononcer. S'il falloit qu'elle communiquât à quelqu'un sa pensée , au lieu des mots propres & simples , elle étoit obligée de se servir d'une longue périphrase , comme il arrive à tous ceux qui ne se rappellent pas du terme propre à ce qu'ils veulent énoncer. Elle en diféroit en ce que si on lui prononçoit le terme qui lui manquoit , elle ne pouvoit le répéter. Dans la périphrase qu'elle employoit , il régnoit d'abord une grande obscurité , vu la quantité des fautes contre le françois qu'elle sçavoit auparavant assez passablement , & qu'elle a rappris après. Sa mere ensuite lui a rappris ses prières & à lire ; ce qui lui a donné des peines prodigieuses. Même chose arriva au pere Thomassin & à bien d'autres. Quand cette fille a sçu déchiffrer quelques mots dans son livre , & qu'elle avoit besoin d'un terme qu'elle

y avoit remarqué, comme elle ne pouvoit le prononcer elle alloit prendre son livre, cherchoit ce mot, & le montrroit à la personne avec qui elle parloit; ainsi elle parvenoit à se faire entendre. Afin qu'elle les répétât, je lui ai souvent prononcé ces mots tout haut; mais elle me disoit, presqu'en pleurant, qu'elle en comprenoit bien la force, mais qu'elle ne pouvoit pas les prononcer. Elle a été quatre mois sans pouvoir articuler son propre nom, & celui de sa famille. Ce ne sont pas les mots les plus nécessaires qu'elle a fçu le plutôt. Elle en a même quelquefois oublié qu'elle fçavoit quelques jours auparavant. Que peut-il y avoir eu de dérangé dans le cerveau de cette malade? Dans les premiers jours, tous les termes des idées quelconques imprimées avant la maladie, ont paru effacées, mais on les a retracées de nouveau avec les moyens dont on use pour les enfans. On n'a pourtant pas pu réussir en tout. Les impressions tracées dans l'intellect, n'ont pas long-tems différencié de ce qu'elles étoient autrefois. En assez peu de tems même, la malade a assez bien compris tout ce qui étoit à sa portée. Les longues circonlocutions qu'elle employoit, le prouvent assez. Mais pourquoi ses yeux, d'accord avec son intellect, lisoient-ils tout, tandis qu'elle a été si long-tems sans pouvoir prononcer ces mêmes mots qu'elle lisoit des yeux,

yeux, & dont elle comprenoit si bien la signification ? Ceci montre combien de parties doivent concourir à expliquer à une autre par la parole une idée qui est venue par les yeux, les oreilles, &c. & vice versa. La route frayée des yeux à l'ame, dans ma malade n'est point embarassée. C'est simplement celle qui entretient une communication de l'ame à la langue ; mais elle ne l'est que dans une petite partie, puisqu'il n'y a que peu de mots qu'elle ne peut se mettre à prononcer. Tous les autres mots elle les prononce assez bien ; elle ne bégaié point. Toutes les lettres de l'alphabet ne lui coûtent pas plus à articuler les unes que les autres. Il n'y a pas apparence que ce vice provienne de quelques filets obstrués du nerf récurrent, & comme la cinquième paire va à la pointe de la langue, je crois qu'elle fert au goût. Ainsi il est vraisemblable que l'obstruction a son siège vers l'entre-deux des corps olivaires & des corps pyramidaux, d'où naît la neuvième paire qui paroît servir plus particulièrement que d'autres aux mouvements de la langue. L'ame envoie vers cet endroit ce qui lui doit servir à s'expliquer par la langue ; mais trouvant le passage fermé, elle détourne tout vers les yeux qui aussi-tôt vont chercher dans un livre ce qui est nécessaire pour faire comprendre sa pensée. Il y auroit beaucoup à ajouter à cette

explication ; mais je crois que ce que j'ai donné, est déjà plus que suffisant, d'autant plus qu'on peut voir dans v. an-Swieten & ailleurs, à-peu-près les mêmes choses. J'ai cependant trouvé assez de différence pour croire que celle-ci mérite d'être rapportée. Ma malade ne balbutie point, n'a point l'air stupide. Au contraire, elle est aujourd'hui plus gaie qu'avant sa maladie ; mais elle n'est pas plus réglée.

O B S E R V A T I O N

Qui démontre la nécessité d'ouvrir promptement les dépôts qui surviennent à la suite de la petite vérole confluente, où l'on indique la meilleure maniere de les ouvrir & de les panser; par M. MIOLLIS, ancien chirurgien des vaisseaux du Roi.

Je ne présente pas ici trente-deux dépôts, survenus dans le desseclement de la petite vérole confluente d'un homme adulte, comme un phénomene qui soit absolument nouveau, rare ou singulier, (à moins que le nombre de trente-deux ne contribuât à le rendre tel;) soit que j'en examine la nature & la cause, soit que j'en considère le siège, le traitement de cette maladie n'a fourni que trop souvent des exemples à-peu-près semblables. Mon but est d'indiquer

les moyens de traiter ces sortes de dépôts : ces moyens consistent, 1^o à les ouvrir immédiatement après leurs éruptions ; 2^o à ne point multiplier les incisions, & enfin à les panser simplement ; mes propres fautes m'ont dicté cette méthode : je ne rougis pas de cet aveu ; je le dois au public : voici le fait. Le nommé Verdot, qui habitoit à la campagne, âgé de vingt-six ou vingt-sept ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaqué de la fièvre de la petite vérole, le 27 du mois de Mai dernier. Les saignées du bras & du pied jointes aux potions émétiques, cathartiques, tempérantes & calmantes, en procurerent l'éruption la plus heureuse, du troisième au quatrième jour de l'invasion de la fièvre. Du six au sept, les pustules généralement répandues & enflammées, jettèrent le malade dans des ardeurs qui l'obligèrent à sortir de sa cabane, & à s'exposer, pendant plus de deux heures, à l'air humide & froid du matin ; l'impression de cet air fut si vive & si pénétrante, que le malade en fut glacé ; tous ses sens furent engourdis ; les pustules s'affaissèrent & pâlissent. On le mit dans son lit ; les remèdes les plus convenables & les plus actifs employés extérieurement & intérieurement lui rendirent son premier état : les pustules se relevèrent, leur inflammation continua avec succès, la suppuration commença ; cet accident

ne fit que la rendre un peu plus tardive.

Du douze au treize, tems où la suppuration étoit à son plus haut degré, la fièvre redoubla violemment dans la nuit, & produisit un délire phrénétique. Dans cet état, le malade fort, avant le lever du soleil, de sa chambre, malgré un vent de bise violent & froid : il court la campagne en chemise : il traverse les collines qui sont autour du lieu, & se rend enfin à une hôtellerie où il avoit servi de valet d'écurie. On le coucha de force ; son délire continuoit, avec des roideurs convulsives à la mâchoire inférieure, aux extrémités supérieures & inférieures, avec un regard furieux, menaçant même de battre les assitans, & faisant les plus grands efforts pour rompre ses liens. Il étoit froid ; les pustules varioliques étoient entièrement aplatis, avec enfoncement dans leurs pointes : on mit en usage les remèdes les plus appropriés à cette triste situation, & l'on fut encore assez heureux pour réussir à le tirer de ce cruel embarras. La tête se dégagea ; les pustules se relevèrent, tout devint calme : la suppuration procéda, & se termina heureusement à un desséchement qui n'annonçoit d'abord aucune suite fâcheuse ; on eut cependant, malgré les remèdes que ce période exige, la douleur de voir paroître, le vingt de la maladie, trois dépôts ; un sur la région lombaire droite, l'autre la partie moyenne postérieure de la cuisse

droite, & le dernier, à la partie moyenne plus postérieure de la poitrine, même côté. Ils avoient tous trois la figure d'un phlegmon excédant la grosseur d'un œuf de poule, fort circonscrits, plus rouges à la base qu'à la pointe, fort douloureux, accompagnés d'une grande chaleur & de la fièvre. Les ayant scrupuleusement examinés, & y ayant trouvé à tous une fluctuation sensible, je les ouvris, sans différer, nonobstant les prières du malade, qui vouloit que je fisse précéder de cataplasmes, comme l'on fait, disoit-il, par-tout ailleurs. Les ayant ouverts, je trouvai dans ces dépôts une matière nuancée, exhalant une odeur fétide : promenant mon doigt indicateur dans les vuides, je rencontrais dans chacun beaucoup de cloissons qui offrirent une légère résistance à mon doigt : les ayant bien nettoyées, je me trouvai d'abord sur les corps charnus. La première idée qui se présenta à moi, fut, pour en faire des plaies simples, d'en emporter les lambeaux, en quoi je fis mal : j'offre cet aveu au public, afin que les jeunes chirurgiens ne tombent pas dans la même faute. Après les avoir dilatés, & mis à chacun leur bandage particulier, je fus laver mes instrumens, que je trouvai colorés d'un bleu foncé. Le 21, au pansement, j'ôtai l'appareil de ceux-là, & je les pansai simplement & mollement : j'en trouvai nom-

bre d'autres, que je traitai de la même manière, avec la différence que je n'emportai pas les lambeaux de quelques-uns. Comme ces dépôts se formoient si promptement, j'examinai la peau de plus près : je la trouvai, dans son intérieur, fort bonne, conservant son tissu naturel, eu égard à sa distension & au volume des liqueurs retenues dans les vaisseaux vasculaires de cette partie ; elle étoit même d'une si grande sensibilité, que le patient tomboit dans les plus fortes convulsions ; ce qui me détermina à ne plus emporter les lambeaux, dès qu'ils étoient en bon état. Le 12, après avoir ôté l'appareil, & pansé comme dessus, j'en découvris d'autres ; les uns sur la poitrine, les autres sur l'abdomen, & un sur le sourcil gauche, inclinant vers le petit angle : je ne fis à celui-ci qu'une incision transversale sur la partie ; les autres furent ouverts en croix. Comme ce malade souffroit excessivement dans les opérations, il s'imagina qu'en faisant précéder des cataplasmes, il souffreroit moins. Dans cette idée, il nous cacha un dépôt qui occupoit la partie inférieure & postérieure du bras gauche ; mais il ne put le cacher long-tems par les grandes douleurs qu'il lui causoit. Il avoua alors, en pleurant, qu'il avoit celui-là depuis le premier jour ; aussi se trouva-t-il deux fois plus gros que les autres ; il étoit plat & reluisant, la fluctuation étoit beaucoup plus sen-

sible ou distincte. Je l'ouvris, la peau en fut plus mince & dans un fort mauvais état : j'emportai toute l'étendue de la tumeur, parce que la matière qui étoit corrosive, comme il est à présumer, par la couleur bleue que rapportoient les instrumens, avoit corrodé le cuir, & dans l'intérieur, non seulement la membrane adipeuse, mais la substance charnue : la tendineuse même ressemblloit à du papier mouillé ; elle avoit enfin corrodé, en certains endroits, jusqu'à l'os : nous vîmes & nous touchâmes partie de l'apophyse olécrâne distinctement. La matière qui en sortit, fut plus séreuse, plus rougeâtre, & le plancher de toute l'étendue de la tumeur, oblitéré & pourri. Le 23, j'en découvris d'autres sur l'épaule, sur la partie antérieure & supérieure de la cuisse droite, sur la partie supérieure & interne du bras gauche : ce dernier fut ouvert longitudinalement ; il fut guéri dans deux jours : les autres furent ouverts en croix ; la peau & la matière fut comme à ceux qui parurent les premiers jours. Faisant le pansement des anciens, je trouvai celui du sourcil presque consolidé, & ceux qui avoient été ouverts en croix, dans un fort bon état : une cellulofité nouvelle recolloit la peau qui avoit seulement été divisée : je trouvai aussi ceux dont les lambeaux avoient été emportés, dans un bon état, donnant une abondante

suppuration blanche & très-louable. Enfin ; du 20 de la maladie que commencerent les dépôts , jusqu'au 27 , il en parut trente-deux ; le dernier de tous se montra le 27 , il occupoit la partie inférieure & interne de la cuisse droite , il étoit gros comme une noix , en naissant : le malade me pria de ne pas le toucher ; je le laissai ; le lendemain , il fut oublié ; mais le 29 , le malade tourmenté par les douleurs qu'il lui causoit , me pria de le voir. Il étoit aussi gros qu'un pain d'un sol , plus douloureux peut-être qu'aucun autre , à cause des parties membraneuses & tendineuses de l'articulation , & plus enflammé : je l'extirpai , & je le traitai de la même manière que celui de la partie inférieure du bras , vu le peu d'intégrité des parties. Je fis le pansement de tous les autres : je trouvai celui du sourcil parfaitement consolidé ; à peine voit-on la trace de l'incision. Il en est de même de celui de la partie interne , du bras ; ce qui me décida à panser les autres , encore plus simplement , & pour ne pas empêcher le recollement de la peau de ceux qui n'avoient souffert que les incisions en croix , je portai le baume avec mon spatule dans ces intervalles , & deux fils de charpie par-dessus ; cette dernière méthode m'a paru la plus avantageuse pour le malade. Je me suis servi d'un digestif simple , animé de quelques gouttes de teinture de myrrhe & d'aloës ,

Cette histoire présente deux idées pratiques. La première regarde le temps; & la seconde, la maniere d'opérer: à l'egard du tems, il n'y a pas lieu de différer l'ouverture de ces dépôts critiques; le séjour de la matière feroit pernicieux: les abcès que le malade avoit cachés; ceux dont on a différé l'ouverture, à sa priere, en font la preuve: tels sont celui du 22, qui ne s'est consolidé que 25 jours après l'opération; & celui du 28, qui n'est venu à parfaite guérison, que 45 jours après. A l'égard de la maniere d'opérer, il n'y a qu'à les inciser & à les déterger; la nature, avec un pansement simple, en procure bientôt la plus heureuse réunion: le dépôt du sourcil, & celui de la partie supérieure & interne du bras, en font la preuve. Les autres dépôts qui ont été ouverts d'abord à leur naissance, ont guéri aussi promptement; relativement aux délabremens; les uns & les autres ne laissent rien à désirer sur cet objet. Les tissus graisseux qui ont été le siége de ces abcès, sont mis, par cette méthode, à l'abri d'une plus grande érosion, & d'une érosion avec fuite. En multipliant les incisions, on multiplie les douleurs, & la cure en est infiniment plus longue; en faisant une simple ouverture, le malade souffre moins; la partie dégorgée & pansée reçoit une plus prompte guérison dans 24 heures, dans

74 OBS. SUR L'OUV. DES DÉPÔTS.
deux ou trois jours, ainsi que le justifient les dépôts du 22 & du 23. Y a-t-il à balancer sur la préférence qu'on lui donne ici ? Ne doit-on pas de même préférer celle qui incise en divers sens, plutôt que celle qui fait précéder l'usage des cataplasmes maturatifs ? Pourroit-on, par cette derniere, abréger les souffrances & la guérison ? Ne s'agissant ici que d'une collection de pus, & d'un pus de fort mauvaise qualité ; quoi de plus à propos que de lui donner une prompte issue ? Par la seconde, on multiplie les douleurs ; on guérit, à la vérité, mais plus tard. Dans la troisieme, on s'expose à voir des délâbremens, des délitefscences & des repompemens, à voir enfin des fiévres lentes, qui conduisent souvent au marasme & à la mort, dans le tems que la premiere méthode, en guérissant promptement, mene, avec la même célérité, au rétablissement le plus solide. Le malade qui fournit la matière de cette Observation, en fait la preuve complete. Il se porte à présent mieux que jamais. Je ne dois pas laisser ignorer que le premier jour du traitement des susdits dépôts, le malade a été saigné & purgé deux fois, & mis à l'usage des bouillons dépurans, du petit lait & du lait.



O B S E R V A T I O N S

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

ANNÉE 1721.

HIVER. Cette saison a été froide & humide ; le froid ne s'est fait sentir vivement, que depuis le 10 jusqu'au 28 Février ; ce qui a été regardé comme un bien ; car on craignoit, que la peste qui duroit en *Provence*, depuis le mois d'Août 1720, ne gagnât *Paris*. La constitution froide & humide, qui a régné pendant presque toute cette saison, a produit beaucoup de toux, de douleurs de rhumatisme & de goutte, sans cependant qu'il y eût rien de particulier dans les accidens & le traitement de ces affections. Il y eut aussi quelques apoplexies, un petit nombre de pleurésies, & des douleurs de coliques très-vives.

PRINTEMPS. Le Printemps commença par des alternatives de froid & de chaud : il y eut grand-vent très-froid, sur-tout en Avril : aussi vit-on beaucoup de toux, de pleurésies, de douleurs de coliques, de morts subites à toute sortes d'âges, & un grand nombre de fievres malignes.

Les toux étoient fâcheuses, opiniâtres ;

accompagnées d'un peu de fièvre, & de chaleur vive à la poitrine ; il falloit saigner la plus grande partie des malades une ou deux fois, leur donner beaucoup de bêchiques, & purger doucement plusieurs fois, & sur-tout ne point se rebouter de la longueur du temps, qu'il falloit se mé-nager ; car la plus légère imprudence attiroit des rechutes.

Les pleurésies n'eurent aucun symptôme fâcheux ; & il ne périt presqu'aucun de ceux qui furent traités par des médecins sages & intelligens.

Les douleurs de coliques étoient très-violentes, toujours accompagnées de fièvre ; elles céderent à des saignées faites au bras & au pied, à des lavemens, fomentations, & boiffons abondantes & mu-cilagineuses ; il falloit toujours terminer le traitement par de doux purgatifs.

Les apoplexies furent, on ne peut pas plus meurtrieres ; presque tous ceux qui en furent attaqués, périrent dans l'espace de vingt-quatre heures, sans éprouver aucun soulagement des différens remedes appropriés, quoiqu'administrés très-promptement.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans les fièvres malignes, qui firent beaucoup de ravages, à commencer depuis le mois d'Avril, c'est qu'on en vit très-peu chez les pauvres & dans les hôpitaux, où l'on voit ordinairement commencer les épidémies.

Cette fièvre avoit des redoublemens réguliers, qui sembloient caractériser une fièvre double-tierce-continue; aussi le quinquina mêlé avec les purgatifs, donné en apozèmes, réussit-il très-bien: j'eus cependant occasion de voir quelques malades chez lesquels il en fallut discontinuer l'usage, sans doute, parce que la fièvre étoit trop vive, ou parce que le ton de leurs fibres étoit naturellement trop fort; mais ces cas-là furent extrêmement rares.

En général, il falloit commencer les trois premiers jours par saigner plusieurs fois du bras & du pied, & ne s'en point laisser imposer par le peu de gravité apparente des symptômes; les malades étoient presque toujours la victime de ces ménagemens. Il falloit seulement faire attention à l'état du ventre, & principalement du foie, lorsqu'on ordonnoit la saignée du pied; car souvent le foie & le ventre étoient tendus & douloureux: alors la saignée du pied, quoiqu'indiquée pour débarrasser la tête, devenoit impraticable; il falloit recourir à celle de la gorge. On mettoit, pendant ce temps, en usage, des délayans de toute espèce: dès le quatrième jour, on faisoit prendre au malade le quinquina, d'abord à foible dose, mêlé avec quelques purgatifs, particulièrement le séné; sous la forme d'apozèmes avec la bôurâché, & quelquefois un grain de tartre stibié sur chaque

pinte ; on lui en donnoit nuit & jour, toutes les quatre heures. Souvent la fièvre augmentoit ; alors, sans quitter cependant les apozèmes indiqués, on réitéroit la saignée, qu'on pratiquoit au bras, au pied ou à la gorge, suivant l'indication. Ce traitement continué constamment, en augmentant la dose du quinquina, & en purgeant de deux ou trois jours l'un, tira la plupart des malades d'affaire.

Ceux, au contraire, chez lesquels on administra trop tard le quinquina, ou à qui on ne le donna point, périrent la plupart ; & ceux qui guérirent, eurent des accidens beaucoup plus graves, tels qu'un violent délire, des mouvemens convulsifs, & furent beaucoup plus long-temps en danger ; & la coction des humeurs fut bien plus longue à se faire.

Quelques-uns ayant pris des calmans, par le conseil de gens ignorans sans doute, s'en trouverent très-mal ; les accidens, à la vérité, furent suspendus pendant l'action du calmant, mais reparurent ensuite avec plus de force, & souvent firent périr les malades.

Je pourrois confirmer l'avantage de cette pratique par plusieurs faits, mais qui n'ajouteroient rien à ce que j'ai avancé.

ETÉ. L'été fut variable, tantôt chaud, tantôt froid ; cependant il n'y eut rien de contagieux, ni d'épidémique. Il y eut quel-

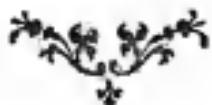
ques éréfipeles , & quelques fiévres intermittentes. On vit aussi régner des fiévres bilieuses , & des jaunisses plus ou moins dangereuses ; peut-être en peut-on attribuer la cause à la disette d'argent , à la misere & au bouleversement des fortunes, occasionné par les opérations de finance de l'année 1720 , dont on éprouvoit les suites.

AUTOMNE. Cette saison fut alternative-
ment chaude & froide , telle qu'avoit été
la précédente. Il y eut quelques dysenteries ; mais ce qui régna le plus, fut la fièvre maligne , dont il a été fait mention dans
le printemps précédent. Plusieurs de ceux
qui en avoient été attaqués alors , le furent
encore dans cet automne. Le traitement
fut absolument le même , & le quinquina y
réussit aussi-bien , quoique , chez plusieurs
malades , il parût d'abord augmenter les
accidens ; & je vis constamment périr ceux
à qui on ne le donna point , ou à qui on
l'administra trop tard , ou à trop petite
dose. La seule différence que j'observai dans
les fiévres de cette saison , & celle du prin-
tems , c'est que presque toutes celles de
cette saison se terminerent par un abcès.

Un nommé *Bouillon* que j'avois traité
de la même maladie au printemps de cette
année , fut pris d'une fièvre double tierce :
il avoit des mouvemens convulsifs ; & , le
tems où les mouvemens convulsifs ne le
tourmentoient point , il restoit comme une

masse dans son lit ; de tems à autre , il déliroit ; son pouls étoit inégal , sa respiration gênée , son ventre tendu ; & il étoit jaune par tout le corps. Malgré la gravité de ces accidens , on ne fit rien que lui donner de l'eau de chiendent , les trois premiers jours ; je ne fus mandé que le quatrième. Aussi-tôt j'ordonnai un apozème avec les plantes borraginées , le quinquina , le séné , la confection alkermès , & un gros de nître par pinte , dont je lui fis prendre un bon verre , toutes les trois heures , dans l'intervalle un bouillon , & toutes les heures une cuillerée d'une potion cordiale ; de plus matin & soir un lavement émollient , & pour boisson une tisane bêchique. Cela ne procura presqu'aucune évacuation ; & le peu de matières que rendoit le malade , étoit crud , & d'une odeur fetide ; tous les symptômes augmenterent , le délire étoit plus violent , la fièvre plus forte , mais moins d'affaiblissement ; ce qui me détermina à ordonner une saignée du pied , que je n'avois différée jusqu'alors que par rapport à la faiblesse extrême du malade qui se trouvoit épuisé , tant par la maladie qu'il avoit eue au printemps précédent , que par un long voyage qu'il avoit fait à pied avant de tomber malade. Cette saignée augmenta tous les accidens ; le délire fut plus fort ; les redoublemens augmenterent ; les évacuations étoient

étoient toujours d'une mauvaise qualité, je fis continuer les mêmes remèdes jour & nuit; seulement on donnoit une plus forte dose de la potion cordiale : cet état subsista le même jusqu'au dix-septième jour de la maladie, qu'enfin il rendit des matières bien conditionnées; j'ajoutai alors quelques grains de tartre stibié dans les apozèmes, & la potion cordiale pour soutenir les évacuations : les symptômes diminuoient en proportion des évacuations; la tête devenoit libre, les forces se ranimoient; les mouvemens convulsifs étoient bien plus rares; la couleur jaune dont étoit teint tout le corps, diminuoit: je profitai de cette détente pour purger le malade; & j'interrompis ce jour-là les apozèmes, qui furent repris le lendemain; je purgeai cinq fois le malade à deux ou trois jours de distance, & il guérit enfin; mais sa convalescence fut fort longue. Dans l'intervalle de la première & de la seconde purgation, il se manifesta une tumeur au haut de la cuisse, qu'on fut obligé d'ouvrir; de laquelle il sortit beaucoup de pus, & qui suppura long-tems.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
NOVEMBRE 1763.

Jours du mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 7 h. du mat.	À 2 h. du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	À midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6	28	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
2	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
3	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	7	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9
4	5	14	9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 7	27 8 $\frac{1}{2}$
5	7 $\frac{1}{4}$	12	9 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
6	9	13	11 $\frac{1}{2}$	28	28	27 10 $\frac{1}{2}$
7	9 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10
8	9 $\frac{1}{4}$	15	10 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9
9	9	11	9	27	27 11	28
10	9	10 $\frac{1}{2}$	9	28	28 1	28 2
11	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
12	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5	28 4	28 4	28 4
13	4 $\frac{1}{2}$	7	2	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
14	0	5	2	28 6	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$
15	0	4	1 $\frac{1}{4}$	28 6	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5
16	0 $\frac{1}{2}$	3	1	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
17	2	7	0 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
18	0 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2
19	1	1	0	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
20	0	4	0	28 1	27 11 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
21	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{3}{4}$	27 9	27 1 $\frac{1}{2}$
22	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 4	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$
23	0 $\frac{1}{2}$	1	1 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
24	1 $\frac{1}{2}$	5	0 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
25	0 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
26	2 $\frac{1}{4}$	4	6	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
27	6 $\frac{1}{4}$	10	7	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
28	6 $\frac{1}{4}$	8	7	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
29	3 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	8	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
30	9 $\frac{1}{4}$	10	9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{3}$	28

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 83.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. gr. v. couv.	O - S-O. gr. vent. nuag.	Gr. v. beau.
2	O. gr. v. b.	S-S-O. v. b.	Beau.
3	S-S-O. beau. couv.	S-S-O. couv.	Couvert.
4	S. b. nuag.	S. cou. vent. gr. pluie.	Nuages.
5	S-S-O. nuag. couv.	S-S-O. couv. pluie.	Couvert.
6	S. couv. pl.	S-S-O. pluie.	Pluie.
7	S-S-O. beau.	S-S-O. beau.	Beau.
8	S - O. couv. nuag.	S S-O. pluie.	Pluie.
9	S. pl. contin.	S - O. pluie cont. brouill.	Couvert.
10	O. couvert. brouill.	O. brouill. couvert.	Couvert.
11	N. b. couv.	N-N-E. cou.	Couvert.
12	N-N-E. fer. beau.	N - N-E. b. couv.	Couvert.
13	N-N-E. cou. beau.	N-N-E. b.	Serein.
14	N N-E. fer.	N-N-E. fer.	Serein.
15	N-N-E. fer.	N-N-E. fer.	Serein.
16	N-N-E. ép. brouill. b.	N - O. beau.	Beau.
17	S - O. couv. brouill. nua.	O-N-O. nuag. ges. fer.	Serein.
18	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
19	N-O. couv. nuag.	N-N-O. nua.	Beau.
20	N. nuages.	N. nua. cou.	Nuages.
21	N. cou. nua.	N-N-E. nua.	Couvert.

84 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

ETAT DU CIEL.

Jeudi du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	N.-N.-E. fer.	N.-N.-E. fer. couvert.	Couvert.
23	S.-E. fer. cou.	S.-S.-E. couv. brouill.	Couvert
24	N.-O. couv. nuag.	O. nuag. b.	Beau,
25	S.-S.-E. fer. b.	S.-S.-E. beau. petite pluie.	Couvert.
26	S. couv. nuag.	S. couvert.	Couvert.
27	O. couvert.	S. couvert.	Couvert.
28	S. couvert.	S. couvert.	Beau.
29	O. nuages.	O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
30	O. conv. f. ondée.	O. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce même terme: la différence entre ces deux points est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{3}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $6\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
8 fois du N.-N.-E.
1 fois du S.-E.
2 fois du S.-S.-E.
6 fois du S.
6 fois du S.-S.-O.

Le vent a soufflé 4 fois du S-O.
 1 fois de l'O-S-O.
 6 fois de l'O.
 1 fois de l'O. N-O
 4 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 11 jours beau.
 7 jours serein.
 5 jours du brouillard.
 10 jours des nuages.
 24 jours couvert.
 8 jours de la pluie.
 3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1763.

Les petites véroles qui ont continué pendant tout ce mois, ont été généralement bénignes parmi le peuple. Il n'en a pas été de même parmi les gens aisés; il y en a eu quelques uns qui en ont été la victime. On en a vu mourir, le quatrième & le cinquième jour de la maladie; cela prouve bien évidemment ce que de très-grands médecins ont avancé, il y a long-tems, que la disposition des sujets contribue, pour le moins, autant que le caractère de la contagion, à rendre maligne la petite vérole.

Les autres maladies, qu'on a observées pendant ce mois, ont été des catharres & des affections rhumatismales, qui ont attaqué sur-tout les personnes qui en furent affectées, l'hiver dernier. Les goutteux ont aussi senti renouveler leurs douleurs.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois d'Octobre 1763 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems s'est remis à la pluie , dès le premier du mois , & est resté pluvieux jusqu'au 10 ; mais de-là , aux derniers jours du mois , il n'y a pas eu de pluie ; en revanche , l'on a eu beaucoup de brouillards dans tout cet intervalle de tems.

Le barometre a été observé , les deux derniers tiers du mois , presque constamment au-dessus du terme de 28 pouces ; le 2 & le 3 , il a descendu très-près du terme de 27 pouces.

Les vents ont varié , mais ont été plus souvent *Sud* que *Nord*.

Le thermometre a approché , plusieurs jours , dans le milieu du mois , du terme de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré , au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N. vers l'Est.
 2 fois de l'Est.
 6 fois du Sud vers l'Est.
 9 fois du Sud.
 7 fois du Sud vers l'Ou.
 6 fois de l'Ouest.
 3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.
 3 jours de tempête.
 13 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité, tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Octobre 1763 ; par M. BOUCHER.

Les fiévres continues étoient plus répandues, & paroissoient plus inflammatoires que ci-devant : leurs redoublemens n'avoient pas un type aussi bien réglé, & elles portoient généralement à la tête ; les malades se plaignoient de l'avoir lourde, douloreuse & lancinante, sur-tout au front & à l'occiput ; ils tomboient ensuite dans des disparates, & le délire absolu suivoit ; le plus souvent néanmoins c'étoit un assoupissement léthargique : ils avoient la peau sèche & brûlante ; la langue sèche & d'un rouge cramoisi ; le ventre étoit paresseux & météorisé ; ou bien il y avoit des selles claires & fort rousses ; des soubresaults dans les

tendons du poignet, & un pouls petit & inégal annonçoient ordinairement la mort. Il étoit nécessaire de faire d'abord, & assez brusquement quelques saignées, plus ou moins, selon la pléthora & l'épaississement du sang, qui se trouvoit souvent coëneux. Il se rencontroit aussi assez souvent, dans les premières voies, un foyer, qui n'étoit pas trop évidemment annoncé par les signes ordinaires, mais qu'il convenoit d'enlever à tems, par le moyen des apozèmes laxatifs. Au reste, l'effet des cantharides, appliqués dans le fort des accidens, étoit très-équivoque. Les brouillards ont causé, vers le milieu du mois, des rhumes, des pesanteurs de tête, avec des mouvemens vertigineux, des atteintes d'apoplexie & de paralysie, &c. La petite vérole s'étendoit & gagnoit les adultes. Elle a été, dans nombre de personnes, d'un caractère mauvais & dangereux, surtout dans ces derniers : plusieurs l'ont eu confluente ; la discrète a même laissé souvent des fuites fâcheuses ; aux uns des furoncles, à d'autres l'ophthalmie ; plusieurs ont eu une fièvre consécutive, irrégulière & rebelle ; alors on étoit obligé de recourir à la saignée, immédiatement après la dessiccation des pustules, purger les malades à diverses reprises, & employer les remèdes relatifs aux indispositions particulières.

LIVRES NOUVEAUX.

1^o *Le Conseil de la raison, ou Lettre de M. ***, de l'académie de Danemarck, à M. E. M... de l'académie royale de chirurgie de Paris, sur l'Inoculation de la petite vérole*; brochure in-12 de 24 pages, sans nom d'auteur ni du lieu de l'impression.

Cette Lettre, qui est datée du 10 Mai, ne nous est parvenue que depuis fort peu de tems: l'auteur s'y déclare ouvertement pour l'inoculation. Il trace d'abord une histoire succincte de cette pratique; dans laquelle on pourroit desirer un peu plus d'exactitude dans les faits; ensuite il indique sa maniere d'inoculer; enfin il répond aux objections qu'on a faites contre cette méthode.

2^o *L'Inoculation terrassée par le bon sens.* Cette brochure qui ne porte ni le nom de son auteur, ni celui du lieu de l'impression, n'est remarquable que par la témérité, avec laquelle on y avance que *Mgr le duc de Chartres a eu la petite vérole naturelle, six mois après son inoculation.* Quand on se permet de telles faussetés, on ne mérite pas d'être entendu.

3^o *Dissertation sur la petite Vérole & l'Inoculation.* A Londres; & se trouve à Paris, chez Bauche, 1763, in-12 de 91 pages.

L'auteur de cette brochure entreprend de

prouver, dans son ouvrage, que la petite vérole n'est pas dangereuse par elle-même, qu'on n'en meurt, que parce qu'on en a peur, & que par conséquent l'inoculation est au moins inutile.

4° *Observations sur la petite Vérole naturelle & artificielle. A la Haye; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, 1763, in-12 de 40 pages.*

On trouve, au commencement de cette brochure, des observations & des vues sur la nature & le traitement de la petite vérole naturelle, qui décelent un praticien consommé, & un homme qui a médité profondément sur cette cruelle maladie. Il regarde l'inoculation comme la voie la plus sûre pour en prévenir les accidens & les suites fâcheuses. Il insiste sur-tout sur la nécessité de préparer les sujets qu'on veut inoculer, & il indique la préparation qu'il croit la plus convenable. Nous invitons nos lecteurs à recourir à l'ouvrage même qu'on sciait être de M. Vernage, docteur régent de la faculté de médecine de Paris.

5° *Nouveaux éclaircissements sur l'inoculation de la petite vérole, pour servir de réponse à un écrit de M. Rast, médecin de Lyon; brochure in-12 de 36 pages, se trouve à Paris, chez Musier. Nous devons cette brochure à l'auteur, de la Réponse à une des principales objections qu'on op-*

posé maintenant aux partisans de l'inoculation. Il entreprend de démontrer, 1° que dans les 38 ans qui ont précédé l'inoculation, & qui font la première époque de M. Raft, la petite vérole n'a point eu une marche constante; 2° qu'en divisant en trois ou quatre époques ces 38 ans, on trouve dans les dernières une augmentation sensible dans la mortalité de la petite vérole; 3° que dans la seconde époque de 38 ans, rapportée par M. Raft, pendant laquelle l'inoculation a été pratiquée, l'augmentation dans la mortalité de la petite vérole n'a pas continué dans une proportion donnée; 4° que les inoculations n'ont eu aucune ou presqu'aucune influence sur la contagion; 5° que l'augmentation dans la mortalité de la petite vérole excède de beaucoup celle qui résulteroit de l'augmentation des petites véroles par l'inoculation; 6° enfin, que l'augmentation dans la mortalité de la petite vérole ne suppose pas une augmentation dans le nombre des malades qui en sont attaqués, & que les morts ne sont pas toujours en même proportion avec ceux qui réchappent. Toutes ses preuves sont tirées des registres mortuaires de Londres, dont il donne un extrait pour convaincre de plus en plus ses lecteurs que les arguments qu'on a voulu tirer de ces registres contre l'inoculation, n'ont pas concluans que parce que M. Raft a profité d'une époque de vingt ans,

pendant lesquelles la petite vérole a été singulièrement bénigne ; & que cette maladie ne suit pas une marche toujours égale : nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en rapportant ici les résultats généraux de chacune des époques de dix années, dans lesquelles l'auteur a divisé le tems qui s'est écoulé depuis 1629 jusqu'en 1758. 1^o Dans les dix années qui se sont écoulées depuis 1629 jusqu'en 1386, & depuis 1647 jusqu'en 1649. (Les années comprises entre 1636 & 1647 ont été omises, parce que dans cette époque on ne spécifia pas les maladies sur les registres) la totalité des naissances a été de 96423, celle des morts de 124744, celle des morts de la petite vérole de 4276 ; ce qui fait $\frac{1}{3}$ de la totalité des morts. 2^o Dans les dix années écoulées depuis 1650 jusqu'en 1659, la totalité des naissances 63185 ; celle des morts 122955 ; celle des morts de la petite vérole 7823 ; ce qui donne $\frac{1}{3}$ de la totalité des morts. 3^o Depuis 1660 jusqu'en 1669, la totalité des naissances 101729 ; celle des morts 247692 ; celle des morts de la petite vérole 8839 ; $\frac{1}{3}$ de la totalité des morts. Dans cette époque, la peste qui régna en 1665, fit monter le nombre des morts cette année à 97306, ce qui diminue considérablement le rapport des morts de la petite vérole. 4^o Depuis 1670 jusqu'en 1679, totalité des naissances, 122505 ; totalité des

morts 190313 ; morts de la petite vérole 13436 ; $\frac{1}{14}$ de la totalité. 5^o Depuis 1680 jusqu'en 1689 , naissances 141926 ; totalité des morts 223218 ; morts de la petite vérole 16551 $\frac{1}{13}$ de la totalité. 6^o Depuis 1690 jusqu'en 1699 , naissances 149955 ; totalité des morts 209718 ; morts de la petite vérole 10775 ; $\frac{1}{19}$ du total. 7^o Depuis 1700 jusqu'en 1709 , naissances 155947 ; totalité des morts 209434 ; morts de la petite vérole 10441 $\frac{1}{20}$ du total. 8^o Depuis 1710 jusqu'en 1719 , naissances 158569 ; totalité des morts 238261 ; morts de la petite vérole 21228 ; $\frac{1}{11}$ du total. 9^o Depuis 1720 jusqu'en 1729 , naissances 182392 ; totalité des morts 273615 ; morts de la petite vérole 22563 $\frac{1}{12}$ du total. 10^o Depuis 1730 jusqu'en 1739 , naissances 170196 ; totalité des morts 260875 ; morts de la petite vérole 19781 ; $\frac{1}{13}$ du total. 11^o Depuis 1740 jusqu'en 1749 , naissances 145260 ; totalité des morts 260601 ; morts de la petite vérole 20029 ; $\frac{1}{13}$ du total. 12^o Dans les neuf années , depuis 1750 jusqu'en 1758 ; naissances 133239 ; totalité des morts 188889 ; morts de la petite vérole 17063 $\frac{1}{11}$ du total.

6^o *An account of the rise, progress, and state of the hospitals for relieving poor people afflicted with the small-pox, and for inoculation; from its first institution (26*

September 1746) to 24 March 1763. C'est-à-dire : Histoire de l'origine, du progrès & de l'état actuel des hôpitaux destinés à recevoir les pauvres attaqués de petite vérole, & à l'inoculation ; depuis leur établissement (le 26 Septembre 1746) jusqu'au 24 Mars 1763. Grande feuille *in fol.*

Ces hôpitaux fondés en 1746, par les libéralités d'un grand nombre de personnes charitables, sont composés de deux maisons situées en bon air, à une distance convenable l'une de l'autre. Celle qui est destinée à recevoir ceux qu'on veut préparer pour l'inoculation, est située dans la *rue Basse d'Islington* ; elle peut contenir cinquante personnes à la fois : celle où on les transporte, quand la maladie paroît, & où on reçoit ceux qui sont attaqués de la petite vérole naturelle, est dans le *Cold-Bath-fields* ; il y a cent trente lits. On a gravé à la tête les façades de l'Ouest & du Sud de cette dernière maison, l'un des étages de l'aile où l'on reçoit les inoculés, dans lequel il y a 23 lits dans une seule sale, & un étage de l'aile où l'on traite ceux qui sont attaqués de la petite vérole naturelle ; il est divisé en chambres dans chacune desquelles il n'y a que deux lits. A la suite de cette description, on trouve les détails de l'administration de ces hôpitaux, & un état de la recette & de la dépense qu'on a faites jusqu'à présent.

Les souscriptions & les legs qui ont été faits à cet hôpital, se montoient, le 24 Mars 1763, à 32223 livre sterlings. Depuis le 26 Septembre 1746, jusqu'au 24 Mars 1763, il y est entré 6456 personnes attaquées de la petite vérole naturelle, dont il n'y a eu que 4822 de guéris : encore remarque-t-on que ce nombre est très-confidérable, vu que la plupart de ces malades étoient adultes ; qu'il y en avoit un très-grand nombre qui s'étoient fait porter à l'hôpital, après avoir commis de grandes irrégularités dans le régime, & souvent même lorsqu'il n'étoit plus tems de faire des remèdes. Quoi qu'il en soit, il est donc mort 1634 de ces malades ; ce qui fait un peu plus d'un sur quatre.

D'un autre côté, on y a inoculé 3434 personnes ; scévoir, avant le 31 Décembre 1751---131 ; depuis cette époque, jusqu'au 31 Décembre 1752---112 ; en 1753---129 ; en 1754---135 ; en 1755---217 ; en 1756---281 ; en 1757---247 ; depuis le 31 Décembre 1757, jusqu'au 24 Mars 1759---446 ; jusqu'au 24 Mars 1760---372 ; jusqu'au 24 Mars 1761---429 ; jusqu'au 24 Mars 1762---496 ; jusqu'au 24 Mars 1763---439. Total 3434, dont il n'est mort que dix personnes ; c'est-à-dire, pas tout-à-fait un sur 343. On trouve à la fin la liste des Souscripteurs.



T A B L E.

<i>EXTRAIT des Institutions de Chymie de M. Spielmann.</i>	Page 3
<i>Méthode curative de la Colique de Poitou végétale.</i> Par M. Boute, médecin.	15
<i>Observation sur une Paralysie de la vessie, guérie par l'injection des eaux de Lamalou en Languedoc.</i> Par M. Mazais de Cazelles, médecin.	46
— <i>Sur un Sphacèle produit par une frayeur.</i> Par M. de la Brouille, médecin.	57
— <i>Sur une perte de Mémoire.</i> Par M. Guillemeau, méd. 61	
— <i>Sur la nécessité d'ouvrir promptement les dépôts critiques de la petite vérole.</i> Par M. Miollis, chirurgien.	66
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1721.</i>	75
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Novembre 1763.</i>	82
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1763.</i>	85
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois d'Octobre 1763.</i> Par M. Boucher, médecin.	86
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1763.</i> Par M. Boucher, médecin.	87
<i>Livres nouveaux.</i>	89

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1764. A Paris, ce 24 Décembre 1763.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

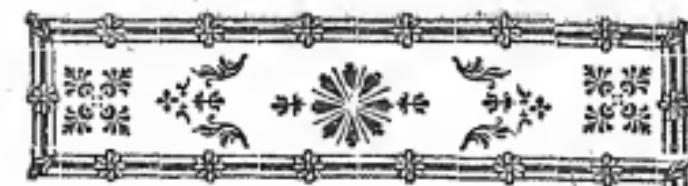
FEVRIER 1764.

TOME XX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1764.

EXTRAIT.

Discours sur les Epidémies d'Hippocrate;
par M. DESMARS, médecin-pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-mer. A Berne; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, 1763, brochure in-12 de 46 pages. Prix 8 sols.

Les ouvrages d'Hippocrate ont toujours été considérés comme le fondement & la base de la science de la médecine; & le docteur Huxham n'a pas craint d'avancer, dans la Préface de son excellent *Essai sur les fiévres*, qu'il n'imaginoit pas qu'on pût être bon médecin, sans les avoir médités profondément. En effet, comme le remarque ce

même auteur, personne n'a étudié la nature avec plus de soin & d'affiduité, & ne l'a suivie avec plus d'exactitude, que ce pere de la médecine. On scéait quel rang tiennent parmi ces ouvrages celui qui porte le titre d'*Epidémies*, ou de *Maladies populaires*, ou du moins ce qui est véritablement d'Hippocrate; ainsi nous ne doutons point qu'on n'applaudisse au projet que M. Desmarts a formé, de nous le donner dans notre langue, & que le public ne voie avec plaisir, dans la brochure que nous allons tâcher d'analyser, l'idée qu'il donne de la méthode qu'Hippocrate a suivie dans ses Epidémiques, les raisons qui l'ont déterminé à changer l'ordre des matieres, & le compte qu'il rend de son travail, tant sur les constitutions que sur les quarante-deux histoires qui composent le premier & le 3^e livres, les seuls qu'on reconnoisse universellement appartenir à ce divin vieillard.

Hippocrate, comme l'observe M. Desmars, ne pouvoit mieux traiter des Epidémies, qu'en choisissant quatre constitutions opposées & intempérées, qui formassent l'enceinte de toutes les constitutions épidémiques, ni parvenir plus sûrement à donner une idée des maladies considérées dans chaque individu, qu'en rassemblant des histoires de maladies qui, par la diversité de leurs symptomes, de leur durée, de leurs crises, continssent

SUR LES EPIDEMIES D'HIPPOC. 101
tous les cas particuliers. En effet, entre la constitution des saisons, la plus favorable & celle qui produit les maladies les plus pernicieuses, les nuances sont infinies; & depuis l'état de santé, jusqu'aux plus grands dérangemens dans l'oeconomie animale, les degrés sont sans nombre; l'art ne peut donc les représenter que par des divisions factices, qui fassent connaître les principaux termes de la progression naturelle, & distinguer, par leur secours, les termes intermédiaires. Il falloit donc choisir un certain nombre de constitutions pour avoir l'histoire des épidémies, & pareillement assez de cas particuliers, pour représenter toutes les maladies individuelles: tel est, dit M. Desmars, le plan général des Epidémiques, qui ne suppose aucun système, aucune méthode arbitraire, qui ne redoute les opinions d'aucune secte, qui n'offre que des faits choisis, rangés, mesurés avec la sagesse la plus profonde. Dans l'une & dans l'autre histoire, (celle des constitutions & celle des maladies,) on suppose connu tout ce qui est dans l'ordre légitime, les constitutions bénignes & les maladies bien ordonnées; on ne considere que les grands excès, c'est-à-dire, d'une part, des constitutions vicieuses dans leur entier, & d'autre part, des fièvres ardentes & malignes. Galien avoit cru que le but d'Hippocrate, dans ses quarante-deux

histoires, étoit d'établir l'ordre des jours critiques, dont nous voyons toutes les variétés dans ces histoires. M. Desmars y reconnoît également toute sorte de crises, & il croit que ce n'est pas plus l'histoire des jours critiques, que celle des crises elles-mêmes.

Quelques commentateurs & quelques autres médecins, peu éclairés sur les vues d'Hippocrate dans ce recueil de cas particuliers, ont été surpris que le nombre des morts ait été si considérable, & se sont imaginés qu'on auroit pu guérir plusieurs de ceux que la mort a enlevés. Mais s'ils eussent observé avec Galien, que parmi ceux qui ont échappé à un fort funeste, la plupart ont dû leur rétablissement à une forte constitution ; ils auroient sans doute reconnu que le choix étoit fait à dessein, & que l'auteur ne voulant mettre sous les yeux de ses disciples, que les plus grandes difficultés de l'art, n'avoit dû choisir que des maladies mortelles ou presque mortelles.

Nous avons déjà dit que le premier & le troisième livre des Epidémiques étoient les seuls légitimes : on y a mêlé les quarante-deux histoires, avec les constitutions, comme ne faisant qu'un seul & même ouvrage, quoique, comme on le verra ci-après, elles n'ayent rien de commun. Cette réunion s'est faite du tems de Ptolémée, roi d'Egypte, qui avoit une telle passion pour les livres anciens, qu'il en faisoit rassembler de toutes parts, à grands

frais, pour enrichir la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. L'avidité du gain, dit M. Desmars, sçut profiter de l'amour de ce prince pour les lettres. On changea les titres des livres ; on altéra l'ordre des matières ; on ajoûta des notes ; on réunit en un seul livre & sous un même titre, des ouvrages différens ; on substitua aux noms des auteurs médiocres ceux des hommes plus célèbres ; en un mot, on employa toute sorte de déguisemens pour en imposer à ceux qui étoient chargés d'acheter les livres rares. Les constitutions épidémiques, qui peuvent aisément être contenues dans une ou deux feuilles d'impression, ont fourni le titre à un amas considérable de divers ouvrages partagés en sept livres, dont quatre sont subdivisés en sections. La plûpart de ces écrits n'ont aucun rapport aux Epidémies. On n'a jamais douté que le premier & le troisième livre ne fussent légitimes. Galien y a seulement reconnu des additions, & d'ailleurs a laissé subsister la distribution des matières, telle que nous la voyons aujourd'hui ; mais il paroît à M. Desmars, que les quatre constitutions doivent être rangées de suite, & que les quarante-deux histoires précédées de l'Introduction qui se voit au commencement de la troisième section du premier livre, ne doivent souffrir pareillement aucune interruption. La principale raison qu'il

en donne, est que les constitutions n'ont aucun rapport aux quarante-deux histoires. Les constitutions sont écrites d'après les principes établis dans la troisième section des Aphorismes. Les histoires ressortissent nuément & simplement aux dogmes enseignés dans le livre du Prognostic. Les premières décrivent les symptômes communs à une multitude de malades, & dépendant des intempéries de l'air; les autres sont des histoires de maladies individuelles: elles nous apprennent à observer & à apprécier les symptômes qui doivent former la base de nos jugemens dans la pratique.

M. Desmars a donc partagé les Epidémies en deux parties, dont la première contient les quatre constitutions; la seconde renferme les quarante-deux histoires. Après la traduction des constitutions, il a placé des réflexions qu'il a divisées en deux parties. La première traite des règles suivies par Hippocrate, en établissant les causes météorologiques des Epidémies. Il discute, dans cette partie, douze questions, dont il donne l'énoncé dans sa brochure. La seconde partie a pour objet la Nosographie épidémique, ou l'histoire des maladies des quatre constitutions. Il y a joint, à la suite de la traduction des quarante-deux histoires, un abrégé du Commentaire de Galien, sur cette partie des Epidémiques, dans lequel

on verra l'application des règles du Prognostic aux faits de pratique , l'histoire toujours d'accord avec le dogme , & Hippocrate expliqué par lui-même. Galien n'a pas également discuté toutes les histoires : il nous abandonne souvent à nos propres forces. En vain espéreroit-on retirer quelque fruit de l'étude des Epidémiques , si on ne s'exerce pas à résoudre par soi-même les problèmes de ce genre ; c'est le seul moyen d'apprendre à calculer & à prédire les événemens des maladies.

C'est sur l'édition du texte grec du docteur Freind , que M. Desmars a fait sa traduction. Il a consulté celles de Calvus , Cornarius , Valesio , Foes , & même la traduction angloise du chevalier Foyer ; ces différens secours ont souvent augmenté ses perplexités. Les meilleures traductions sont défectueuses en quantité d'endroits. Pour fixer la valeur des expressions qui lui paroissoient trop indéterminées , il a employé l'artifice dont se sert Galien dans son petit livre sur le *Coma*. Il a rassemblé tous les passages des Epidémiques , dans lesquels l'expression qui lui étoit obscure & ambiguë , est employée. Il a comparé ces passages , & il est parvenu à éclaircir la plupart de ses doutes. La brochure est terminée par des remarques critiques sur quelques endroits des traductions de Foes & de Cornarius.

Telest le précis de ce petit, mais excellent Discours. Nous ne doutons point qu'il ne fasse naître, chez nos lecteurs, le désir de voir paraître bientôt l'ouvrage que M. Desmars y annonce.



S U I T E DE LA MÉTHODE CURATIVE

*De la Colique de Poitou végétale, ; par
M. BONTÉ, docteur en médecine de
l'université de Montpellier, médecin à
Coutances.*

S E C T I O N I I.

Curation du second période.

La colique de Poitou végétale se borne quelquefois à ce premier période, dont nous avons exposé la méthode curative dans la section précédente ; rarement il s'étend au-delà du septième jour : le second période, ou l'état de la maladie commence alors ; sa durée n'a point de limites déterminées ; quelquefois il se termine au quatorzième jour : quelquefois il va jusqu'au quarantième. Lorsque la cause est récente, que le médecin est appellé de bonne heure, que le malade est docile à ce qui lui est prescrit, on peut se flatter d'abréger ce second période : si au contraire, on a à traiter une personne sujette à cette

colique , qui l'a déjà plusieurs fois effuyée , qui n'obéit point aux règles du régime , & qui n'observe point avec exactitude les médicaments indiqués , on peut craindre sa durée. La même chose est à apprécier , quand le mal s'annonce de loin , sans cependant se déclarer ouvertement ; la cause est alors invétérée , & la maladie nécessairement devient longue : *Quod diuturnior est , (dit Duret , pag. 198 ,) generationis causa , eò firmior est repentina morbi impressio.*

Nous trouverons peu de ressources dans les auteurs , sur le traitement approprié à cet état de la maladie. Charles Pison semble cependant l'avoir considérée sous ce point de vue. Les partisans de la méthode adoucissante & relâchante n'en ont apperçu les bons effets que dans ce seul période : ils ont erré , parce qu'ils l'ont rendue trop générale ; ils ont d'ailleurs passé sous silence des accidens assez graves pour mériter un traitement particulier. Ce n'est plus ici le lieu d'employer des évacuans actifs , & des purgatifs irritans ; l'irritation trop long-tems continuée , a rendu les membranes des intestins d'une sensibilité extrême ; l'érétisme est universel ; l'inflammation menace les entrailles , & quelquefois elle y existe véritablement : les douleurs ne se bornent plus au bas - ventre ; elles se répandent dans les bras , les jambes & les poignets , &c. Il n'y a pas seulement des glaires à évacuer

dans les premières voies : on ne doit pas s'attacher uniquement à énerver & adoucir leur acrimonie ; la partie la plus déliée & souvent la plus âcre de l'humeur morbifique a passé dans la masse du sang ; elle y allume la fièvre , soit par son irritation , soit par son mélange ; cette fièvre est essentielle à ce période de la maladie ; ce qui faisoit dire à Pison , que les douleurs de la colique de Poitou se compliquoient avec des fiévres continues : *Dolores eos pro colicis habitos modò continentibus sese immisceri , compli- carique febribus ,* (Charl. Pison , p. 268.) La fièvre dont il s'agit , est en effet une vraie fièvre continue , dans laquelle on remarque souvent des redoublemens , quoiqu'ils soient quelquefois fort obscurs.

Les indications qu'on doit avoir pour objet , sont de diminuer les douleurs & les spasmes , d'évacuer les humeurs des premières voies , & d'y préparer le sujet : *Cor- pora ubi quis purgare voluerit fluentia red- dere oportet* ; de dépurer la masse du sang de la matière morbifique qui s'y est mêlée , après avoir en partie quitté les premières voies , d'en favoriser l'évacuation par des émonctoires convenables : *Ducenda per loca convenientia.* (Hipp. Aph. 21.) Cette matière morbifique a besoin d'une certaine coction ; & ce n'est qu'après qu'elle est parfaite , qu'on peut réussir à l'évacuer ; la coction en est lente & tardive : *Difficultas*.

pepasmi, (dit Duret, pag. 21,) propter materiae contumaciam diuturnitatis causam affert. La nature agit ici, à pas lents, & veut être amenée par degrés au but qu'on se propose : *Natura vult duci, non cogi*. On doit modérer la fièvre, & la tenir dans un juste milieu; car nous verrons qu'elle est nécessaire jusqu'à un certain point; on doit enfin remédier aux accidens qui se présentent souvent dans le traitement. Les médicamens propres à satisfaire à ces différentes indications, sont les relâchans & les émolliens, les délayans, les adoucissans, les narcotiques & les purgatifs d'un degré de force & d'activité plus ou moins grand. Les précautions à prendre dans le choix & dans l'administration de ces médicamens, demandent un détail dans lequel nous allons entrer.

Si on a à traiter un sujet qui ait abandonné le premier période de la maladie à la nature seule, sans avoir encore employé aucun purgatif, on peut essayer une tisane purgative, partagée en plusieurs verres, dans laquelle on fait entrer les follicules, la manne, le syrop de roses solutif, ou le diaprun: on peut encore donner, en plusieurs gobelets, un *dilutum* de casse dans une chopine de petit lait, avec la manne ou le syrop de roses: on aide les évacuations par des lavemens purgatifs, des bouillons

de poulet, l'usage des huileux ; il est avantageux de voir ces purgatifs opérer quelques selles ; mais rarement on doit se flatter du succès ; il y auroit lieu de s'en promettre davantage, si on mettoit les malades dans un bain d'eau tiéde. Avant de se décider pour ces purgatifs, quelque légers qu'on les suppose, on doit examiner le degré de fièvre, & la violence des douleurs : si la fièvre est vive, si les douleurs sont aiguës, on ne doit point les hazarder ; ils sont permis avec plus de sûreté dans les coliques de récidives : quelquefois après cinq ou six jours d'une convalescence équivoque, la maladie qui avoit paru se borner au premier période, reparoît tout d'un coup avec les signes qui accompagnent le second ; l'humeur des premières voies qui avoit passé peu-à-peu dans la masse du sang, réoccupe alors son premier siège, & renouvelle la maladie.

Dans la plupart des circonstances, les purgatifs sont contre-indiqués ; les relâchans & les adoucissans sont les seuls remèdes qu'on puisse proposer : les lavemens tiennent le premier rang ; ils servent de fomentation intérieure ; rien ne calme plus efficacement les spasmes des intestins & les douleurs ; le relâchement qu'ils procurent, devient même universel : *Vim anti-spasmodicam spargunt in diffitas partes.* (Hoffmann,) On fait

entrer dans leur décoction des feuilles de mauve , de bouillon blanc , de pariétaire , d'acanthe & des fleurs de camomille , de mélilot & de sureau , les semences de lin , de fénugrec , de carvi , &c. On y ajoute des huiles simples , comme celles de noix , d'amandes douces , de lin ; des huiles par infusion , comme celles de lys , de camomille ; quelques graisses , comme celles de poule & d'oie : on peut employer le lait & le petit lait avec les huileux , les bouillons de tripes ou de tête de mouton avec son suif. Riviere avoit recommandé l'usage intérieur d'une infusion de fumier de cheval , dans l'eau distillée de coquelicot. J'ai vu employer , par quelques femmes de la campagne , pour des lavemens , la fiente de vache récente , délayée encore chaude dans l'eau tiède ; ces lavemens m'ont paru produire de très-bons effets : de quelque maniere qu'on les compose , ils doivent être répétés souvent , lorsqu'ils paroissent assoupir & calmer les douleurs ; quand elles sont vives , on se contente de demi-lavemens ; les intestins étant moins distendus , sont moins sensibles. Comme on doit songer à évacuer , en même tems qu'on s'applique à calmer , on rend les lavemens laxatifs , en y ajoutant du miel violat , du miel mercurial , de la caffé , le diaprun ou l'électuaire lénitif : on se porte sur-tout à en agir ainsi , lorsqu'il y a des

grouillemens dans le ventre , que les douleurs diminuent , & qu'on commence à appercevoir quelques matieres jaunâtres dans les déjections ; s'il ne paroît aucun signe d'évacuation , en vain on sollicite par des lavemens la liberté du ventre qui se refuse opiniâtrement. De-là , ce sage conseil de Pison , pag. 302. *Frustrà tot tantisque decoctis per vim infusis venter oppletur & intumescit magno cum ægrorum fastidio , & sine ullo fructu ; & quelques lignes plus haut : susque-deque id habendum est , quam clysteres clysteribus ingerere , importunaque eorum injectione ægrum plurimum aggravare : naturæ in his doloribus prorsus repugnante.*

Parmi les relâchans & les émolliens , les fomentations doivent être réputées comme un genre de remedes dont on peut tirer beaucoup d'avantages : on se sert , pour les faire , de la même décoction des lavemens , dans laquelle on trempé des flanelles , ou dont on remplit à moitié une vessie ; il est bien rare cependant , qu'on puisse les mettre en usage ; les douleurs vives que souffrent les malades leur causent trop d'anxiété & trop d'agitation , pour les supporter ; quelques-uns leurs substituent des embrocations & des linimens émolliens & relâchans ; mais souvent , par la même raison , ils deviennent inutiles.

Il n'y a guères de remedes plus efficaces
à

à proposer, que le bain ou le demi-bain. Tous les auteurs s'accordent unanimement à le prescrire dans cette maladie. Charles Pison, pag. 308, s'exprime ainsi à ce sujet : *Mirificè laudo semicupium cuius vis mirifica omnia curationis momenta explet, certoque semper probata experimento.* Baglivi n'en fait pas moins d'éloges, pag. 101 : *Colicus dolor ferè semper mitescit in semicupio, ideo in doloris pertinaciâ utere semicupio.* On prépare ces bains ou demi-bains avec de l'eau tiéde, ou une décoction des plantes émollientes, seule ou mêlée quelquefois avec le lait ; quelques-uns ont même conseillé des bains d'huile. Dès que l'érysisme est général, & les douleurs universellement répandues sur toute l'habitude du corps, peut-on proposer un remede mieux proportionné à leur degré d'intensité, que le bain ; c'est un relâchant si sûr, que dans le bain les douleurs se calment, & qu'elles ne se renouvellent, que quelque tems après en être sorti. Les bains préparent & disposent d'ailleurs les humeurs à être plus facilement évacuées ; les anciens avoient coutume de les faire prendre avant l'ellébore : on doit ici, à la vérité, se servir de purgatifs bien différens ; mais quelque legers qu'ils soient, l'irritation à craindre, & la sensibilité des intestins, en exigent l'usage. Riviere prescrivoit alternativement les bains

¶ les purgatifs : on convient qu'ils sont indiqués dans tous les cas d'acrimonie ; & on ne peut s'empêcher ici d'en reconnoître une bien sensible, par les effets que nous avons détaillés ailleurs. Ces avantages sont réels, mais ils ne laissent pas d'être contre-balancés par les suites fâcheuses dont on les accuse ; quoiqu'on puisse attribuer à la maladie, autant qu'aux bains, la paralysie qui y succede ordinairement ; cependant cet événement ne les laisse pas sans reproches. Les anciens médecins les désapprouvoient dans les maladies des articles, par la faiblesse qu'il y laissoient : ils attirent les humeurs du centre à la circonférence, & celles des premières voies dans la masse du sang : ces humeurs mises en mouvement, sans être totalement évacuées, peuvent, à la faveur du relâchement des nerfs, se jeter sur leurs membranes & leurs ganglions, & donner ainsi lieu à la paralysie : *Cum enim balneum vitiosos humores confundat & perturbet, quos tamen nec evincit, nec prorsus depellit, plerumque morbis gravioribus rudimenta ponit ; & plus bas : Crastiores quos non discutit colliquat, & tantum vi concitat, ut in alias plerumque partes jactati confluant.* (Fernel , pag. 320.)

Ces remèdes extérieurs doivent être secondés par des médicaments internes de même qualité : on fait prendre du petit lait bien

clarifié; une infusion des fleurs adoucissantes, comme celles de mauve, de violette; une décoction de chiendent & de graine de lin avec la réglisse: on donne des bouillons de poulet fort légers.

Si on se bornoit, dans le traitement, aux relâchans & aux adoucissans, la curation ne feroit que palliative, & les douleurs suspendues renaitroient bientôt. Il existe, dans le canal intestinal & dans la masse des humeurs, une matière morbifique qu'on doit évacuer; mais on doit choisir les émonctoires les plus commodes, & y diriger les efforts de la nature: *Ed. ducere oportet quod maximè vergunt & ducenda per loca convenientia.* (Hipp. Aph. 21.) La voie des selles est la plus directe & la plus immédiate que puisse prendre l'humeur morbifique contenue dans les premières voies; celle qui a passé dans la masse du sang, peut encore se dépurer parfaitement par les intestins: il n'y a point d'organe plus universel; elles peuvent s'y séparer à la faveur des glandes, des extrémités des vaisseaux sanguins, & même de celles des nerfs: on ne tente point brusquement ces évacuations, mais on y prépare peu-à-peu & par degrés les malades. On peut faire dissoudre, dans une chlopine de petit lait ou de bouillon de poulet, un demi-grain & même un grain de tartre-émettique; si on en tétranche le tartre stibié,

on peut y mêler , à la façon de Sennert , le syrop de roses solutif , ou la manne en larmes : on peut faire prendre de l'huile d'amandes douces , avec le syrop de roses solutif , ainsi que le pratiquoit Citois ; la mixture de moëlle de casse , de manne & d'huile d'amandes douces de M. Tronchin , peut encore très-bien convenir. Hollier prescrivoit la casse & la manne , dans une décocction d'orge ou de sébestes : on peut se servir indifféremment de ces doux laxatifs. Après avoir insisté quelques jours , de tems en tems , dans leur usage , on essaye de procurer une évacuation plus ample , en donnant , en une seule dose , deux onces de manne , avec autant d'huile d'amandes douces , ainsi que le recommandent Heurnius & Riviere. Ce doux purgatif est indiqué sur-tout lorsqu'il y a des grouillemens dans le ventre , des borborygmes , que les douleurs changent de place , & que le ventre s'élève : *Quibus ruđus adſunt & ſtatus , ſtrepitus ac elevatiōes ventris , his fit alvi exturbatio.* (Hippocr. Aph. 272.) A la faveur de ces évacuations réitérées de tems en tems , on ne court aucun risque d'irriter ; l'humeur morbifique se trouve peu-à-peu fondu , atténuée , préparée & évacuée : *Non convenit ,* (dit Hollier ,) *purgatio moleſta , nec acer- vatim faſta , ſed intervallis ;* on agit , on se repose alternativement , amenant ainsi

par degrés la maladie vers le tems du déclin. C'est alors qu'on doit augmenter l'action des purgatifs ; les voies sont plus faciles ; les intestins moins froncés & moins douloureux, sont plus disposés à céder à leur action ; les humeurs sont préparées, & ne demandent qu'à être chassées & évacuées, en les déterminant vers le canal intestinal : alors il est permis de faire entrer dans les décoc-
tions laxatives, qu'on partage en deux ou trois verres, les follicules de séné, & quelques électuaires purgatifs. Ces purgatifs ainsi étendus, remplissent toujours mieux l'indica-
tion qu'on se propose, parce qu'ils sont moins irritans, & que leur effet se trouve continuellement soutenu. M. Bianchi recom-
mande cette précaution, pag. 582 : *Plerique vero remediis propriè cartharticis hoc opus moliuntur, quod utique commodius per longas atque iteratò exhibitas mediocrum purgantium solutiones quam per fortiorum modicam dosim siccumque aut solidiorem administrationem.* Galien, liv. 12 de la Méthode de guérir, pag. 306, employa, comme nous, pour guérir le malade atta-
qué de la colique dont il fait l'histoïre, des purgatifs répétés de tems en tems, parce qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il souf-
froit ; il n'osa se servir de l'hyéra-picra, quoiqu'il le regardât d'ailleurs comme très-

utile dans cette maladie, mais dans des circonstances différentes.

Souvent les douleurs cruelles que les malades ont à souffrir, leur arrachent des cris & des plaintes continues; elles attirent quelquefois l'attention du médecin, au point de lui laisser échapper la fièvre qui existe toujours dans ce période, sur-tout si elle est médiocre, cette fièvre peut dépendre, ou de l'irritation seule, *à stimulo*, ou de l'inflammation dans les entrailles, *ab inflammatione*. Cette distinction est essentielle; & on risque, en confondant ces deux causes de fièvre, à commettre de grandes erreurs. La fièvre d'irritation est la suite de la violence des douleurs, de l'érétisme du genre nerveux & des oscillations déréglées des solides; l'acrimonie de l'humeur morbifique y a encore beaucoup de part. Cette fièvre est nécessaire jusqu'à un certain degré, pour la dompter & la préparer à être évacuée; c'est une matière cruë, qui a besoin de quelque coction: laissons donc persister cette fièvre, lorsqu'elle ne va pas trop loin; ce seroit pervertir l'ordre de la nature, que de la faire cesser trop tôt par des saignées multipliées; elles peuvent, en relâchant les solides, & sur-tout les nerfs, déterminer l'humeur morbifique à se jeter sur leurs membranes, & occasionner la paralysie; si

cependant cette fièvre d'irritation devenoit trop violente, au point même d'occasionner le délire, il seroit à propos de pratiquer quelques saignées, mais avec modération, parce que la maladie étant parvenue à ce période, devient nécessairement, par son caractère, d'une certaine durée. La fièvre qui dépend de l'inflammation des entrailles est bien différente de la première ; elle est toujours à craindre, & souvent meurtrière : *Quæ ex alvinis doloribus febres nascuntur terrificæ.* (Hipp. Coac.) On doit en empêcher les progrès aussi-tôt qu'elle paroît ; ils deviennent bientôt trop rapides pour s'y opposer. Cette inflammation des entrailles se distingue par une sensibilité du bas-ventre, portée à l'excès, par un pouls dur, serré & fréquent ; la langue est sèche ; les extrémités deviennent froides ; la douleur semble se fixer en un point : *Dolor veluti in puncto obstinatus figitur.* Les vomissements qui s'étoient calmés, reparoissent ; les urines ne coulent point ou très-peu. Tous ces symptômes réunis, indiquent la saignée : la quantité de sang qu'on doit verser, sera proportionnée à la célérité & à la violence du mal : le sang tiré des veines, paroît coûteux & inflammatoire : on fait concourir avec la saignée les relâchans de toutes espèces, tant internes qu'externes : on prescrit la décoction de graine de lin, les hu-

leux en grande quantité, & répétés souvent, les fomentations émollientes, l'application des animaux vivans ouverts par moitié. J'eus occasion de voir, il y a quelques années, une inflammation d'entrailles des plus vives, dans une de nos coliques de Poitou. La malade, dans l'espace de deux jours, fut saignée neuf à dix fois, & peu après entièrement guérie. Rarement cependant, dans ce période de la colique, on est obligé de porter le nombre des saignées si loin; lorsqu'on apperçoit de bonne heure les signes d'une inflammation menaçante, il est plus facile de la prévenir. Nous pourrions emprunter dans les auteurs beaucoup d'exemples de cette pratique; nous nous contenterons de citer celui que rapporte Hippocrate, liv. 5^e des Epidémies, d'une colique qui ne se guérit, après avoir employé beaucoup d'autres médicaments, que par de nombreuses saignées, *usquedum æger exanguis fieret*; ce qui avoit précédé, semble même rapprocher cette colique de la nôtre. L'ouverture des cadavres de personnes mortes dans ce période de la maladie, y fait toujours voir la nécessité de la saignée. On trouve les intestins enflammés & sphacélés, selon le témoignage de Spigelius & d'Hoffmann, & suivant un Journal raccourci de quelques ouvertures de cadavres, faites à l'hôpital de la Charité, inséré dans le Journal de Méde-

cine. M. Elie de la Poterie, médecin, nous a fait le plaisir de nous communiquer une observation pareille. M. Bianchi, p. 576 de ses Maladies du foie, fait l'histoire d'une colique terminée par un abcès trouvé dans le mésentere, après la mort du sujet. La passion iliaque succède d'ailleurs souvent à cette colique, & peu de personnes ignorent qu'elle est le plus souvent une maladie inflammatoire. Les irritans peuvent-ils donc avoir lieu dans cet état de la maladie ? N'y deviendroient-ils pas, à coup sûr, pernicieux ? Les émétiques & les mochliques seroient autant de poisons ; les lavemens de ce genre seroient aussi dangereux, en produisant les mêmes effets. J'ai été témoin de la mort d'une femme qui, dans le second période inflammatoire de cette colique, avoit pris, par le conseil de quelques personnes malheureusement trop officieuses pour elle, comme il arrive souvent dans ces sortes d'occasions, un lavement de tabac ; dans peu d'heures elle pérît, à la suite d'une passion iliaque, qui se mêla bientôt de la partie.

L'art n'a aucun médicament plus spécifique, plus recommandable que l'opium & ses préparations, pour remédier à la continuité & à la violence des douleurs qui épuisent la patience & les forces des malades ; leur administration exige cependant beau-

coup de prudence : il faut être circonspect sur leur dose ; elle doit être augmentée par degrés. Des douleurs excessives , & auxquelles il semble qu'on ne peut plus tenir , arrachent des mains du médecin compatissant , une plus forte dose de narcotiques ; quelquefois un grain d'opium peut à peine suffire ; lorsque les douleurs sont moins vives , la dose doit être plus faible : on doit pécher ici plutôt par défaut que par l'excès d'un médicament qui peut avoir de pernicieux effets ; non seulement les calmans diminuent les douleurs qui paroissent , au premier coup d'œil , être le fondement & la base de l'indication présente ; ils disposent encore à l'évacuation par la cessation du spasme qu'ils procurent ; mais si une trop forte dose va jusqu'à porter l'engourdissement dans les intestins , il y a fort à craindre , & même il arrive toujours , que l'action des purgatifs devient nulle ; la cause reste pendant qu'on en suspend les effets prêts à se reproduire , lorsque les narcotiques cesseront d'agir : *Opium, (dit Stahl ,) respicit potius motus partium quam materias.* C'est une loi de ne point prescrire les narcotiques aux personnes faibles & disposées à la perte du mouvement : *Cavenda opiaata in subjectis debilibus & ad motuum amissionem pronis.* (Rega , Aph. 873.) Il est aisé de pécher contre cette loi incontestable , dans le cas dont il s'agit ; en

effet des douleurs vives ont déjà tourmenté long-tems les malades ; des évacuations fréquentes, employées dans le premier période, les ont épuisés ; ils ont été tenus à une diète rigoureuse dans une maladie longue. Si les narcotiques sont à craindre dans les personnes sujettes à la perte du mouvement, c'est sans contredit dans cette maladie qui se termine souvent par la paralysie. Plusieurs praticiens, d'une autorité respectable, l'ont même plus d'une fois attribuée à leur usage inconsidéré ; c'est ainsi que l'ont pensé Trallianus, Livre X, & Pison qui s'explique de cette façon, p. 310, sur leur compte : *Frigidiora autem & narcotica sapè necosim nedum narcosim inferunt, certè caloris vitalis vires non mediocriter atterunt : ex quo si non mortem, certè querularum perpetuarum materiam ægris dant.* Un autre effet des calmans les rend propres à occasionner la paralysie ; ces médicaments procurent des sueurs plus ou moins abondantes, par le relâchement qui en est la suite, & qui s'étend même jusqu'à la peau : à la faveur des sueurs, l'huîmeur morbifique se porte aisément sur les nerfs disposés à la recevoir ; l'atonie passagere qu'ils avoient communiquée, devient souvent permanente : *Nil facilius colicæ supervenit quam paralysis : cave igitur ne opiate copiosius in eâ exhibeas, solet enim post opiate magnus sudor*

supervenire, & exinde paralysis. (Bagliv. de Colicâ.) Malgré les suites dangereuses qu'entraînent quelquefois après eux les narcotiques ; ces remèdes si suspects, lorsqu'on les donne ou à des doses trop fortes, ou avec peu de discernement dans leur choix, peuvent devenir précieux & très - avantageux, lorsqu'on les administre à des doses modérées, & qu'on façait habilement les choisir. Je ne donnerois point, avec Baglivi, le diascordium & la confection d'hyacinthe ; ces préparations suspendent les évacuations du ventre, & procurent d'ailleurs des sueurs ; deux inconvénients également à éviter. L'alliage du camphre avec l'opium, dont M. Huxham vante l'usage, nous paroît être trop incendiaire. J'ai plusieurs fois souffrit à l'autorité de ce grand praticien ; & j'ai vu la fièvre s'augmenter, les malades s'agiter beaucoup, & cette agitation même aller jusqu'au délire. L'alliage de l'opium avec le castoréum, convient beaucoup mieux ; ce mélange se fait de façon que le dernier médicament surpassé, au moins de moitié, la quantité du premier : il semble qu'à mesure que la vertu narcotique se dissipe, les antispasmodiques prennent le dessus ; leur impression plus durable soutient le ton des nerfs, & le défend, en quelque sorte, de l'impression trop forte des narcotiques : l'union de ces médicaments est le plus sûr préservatif

des accidentis imputés aux somnifères employés seuls. On donne donc la thériaque seule ou mêlée avec quelque légère dose d'opium : on prescrit le laudanum liquide de Sydenham, dans la composition duquel entrent plusieurs anti-spasmodiques ; l'une ou l'autre de ces préparations peut être administrée dans quelques eaux distillées anti-spasmodiques, comme celles de fleurs d'oranges, de mélisse, de tilleul, de lys des vallées, de camomille, &c. Si la liqueur minérale anodine d'Hoffmann possédoit, dans un degré aussi souverain, toutes les bonnes qualités que son auteur lui attribue, elle mériteroit, sans difficulté, la préférence sur les autres narcotiques ; mais on l'emploie seule, presque toujours sans succès ; elle doit, pour réussir, être combinée avec les narcotiques proprement dits, mêlant, par exemple, parties égales de laudanum liquide de Sydenham, & de liqueur minérale anodine. Le sommeil doux & tranquille qui succede, suspend efficacement les douleurs, sans causer aucun sentiment d'engourdissement. Ce mélange convient également aux personnes foibles, comme à celles qui ne le sont pas ; loin de déprimer les forces, il semble les relever ; loin d'arrêter les évacuations du ventre, on les procure ensuite, au contraire, avec plus de facilité : il convient très-bien aux femmes hystériques, & elles

en retirent pour le moins autant d'avantages que de la teinture du succin, dont Baglivi fait tant d'éloges.

Quelques praticiens conseillent, dans cette maladie, les sudorifiques ; d'autres les désapprouvent. Il s'agit, pour se décider entre ces deux opinions, de trouver l'occasion, & d'indiquer les tems dans lesquels ils peuvent devenir utiles ou nuisibles : *Sine clavo & remis*, (dit Fernel de medend. method.) *navigat, naufragium tandem facturus qui nullâ temporum observatione medicinam facit*. Dans le premier période, toute la cause morbifique réside dans les premières voies ; les symptomes qui arrivent dans le reste de l'habitude du corps, sont une suite de l'irritation qui s'y transmet : en vain emploieroit-on les sudorifiques qui ne paroissent en rien toucher à la cause. Dans le second période, l'humeur morbifique existe, à la vérité, dans la masse du sang en partie ; mais tout est en confusion & dans un étatisme général ; les solides sont encore plus tendus, plus vivement secoués & ébranlés ; le mouvement du sang est plus précipité, les entrailles sont menacées d'inflammation ; on a lieu de craindre des embarras & des engorgemens dans le cerveau, qui pour être sympathiques, n'en sont pas moins dangereux ; peut-on alors espérer quelque bien apparent des sudorifiques, plus propres

à faire naître les accidens qu'à les calmer ? Ne peut on pas craindre, avec raison, qu'ils n'accélèrent la paralytie ? Vers la fin du second période, lorsque la fièvre cesse, & que les douleurs deviennent moindres, la nature procure des sueurs d'une odeur aigre ; n'est-ce point une sueur critique, qui doit être favorisée, & une indication sensible de faire usage des sudorifiques ; il s'en faut bien qu'on doive toujours regarder ces sueurs comme critiques ; elles annoncent, le plus souvent, lorsqu'elles sont abondantes, la crise la plus fâcheuse de la maladie ; je veux dire, la paralytie : *At verò, (dit Hipp. in Coac.) sudores qui sensim exudant profunt, confessim prorupti nocent.* Nous voyons ici la vérité de ce prognostic. Si les sueurs abondantes sont fâcheuses, celles qui ne sont que modérées, peuvent être salutaires, en évacuant une portion de l'humeur morbifique ; les sudorifiques qui conviendront, seront donc proportionnés aux loix que la nature suit, lorsqu'elle est favorable ; on ne donnera que les plus faibles. Pison se contentoit du syrop de framboise ; cependant on peut permettre de légères décoctions de squine & de falsepareille dans l'eau, le petit lait ou le bouillon de poulet ; on se détermine même à conseiller des sudorifiques un peu plus actifs, lorsque la transpiration supprimée, ou la goutte irrégulière, a donné

occasion à la cause primitive de se déclarer, & fait naître cette espece de colique.

Tel est le procédé qu'on doit suivre dans le traitement, à quelques variétés près, qu'exigent divers accidens qui, sans être essentiels à la maladie, ne laissent pas de s'observer assez souvent, pour mériter qu'on entre dans quelque détail à ce sujet.

Les douleurs de reins, vives & opiniâtres, alarment par leur durée. Si l'irritation des nerfs continue, il peut survenir, à l'occasion du spasme & du froncement des enveloppes de la moëlle épiniere, quelque engorgement dans ces membranes, ou dans la substance même de la moëlle épiniere; ce qui constitue alors la vraie rachialgie, qu'un auteur célèbre paroît avoir confondue avec la colique de Poitou. Le spasme & l'irritation, en s'étendant plus loin, peuvent produire les mêmes accidens dans la dure-mère & le cerveau; par raison de similitude & de contiguïté, des convulsions épileptiques sont à craindre; le *coma* peut succéder; l'aveuglement peut survenir. Qu'on se rappelle quelques prognostics tirés des Coacques d'Hippocrate, & on verra quels maux & quels désordres peuvent succéder à ces douleurs de reins: *Quibus lumborum dolor, hi malo sunt loco.... ex lumborum doloribus qui propagatur sursùm ad cervicem & caput in paraplegia & convulsionis vicissitudine totum*

totum morbi tempus exigunt, nec suæ mentis ægro.... lumborum dolor cum eomate anxio pestiferus. Il est donc de la plus grande importance de prévenir de si dangereux événemens. On pratique des saignées au bras, plus ou moins répétées, suivant la violence des douleurs, & le degré de fièvre; si la tête est menacée, on fait une saignée du pied: les demi-bains sont indiqués, & on peut même s'en servir avantageusement; plusieurs remèdes extérieurs ne laissent pas encore d'être fort utiles, comme des cataplasmes formés avec la bouillie de riz & la pulpe des plantes émollientes, appliqués sur la région des reins.

Un autre symptôme, moins grave que le précédent, peut attirer, pendant quelques jours, l'attention du médecin. Les urines ne coulent qu'en très-petite quantité, & elles causent souvent une dysurie ou une stranguerie passagère. Les indications particulières ne diffèrent point alors du traitement général; ce n'est ni l'inflammation des voies urinaires, ni l'acrimonie des urines auxquelles on a à remédier: tout est ici spasmodique, & un effet sympathique qui doit être calmé par les relâchans universels & particuliers: la graine de lin, les feuilles de pariétaire doivent entrer dans la composition des larmens; on donne pour boisson cette décocction, dans laquelle on fait dissoudre du nitre.

purifié ; on étend les fomentations & les cataplasmes sur la région hypogastrique.

L'hémorragie du nez n'apportera aucun changement dans la méthode curative générale ; elle est même un signe critique, salutaire relativement aux accidens de la tête, qu'on peut craindre. Il seroit hors de propos d'interrompre la nature dans les heureux efforts qu'elle fait, si l'hémorragie est assez abondante : on doit avoir moins de sécurité, lorsqu'elle est en trop petite quantité : *Nil paucum est criticum* ; la nature en défaut exige quelque secours de l'art : on supplée à l'hémorragie par la saignée du bras ou du pied, si la tête est menacée de quelques accidens graves.

L'approche des règles chez les femmes doit mériter beaucoup d'égards ; leur éruption diminue & suspend les douleurs ; cette évacuation périodique doit donc être favorisée par des lavages des jambes, des lavemens émolliens, rendus emménagogues par l'addition des feuilles d'armoise, de mercuriale, des fleurs de camomille, &c. par des fomentations sur la région de la matrice. Il seroit imprudent de recourir, dans cet état, à des purgatifs ; les plus légers deviendroient irritans, à raison de l'orgasme des humeurs, & de la sensibilité des fibres, devenue plus grande dans ce tems-là que dans tout autre ; les narcotiques mêlés avec

quelques emménagogues, comme la teinture de safran, de succin, de castoréum, &c. sont les remèdes les mieux indiqués ; les vaisseaux utérins froncés & crispés, avant leur usage, ne permettent point au sang de s'évacuer ; la cessation du spasme assure le retour des secours périodiques.

Depuis le commencement de la maladie, les douleurs n'ont point eu d'intervalles ; les nuits ont été orageuses, & les insomnies continues : dans ce périodes, la fièvre se déclare ; souvent le délire se met de la partie ; d'abord on ne doit le regarder que comme sympathique, & l'effet de la tension des solides & de leurs oscillations déréglées : jusques-là, les narcotiques peuvent contribuer à le calmer ; leur choix exige beaucoup de précautions ; ce ne sont plus les anti-spasmodiques qui en sont les correctifs, mais les rafraîchissants. Duret prescrivoit les pilules de cynoglosse avec la conserve de nénuphar : on peut donner le syrop diacode dans un julep préparé avec quelques eaux rafraîchissantes, comme celles de laitue, de chicorée, de pourpier ; le nître peut y être joint ; la violence du délire, avec un visage fort rouge ; des soubresauts dans les tendons ; beaucoup de durété & une grande fréquence dans le pouls, m'ont engagé quelquefois à donner des émulsions avec les gouttes anodines, ou le syrop dia-

code : j'ai été obligé d'en abandonner l'usage, remarquant toujours qu'elles causoient une grande pesanteur dans l'estomac, & un sentiment de froid suivi d'une anxiété considérable : si le délire continue, il ne tarde pas à devenir idiopathique ; on doit avoir recours alors à des secours plus efficaces : la saignée du bras est indiquée, & ensuite celle du pied ; on consulte cependant l'état du bas-ventre ; s'il y a la moindre disposition inflammatoire dans les entrailles, la saignée du pied doit être précédée de pluieuses saignées du bras.

Plus la maladie s'avance, plus les accidens qui s'y compliquent, sont fâcheux : les convulsions épileptiques du second période sont beaucoup plus dangereuses que celles du premier ; elles s'annoncent ordinairement par une respiration convulsive, des tintemens d'oreilles, des vertiges, & sur-tout par des bluettes qui se présentent souvent devant les yeux : *Quibus oculi scintillant valde intenti, nec sunt apud se, convelluntur.* (Duret in Coac. Hipp. pag. 223.) La cause de ces convulsions n'existe pas seulement dans les premières voies, comme il y avoit lieu de le croire, quand il s'agissoit de celles du premier période : l'irritation, loin de s'anéantir, se multiplie & augmente ; les membranes du cerveau & de la moëlle épiniere se tendent & se froncent davantage ; leurs

oscillations deviennent irrégulières ; le liquide nerveux n'est plus également distribué ; les vaisseaux du cerveau s'engorgent avec d'autant plus de facilité, que l'étranglement des principaux troncs artériels & veineux du bas-ventre, occasionné par le tiraillement des faisceaux de nerfs qui les accompagnent fidèlement, détermine vers les parties supérieures un regorgement de sang considérable ; de-là vient la stagnation des liqueurs dans la tête, & un épanchement féroix qu'on observe souvent dans cette partie ; l'ouverture des cadavres décele évidemment les causes & leurs effets. Le malade de la seconde Observation sur la Rachialgie ou la Colique de Poitou, insérée dans le Journal de Médecine, avoit eu des convulsions épileptiques : on trouva les vaisseaux du cerveau pleins & distendus, & les intestins, ainsi que l'épiploon, gangrenés. Charles Pison trouva, dans son malade mort d'une colique de Poitou, après des convulsions réitérées, les membranes du cerveau remplies d'un sang livide & concret, & beaucoup d'eau épanchée sur le cerveau, ainsi que sur la moelle épinière. (*Voyez l'Hist. de cette Maladie, pag. 294.*) M. De la Poterie, dans l'Observation dont nous avons déjà parlé, m'a dit avoir trouvé le même épanchement, avec une disposition inflammatoire des intestins. J'ai fait ouvrir,

il y a quelques années, un jeune homme mort de la colique de Poitou, vers le commencement du second période, après un grand nombre de convulsions épileptiques ; les intestins étoient peu affectés ; ils paroisoient seulement un peu plus rouges que dans l'état naturel, & les finus de la dure-mère étoient remplis de concrétions polypeuses ; tout est donc à craindre dans un état de convulsions si violentes, & la vie du malade en danger, si on ne se hâte de le secourir avec célérité. Quand, dans le premier période, il n'y a eu aucunes convulsions, les premières qui arrivent dans le second, sont moins fâcheuses ; la tête n'est pas également affectée ; à peine la convulsion cesse, que les malades revenus, pour ainsi dire, sur le champ à eux-mêmes, se plaignent de douleurs dans le bas-ventre. La curation, que nous avons indiquée dans le premier période, suffit. On peut commencer par employer les narcotiques mariés avec les anti-spasmodiques ; le baume du Pérou a encore beaucoup d'efficacité dans ce cas-ci ; il y devient un puissant sédatif ; il est bien mieux indiqué dans cette épilepsie symptomatique, que dans la paralysie, qu'il ne prévient & ne guérit jamais, suivant le témoignage de Sydenham : *Dolorem hunc atrocissimum sanat balsamus peruvianus frequenter ac in magnâ dosi exhibitus, ac*

paralyssis huic remedio haud cedit, (p. 512.)

Je l'ai employé nombre de fois inutilement dans les paralysies menaçantes de la colique de Poitou, ainsi qu'il a fait cet admirable observateur; mais je l'ai vu réussir plusieurs fois dans les convulsions épileptiques commençantes. Entr'autres exemples, je me contenterai de citer celui d'un jeune homme qui, dans le second période de cette colique, avoit été attaqué de trois ou quatre convulsions épileptiques; dès qu'il en eut fait usage, on ne les vit plus reparoître, & les douleurs même ne tarderent pas à se dissiper entièrement. Si au contraire il est arrivé des convulsions épileptiques dans le premier période, si elles se sont répétées fréquemment dans le second; & si la tête est affectée au point que les malades ayent beaucoup de peine à revenir de l'accident, & qu'ils ne sentent plus, quoique bien revenus à eux-mêmes, des douleurs dans le bas-ventre, les mouvements épileptiques sont alors, pour ainsi dire, idiopathiques, & souvent mortels. Il est bon de pratiquer sur le champ une saignée du bras, pour déemplir les vaisseaux supérieurs, vers lesquels le sang s'est porté; cette saignée est d'abord indiquée, puisqu'on a lieu de craindre souvent quelque disposition inflammatoire dans les entrailles; on vient ensuite à la saignée du pied, comme révul-

five ; elle détermine , de proche en proche , les oscillations des solides vers les parties inférieures , & change ainsi efficacement la détermination des fluides , dont elle détourne le mouvement dirigé vers la tête , par des oscillations contraires : on répète la saignée plus ou moins , suivant la force , la constitution & le tempérament des sujets : tous les relâchans , prescrits plus haut , ont lieu ; les lavages des jambes & des pieds , s'ils sont possibles , procurent de très-bons effets ; le relâchement qu'ils occasionnent , s'étend jusqu'aux membranes du cerveau . La plante des pieds , dit Baglivi , a un rapport singulier avec tout le système nerveux ; il convient de faciliter la liberté du ventre : *Caput cum ventre , & venter cum capite peculiariter consentiunt , 1 entre pleno , caput repletur , soluto solvitur ,* (Bagl. pag. 343 :) on donne des lavemens fréquens , & même des lavemens purgatifs . Dans l'intervalle des convulsions , si la déglutition est possible , on fait prendre quelque décoction laxative . Il est important de faire une attention exacte à l'état du bas-ventre ; si on y soupçonne quelque disposition à l'inflammation , on se gardera des purgatifs actifs ; s'il n'y a aucun soupçon de cette espèce , on peut les donner : dans le doute & l'incertitude , il est beaucoup mieux de les mêler avec des adoucissans . Rien ne peut , par exemple ,

mieux convenir que quelques grains de tartre stibié , avec une grande dose d'huile d'amandes douces. L'embarras augmente , lorsque le sujet est foible , & qu'on a déjà fait de nombreuses saignées ; de plus amples évacuations ne peuvent convenir ; la foiblesse & l'affaiblissement peuvent devenir une nouvelle cause de convulsions ; le sujet ne doit cependant pas pour cela être abandonné à son propre sort. Il est , dans l'art , d'autres ressources qui ne sont pas moins efficaces que la saignée : on applique des vésicatoires aux jambes , des fénapismes à la plante des pieds. Il ne s'agit point ici de rappeler précisément une humeur portée par métastase au cerveau , ni de chercher à l'évacuer par la suppuration des vésicatoires. On ne considère point ici l'effet secondaire de ce remède , *vim fermenti* ; mais on attend beaucoup du premier , à *vi stimuli* ; le cours de tous les fluides est changé ; le sang est appellé vers les extrémités ; le fluide nerveux y est puissamment déterminé ; l'irritation du bas-ventre peut céder à celle qui se fait à l'endroit où les épispastiques sont appliqués ; une révulsion puissante succède à leur application , & les accidens de la tête s'évanouissent : *Revellere oportet si non quæ oportet , repant.* (Hipp. libr. Epid. sect. 2.) Lorsque l'assouplissement suit les convulsions , les vésicatoires sont encore , à plus

juste titre, indiqués. Un riche seigneur du pays, attaqué de convulsions de cette nature, dans une colique, dut sa guérison, il n'y a guères, à cette méthode. M. Dulompré, médecin de Periers, & très-habile praticien, avoit commencé le traitement : j'eus le plaisir & la satisfaction de voir ses vues concourir avec les miennes. Lorsque les convulsions sont cessées, la fièvre souvent survient ; on ne peut la regarder d'un mauvais augure, à moins qu'elle ne soit la suite d'une disposition inflammatoire dans les entrailles ; elle est au contraire d'un heureux présage : *Repentinæ convulsionis remedium est febris.* (Hipp. Coac.) Le danger des convulsions passé, laisse plus de sécurité sur les suites de la maladie, souvent si longues & si opiniâtres ; la paralysie succède rarement à un état qui lui est si contraire : *Convulso paraplegiam sanat* ; (Hipp. Prorrh.) L'agitation universelle, la contraction forcée & rapide de tous les muscles dissipe les embarras naissans, qui commencent à se former dans les nerfs.

Les affections soporeuses qui accompagnent souvent ce période, sont moins effrayantes que les convulsions épileptiques ; cependant elles ne sont pas moins dangereuses : d'un côté, toute la machine paroît bouleversée par une action tumultueuse & désordonnée ; de l'autre, elle semble s'anéantir par son

inaction & son inertie. Nous avons vu comment on pouvoit rétablir le calme dans les affections convulsives ; nous devons indiquer présentement les moyens propres à ranimer & réveiller le mouvement dans les affections soporeuses ; elles ne sont pas si rares que semble l'insinuer l'auteur d'une these célèbre sur la Rachialgie ; elles ne s'observent pas seulement dans les coliques épidémiques ; il est très-ordinaire de les voir arriver indifféremment, toutes les années, & dans toutes les especes de constitutions ; leur cause ne diffère guères de celle des mouvements épileptiques ; l'engorgement de la dure-mère & du cerveau est plus général : souvent il y a épanchement séreux, si l'assoupiissement a été de longue durée : les médicaments doivent être du même genre que ceux qui ont été indiqués dans les convulsions ; les saignées du bras & du pied commenceront le traitement : on y joindra l'usage des vésicatoires aux jambes, & celui des finapismes aux pieds ; lorsque le malade ne peut être excité par ces premiers stimulans, qu'on fait beaucoup mieux d'employer successivement, que tout-à-la-fois, on se détermine à les appliquer plus près de la partie affectée ; on les applique à la nuque, si on a, sur-tout par la durée de l'accident, quelque soupçon d'épanchement ; les sérosités sont puissamment détour-

nées par la sécrétion qui se fait à l'endroit du vénératoire où les extrémités des artères, des veines & des nerfs, mises à nud, versent continuellement une humeur sereuse, que l'irritation y appelle. Charles Pison, p. 306, conseille, avant de recourir aux emplâtres irritans, de se servir de quelques topiques céphaliques, comme de l'emplâtre *de betonica*, l'emplâtre tacamahaca, de sachets aromatiques, &c. On vante beaucoup, dans le pays, une embrocation qu'on fait sur la tête rasée, avec un mélange d'huile de fucin & d'esprit-de-vin, couvrant ensuite la tête de l'emplâtre *de betonica*; ces embrocations se renouvellent tous les jours: il est bon de ne point négliger ce remède approuvé par l'expérience, & dont on a observé de très-bons effets. Avant de finir ce qui regarde ces symptômes, il est à propos d'avertir que l'hémorragie qu'on remarque quelquefois dans cette occasion, surtout chez les jeunes gens, est d'un très-bon augure. On ne doit point le confondre avec cet assoupiissement moins profond, qui succède quelquefois à des douleurs & des insomnies de longue durée; l'un est l'effet de la nature qui se répare, & l'autre celui de la nature qui s'épuise: *An soporari ubivis malum.* (Hipp. Coac.)

L'aveuglement ou la goutte-sereine passagère, dont nous avons déjà parlé ailleurs,

s'observe plus rarement dans ce période, que les convulsions épileptiques & les affections soporeuses ; on ne laisse cependant pas de le voir encore quelquefois arriver. Cet effet dépend du même principe que les maladies précédentes : le sang qui regorge vers les vaisseaux supérieurs, se porte en plus grande quantité dans ceux qui avoisinent les filets nerveux de la rétine ; leur dilatation y produit une compression capable d'en éteindre le sentiment pendant quelque tems : les remèdes qu'on emploiera pour remédier à cet accident, ne différeront point de ceux qui ont été conseillés plus haut. Les saignées révulsives, les véficationnaires aux jambes & à la nuque, les purgatifs plus ou moins actifs, selon le période de la maladie, & l'état du bas-ventre, rempliront toutes les indications qui se présentent. On lit, dans la these de feu M. Dubois, sur la colique de Poitou, pag. 10, note. 6, qu'une surdité & un ayeuglement y ont été guéris par le secours seul d'un émétique : on n'y spécifie point quel étoit le période de la maladie : nous pensons que ce traitement pourroit avoir lieu dans le commencement de la colique de Poitou végétale, comme dans la minérale, tout est alors égal ; mais on auroit peut-être occasion de s'en repentir dans ce second période, comme il est aisé de l'inférer de

ce qui a été dit plus haut, en parlant des remèdes actifs & violents.

Après le retour du sommeil, & au moment, pour ainsi dire, où le calme renaissant semble soutenir le courage abattu du malade énervé par un fatal enchaînement de maux plus violetis les uns que les autres, dans le tems où la rémission des accidens paroît annoncer la cessation de la maladie ; la face riante des choses change tout-à-coup, & fait place à de nouvelles douleurs. On se rappellera que des matières dures ont été retenues long-tems par le spasme, & ensuite par un défaut de ressort dans le canal intestinal, dont le mouvement péristaltique est devenu paresseux & languissant ; si, d'une part, les douleurs, la dureté des excréments, & la sécheresse des entrailles indiquent les relâchans, les huileux & les doux laxatifs ; de l'autre, la perte du ressort qui se fait aisément remarquer par le gonflement & le météorisme du bas-ventre, exigent les toniques, ce n'est qu'en gardant un juste milieu dans le traitement, qu'il y a quelque succès à espérer ; les premiers médicaments énoncés, doivent s'allier avec quelques-uns des seconds : des lavemens sont nécessaires, avec la décoction des plantes & des semences, ou des fleurs carminatives. Riviere avec M. Bianchi conseillent de faire prendre l'huile d'amandes douces intérieurement,

avec quelque vin généreux, comme celui d'Espagne, de Crete, de Malvoisie. Heurnius prescrit, comme un secret infaillible, un mélange de douze gros de manne, d'une once & demie d'huile d'amandes douces, & parties égales de vin de Malvoisie. Duret, dans ses Observations sur Hollier, approuve ce même mélange, & s'exprime ainsi sur sa nécessité : *Quod autem sæpe numerò sedato dolore remanet complexionis intestini labefactatio : idcirco vini injectione & eorum quæ partis complexionem juvent prospiciendum est, quale est vinum hespericum, &c.* Les fleurs de soufre dans les lavemens recommandés par Ethmuller, font très-bien dans le cas dont il s'agit : en faisant rendre beaucoup de vents, elles affaissent le bas-ventre, souvent auparavant très-élevé. Si ces moyens ne réussissent point, on est obligé de donner un minoratif.

Serions-nous assez heureux d'avoir en partie résolu le problème proposé par M. Bordeu (a)? Cet illustre praticien, à qui la médecine a tous les jours de nouvelles obligations, invite les médecins à déterminer, dans la colique de Poitou, les cas qui demandent de l'expectative ou de l'action; ceux qui requierent la purgation, & même des pur-

(a) Dans sa Thèse des écoles de Paris : *Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis?*

gations fortes ; ceux qui exigent les narcotiques, les vésicatoires, les sudorifiques & la saignée ; ceux au contraire qui indiquent, les uns plutôt que les autres de ces médicaments : *Imprimis determinandum*, (Thes. 57, pag. 23,) *quænam signa purgationem imò validissimam, laudanum, expectationem, vesicantia, sudorifera, aut venæ sectionem ipsammet certò indicent, quæ verd non; hujusmodi signa dari habeo ut autem, ut asseverem non habeo.* La solution du problème compris dans toute son étendue, ne seroit pas complète, si nous passions sous silence deux genres de remèdes indiqués par plusieurs praticiens, savoir les caustiques & l'usage de l'eau froide.

Quant aux caustiques, nous comprenons, dans cette classe, ceux qui le sont dans divers degrés, depuis les simples épispastiques jusqu'au cautere actuel. Les plus anciens médecins employoient les ventouses plus ou moins multipliées. Galien, Paul Eginete, Celse, Rivière, Fernel, &c. sont de ce nombre : nous voyons qu'ils les employoient, la plupart du temps, dans les coliques venteuses, espérant, par cette méthode, dissipier les flatuosités des intestins, auxquelles ils croyoient frayer une nouvelle route. Les ventouses peuvent, dans la colique de Poitou, comme dans la colique venteuse, faire cesser, comme nous le verrons bientôt, pour un

un tems, le spasme des intestins, & suspendre les douleurs ; mais elles ne peuvent jamais devenir un moyen curatif. Galien nous en avertit, (livre xij de *Methodo medendi.*) *Quos verò non spiritus modo flatuosus, sed etiam humor quispiam unde is oritur male habet, iis illico ad tempus dolor sedatur, redit tamen vel in sequenti nocte, vel postridie.* Les finapismes sont proposés, ainsi que les vésicatoires, par quelques auteurs, dans cette colique. Nous avons amplement détaillé les circonstances dans lesquelles ils peuvent être d'usage : on peut rarement s'en passer dans les affections convulsives & soporeuses ; s'il y avoit cependant moyen de suppléer aux vésicatoires par des irritans du même ordre, on les préféreroit, sans hésiter ; l'action des cantharides est toujours à craindre sur les viscères du bas-ventre ; & c'est même en partie la raison pour laquelle nous avons conseillé l'application successive des vésicatoires. On peut, sans balancer, taxer d'imprudence leur application immédiate sur les tégumens du bas-ventre. Je fçais qu'un célèbre médecin d'Angleterre, M. Pringle, donne ce conseil. Je me souviens de l'avoir vu suivre dans un hôpital, & que le sujet en fut la victime. Se refusera-t-on à l'expérience & aux avantages réels qu'on nous assure que les médecins d'Asie retirent du cautere actuel,

cette colique ? Ils l'appliquent sur différentes parties du corps, mais spécialement aux pieds & sur le ventre même. J'avouerai avec quelques modernes, que la détermination changée du fluide nerveux peut influer sur la diminution du spasme dans les intestins, & que l'irritation qui se fait sur l'endroit où le cautere actuel est appliqué, peut occasionner un relâchement subit dans les tuniques intestinales ; mais si on ne se proposoit que de diminuer la douleur violente du bas-ventre, par celle qu'on fait souffrir ailleurs ; cette indication ne seroit pas judicieuse, & on courroit souvent le risque de trouver des malades assez sensibles pour ressentir à la fois, & les douleurs du ventre, & celles du cautere. On doit se proposer d'autres avantages dans l'usage des caustiques ; & en effet, les médecins Asiatiques, à en juger par leurs observations rapportées par M. de Van-Swieten, s'en proposent d'autres : ils ne les emploient point dans la colique seule, & considérée, ses symptomes à part ; leurs malades sont, dans ces occasions, agités de mouvements convulsifs, ou privés de sentiment ; circonstances absolument semblables à celles dans lesquelles nous avons conseillé les vérificatoires. Les cautères potentiels ne different de ce dernier genre de remède, que par le degré d'irritation qu'ils possèdent de plus qu'eux, puisqu'il va jusqu'à

la corrosion. Les parties intégrantes de la plupart des caustiques potentiels ne pénètrent pas d'ailleurs dans la masse des humeurs, pour circuler ensuite avec elles, comme les cantharides : le cautere potentiel a eu ses partisans dans cette colique. Charles Pison vouloit qu'on en appliquât à la nuque. Ballonius, (liv. premier des Epid. pag. 70,) rapporte l'exemple d'un homme, dont on appaissa les douleurs de colique, en lui appliquant sur l'ombilic un emplâtre caustique : *Vidimus cuidam acerbitate doloris colici detento placatos esse dolores, adhibito umbilico modico emplastro caustico & veluti escharam faciente & intus feras revocante.* Soyons toujours cependant très-réservés sur l'usage de pareils remèdes, comme le conseille le même auteur que nous venons de citer : *Pericula ista nos debent cautiores reddere & scientiores ad excogitanda affinia remedia, sed illis aliquantò tutiora.*

Au jugement de la meilleure partie des médecins, il paroît qu'on devroit proscrire l'usage de l'eau froide, dans le traitement de la colique de Poitou ; le froid, par lui-même, suivant l'antiquité la plus reculée, est nuisible aux parties nerveuses, & par conséquent aux intestins qui sont de cette nature ; plusieurs médecins n'ont cependant pas craint de se servir de l'eau froide dans certaines coliques. Paul Eginete est un des

des premiers qui l'ait vue employer dans quelques-unes de ceux qui se répandirent, de son tems, dans l'Italie, comme il le rapporte, liv. 3^e, pag. 76. Forestus, Trallianus, Septalius & Naboth, en ont fait usage avec succès. Il y a cependant lieu de douter de l'espèce de colique que ces médecins traitoient ainsi; il sembleroit résulter de leurs observations, qu'il s'agissoit de coliques produites par des humeurs âcres & bilieuses, où elle paroît d'abord mieux placée que dans celle-ci, étant propre à réprimer l'acrimonie & la raréfaction de la bile, pendant que les boîfsons chaudes l'augmentent toujours. Si ce remede a été employé avec succès quelquefois dans la colique de Poitou, il s'agit de balancer les avantages qu'il peut avoir vis-à-vis les maux qu'il peut causer. On ne peut nier que l'eau froide, prise intérieurement, ou appliquée à l'extérieur, ne puisse suspendre les douleurs de cette colique, en diminuant le volume de l'air raréfié dans les intestins. C'est ainsi que Dionis & M. Monro l'ont employée, & même la glace, dans les hernies intestinales, pour en faciliter la rentrée, empêchée par le volume des intestins dilatés par les vents; mais les mêmes accidens qu'on voit produire à cette méthode dans les hernies, peuvent également arriver dans la colique de Poitou; l'inflammation des intestins peut survenir, & bientôt

après la gangrene. Pour un bien si passager & incertain, s'exposera-t-on à un mal si dangereux ? *Colicā affectione laborantibus aquam dare frigidam, non cujusvis trivialis medici est,* (disoit Amatus Lufitanus.) Les Mémoires d'Edimbourg nous attestent que des malades attaqués de constipations opiniâtres, qui n'avoient cédé à aucun genre de remede, soit de la classe des émolliens, soit de celle des laxatifs, avoient été guéris efficacement par l'application extérieure de l'eau froide ; cette constipation se rencontre fréquemment dans notre espece de colique : ne profiterions-nous pas de ces épreuves, lorsque les malades sont sur-tout robustes, & qu'on n'a lieu de soupçonner, suivant le précepte de Trallianus, aucun vice dans les entrailles. Nous avons peu d'observations particulières, pour appuyer cette méthode sujette à beaucoup de difficultés. Le hazard nous a cependant fait voir plusieurs fois, que quelques personnes ayant pris nombre de purgatifs, en pure perte, avoient été beaucoup plus purgés, & même sensiblement soulagés, après avoir bu, par caprice & par pure phantaisie, quelques verres d'eau froide. De ces observations, on n'en peut tirer que de foibles inductions ; mais elles seront toujours assez favorables pour enhardir à faire des essais mieux suivis & plus constatés.

La suite dans le Journal suivant.

O B S E R V A T I O N

Sur une Maladie de l'Oreille, accompagnée d'accidens fâcheux; par M. BERTRAND, chirurgien à Mery-sur-Seine.

Je fus appellé, le 10 Août 1761, pour voir la fille d'un nommé Nicolas Laurent, laboureur à Chartres, près Mery-sur-Seine, âgée d'environ quinze ans, d'un foible tempérament, malade depuis quatre jours. A mon arrivée, la trouvant sans connaissance, j'interrogeai sa mère sur l'origine & les progrès de cette maladie. Il y avoit quatre ans, qué cette fille avoit perdu l'ouïe de l'oreille gauche, à la suite d'une douleur violente à cette partie, accompagnée de fièvre, d'insomnie, &c. Cette douleur, après avoir duré trois à quatre jours, fut suivie d'un écoulement purulent, à la faveur duquel tous les accidens se dissipèrent, & laissèrent la surdité de cette oreille. Cette maladie, qui exigeoit les secours de l'art les mieux administrés, fut abandonnée aux soins de la nature; l'écoulement purulent se suprima, environ trois mois après; cette suppression ayant donné lieu à un nouvel engorgement dans ces parties, tous les accidens se renouvelèrent, & après s'être fait sentir

avec force, pendant deux à trois jours, l'écoulement purulent reparut, & ramena un calme aussi trompeur que le premier. Pendant quatre ans, cet écoulement s'étoit supprimé tous les trois mois, & chaque suppression avoit été accompagnée d'accidens plus ou moins violens, suivant le tems que l'écoulement étoit à reparoître.

La malade, dans ces premières alternatives de douleur & de tranquillité, perdit l'ouïe de l'oreille droite, sans éprouver la moindre douleur à cette partie, ni aucun autre accident. Alors les parens voyant leur fille entièrement sourde, penserent à lui chercher du soulagement. Tous les remedes dont on a fait usage, n'ont point changé la nature ni la marche de la maladie de l'oreille gauche : quant à la surdité de l'oreille droite, elle a cessé entièrement au bout de deux ans, dans un tems où la malade n'employoit aucun remede.

L'après-midi du 6 Août 1761, la mere de la malade allant moissonner près du village, mena sa fille qui, étant arrivée, se coucha sur une gerbe, exposée à l'ardeur du soleil, sans avoir rien mis dans son oreille, de laquelle elle n'avoit ressenti aucune douleur, depuis plusieurs mois, parce que l'écoulement ne s'étoit point supprimé. Dans cette situation, cette fille s'endormit. Après

environ une heure d'un sommeil tranquille, elle fut surprise de sentir tout-à-coup un bourdonnement dans son oreille, occasionné, dit-elle d'abord, (ce qu'elle soutient encore,) par une mouche qui venoit d'y entrer; la mere, dans l'instant, regarda dans cette oreille, où elle ne vit point de mouche, mais quelques gouttes d'un sang rouge, vermeil, qui sortoit avec l'écoulement ordinaire: à ce bourdonnement se joignit une vive douleur; la malade poussa les hauts cris; sa mere la ramena aussi-tôt chez elle, & chauffa des linges qu'elle lui appliqua sur la partie souffrante; moyen qui fut inutile, & peut-être dangereux. Le bourdonnement & la douleur augmenterent; le visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire; la fièvre s'alluma incontinent; la malade passa le reste de la journée, & la nuit du six au sept, dans de violentes agitations: le sept, tous les accidens augmenterent; & sur le foir, la malade étant tombée dans le délire, eut une nuit plus mauvaise que la précédente. Le matin du huit, les muscles de la mâchoire inférieure & des lèvres, entrent en convulsion, exciterent la contorsion de la bouche, ensuite le spasme cynique; quelques heures après, les extrémités supérieures, & successivement tout le reste du corps fut agité de mouvements convulsifs à

ils s'annonçoient par un tremblement universel de tout le corps, & se terminoient par des défaillances.

Vers le soir du huit, ces gens allerent chercher le curé du lieu, pour donner les secours spirituels à cette souffrante ; mais la trouvant sans connoissance, il ne put les lui administrer. Surpris de l'état de cette fille, il essaya de lui procurer du soulagement ; pour cet effet, il lui fit faire des injections dans l'oreille, avec l'huile d'hypéricum, & le baume du commandeur ; ces injections n'eurent d'autres effets, que d'arrêter le sang qui s'écoulloit abondamment de cette partie, & non l'écoulement ordinaire : les accidens augmenterent, & la malade fut réduite à l'état le plus triste.

Le matin du dix, on m'envoya chercher. Après avoir été instruit de ce que je viens de rapporter, j'examinai la malade qui, depuis vingt-quatre heures, avoit refusé toute nourriture. Elle avoit le visage violet & bouffi, les yeux éteints, les narines dilatées, les lèvres allongées, la bouche ouverte ; il s'en échappoit beaucoup de salive écumante : les mouvements convulsifs étoient moins fréquens ; la respiration étoit laborieuse ; la voix éteinte, & le pouls concentré, foible & intermittent ; toute la partie latérale de la tête, du côté gauche, étoit de

couleur livide, gonflée & menacée d'une gangrene prochaine.

Après avoir absorbé tout le pus contenu dans le conduit auditif, dont la largeur étoit augmentée du double de l'état naturel, j'aperçus, dans le fond de cette partie, une espece de membrane blanchâtre, située à l'endroit de la membrane du tambour, & que je doutai étre cette partie. Je portai une fonde dessus : je la touchai un peu fort ; ce qui donna lieu à un petit mouvement, après lequel elle me parut étre un peu plus enfoncée ; en conséquence de ce changement de situation, & après avoir réfléchi sur tous les accidens de cette maladie, je me persuadai que c'étoit un corps étranger ; quelle que fût sa nature, il falloit l'extraire, sans délai. Pour y parvenir, je situai la malade commodément ; & je portai des pinces à anneaux dans son oreille, pour saisir ce corps étranger ; mais me présentant une surface polie, & remplissant exactement le conduit auditif, je ne pus le saisir qu'imparfaitement ; car il m'échappa plusieurs fois. Pendant ces tentatives, la malade ressentit des mouvements convulsifs, & eut une si grande défaillance, que je craignis de la voir expirer. Revenue de sa foiblesse, je disposai tout pour l'extraction : aux moindres efforts que je fis, pour pincer ce corps étranger, les

mouvements convulsifs, les foiblessest repa-
turent, & m'arrêtèrent. Convaincu cepen-
dant que, si j'attendais à une troisième fois,
je trouverais les mêmes difficultés, je ne
voulus pas quitter prise, que je ne me fusse
assuré de la nature & de la présence de
ce corps étranger : j'arrachai enfin un ver,
de la longueur d'environ huit lignes; mal-
gré l'état fâcheux de la malade, je conti-
nuai mon opération, & successivement je
tirai quatre autres vers. Je portai ensuite
une sonde dans cette oreille; les parties
molles qui constituent l'organe de l'ouïe,
étoient détruites, & laissoient à découvert
tout le conduit auditif de l'os temporal,
qu'une carie rongeait : j'y coulai quelques
gouttes d'huile d'hypéricum; j'appliquai,
sur la partie latérale de la tête, des com-
presses trempées dans l'eau-de-vie; la ma-
lade étoit d'une foiblesse extrême, & tou-
jours sans connoissance.

J'examinai ces cinq vers; ils étoient égaux,
tant en nature qu'en grosseur; ils imitoient
une figure pyramidale ou conique, dont
l'extrémité seroit tronquée; leur grosseur,
prise à leur base, égaloit celle d'un tuyau
de plume à écrire; la tête se terminoit en
pointe, & on y appercevoit une ouverture,
de laquelle partoit un petit canal noirâtre:
je n'y remarquai ni barbillons, ni stigma-
tes; leur mouvement étoit vermiculaire:

on les mit dans un vase de terre, où ils ont vécu cinq jours, sans aucune nourriture, & ont été vus de tous les gens du village.

Le lendemain, je vis la malade; il lui restoit à peine le souvenir des accidens qu'elle avoit effluyés. Je lui fis des injections dans l'oreille, avec la teinture de myrrhe & d'aloës, seul remede, dont je me suis servi, pendant le traitement de cette maladie. J'ai eu la satisfaction de voir la carie se détruire peu-à-peu, & la guérison s'opérer en six mois, sans exfoliation sensible; cependant le conduit auditif de cette oreille est beaucoup plus large & plus profond que celui de l'oreille droite; les sons les plus aigus, les bruits les plus forts n'impriment aucune sensation sur cet organe.

Tous les auteurs conviennent que des vers s'engendrent dans les oreilles; beaucoup en ont donné des observations (*a*); plusieurs des malades qui en font le sujet, n'ont été redevables de leur guérison, qu'aux seuls efforts de la nature. Cette fille auroit-elle eu le même bonheur? La situation des vers, le caractere, la violence & la durée des

(*a*) *Traité de la Génération des Vers*, par M. Andry, troisième édition, tome premier, pag. 91 & 92; tome 2, pag. 472. *Pathologie de Chirurgie de Verduc*, quatrième édition, tome 2, pag. 143.

accidens, n'annonçoient-ils pas sa perte aussi infaillible que prochaine ?

Content d'avoir observé, je ne hazarderai aucun raisonnement. Expliquer la cause des suppressions périodiques, de l'écoulement purulent de cette oreille, fixer l'instant de l'origine de ces vers, en déterminer la nature, sont autant de choses que je laisse à la réflexion des maîtres de l'art.

O B S E R V A T I O N

Sur le Lilium de Paracelse ; par M. MONNET, apothicaire en Auvergne.

Si la chymie a fourni à la médecine des remèdes utiles, c'est à elle aussi à les perfectionner, à mesure qu'elle nous donne de nouvelles lumières qui nous font connaître leurs défauts.

Le *lilium* de Paracelse est de ce nombre ; malgré la réputation bien méritée dont il jouit, on ne peut pas dire qu'il soit encore à sa perfection. Ayant eu occasion de remarquer, dans plusieurs pharmacies, beaucoup de différence & de variété, soit dans sa couleur, soit dans son goût, les uns étant très-foncé en couleur, très-âcres & caustiques, & d'autres étant plus ou moins pâles, & à proportion, plus ou moins âcres, je

me déterminai à examiner toutes ces différences, & j'entrepris de chercher le moyen de l'avoir constamment dans un état de combinaison parfaite, ou du moins tel que l'alcali fixe n'y prédominât pas, étant d'une extrême conséquence pour l'usage médical, que ce remede soit préparé de la meilleure façon, pour qu'il n'y reste pas un excès d'alcali, qui n'y peut être qu'extrêmement nuisible.

Le *lilium*, fait suivant le procédé du *Codex de Paris*, n'est peut-être pas exempt de tout défaut; il varie, suivant la quantité d'esprit-de-vin qu'on y met, & suivant qu'il est plus ou moins déphlegmé; c'est ce qui fait aussi la différence de la couleur. Si on n'y met, à proportion de la matière, que peu d'esprit-de-vin, il sera plus foncé en couleur; mais aussi il sera toujours surchargé d'alcali; si au contraire on y met beaucoup plus d'esprit-de-vin, il sera moins coloré; mais il n'y aura point d'alcali surabondant. Ainsi, si ceux qui le font de cette façon, se régulent sur la couleur la plus foncée, il est certain qu'ils n'ont qu'un très-mauvais *lilium* surchargé d'alcali; par conséquent très-âcre & caustique, que l'on peut reconnoître aisément sur la langue, sur laquelle il fait une impression aussi forte que la pierre à cautere dissoute dans l'eau.

On sait aujourd'hui que le *lilium* n'est

autre chose que le résultat de la décomposition de l'esprit-de-vin, procurée par l'alcali fixe, rendu caustique par des chaux métalliques ; que c'est, comme l'explique l'illustre M. Rouelle, en augmentant le *latus* terreux des alcalis fixes, qu'on parvient à leur donner ce degré de causticité, capable d'opérer en peu de tems la décomposition de l'esprit-de-vin ; soit que ce soit par des chaux métalliques ou terreuses, on y parvient également.

De-là, on voit l'inutilité du procédé décrit dans presque toutes les pharmocopées, & conservé si scrupuleusement sous le nom fastueux de *teinture des métaux* ; c'est un reste des illusions alchymiques, que le préjugé a conservé, malgré les lumières chymiques d'aujourd'hui ; si on avoit voulu les consulter, elles en auroient fait appercevoir tout le ridicule. Il suffit donc, tout simplement, pour préparer ce remede, de faire détonner dans un creuset, du nître avec une substance métallique, tel que l'antimoine ; l'alcali qui en résultera, sera tout aussi caustique, que si on l'avoit fait détonner avec toutes les substances métalliques & régules de l'univers ; & le *lilium* fait avec cet alcali, sera, sans contredit, aussi beau qu'il puisse être.

La meilleure façon de faire le *lilium*, pour qu'il ne soit pas surchargé d'alcali, est de verser

sur cette masse alcaline, triturée, une très grande quantité de bon esprit-de-vin bien déphlegmé, &c., au bout de quelque tems de digestion, de séparer cette teinture par la filtration, & ensuite en retirer la surabondance de l'esprit-de-vin, par le moyen de la distillation, dans une cornue de verre; on connoît aisément qu'on a enlevé la surabondance de l'esprit-de-vin, quand il ne reste plus qu'une teinture extrêmement foncée en rouge.

Lors du mélange, il s'excite une forte chaleur, & on s'apperçoit que l'esprit-de-vin se trouble bientôt; & sur-tout, s'il n'y est qu'en petite quantité, à proportion de la masse alcaline, c'est l'annonce de la désunion des principes qui le constituent; la liqueur reprend cependant sa transparence, à mesure que la combinaison de ses principes avec cet alcali se fait.

C'est en attaquant d'abord le principe aqueux, que l'alcali procure la décomposition de l'esprit-de-vin; une partie de cet alcali se joint ensuite à son acide, forme un sel semblable à celui qui résulte de la combinaison du vinaigre avec l'alcali fixe, appellé terre foliée du tartre (a); l'huile, le troi-

(a) Il ressemble bien plus à la combinaison de l'acide du tartre avec l'alcali fixe, ou au sel végétal; car il crystallise comme lui, au lieu que la terre foliée du tartre ne crystallise pas. (Note de l'éditeur.)

sième principe de l'esprit-de-vin , étant , par ce moyen , devenu libre , se joint aussi à une autre portion de cet alcali , & forme un vrai savon ; ces deux composés se tiennent dissous dans l'eau de l'esprit-de-vin , d'où résulte cette belle couleur rouge , qui est d'autant plus belle , qu'il s'y trouve encore de l'esprit-de-vin qui n'est point décomposé.

Cependant si on s'apperçoit que l'alcali soit encore en excès dans cette teinture , on y peut remédier aisément , en la faisant digérer de nouveau dans une cornue de verre , avec une portion de bon esprit-de-vin bien déphlegmé ; l'alcali surabondant agira de même sur ce nouvel esprit-de-vin , & en décomposera proportionnellement ; au bout de quelque tems , on doit en retirer le superflu de l'esprit-de-vin par la distillation , jusqu'à ce qu'elle soit bien foncée : on essaye ensuite si elle n'a plus rien d'âcre , & si elle ne verdit pas le syrop violat.

Dans le cas où elle donne des marques d'un alcali surabondant , on doit répéter la même chose , & couler ainsi plusieurs fois de l'esprit-de-vin dessus , jusqu'à ce qu'elle ne donne plus aucune de ces marques.

Cependant , quand on se sert d'un esprit-de-vin qui n'est pas bien déphlegmé , cet alcali se charge de son phlegme , & s'affoiblit , par ce moyen-là , au point qu'il ne peut

plus attaquer les principes de l'esprit-de-vin ; le moyen de remédier à cet inconvénient, est de distiller doucement cette teinture jusqu'à siccité, & de verser dessus du nouvel esprit-de-vin, le laisser encore digérer suffisamment, &, au bout de quelque tems, en retirer la surabondance, de la même maniere ; si elle donne encoré, après cela, des marques de cet alcali excédent, on peut répéter la même manœuvre ; & par tous ces moyens-là, on aura cette teinture beaucoup meilleure, & qui n'aura plus qu'un petit goût salin & une odeur très-suave, pourvu qu'on ait fait cette distillation à un très-petit feu, & qu'on ait pas trop poussé ce résidu ; car elle sentiroit pour lois l'empyreume.

Les alcalis fixes n'étant pas traités de cette maniere, quelque fusion qu'on leur fasse subir, n'agissent, en comparaison, que très-foiblement sur l'esprit-de-vin ; il s'y excite cependant, lors du mélange, une chaleur assez considérable, qui annonce aussi un commencement de décomposition ; & au bout de quelque tems de digestion à un fort degré de chaleur, l'esprit-de-vin se colore en jaune doré ; c'est ce qu'on appelle *teinture de sel de tartre*.

Cette teinture diffère du *lilium*, en ce qu'il n'y a qu'une petite quantité d'esprit-de-vin qui s'y trouve altéré par l'alcali fixe ; on peut donc retirer par la distillation l'esprit-

de-vin qui n'aura éprouvé aucune altération ; & on aura cette teinture entièrement semblable au *lilium*.

EXPÉRIENCES

Sur les Eaux minérales vitrioliques, & maniere d'en composer d'artificielles ; par M. C A P E L L E , apothicaire à Falaise.

Tout le monde sçait que les eaux minérales ferrugineuses prennent une teinture violette, lorsqu'on y mêle un peu de noix de galle rapée. Les chymistes, & sur-tout ceux qui ont tenté l'analyse de ces eaux, n'ignorent pas que cette teinture ne paroît plus, quand l'eau a été tirée de sa source, depuis quelques heures, & sur-tout si elle a été exposée à l'air chaud, ou à la chaleur du feu, ne fût-ce qu'à celle que donne le bain-marie.

On ne connoît, en chymie, que le fer tenu en dissolution par quelque acide, qui puisse donner une couleur violette, avec la noix de galle : on ne peut soupçonner d'autre acide, qu'un acide minéral qui soit uni au fer dans ces eaux ; ainsi, ou c'est l'acide vitriolique, ou nîtreux ou marin ; que ce soit celui des trois qu'on voudra,

164 EXPERIENCES SUR LES EAUX

comment expliquer pourquoi le fer se précipite de lui-même, à l'air chaud, dans la même eau où il reste diffous par la fraîcheur de la fontaine ? Dira-t-on que c'est l'acide qui s'évapore ? Mais l'expérience apprend qu'un acide minéral, quand bien même il seroit dégagé, n'est pas le premier à s'évaporer ; c'est toujours l'eau qui s'évapore auparavant ; il n'y a qu'un cas où l'acide vitriolique étant combiné avec le phlogistique, s'élève le premier ; mais alors il a eu une odeur vive & pénétrante ; il se fait sentir partout où il est, & en si petite quantité qu'il soit ; ce qu'on n'aperçoit point dans les eaux minérales, quand elles déposent leur fer.

Dira-t-on qu'il ne devroit point arriver de précipitation du fer, s'il étoit diffous par quelque acide ; parce que cet acide ne peut quitter le fer, qu'il ne se joigne à quelque matière, avec laquelle il a une plus grande affinité qu'avec ce même fer ? Or, quelle matière peut-on soupçonner dans un fluide où le fer ne se précipite point, à moins qu'il n'y ait une certaine chaleur ? Il est bien plus facile, continuera-t-on, d'imaginer que ce métal n'est suspendu dans les eaux minérales, que parce qu'il y est assez divisé pour avoir une égalité de pesanteur avec l'eau, tant qu'elle est froide ; mais quand elle devient chaude, elle devient aussi plus

legere ; alors le fer a un excès de pesanteur sur le fluide ; de-là la précipitation du fer.

Je répondrai que le vitriol de fer dissous, à la dose de 3 à 4 grains, dans une pinte d'eau commune limpide, fera une eau dans laquelle le fer se précipitera comme dans les eaux minérales. La même chose arriveroit, quand bien même on se seroit servi d'eau distillée. Il se fait donc une précipitation du fer, quoiqu'il soit uni à un acide ; d'ailleurs je me suis assuré que de l'eau agitée, pendant quelques heures, avec de la limaille de fer bien nette & bien lavée, n'a ni le goût des eaux minérales ferrugineuses, ni ne donne la même teinture avec la noix de galle.

Ne dira-t-on point aussi que l'eau sépare le phlogistique du fer, & le rend par-là indissoluble dans les acides. Il est vrai qu'on seroit assez porté à le croire, vu la facilité avec laquelle l'eau le lui enlève & réduit ce métal en rouille ; ce n'est cependant pas là la cause de la précipitation du fer dans les eaux minérales, puisque si on verse quelque acide minéral sur une eau ferrugineuse, dans laquelle le fer se sera précipité, il se fait une nouvelle dissolution du fer, quelques heures après, comme je l'ai éprouvé.

Après avoir détruit, à ce que je crois, les conjectures auxquelles on avoit cru pouvoir s'arrêter, pour expliquer la précipitation du fer dans les eaux minérales, je vais donner

les expériences que j'ai faites ; elles ne contribueront pas peu , ce me semble , à éclaircir cette matière.

Je soupçonnai que la précipitation du fer dans les eaux minérales , venoit de la décomposition du vitriol , & que sa décomposition ne pouvoit venir que d'une terre calcaire ou alcaline , qui se trouve dans toutes les eaux les plus limpides , les mieux filtrées , & même dans celles qui sont distillées , comme je l'ai éprouvé , d'après le célèbre & exact M. Margraf , de l'académie de Berlin. Je crus que le moyen de m'assurer si mon soupçon étoit fondé , étoit d'empêcher que la terre alcaline qui est toujours dans l'eau , & qui monte en partie avec elle dans la distillation , ne pût plus y monter , en y ajoutant , avant de la distiller , quelque matière qui la rendît plus pesante , en se combinant avec elle. C'est pourquoi je dissolvis dans 4 pintes d'eau bouillante 2 onces ou environ de vitriol de Mars : je la fis distiller au bain-marie , dans un alambic d'étain : j'en retirai 2 pintes , dans un récipient de verre bien net & bien égoutté , ayant eu soin de rejeter la première eau qui distilla , & de bien rincer le récipient , avant de le remettre sous le bec de l'alambic. Je pris une pinte de cette eau distillée : j'y fis dissoudre 4 grains de vitriol de fer ; si-tôt que ma dissolution fut finie , j'en mis dans un verre

avec un peu de noix de galle rapée ; elle donna sur le champ une teinture aussi foncée qu'aucune eau minérale que je fçache : je plaçai au bain - marie la bouteille où étoit mon eau minérale artificielle ; je la fis chauffer pendant plus d'une heure ; il ne se fit aucune précipitation du fer, comme il arrive à toutes les eaux minérales que je connois.

Il arrive, dans cette opération, que l'acide du vitriol quitte son fer pour se joindre à la terre alcaline qui est dans l'eau ; par là, cette terre devient plus pesante, & ne peut monter pendant la distillation ; c'est pourquoi il ne se fait plus de précipitation du fer, quand on dissout, dans cette eau distillée, du vitriol de Mars.

Ce qui reste dans la cucurbite, est un fer précipité, & de l'eau qui tient en dissolution du vitriol qui n'a point été décomposé, parce qu'il ne se trouve point assez de terre alcaline dans l'eau commune pour la quantité marquée du vitriol ; c'est pourquoi, si on filtre cette dissolution, & si on l'expose à l'air chaud, il ne se fera point de précipité.

Il est facile de voir par ces expériences, que le fer ne se précipite dans les eaux minérales naturelles, que parce que le sel métallique se décompose ; & il ne se décompose que par une terre calcaire ou alcaline,

qu'elles contiennent toutes probablement ; puisque M. Margraf en a retiré des eaux de pluie & de neige ; il n'est pas surprenant que la précipitation du fer ne se fasse pas pendant que l'eau est bien froide. Ceux qui ont quelques connaissances en chymie , n'ignorent pas qu'il y a bien des décompositions qui n'arrivent qu'à l'aide de la chaleur.

Il me semble que la médecine pourroit retirer quelques avantages de ces expériences. On fçait les grands effets que produisent les eaux minérales vitrioliques , quoiqu'elles se décomposent dans l'estomac. Quels effets n'a-t-on pas lieu d'attendre des artificielles qui ne se décomposent point par la chaleur , mais qui passent dans le sang , sans s'altérer , & qui , en portant leurs vertus jusques dans les plus petits vaisseaux , guériront probablement des maladies qui résistent aux eaux minérales naturelles ; au reste , c'est aux médecins à prononcer sur les effets que ces eaux artificielles sont capables de produire , & à décider des cas où elles conviennent.

Quelques expériences que j'aié pu faire sur les eaux minérales ferrugineuses que donne la nature , je n'ai point remarqué qu'elles diffèrent de celles qu'on feroit , en dissolvant quatre grains de vitriol de Mars dans une pinte d'eau de fontaine ; ainsi dans les maladies où les eaux mattiales naturelles

convienient, les médecins pourroient en faire préparer, à bon marché, par leurs malades qui, étant souvent éloignés des sources, sont obligés de faire bien des frais, pour les aller prendre sur les lieux. J'ose assurer qu'elles seroient plus sûres que les eaux vitrioliques naturelles, qui sont plus ou moins chargées de fer, suivant que les saisons sont séches ou pluvieuses ; elles seroient aussi moins suspectes, parce qu'on seroit certain qu'elles ne contiendroient point de cuivre ni d'arsenic.

O B S E R V A T I O N

Sur la Verge d'un enfant de neuf mois, mangée par un chien ; par M. CELLIEZ, chirurgien à Sommesous, près Châlons-sur-Marne.

Le 8 Juillet 1762, la femme du nommé Charles Nicaise, laboureur au village de Haussimont, ayant couché un de ses enfans, âgé de neuf mois, dans un berceau qui n'étoit élevé de terre qu'environ un pied & demi, s'en alla travailler à la grange avec son mari, après l'avoir confié au soin d'un autre de ses enfans, âgé de huit ans ; ce dernier vint l'avertir, une demi-heure après, que son jeune frere étoit mordu d'un chien ;

elle court aussi-tôt à sa maison, & y trouve effectivement son enfant jettant les hauts cris ; mais quelle douleur pour elle de voir un jeune chien (a) qui lui rongeait les parties naturelles, & en suçoit le sang, à mesure qu'il sortoit. Les cris plaintifs & lamentables de cette mere affligée, en arrachant son enfant d'entre les dents de l'animal, attirerent bientôt du secours à ce petit infortuné : on se hâta d'appliquer beaucoup de linges doux sur la plaie, pour arrêter l'hémorragie ; & sur le champ on me fit avertir. N'ayant pu m'y rendre, qu'une bonne heure après, je trouvai tout le linge, dont je viens de parler, imbibé de sang ; à la vérité, il n'en couloit presque plus de la plaie ; la verge étoit rongée jusqu'au niveau des aînes, & environ moitié du scrotum mangé ou déchiré par lambeaux, avec douze ou quinze coups de dents, comme autant de coups de lancette, plus ou moins profonds, tant sur le pubis que dans les aînes ; le cordon des vaisseaux spermatiques, du côté droit, étoit à découvert, sa gaine étant

(a) Ce chien n'étoit âgé que d'un mois, & tettoit encore sa mere. On fait que, d'ordinaire, les enfans, dans cette faison, font ce qu'ils peuvent pour se délivrer de leur maillot qui les étouffe. Le hazard ayant conduit cet animal auprès de l'enfant, on peut croire qu'une certaine ressemblance de la verge, avec une mammelle, put être la seule cause de cet accident.

déchirée de la longueur d'un travers de doigt ; le canal ou vaisseau déférent qui en fait partie , en étoit séparé comme s'il eût été adroitemment disséqué , & sortoit , par cette ouverture , de la longueur de quinze à dix-huit lignes , ayant été rompu auprès de l'épididime. La plaie offroit à la vue plusieurs lambeaux de peau mâchée , qu'il falloit nécessairement enlever pour en abréger la cure ; ce que j'exécutai , par le moyen des ciseaux : je coupai , au même instant , la portion du vaisseau déférent qui sortoit de la plaie ; puis j'appliquai de la charpie brute , & un bandage convenable ; la plaie a été parfaitement cicatrisée, au bout de quarante jours... Je pense qu'il est inutile d'entrer dans un plus long détail sur le traitement. Tout chirurgien doit sçavoir qu'il faut avoir égard à la nature de la plaie , à sa situation , & à plusieurs autres circonstances qui précédent , accompagnent , ou peuvent suivre ces sortes de plaies : mon intention est plutôt de faire remarquer que je ne me suis servi d'aucune cannule pour empêcher le froncement de l'uretre ; & quoique plusieurs praticiens s'en soient servis en pareille occasion , je crois cette précaution non seulement inutile , mais même nuisible dans tous les tems de la cure ; on peut en juger , après avoir observé ce qui suit :

L'uretre est un canal composé de mem-

branes, assez fortes, à la vérité ; cependant personne n'ignore que ces membranes sont susceptibles d'une grande extension, puisque nous avons beaucoup d'exemples, que des pierres assez grosses sont sorties de la vessie par cette voie, sans aucune incision ; on sait aussi qu'il se sépare continuellement, dans les membranes de ce conduit, une humeur glutineuse, destinée à empêcher l'impression que pourroient y faire les sels urinieux ; cette rosée gluante, qui couvre sa surface interne, doit en entretenir la souplesse, & par conséquent s'opposer au rétrécissement de sa cavité. On m'objectera sans doute, qu'on ne se sert de la cannule, que pour éviter le froncement trop considérable de l'extrémité de l'uretre, précisément où il y a solution de continuité, & que cette humeur glutineuse sera insuffisante, puisque son action ne se portera pas sur l'endroit de la cicatrice : à cela je réponds que les remèdes que l'on emploie à la guérison de ces sortes de plaies, contiennent beaucoup de parties onctueuses, qui, par leur nature, ont la propriété d'adoucir & de relâcher ; ils doivent donc s'opposer au froncement & à la constriction de l'extrémité de l'uretre. D'ailleurs la suppuration une fois établie, humecte elle-même les extrémités des vaisseaux qui la fournissent, tant qu'elle dure ; elle s'étend sur la surface

de la plaie ; elle l'atrofie , en entretient la soupleſſe , & ne permet à aucune de ces parties , non plus qu'à la peau , de fe brider ni de fe rétrécir .

Après avoir établi que l'ufage des cannulles paroît inutile dans le traitement des plaies , après l'amputation de la verge , voyons comment elles peuvent , dans ces mêmes cas , devenir nuisibles . Il ſuffit de fe rappeller combien il eſt important , pour hâter la guérison des plaies , qu'elles foient panſées mollement , afin de faciliter le dégorgeſement des vaiffeaux rompus , d'où dépend toujours leur soupleſſe , & lequel n'a lieu qu'en raison de ce que l'appareil eſt fait avec plus ou moins de délicatesſe ; car toutes les fois qu'une plaie eſt comprimée , foit par la dureté des piéces qui composent l'appareil , foit par un bandage trop serré , on s'apperçoit d'une diminution de suppuration . Le pus retenu dans les extrémités des vaiffeaux , les gonfle , augmente leur volume ; & les vaiffeaux , à leur tour , compriment leurs parties voisines ; alors les fibrilles nerveuſes , qui ſont les ſeuls organes du ſentiment , étant comprimées , s'irritent , font entrer les fibres muſculéuſes en contraction , & attirent , par ce moyen , une plus grande quantité de ſang fur la partie , d'où doit nécessairement rſulter l'inflammation & la

174 OBS. SUR LA VERGE D'UN ENF.

douleur ; nouveaux accidens qui retarderont infailliblement la guérison. Il doit suivre de-là , qu'une cannulle introduite dans l'uretre , par sa dureté , comprimera les bords de la plaie , (sur laquelle elle est appuyée ;) ces bords deviendront durs & calleux ; les vaisseaux comprimés resteront gorgés ; ce qui peut attirer les accidens dont on vient de parler.

Cette cannulle , bien loin de faciliter la sortie de l'urine , s'y oppose ; car le canal doit se trouver plus étroit , de l'épaisseur de la cannulle , dans toute l'étendue qu'elle occupe ; autrement les parois seront continuellement écartées : dans le premier cas , il séjournera à l'extrémité inférieure de la cannulle quelques gouttes d'urine , dont les sels venant à picoter la membrane interne , pourront y causer de la douleur , & attirer ensuite de nouveaux accidens : dans le second cas , pour tenir l'ouverture du canal plus dilatée , il faut que cette cannulle ait plus de diamètre , & conséquemment qu'elle comprime exactement cette membrane ; de cette compression , il s'ensuivra la suppression de l'humeur mucilagineuse ; les fibres de cette membrane n'étant plus lubrifiées , se roidiront , & à la fin pourront perdre leur ressort.

Voilà au moins les raisons qui m'ont engagé

à rejeter l'usage de la cannule, dans le traitement de cet enfant ; mais je ne dois pas dissimuler que la Lettre de M. *Louis*, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Décembre 1758, a servi à me faire faire ces réflexions ; & quoiqu'il s'en soit servi lui-même pour la guérison de son malade, dans les premiers jours de la cure, il n'ignorait pas qu'elle est le plus souvent inutile, puisqu'il paroît que ce n'est qu'en raison de l'extrême foiblesse du malade, que ce savant praticien en a fait usage. J'observais, chaque jour, ce conduit, avec attention, pour remédier au froncement, en cas de besoin ; & j'ai eu la satisfaction de reconnoître l'inutilité de la cannule, & de voir plusieurs fois l'urine en jaillir, comme dans l'état naturel, même depuis la guérison, l'uretre ayant conservé son diamètre ordinaire.

Si la pratique ultérieure peut rassurer les esprits sur la crainte du froncement qui avoit fait imaginer les cannules pour la guérison des plaies, après l'amputation de la verge, le chirurgien en trouvera la cure moins embarrassante, & le malade moins douloureux. Il est aisé de voir que la cure de cette plaie a dû être plus longue, que dans un âge de raison, à cause de l'urine qui, étant rentrée, à toute heure, à plusieurs fois imbibé

tout l'appareil, peu de tems après son application ; ce topique, par son long séjour, dans une saison aussi chaude, ne pouvoit manquer d'y causer des cuissous, d'autant plus vives, que cet enfant avoit la gale, & que toutes les parties que touchoit l'appareil, étoient remplies de boutons galeux.

O B S E R V A T I O N S

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

A N N É E 1722.

Nous ne distinguerons aucune saison dans cette année, où nous n'avons rien observé qui mérite d'être rapporté.

L'hiver n'a rien eu de particulier, ni pour la rigueur de la saison, ni pour les maladies qui ont été peu fréquentes, & n'ont rien eu d'épidémique.

Le printemps a été plus chaud qu'il n'est ordinairement, sur-tout dans ce pays-ci ; malgré cela, il y a eu peu de maladies.

Le commencement de l'été & la canicule ont été froids ; vers la fin de l'été, la chaleur est revenue ; cette irrégularité de la saison

aison n'a produit presqu'aucune maladie ici; la peste recommençoit à faire des ravages dans Avignon & les environs.

L'automne a été, on ne peut pas plus tempéré & plus agréable; aussi a-t-on très-peu vu de maladies, excepté celles qui attaquent ordinairement les personnes délicates dans cette saison.

ANNÉE 1723.

HIVER & PRINTEMPS. Les maladies de cette saison n'eurent rien de particulier, & ne furent point en grand nombre.

Le printemps fut fort chaud aux mois de Mars, d'Avril, & jusqu'à la moitié du mois de Mai; c'est sans doute à la raréfaction trop subite des humeurs, produite par cette chaleur prématurée, qu'on doit attribuer les morts subites, occasionnées par un coup de sang, les érésipeles & les pleurésies, qui furent les seules maladies qu'on observa dans cette saison, & qui heureusement n'attaquerent pas beaucoup de monde. Les personnes fortes & vigoureuses furent le plus exposées, vraisemblablement à cause de la rigidité de leurs fibres, qui prêtoient avec moins de facilité, que celles des personnes jeunes & délicates.

Les coups de sang ne donnoient le tems de faire aucun remede; cependant il y en a quelques personnes, à la vérité, en petit

nombre, qui durent leur salut à une hémorragie considérable par le nez.

Les éréspipeles & les pleurésies ne se guérissent que par un grand nombre de saignées faites très-promptement, & une boisson acidule ; les purgatifs ne furent pas d'une grande utilité, & ne durent être mis en usage que fort tard, & lorsque la détente étoit complète.

ÉTÉ. La chaleur cessa, comme nous l'avons dit, à la moitié du mois de Mai, & le froid continua jusqu'à la fin de Juillet. Ce resserrement subit, précédé de la dilatation antérieure des humeurs, produisit beaucoup de fièvres intermittentes & continues, où tantôt la tête, tantôt le bas-ventre, quelquefois la poitrine, étoient affectés ; souvent il y avoit du délire, des mouvements convulsifs, quelquefois la maladie dégénéroit en *cholera morbus*. Si l'on vouloit sauver le malade, il falloit se hâter de le saigner plusieurs fois ; mais en même tems il falloit penser que la bile retenue étoit la principale cause de tous les accidens ; c'est pourquoi il falloit donner le tarter flibié, à petite dose, dans une infusion diaphorétique, dans le tems même des saignées ; faire boire abondamment les malades d'une tisane acidule, où on ajoûtoit le nître ; & lorsque la bile commençoit à couler d'une bonne qualité, alors on administroit un émè-

tico - cathartique , qu'il falloit répéter plusieurs fois. Le sang que l'on tiroit aux malades , étoit ordinairement inflammatoire ; lorsque , par hazard , ce qui étoit rare , il ne l'étoit pas ; il falloit tirer un fâcheux prognostic de l'état des malades , peut-être parce qu'alors il y avoit dissolution dans les humeurs. Quoi qu'il en soit , j'ai vu périr presque tous ceux chez lesquels le sang n'étoit point inflammatoire.

Vers le milieu de l'été , parurent les petites véroles toujours constamment , comme nous l'avons plusieurs fois observé , plus funestes chez les riches , que chez les pauvres. Il falloit saigner presque tous les malades avant l'éruption , & donner une potion cordiale , avec le tartre stibié , deux grains sur huit onces de liqueur ; presque tous les soirs , sur-tout dans le tems de l'éruption & de la suppuration , une potion composée de syrop de limon & de diacode , de chaque , demi-once dans fix onces d'eau de scorsonere ; le tout pris en une seule dose.

Mlle *** , âgée de 7 ans , fut saignée deux fois du bras , au mois d'Août ; son ventre étoit fort resserré ; la petite vérole paroît , mais l'éruption cesse au bout de douze heures. Je suis mandé : je trouve la malade dans le délire , avec des mouvemens convulsifs , une fièvre ardente sans dureté dans le pouls : j'ordonne une potion cordiale , avec

le tartre stibié : je fais prendre des lavemens ; le ventre s'ouvre ; la petite vérole paroît : le soir, je prescris le calmant dont je viens de parler, l'éruption continue à se bien faire, & la petite vérole parcourt ses périodes, sans aucun orage.

Mme *** , âgée de 17 ans , accouchée depuis deux mois , délicate , sujette à des mouvements hystériques , fort curieuse de conserver sa figure , jolie à la vérité , n'ayant point eu ses règles depuis sa couche , est saignée deux fois du bras , avant l'éruption ; prend plusieurs lavemens qui font effet ; la petite vérole paroît ; on soutient l'éruption par une potion cordiale : on lui fait prendre , le soir , le julep calmant ; pour tisane , la racine de scorsonere , le chiendent , la réglisse & la fleur de coquelicot ; la petite vérole sort bien ; la suppuration se fait sans aucun accident , malgré les inquiétudes de la malade sur sa figure.

Dans le même tems , régnoit , à Arras & aux environs , une fièvre appellée *Suette* , sur laquelle la faculté de médecine de Paris fut consultée (a).

AUTOMNE. Les petites véroles conti-

(a) *Voyez* , à ce sujet , la Lettre écrite par MM. les échevins de la ville & cité de Saint-Omer , le Procès-verbal des médecins de la même ville , & la Réponse de la faculté de médecine de Paris , faite par M. *Caron* , pour lors doyen.

nuerent à faire du ravage ; mais le traitement fut absolument le même. La seule différence , c'est que , dans cette saison , il fallut être moins sévere sur la diète. Il y eut plusieurs personnes attaquées de cette maladie , à qui il fallut donner , tous les jours , une ou deux soupes légères , après l'éruption faite cependant ; sans cela , la tête s'embarraffoit , & les boutons ne grossissoient pas.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DECEMBRE 1763.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE,			BAROMÈTRE.		
	À 8 h. du mat.	À 2 h. du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	À midi. pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	10 ¹ ₂	10	8	27 9 ¹ ₂	27 7 ³ ₂	27 2 ¹ ₄
2	6	6 ¹ ₄	4	27 3 ¹ ₄	27 8 ¹ ₂	27 3 ¹ ₂
3	2	7	5	28 5 ¹ ₂	28 5 ³ ₄	28 6
4	4	7	4	28 5	28 5	28 4 ¹ ₂
5	2 ¹ ₄	5	0	28 2 ¹ ₄	28 2	27 11 ³ ₄
6	01	3	0	27 11 ¹ ₄	28	28 1 ¹ ₂
7	01 ¹ ₄	3	0	28 2 ¹ ₂	28 2 ³ ₄	28 3
8	01 ¹ ₄	3	1 ¹ ₂	28 3	28 3 ³ ₂	28 4
9	1 ¹ ₂	5	3	28 5	28 5 ¹ ₄	28 5 ¹ ₄
10	1 ¹ ₂	3	1 ¹ ₄	28 4 ¹ ₂	28 3	28 1 ¹ ₂
11	3	5	4	27 9 ¹ ₄	27 8 ¹ ₂	27 7
12	3 ¹ ₂	8	7	27 1	26 10	26 8 ¹ ₂
13	3 ¹ ₄	6	4	26 11 ¹ ₄	27	27 1
14	3 ¹ ₂	6	4 ¹ ₄	27 1	27 2	27 3 ¹ ₄
15	5	6	5 ¹ ₄	27 4 ¹ ₄	27 4 ¹ ₄	27 5
16	5	7	2	27 5 ¹ ₄	27 5 ¹ ₂	27 5 ¹ ₂
17	0 ¹ ₄	2	0 ¹ ₂	27 6	27 6 ¹ ₂	27 7
18	01 ¹ ₄	2 ¹ ₄	1 ¹ ₆	27 7	27 7 ³ ₂	27 6 ¹ ₂
19	1 ¹ ₄	2	1 ¹ ₂	27 5 ¹ ₄	27 5 ¹ ₄	27 6 ¹ ₂
20	1	3	3	27 7 ¹ ₄	27 8 ¹ ₄	27 9 ¹ ₂
21	4	4	6 ¹ ₂	27 9 ¹ ₂	27 9 ¹ ₂	27 10 ¹ ₂
22	5	8 ¹ ₂	5	27 11	27 10 ¹ ₄	27 9 ¹ ₂
23	4 ¹ ₂	8	6 ¹ ₂	27 9 ¹ ₄	27 10	27 10 ¹ ₂
24	5 ¹ ₄	7	6 ¹ ₃	27 10	27 10	27 10 ¹ ₃
25	4 ¹ ₂	8	5	27 10 ¹ ₂	27 10 ¹ ₄	27 11
26	1 ¹ ₂	5	5 ¹ ₂	27 11 ¹ ₂	27 11 ¹ ₂	27 11 ³ ₂
27	10	11	7 ¹ ₂	27 11 ¹ ₂	27 11 ³ ₂	28
28	7	10	8 ¹ ₂	28 1 ¹ ₄	28 1 ¹ ₄	28 1
29	9	11 ¹ ₄	11 ¹ ₄	28 1	28 1	27 11 ³ ₄
30	11 ¹ ₂	13 ¹ ₄	12 ¹ ₄	27 10 ¹ ₂	27 9 ¹ ₄	27 8 ¹ ₄
31	8 ¹ ₂	9	5 ¹ ₂	27 10 ¹ ₂	27 10	27 9 ¹ ₄

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S. pl. vent.	S-O. pl. gr. vent.	Gr. v. couv.
2	N-O. gr. v. couv.	N-O. gr. v. couv.	Nuages.
3	N-O. nuag.	N-O. nuag.	Nuages.
4	S. O. couv.	S-O. couv.	Couvert.
5	S. nuag. b.	S. b. couv.	Couvert.
6	E. b. serein.	S-E. serein.	Serein.
7	S-S-E. fer.	S-S-E. fer.	Serein.
8	S-S-E. beau. cou. brouill.	S-S-E. ép. brouill. b.	Couvert.
9	S. brouill. pl. contin.	S. pluie fine. couv.	Couvert.
10	S. brouill. ép. couv.	S. couv. ép. brouill.	Ep. brouill.
11	S. couv. pl. couv. vent.	S. v. beau.	Gr. v. couv.
12	S-E. v. pluie. couv.	S-E. gr. v. couv. pet. pl.	Gr. v. couv.
13	S. brouillard. couv.	S. couvert.	Couvert.
14	O. cou. pet. pluie.	O. couvert.	Couvert.
15	O. couvert.	O. couvert. brouill.	Brouill.
16	O. couv.	O. couv. b.	Serein.
17	O. couvert. brouill. ép.	O. ép. brouil.	Ep. brouill.
18	O. brouil. ép.	S - O. épais brouil. couv.	Couvert.
19	N. brouill. couvert.	N. cou. nua. couv.	Couvert.
20	S. couvert.	S-O. couv.	Couvert.

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
21	S E. cou. pl. contin.	S. pl. cou. v.	Couvert. v.
22	S. b. couv.	S. cou. nuag.	Nuages.
23	S. couv. br. couvert.	S. couvert.	Couvert.
24	S. b. couv. pet. pluie.	S. couv. v.	Couvert. v.
25	O. gr. v. pl. nuag. pl.	O. gr. vent. couv.	Couvert.
26	O. b. nuag.	O. couvert.	Vent. couv.
27	S. gr. v. pl. contin.	S-S-O. couv.	Couvert.
28	S. pl. contin. couv.	S. couvert.	Couvert.
29	S-O. couv.	S-O. couv. vent.	Gr. v. couv.
30	S - O. gr. v. couvert.	S-O. gr. v. couv. pluie.	Vent. couv.
31	O-N-O. cou. pet. pluie.	N - O. couv. nuag.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $13\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{4}$ degrés au-dessous de ce même terme: la différence entre ces deux points est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement de 26 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 1 pouce $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.
1 fois de l'E.
3 fois du S-E.
2 fois du S S-E.
13 fois du S.
1 fois du S-S-O.
6 fois du S-O.
7 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
3 fois du N-O.

Il a fait 8 jours beau.
2 jours serein.
8 jours des nuages.
28 jours couvert.
9 jours d'u brouillard.
12 jours de la pluie.
11 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1763.

Les petites véroles ont paru durer encore au commencement de ce mois, mais elles ont diminué sensiblement vers la fin ; elles ont été aussi bénignes que dans les mois précédens.

Il y a régné, en outre, une très-grande quantité de dévoiements, accompagnés de borborygmes & de flatuoſités ; les déjections étoient écumeuses, bilieuses & accompagnées, dans quelques personnes, de douleurs d'entrailles & de ténèſimes ; quoi qu'ils ayent résisté long-tems aux remèdes, ils

n'ont cependant eu aucune suite fâcheuse. Quelques purgatifs, ou même l'ipecacuanha donné au commencement, & quelques légers toniques ensuite, ont été les remèdes qui ont paru le mieux réussir.

On a observé en même temps quelques fièvres continues accompagnées de déjections bilieuses, dans lesquelles la coction a paru se faire difficilement. La plupart de ces fièvres se sont prolongées au-delà du 21^e jour. Les délayans, les doux laxatifs, & sur-tout le tartre stibié, à la dose d'un grain, dans une grande quantité de véhicule, & les purgatifs répétés à la fin, ont ordinairement suffi pour calmer les accidens, & guérir cette maladie.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Novembre 1763 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, quelques jours de froid assez aigu. Le thermomètre a été observé, plusieurs jours, au-dessus du terme de la congélation : le 21 & le 23, il s'est porté à 2 degrés au-dessous de ce terme ; & le 22, il a descendu à $6\frac{1}{2}$ degrés au dessous du même terme.

Il est tombé assez de neige, depuis le 17 jusqu'au 20 : le temps a été pluvieux, au commencement & à la fin du mois ; mais la

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 187
pluie n'a été guères considérable, & suivie
que le 29 & le 30.

Les vents ont été *Sud*, au commencement & à la fin du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $6\frac{1}{2}$ degrés, au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N-Est.
2 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
14 fois du Sud vers l'Ou.
2 fois de l'Ouest.
4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.
4 jours de neige.
3 jours de grêle.
10 jours de brouillards.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1763 ; par M. BOUCHER.

La petite vérole persistoit dans tous les quartiers de la ville , & principalement dans le centre ; & elle n'étoit pas plus bénigne que ci-devant. Beaucoup de ceux en qui elle a été confluente , ont succombé.

Nous avons eu encore , sur-tout parmi les pauvres , des fièvres malignes , du caractère de celles que nous avons rapportées , les mois précédens. J'ai vu , dans les hôpitaux , plusieurs sujets qui en étoient attaqués ; dans quelques-uns , outre les symptômes énoncés , il y a eu éruption miliaire , des parotides , & même de la gangrene en diverses parties externes : ces malades ont guéri , traités par notre méthode curative ordinaire , & sur-tout par un usage libéral du quinquina. Les évacuations critiques ont été , dans la plupart , outre des selles bilieuses , une expectoration purulente , même en ceux en qui la poitrine n'avoit point paru spécialement affectée.

Les autres maladies de ce mois ont été des fièvres continues-rémittentes , des fièvres intermittentes , tierces , quartes , doubles-tierces , doubles-quartes , des fluxions rhumatismales , & des rhumatismes inflammatoires.

Cette dernière maladie exigeoit , comme toutes celles de ce genre , des évacuations

sanguines, proportionnées à la constitution des sujets, & à la violence de la maladie; mais elle étoit ordinairement compliquée d'un foyer bilieux dans les premières voies, qn'on devoit évacuer par des apozèmes composés de laxatifs anti-phlogistiques.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations; par M. Pomme fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résident à Arles en Provence. A Lyon, chez Benoît Duplain; & se trouve à Paris, chez Gogué, Quai des Augustins, 1763, *in-8°*.

Manuel de Chymie ou Exposé des opérations & des produits d'un Cours de Chymie: ouvrage utile aux personnes qui veulent suivre un Cours de cette science, ou qui ont dessein de se former un cabinet de chymie. Par M. Baumé, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur de chymie. A Paris, chez Didot le jeune; Musier fils; de Hansy & Panckoucke, 1763, *in-12*. Prix telié 2 liv. 10 sols.

Nous reviendrons, dans les Journaux suivans, sur ces deux ouvrages.

Dictionnaire portatif de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, de Pharmacie, de Chymie, d'Histoire naturelle, de Botanique & de Physique, qui contient les termes de chaque art, leur étymologie, leur définition & leur explication ; tirés des meilleurs auteurs, avec un Vocabulaire grec, & un latin, à l'usage de ceux qui lisent les auteurs anciens : ouvrage utile à ceux qui pratiquent ces arts, & nécessaire aux étudiants ; par *Jean-François Lavoisien*, ancien chirurgien des hôpitaux des armées du roi, & maître en chirurgie à Eu. A Paris, aux dépens de *Didot le jeune*, 1764, *in-8°*, 2 vol. reliés en un. Prix 5 liv.

Si l'auteur eût voulu remplir toute l'étendue de son titre, deux volumes n'auroient pas suffi, à beaucoup près, pour remplir ses engagements ; aussi manque-t-il un grand nombre de termes usités dans les différentes parties de la Médecine : en revanche, on en trouve beaucoup qui ne sont pas d'usage, au moins en françois, l'auteur ayant francisé des mots grecs & latins, qu'il seroit peut-être utile de faire passer dans notre langue, mais qui n'y ont pas encore été admis. Il se trouve aussi quelques définitions peu exactes ; malgré cela, nous ne doutons point que cet ouvrage ne puisse être de quelque utilité pour les jeunes chirurgiens, à qui il seroit

LIVRES NOUVEAUX. 191
difficile de recourir aux sources où M. La-
voisien a puisé.

*Etrennes salutaires ou Précis de ce qu'il
est à propos d'éviter & de faire pour se con-
server en bonne santé, & prolonger sa vie,
avec des augmentations pour cette année
1764.*

O sanitas ! tu maximum hominibus donum.

A la Haye; & se trouve à Paris, chez
Didot le jeune 1764, in-24.





T A B L E.

<i>EXTRAIT du Discours de M. Desmars, sur les Epidémiques d'Hippocrate.</i>	Page 99
<i>Suite de la Méthode curative de la Colique de Poitou végétale. Par M. Bonié, médecin.</i>	106
<i>Observation sur une Maladie de l'oreille. Par M. Bertrand, chirurgien.</i>	150
<i>— Sur le Lilium de Paracelse. Par M. Monet, apothicaire.</i>	157
<i>Expériences sur les Eaux minérales vitrioliques. Par M. Capelle, apothicaire.</i>	161
<i>Observation sur la Verte d'un enfant de neuf mois, mangée par un chien. Par M. Celliez, chirurgien.</i>	169
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1722 &c 1723.</i>	176
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Décembre 1763.</i>	183
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1763.</i>	185
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Novembre 1763. Par M. Boucher, médecin.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1763. Par M. Boucher, médecin.</i>	188
<i>Livres nouveaux.</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1764. A Paris,
ce 21 Janvier 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

M A R S 1764.

TOME XX.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

Pour le renouvellement des Souscriptions du Journal de Médecine.

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port compris, lequel est fixé à quatre sols par Cahier, ou Mois, pour quelque Ville du royaume que ce soit, & qu'on est obligé de payer au Bureau de Paris, avant le départ.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être insérés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis, seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1764.

EXTRAIT

Du Manuel de Chymie ou Exposé des opérations & des produits d'un Cours de Chymie : ouvrage utile aux personnes qui veulent suivre un Cours de cette science, ou qui ont desssein de se former un cabinet de Chymie ; par M. BAUMÉ, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur en Chymie. À Paris, chez Didot le jeune, Musier, de Hanzy, Pankoucke, 1763, in-12.

Nous ne doutons point que les personnes, qui fréquentent le Cours de Chymie de MM. Macquer & Baumé, ne se cachent gré à ce dernier de leur avoir procuré

cette exposition des opérations qui composent ce Cours, & des produits qui en résultent : c'est [un abbrégé très-propre à leur rappeler les procédés qu'ils ont vu exécuter, & les phénomènes chymiques, que leur ont présenté les corps qui en ont fait le sujet. On conçoit qu'un pareil abbrégé n'étant susceptible, ni d'extrait, ni d'analyse, nous ne nous y serions pas arrêtés, si M. Baumé ne s'étoit pas attaché à développer un peu plus certains articles, dont nous croyons devoir rendre compte à nos lecteurs.

Nous commencerons par l'Introduction à la Chymie, qu'il a mise à la tête de son exposition. Après la définition de cette science, & une idée de ce que les chymistes entendent par aggrégation & mixtion, ou combinaison des corps ; il passe aux affinités, qu'il définit, *la tendance que les parties de la matière ont à s'unir ou à se combiner ensemble* ; il regarde cette tendance comme une propriété inhérente à la matière, dont la cause n'est cependant pas encore connue, selon lui. En parlant des Tables qu'on a dressées de ces affinités observées entre différens corps, il juge qu'il seroit à propos d'en dresser deux Tables, dont l'une indiquerait l'ordre des affinités des corps, par la voie humide ; & la seconde, le même ordre des affinités, par la voie

séché. Il divise ensuite, avec M. Macquer, les affinités en sept classes; ou plutôt il les considère dans sept états différens, en n'admettant qu'une seule & même espece d'affinité. Il les nomme, 1^o *affinité d'aggrégation*, qu'il définit la force qui fait tendre l'un vers l'autre deux corps homogènes, & qui les fait adhérer ensemble, lorsqu'ils sont réunis; 2^o *l'affinité simple de composition*, qui sont celles d'où il résulte de nouvelles combinaisons; telles sont les dissolutions des corps dans les acides; 3^o *l'affinité composée*, ou celle des corps hétérogènes qui ont ensemble une affinité égale, d'où il résulte un mélange sans décomposition; il en donne pour exemple, l'amalgame du mercure avec un alliage d'étain & de plomb. Cette définition nous paroît avoir besoin d'être un peu plus éclaircie; c'est ce que M. Baumé ne manquera pas de faire sans doute dans les Eléments de Chymie qu'il nous promet; 4^o *l'affinité d'intermede*, ou celle des corps qui ne peuvent s'unir ensemble, que par le moyen de quelqu'autre corps qui ait de l'affinité avec les premiers; 5^o *l'affinité de décomposition*: M. Baumé les définit *celles d'où il résulte de nouvelles combinaisons*; cette définition pourroit faire confondre cette espece d'affinité avec la 3^o, qu'il définit de la même manièr; mais l'exemple qu'il en donne, explique sa pensée: si sur

une dissolution de marbre par l'acide nitréux, dit-il, on verse un alcali fixe, cette matière saline s'unit à l'acide nitréux, & fait précipiter la terre du marbre; 6° l'affinité réciproque, d'où il résulte des décompositions réciproques; 7° enfin *les affinités doubles*, ou les affinités de quatre corps desquels résultent deux décompositions & deux nouvelles combinaisons.

Après les affinités, notre auteur traite des élémens ou principes primitifs des corps. Il les regarde comme des êtres de la plus grande simplicité, qui n'ont point de parties constitutantes, & qui ne peuvent être apperçus par nos sens. Les disciples de Stahl seront étonnés sans doute, qu'il reproche à ce grand homme, de n'avoit pas *dis* avec précision, si l'on doit admettre de plusieurs espèces d'élémens ou principes primifs des corps, qui soient hétérogènes entre eux, & qui ayent des propriétés différentes. En effet, s'il est une doctrine clairement énoncée dans ses écrits, c'est celle des quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air, comme le prouvent ces deux passages de son *Specimen Boccherianum*: *Quatuor elementa vulgo dicta, non sunt mixtionum materiae, sed tantum harum penuria; bene vero instrumenta mixtionum dici possunt, immo & dissolutionum.* Ce qu'on appelle vulgairement les quatre élémens, ne sont pas les matériaux

des mixtions, mais seulement leur magasin : on peut les regarder, à plus juste titre, comme les instrumens des mixtions & même des décompositions ; & celui-ci : *Principia mixtionis materialia, sunt imprimis terra, aqua & ignis in suā substantiā, & per numero singula corpuscula: aēr, mixtiones, quod certè sciamus, non ingreditur, sed magis solūm aggregationes.* Les principes matériels de la mixtion sont sur-tout la terre, l'eau & le feu pris substantiellement, & considérés individuellement ; l'air, du moins que nous fçachions, n'entre point dans les mixtions, mais bien dans les agrégations. Il est vrai que M. Baumé ne regarde ces élémens de Stahl, que comme des principes sécondaires, ou principes principiés, c'est-à-dire, comme des corps formés par la combinaison des différens principes primitifs, dont il convient qu'on ne peut pas déterminer le nombre; mais il ne paroît pas bien décidé sur cette doctrine ; car il dit, quatre pages après : *On doit regarder, avec les meilleurs chymistes & physticiens, l'eau, le feu & la terre, comme les élémens ou les vrais principes primitifs des corps ; à ces trois principes on peut ajouter l'air, &c.* Quoi qu'il en soit, de sa véritable façon de penser sur cette matière, il considère ces quatre élémens, qu'il appelle encore une fois principes secondaires, dans la même page où

il les a regardés comme les véritables élémens ou principes primitifs des corps : (Voyez pag. 21 ;) il les considere , dis-je , sous deux états différens , 1^o comme isolés , & ne faisant partie d'aucun corps composé ; 2^o comme combinés avec d'autres substances , (sans doute avec des élémens primitifs , autres que le feu , l'eau , l'air & la terre ,) & faisant partie de corps plus composés. Il traite d'abord du feu , & donne un extrait assez bien fait de ce que Boerhaave en a dit dans la premiere partie de sa Chymie. Il n'est pas si heureux , lorsqu'il veut rapporter la doctrine de Stahl , comme on peut le voir par cette définition du phlogistique : *Il résulte , dit M. Baumé , des sentiments de Stahl & de Boerhaave sur le phlogistique , qu'on doit le considérer comme une substance composée , formée de l'union directe du feu élémentaire avec une matière très-simple qui nous est encore inconnue. On aura de la peine à reconnoître là la doctrine de l'auteur des Experiments , observationes & animadveriones CCC numero , &c. encore moins dans ce qu'il ajoute , que c'est dans cet état de combinaison que le feu entre comme principe dans la composition des corps.*

C'est encore Boerhaave que notre auteur prend pour guide , dans ce qu'il dit sur l'air & l'eau : quant à la terre , il la divise , avec Stahl , en deux especes , en terre vitrifiée

ble, & en terre calcaire, qui ne répondent cependant pas aux trois terres de Becher, comme il sembleroit vouloir l'insinuer. En parlant de l'eau de chaux, il prétend qu'elle teint en dissolution une certaine quantité d'alcali fixe, qui s'est formé pendant la calcination de la pierre, par la combinaison intime du phlogistique contenu dans la pierre avec la terre calcaire; car il pense que les fels alcalis n'ont qu'un composé d'eau, de terre & de phlogistique, & qu'ils ne diffèrent des acides, dans lesquels il admet aussi les mêmes principes, que par leur différente proportion, & leur différente maniere de s'arranger; sans doute qu'il nous réserve les preuves de cette doctrine pour ses Elémens de Chymie.

En traitant du fer, M. Baumé expose fort au long la maniere de faire le bleu de Prusse, & la théorie que M. Macquer a donnée de ce procédé, dans les Mémoires de l'académie royale des sciences. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici un abbrégé de ce morceau intéressant; nous supposerons qu'ils connoissent le procédé. Pendant la calcination de l'alcali fixe avec le sang de boeuf, l'alcali se charge d'une grande quantité de matière phlogistique; mais il n'en est cependant pas tout saturé; de sorte que, lorsqu'on mêle la lessive alcaline phlogistiquée avec la dissolution d'alun & la

dissolution de vitriol de Mars , le précipité qui se forme , est de trois especes ; sçavoir , 1^o la terre de l'alun qui est précipitée par l'alcali qui n'est pas phlogistique ; 2^o une portion du vitriol de Mars qui n'est point converti en bleu de Prusse & qui a été précipité par la portion d'alcali qui ne s'est point phlogistiquée ; 3^o enfin , un véritable bleu de Prusse , formé par une portion du vitriol de Mars , précipitée en bleu par la matière phlogistique que contenoit l'alcali : il n'y a que ce dernier précipité qui soit bleu ; l'avivage consiste à dissoudre , par le moyen de l'acide du sel marin , le fer qui n'est pas converti en bleu de Prusse. Il se passe dans cette opération une double décomposition ; l'acide vitriolique seul , ou tout autre acide , n'a aucune action sur la matière phlogistique ou colorante , combinée avec l'alcali : le fer seul n'a aucune action sur la même matière ; mais les affinités réunies du fer & de l'acide agissent ensemble sur le composé d'alcali & de phlogistique ; le fer s'empare de la matière colorante , avec laquelle il forme du bleu de Prusse : l'acide vitriolique devenu libre , se combine avec l'alcali fixe , & ils forment ensemble un tartre vitriolé. M. Macquer a découvert en outre , que les acides n'avoient aucune action sur le bleu de Prusse , mais que les alcalis le décomposoient & s'emparoient de sa matière colorante .

tante, dont ils prenoient jusqu'au point de saturation, & que lorsqu'ils en étoient saturés, ils n'avoient plus d'action sur lui.

Nous allons terminer notre Extrait par quelques observations sur ce que M. Baumé dit de la décomposition des fels ammonia- caux, par la chaux. L'acali volatil qu'on obtient par cet intermede, se présente tou- jours, selon lui, sous forme fluide. M. Rouelle le jeune, a publié dans notre Jour- nal, qu'il étoit possible, en suivant le pro- cédé ordinaire, & par un tour de main très- facile, d'avoir cet alcali volatil sous forme fluide ou concrette, à la volonté de l'artiste. M. Baumé assure que l'auteur du problème s'est trompé manifestement, se fondant sur ce que M. Duhamel a démontré que la chaux, impregnée de matieres phlogistiques, décompose le sel ammoniac, comme le font les terres pures absorbantes; d'où il croit pouvoir conclure que, pour obtenir du sel volatil concret, en décomposant le sel am- moniac par la chaux, il faut que cette chaux soit surchargée de matiere phlogistique. Me sera-t-il permis d'assurer M. Baumé, qu'il est dans l'erreur, à cet égard, & qu'on peut, sans l'addition d'aucune matiere phlogisti- que, avec les seules matieres qu'on emploie pour avoir l'acali volatil sous forme fluide, l'obtenir concret, à volonté. C'est sur quoi il ne lui restera aucun doute, lorsque M. Rouelle publiera la solution de ses problèmes.



S U I T E

DE LA MÉTHODE CURATIVE

*De la Colique de Poitou végétale ; par
M. BONTÉ, docteur en médecine de
l'université de Montpellier, médecin à
Coüttances.*

S E C T I O N III.

Curation du troisième période.

Du nombre de ceux qui sont attaqués de la colique de Poitou, il en est peu d'assez heureux pour n'en essuyer que le premier période : la plupart sont exposés aux douleurs cruelles, & aux dangereux accidens du second : beaucoup d'autres n'échappent à ce malheureux période, que pour tomber dans le troisième, où ils ont à supporté les suites fâcheuses de cette maladie. Les malades ne paroissent rendus à la vie, que pour la traîner dans une langueur insupportable ; leur convalescence semble plutôt un tissu de nouvelles peines. Le médecin circonspect, pour se mettre à l'abri de tout reproche, ne doit pas s'attacher seulement à les guérir, mais encore à les prévoir : *Prudentiæ studium exercere debet medicus ac tanquam à speculo futuras tempestates ex morborum successionibus prævidere.* (Duret, fol. 268.)

La paralysie est le symptôme le plus ordinaire, le plus fâcheux & le plus difficile à guérir de ceux qui succèdent à la colique de Poitou végétale ; ainsi il est naturel de lui assigner la première place dans cette partie de la Méthode curative. La paralysie, dont il s'agit, n'arrive pas tout d'un-coup ; elle est même assez lente à se former : un engourdissement commence à se faire sentir dans les membres ; à mesure que les douleurs du bas-ventre diminuent, on en sent davantage dans les extrémités ; on continue même d'y en éprouver de très-vives, lorsque le mouvement y est presqu'entièrement perdu. Vous diriez qu'il se fait une vraie métastase sur les nerfs, une espèce de crise, comme s'exprime Paul Aeginete. Une partie de l'humeur morbifique, sans avoir quitté son acrimonie, se porte sur les nerfs qu'elle rend paralytiques, en causant beaucoup de douleurs, parce qu'ils restent encore long-tems sensibles, & que la cause qui les embarrasse, est elle-même fort irritante : *Omnis, (dit Duret, fol. 269,) humorum anadrome seu recursus ibi morbum facit ubi subsistit casusque inferi partis obsessæ, morbificique humoris proprios.* Cette humeur n'embarrasse pas d'abord tellement les nerfs, qu'elle ne se reporte quelquefois sur les intestins ; de-là, avant que la paralysie soit entièrement for-

mée, les malades souffrent, dans le bas-ventre, quelques alternatives de douleurs : *Quin etiam*, (dit l'auteur que nous venons de citer, fol. 54,) *ab omni transitu & progressu facilis fit ad eas partes recursus atque reversio*, *unde morbifica vis primum manavit* : *siquidem in illis partibus manent veteris mali vestigia*. Quoique l'humeur morbifique portée sur les nerfs ait beaucoup de part à la paralysie dont il est question, cependant les douleurs précédentes y contribuent encore beaucoup, soit par la dissipation de l'humidité, dont les enveloppes des nerfs sont naturellement empreintes, soit par le relâchement qui succède à leur extrême tension & à leurs tiraillements.

Comme cette espèce de paralysie diffère, à bien des égards, de la paralysie en général, sa méthode curative doit lui être particulière. Quelques auteurs ne balancent point de proposer les sudorifiques actifs, comme la décoction des bois : ils conseillent même de suer sous l'archet, à la vapeur de l'esprit-de-vin. La décoction des bois sudorifiques doit être regardée comme trop échauffante, au moins dans le commencement de cette paralysie ; elle ne peut qu'augmenter les douleurs, la fièvre qui existe, & le desséchement des nerfs. Suer à la vapeur de l'esprit-de-vin, c'est mettre le comble à la maladie, & accélérer les progrès de la fièvre lente

qui existe déjà dans cet état : *Abstineant*, (dit Hoffmann,) à *vaporosis balneis præsertim quæ cum spiritu vini conficiuntur quæ tento heclico calore contabescunt quippe quæ valde commovent sanguinem*. On doit bannir, à plus forte raison, les purgatifs actifs réitérés, & les préparations mercurielles. Je ne crois pas qu'on ait jamais remarqué aucun bon succès de cette méthode; aussi les auteurs ont eu soin d'avertir que les premières douleurs peuvent se renouveler; cela ne manque guères en effet d'arriver. Si les sudorifiques conviennent dans le commencement de cette paralytie, on ne doit choisir que les plus modérés. Schenckius se contentoit du syrop de framboise; Heister, de la décoction de fenouil. On peut donner celle de squine, de falsepareille ou de sassafras dans l'eau, & encore mieux dans le petit lait, dans les commencemens; lorsque la paralytie est confirmée, on peut permettre le bochet sudorifique, & même quelques verres de la première décoction des bois.

Les baumes naturels, & en particulier celui du Pérou, dont Towhes fait beaucoup d'éloges, ne réussissent guères, & sont, la plupart du temps, infideles, comme nous l'avons dit ailleurs. Ces médicemens sont fort incendiaires, capables d'augmenter la fièvre, & de dessécher encore davantage les fibres nerveuses, privées déjà, pour ainsi

dire, de toute leur humidité, & collées à leurs capsules. On doit dire la même chose des pilules gommeuses, prescrites par un auteur moderne. Le galbanum, le sagapenum, l'opopanax qui entrent dans leur composition, sont des gommes résines, qui contiennent une huile éthérée, fort subtile & très-échauffante ; lorsqu'on les donne, il ne doit presque plus y avoir de fièvre ni de chaleur à la peau. On observera de ne les prescrire qu'à de foibles doses. Les femmes hystériques s'en trouvent très-bien, ainsi que les filles qui sont dans les pâles couleurs. On les permet plus volontiers aux personnes d'un tempérament phlegmatique, qu'à celles qui sont d'un tempérament sanguin ou mélancolique.

On propose des frictions séches, souvent répétées. Je préfère toujours les frictions humides, faites avec des flanelles trempées dans une décoction émolliente, ou dans du lait tiéde ; ces frictions agitent souvent les nerfs, & en rétablissent les oscillations ; lorsqu'elles sont humides, l'humidité, dont les flanelles sont chargées, pénètre à travers le tissu de la peau, & s'infiltre dans les nerfs ; elle leur rend celle dont ils sont dépourvus : ces frictions déterminent d'ailleurs l'action des remèdes intérieurs, vers les parties affectées ; elles y rappellent les sucs nourriciers. Je me souviens de les avoir

avoir employées nombre de fois avec succès : la peau sèche, aride & comme hâlée, s'humecte & devient onctueuse ; la transpiration, qui se rétablit, annonce que la peau & le tissu de toutes les parties devient perméable, & que la route des liqueurs commence à devenir libre dans les vaisseaux capillaires. Je ne finirois point, en faisant le recit de tous les remedes extérieurs, dont les auteurs se sont servis en forme d'embrocations, de fomentations & de linimens. J'ai vu souvent tous ces moyens mis successivement en usage, être infructueux & inutiles. J'ai toujours remarqué que les spiritueux nuisoient beaucoup, en endurcissant sans doute la peau & les nerfs qu'ils desséchoient encore davantage. En vain fatiguerait-on des malades déjà épuisés par tant de remedes : laissons, en partie, au tems, le Coryphée des médecins, la curation de ce symptome; usons de peu de remedes, & prenons garde de nuire, en voulant nous rendre trop nécessaires : *Numquam vi morborum curationes aggrediendæ, sed paulatim & successivè agendum, & tempus expectandum.* (Hoffmann, *de Legib. art. in mendendo.*) Il est constant qu'à mesure que la nature reprend vigueur, & que l'épuisement se répare, la circulation se rétablit dans les vaisseaux déliés, où elle étoit intercuptée ; ils se rouvrent pour recevoir les liqueurs qui

y sont poussées avec une nouvelle force ; les nerfs plus secoués, plus agités par les vaisseaux sanguins qui les avoisinent, commencent à se débarrasser, & même quelquefois le sont entièrement, par le secours seul de la nature. J'ai vu de pauvres journaliers, dénués de tout secours, languir, pendant cinq à six mois, paralytiques, après des coliques de Poitou, & guérir, pour ainsi dire entièrement, à la faveur de la belle saison, sans aucun remède.

Rivière & Schroder ont tenté de guérir la paralysie subséquente de cette colique ; en appliquant, sur le bas-ventre, les aromatiques & les toniques, comme le galbanatum de Paracelse, qui n'est autre chose que le galbanum digéré dans l'esprit-de-térébenthine, & distillé ensuite. Il étoit naturel de penser non seulement pouvoir prévenir, mais encore guérir, par ce moyen, une paralysie dont la première cause existe dans le bas-ventre ; & qui, après avoir affecté les nerfs de cette cavité, se répand dans ceux des extrémités. C'est, en suivant ces idées, que l'illustre Van-Swieten propose le même remède, dont il a éprouvé d'heureux effets. Sur des observations qui partent d'une si bonne main, j'ai plusieurs fois répété la même expérience, mais sans en voir de succès ; je n'en ai pas même apperçu le moindre effet sensible, dans deux ou trois

malades auxquels j'eus soin, dès que les engourdissements parurent dans les membres, de faire appliquer sur le bas-ventre un emplâtre de goimmes férulacées. Plusieurs, devenus paralytiques, après cette colique, en ont porté pendant des mois entiers, ayant soin de les faire renouveler de tems en tems, sans en appercevoir la moindre utilité.

L'hiver n'est point une saison favorable pour guérir cette paralysie; le mouvement des liqueurs se trouve ralenti par l'état de l'atmosphère; la circulation devient languissante; les vaisseaux sont resserrés & retrécis, & la transpiration interceptée; la nature entière semble être engourdie, & ne peut alors qu'être absolument défavorable & nuisible au but qu'on doit se proposer. Vers la fin du printemps, la chaleur rendue à l'air, vivifie toute la nature; la raréfaction des liqueurs augmente; leur circulation s'accélère; les vaisseaux se dilatent: *Æsta fer-vida paralyticos juvat.* (Van-Swieten, tom. iij, pag. 380.) C'est donc dans cette saison qu'on doit employer les secours les plus efficaces pour seconder les efforts de la nature; les bains & les douches des eaux thermales; les bains froids de la mer, & les eaux minérales sont ceux qui ne manquent presque jamais de réussir. Pour s'y préparer, on fait usage, pendant quelque tems, des dia-

phorétiques ; on emploie les frictions dont nous avons parlé. Il est bon de faire plonger, pendant douze à quinze jours de suite, les membres affectés dans la saignée d'un animal nouvellement égorgé ; ce moyen peut être très-utile, & nous l'avons vu procurer un soulagement sensible, même assez subit. On doit avoir soin de faire étendre souvent les doigts pour éviter cette contraction & ces nodosités qui, sans cette attention, restent souvent après la paralytie même totalement guérie.

Cette province n'a point l'avantage de posséder des eaux thermales renommées ; celles de Bagnoles, près d'Argentan, sont les seules qu'on y trouve. Plusieurs personnes, dévenues paralytiques, à la suite de ces coliques, y ont trouvé leurs guérisons, soit par l'usage des bains, soit par celui des douches. La plupart des personnes sujettes à la colique du pays, & à ses suites, ne sont point en état d'entreprendre ce voyage, & encore moins celui d'Aix-la-Chapelle ou de Bourbon, dont les eaux thermales seroient très-efficaces dans cette paralytie ; les bains froids dans la mer, que tout le monde est en état de prendre, par sa proximité, ont le même succès, si on les continue quelque tems. On les prend avec les précautions qu'indique M. Van-Swieten, pag. 387 : on plonge peu-à-peu le corps dans l'eau,

pour n'être pas saisi d'abord d'un trop grand frisson : on reste , les premiers jours , peu de tems dans l'eau ; ensuite on y reste davantage : il convient de choisir un tems calme & doux : on fait coucher le malade , lorsqu'il est sorti de l'eau , dans un lit bien chaud , pour y attendre des sueurs qui ne manquent guères de paroître. Le bain froid occasionne un tremblement convulsif général , qui tend à dissiper les embarras formés dans les muscles , dans les extrémités des vaisseaux de tous les ordres , & spécialement dans les nerfs ; leurs capsules , en se contractant comme par vibration , peuvent lever les obstructions interposées entre leurs fibres , & forcer les liqueurs qui sont arrêtées , à suivre leur chemin , ou à revenir sur leurs pas. On n'ignore pas que le tremblement convulsif est un des moyens dont la nature se sert pour guérir la paralysie ; la fièvre en est encore un , & on sçait qu'elle succède au frisson convulsif , occasionné par l'usage du bain froid ; le pouls devient plus fort & s'accélere ; les humeurs portées de la circonference au centre , reviennent précipitamment sur leurs pas : la sueur termine avantageusement ce mouvement fébrile , & entraîne avec elle une partie de l'humeur dont les nerfs étoient obstrués. Le bain froid augmente d'ailleurs la contraction des fibres musculaires & nerveuses , auparavant tom-

bés dans l'atonie & le relâchement : les bains froids , pris dans la mer même , valent beaucoup mieux que ceux qu'on pourroit prendre dans les étangs ou les rivières ; l'eau salée pince , agace & irrite les fibres nerveuses. Quelques personnes ont la peau si sensible , que le bain de la mer leur occasionne des picotemens sur toute la peau , qui devient chargée de petites pustules rouges , avec démangeaison. L'agitation de l'eau de la mer , & sa pesanteur doivent encore être comptées pour beaucoup : les vagues portées avec force sur les membres , y font , pour ainsi dire , l'effet des douches , & cette espece de percussion si favorable , dont parle Cælius Aurelianus. Nous avons vu une efficacité si marquée des bains de la mer ; que plusieurs malades , après trois ou quatre bains seulement , ont commencé à s'apercevoir d'un soulagement sensible. Au défaut des bains de mer , ne pourroit-on point se servir des bains des eaux minérales froides , dont on feroit même des douches ; ces eaux chargées d'un principe martial abondant , feroient vraisemblablement capables de rétablir également le ton & le ressort des fibres.

L'usage des eaux minérales ferrugineuses , dans le traitement de la colique de Poitou , est si nécessaire , que tous les autéurs s'accordent unanimement à les prescrire ; elles con-

viennent non seulement dans le dernier p tiode , mais encore dans le premier & le second , lorsqu'elle se borne ´ l'un ou ´ l'autre ; elles sont même utiles dans la-cure prophylactique. Le fer réduit dans ces eaux en parties prodigieusement fines ; sa division , pour ainsi dire , infinie , le rend propre ´ parcourir les vaisseaux les plus déliés ; il s'y insinue & devient capable d'en lever les obstructions , de donner du ressort ´ leurs fibres , & de faciliter toutes les sécrétions ; les fonctions des premières voies se rétablissent dans leur intégrité ; les digestions sont plus parfaites ; la première coction se faisant bien , la seconde devient meilleure ; tous les sucs sont mieux ´labor s : de-là renait la vigueur auparavant anéantie ; les forces se réparent ´ vue d'oeil ; le teint s'éclaircit ; les parties paralysées commencent ´ reprendre du mouvement ; les doigts fléchis , se redressent. Pendant l'usage des bains & celui des eaux , on fait boire quelques verres de bon vin , comme celui d'Espagne , de Malaga.

Le d p risissement , dans lequel sont réduits les malades ´chapp s ´ la fureur de cette maladie , est extrême ; le visage est tombé , abbattu & décharné ; les yeux sont languissans , & leur vivacité presqu'éteinte ; les membres exténués , sont sans mouvement ; tout le corps ressemble ´ un vrai squelette. Les convalescens réduits , pour ainsi dire , au

marasme, ressemblent plutôt à des cadavres ambulans, qu'à des hommes vivans ; dans le tems même qu'ils paroissent rendus à la vie, un ennemi secret cherche à la détruire : la fièvre lente succède à celle qui existoit auparavant, & que nous avons dit avoir le caractère d'une continue : tout conspire à l'entretenir. Le sang est appauvri par la disette du suc nourricier, que les premières voies affoiblies, ne peuvent plus fournir d'une bonne qualité ; les évacuations nécessaires & fréquentes ; les douleurs, les veilles, la fièvre précédente l'ont dissipé : la lymphe perd le caractère muqueux qui lui est propre, & qu'il a plu à quelques praticiens de qualifier du nom de *balsamique* ; elle prend une qualité âcre & irritante ; le mésentere souvent est obstrué, & même rempli d'ulcères, comme le prouve l'ouverture des cadavres de personnes mortes dans ce période : les solides sont endurcis & desséchés ; ils s'échauffent aisément, & conservent long-tems l'impression de chaleur qu'ils ont reçue ; on a, pour ainsi dire, à traiter une phthisie nerveuse, qui dépend, suivant Morton, *à toto corporis habitu* ; les parties paralysées sont celles qui sont le plus amaigries. On scait que l'intégrité des fonctions des nerfs influe beaucoup sur la nutrition. Il est de la dernière importance de ne point différer à remédier à cette fièvre lente : *Quidquid in lentis his & tabidis*

præstandūm, id omne maturè faciendum. (Hoffmann , *de Febrīb. hect.* tom. iv , pag. 572 ;) les délayans , les adoucissans , les restaurans sont les seuls remedes indiqués. On peut prescrire la décoction de Lower , qui n'est autre chose que celle de chicorée & de gruau ; le lait est le meilleur médicament & aliment , en même tems , qu'on puisse recommander : *Convenit verò tabidis non admodūm febricitantibus lac dare , & in febribus longis & languidis & præter rationem extenuatis.* (Hipp. Aph. 257.) Le lait possede tous les avantages qu'on peut desirer dans cette occasion ; il humecte & rafraîchit ; il rétablit les forces & les soutient , étant aisément digérable , & passant aisément dans la substance des parties qu'on veut réparer : le petit lait peut se substituer au lait , & est même quelquefois plus utile : *In morbis longis & rebellibus spectatissima certè ipsius splendet efficacia.* (Hoffmann , tom. iii , pag. 449.) Si on donne la préférence au lait , le lait d'ânesse vaut mieux que celui de vache ; lorsqu'on donne le dernier , il convient de le couper avec quelque infusion stomachique , comme celle de sassafras , de fleurs de camomille , &c. ou avec quelques eaux minérales ferrugineuses , à la maniere d'Hoffmann. Les bains domestiques prescrits par les anciens , dans les fiévres heciques , & si recommandés par Prosper Alpin , (*Med.*

Method. lib. vj, peuvent encore être ici placés avantageusement. Il faut multiplier, le moins qu'on peut, les médicaments; la nature s'accommode toujours mieux des plus simples & des plus doux: on doit choisir les plus efficaces, & s'attacher à ceux dont on a éprouvé le plus de succès. Il en est des remèdes, dit Vedelius, comme des amis; nous en estimons mieux un bon que cent mauvais.

Non seulement cette fièvre lente, qui succède à la colique de Poitou, est par elle-même dangereuse; elle peut encore entraîner après elle la phthisie pulmonaire, ou la faire au moins appréhender dans les personnes d'une foible constitution, & qui ont la poitrine délicate. J'y ai vu succéder des toux sèches, des douleurs de poitrine avec oppression: j'ai été témoin de cet accident, il n'y a guères, en traitant de cette fièvre lente, une fille délicate, & d'une poitrine un peu suspecte. J'ai observé dans cette fièvre lente de la colique de Poitou, une hémoptysie, après laquelle le malade cracha le pus, un trois ou deux. On peut soupçonner, dans bien des personnes, & à plus forte raison, dans celles de la constitution dont nous parlons, des tubercules dans le poumon; ces tubercules peuvent rester long-tems cachés, parce qu'ils ne causent aucun accident qui les décele; mais ici, la fièvre

lente, d'une certaine durée, les augmente, les gonfle, & souvent même en occasionne la suppuration : *Tandem tabes in habitu corporis in lethalem phthisim pulmonarem mutatur.* (Morton, tom. 1, pag. 5.) Des accidens si fâcheux méritent toute l'attention du médecin ; quoique la fièvre soit la maladie essentielle, on dirige ses vues du côté de la poitrine, qui peut être intéressée, & rendre la maladie compliquée plus fâcheuse que la première : *In febribus etiam essentialibus debet habere curam medicus pulmonum & aliarum partium quæ fovent morbum vetere pejorem.* (Bagl. de Succes. morb.) Heureusement les mêmes remèdes se trouvent indiqués, rarement on a recours à la saignée, parce qu'il s'agit de sujets déjà épuisés ; les bêchiques adoucissans sont souvent indiqués ; quelquefois les vulnéraires légèrement détersifs, dans le cas d'ulcères ; le lait est presque toujours le médicament préféré.

Dès que les personnes devenues paralytiques, à la suite de cette colique, commencent à reprendre du mouvement, on entend un cliquetis sensible dans les articulations : il s'observe même dans celles qui, sans être tombées dans la paralysie, ont beaucoup souffert dans les jointures. Ce symptôme, plus incommodé que dangereux, exige rarement un traitement parti-

culier : les fomentations émollientes résolubives peuvent être mises en usage ; elles se font avec la décoction des fleurs de camomille, de sureau, de mélilot, des feuilles de marjolaine, de laurier, de sauge, de lavande, &c. dans laquelle on trempe des linges ou des flanelles : quelques-uns proposent des bains de vapeurs, préparés avec les mêmes décoctions, auxquelles on expose les articulations où ce cliquetis est le plus fréquent ; il se rencontre plus souvent dans les genoux que dans les autres articles : plusieurs emploient différens liniments ; les uns se servent de l'huile de palme, de l'huile de camomille, de laurier, &c... ; les autres, de l'onguent nervin, avec celui d'althæa, de la moëlle de pied de veau, &c... Tous les spiritueux, en général, sont contraires : ils peuvent augmenter la contraction des ligaments articulaires, en les endurcissant, & même occasionner une roideur dans les articulations, plus difficile à guérir que le premier mal. La nature se suffit à elle-même, sans tous ces remèdes ; à mesure que les forces se réparent, les fonctions se rétablissent ; les ligaments s'humectent ; l'humeur synoviale qui avoit cessé d'arroser les articulations, se renouvelle ; les glandes articulaires reprennent leurs fonctions ; la nutrition se fait ; l'embonpoint reparoît ; & l'huile médullaire renait, en même tems.

que la graisse remplit le tissu cellulaire de l'habitude du corps ; les surfaces des os articulés glissent plus aisément les unes sur les autres ; le cliquetis cesse , à moins que , pendant la durée de la maladie , les ligamens ne se soient racornis & endurcis par l'oblitération presqu'entière de leurs vaisseaux.

Je ne parlerai point ici de la jaunisse qui se rencontre quelquefois dans ce dernier période , ainsi que dans le premier , ni de la foibleesse d'estomac qu'on y remarque toujours ; il en a été question plus haut.

L'hydropisie est le plus dangereux symptôme qui puisse succéder à la colique de Poitou , & celui auquel les malades succombent ordinairement. Deux espèces d'hydropisies leur arrivent , la tympanite & l'ascite ; souvent même elles sont compliquées ; la tympanite commençante , ou imparfaite , est la plus ordinaire & la moins sérieuse : les intestins , après de si vives douleurs , sont dénués de ressort , & privés en même tems , pour ainsi dire , d'humidité , de-là leur dilatation & leur gonflement excessif : *Per attenuatam experientiam innescit atroces , diutiusque perseverantes in primis viis spasmos , intestinorum atoniam & flacciditatem , motusque peristaltici imbecillitatem , & ex hanc deinde vehementes inflationes subsequi.* (Hoffmann , de *Affectione tympan.*) Nous avons déjà , en partie , indiqué comment on

pouvoit prévenir cette tympanite commençante. En général, rien n'est plus nuisible, dans cet état, qu'une trop grande quantité de remèdes : *Nihil perniciosius remediorum copiā & farragine.* (*Bagl. de Hydrop. sicca.*) Les apéritifs légèrement carminatifs sont les seuls remèdes qui puissent convenir : on donne le petit lait nitré, dans lequel on fait infuser les fleurs de camomille : on prescrit des bouillons de poulet, dans lesquels on fait bouillir des racines de polypode, avec les feuilles de chicorée, l'écorce de citron & quelques semences carminatives. L'ascite se remarque plus rarement dans ce période de la colique de Poitou végétale, que la tympanite commençante ; on ne laisse pas cependant d'en voir quelques exemples, surtout lorsqu'on a affaire à des personnes qui ont bu beaucoup de liqueurs spiritueuses ; l'ascite est alors presque toujours funeste, ainsi que l'a observé feu M. Dubois, après la colique de Poitou minérale : *Qui mortui sunt, hydropici nonulli.* (Voyez sa Thèse sur cette Colique.) Il est essentiel de ne point perdre de vue la maladie primitive, si on veut traiter avec succès celle-ci : les intestins ont été vivement irrités, & ils conservent encore une grande sensibilité ; l'érétisme, à peine cessé, peut revenir, à la moindre occasion. Ce n'est point le cas d'admettre ici cette méthode active & vio-

lente, qui convient aux hydropisies essentielles ; les vomitifs, les purgatifs draſtiques font la base du traitement dans celles-là : ici, ils pourroient renouveler des douleurs qui finiroient bientôt par la gangrene ; les eaux épanchées, exigent, à la vérité, des évacuans ; mais il convient de choisir des hydragogues plus modérés, qu'on répète plus souvent, comme la manne, le syrop de noirprun avec la crême de tarte, & quelques grains de diagrede ou de jalap : *Neque in omnibus hydropicis, (dit Hoffmann de Hydrope,) omniq[ue] tempore opus est draſticas remediis aquarum evaſuationem moliri, sed mitiora interdum, ac leniora in majori paulo dosi exhibere conſultum est quæ eumdem ſapè longèque extiorem praeftant effec- tum.* Je ſçais que M. Notta, dans ses obſer- vations communiquées à M. Bianchi, rap- porte une guérison opérée par le ſecours des émétiques & des purgatifs violens, dans une hydropifie ſurvenue après la colique de Poitou. Pour moi, j'ai vu deux personnes périr de pareilles hydropisies, aussi-tôt après l'usage de quelques ſpécifiques de cette eſpece, adminiſtrés par ces gens à ſcrets, toujours à craindre, & que la crédulité ſeule du vul- gaire ignorant accrédite. Ce n'est pas ſeulement dans l'usage des évacuans que doit conſister le traitement ; il existe des obſtruc- tions dans les glandes du mésentere ; la bile

ne coule pas librement; sa sécrétion est en partie interceptée: on doit donc employer les apéritifs, & les choisir parmi les diurétiques, afin de rétablir le cours des urines, & de détourner, par la voie des reins, les sérosités épanchées. Rien n'est plus propre à remplir ces indications, que les succs dépurés de cerfeuil, de fumeterre, de pariétaire, de pissenlit & de chicorée avec la crème de tartre, & le syrop des cinq racines apéritives: il est bon d'y joindre, tous les deux jours, le syrop de noirprun: je me suis servi, avec succès, de cette méthode. Lorsque le volume du bas-ventre est diminué, qu'il n'y a plus aucune fluctuation sensible, & que les urines coulent assez copieusement, il est nécessaire de se servir des toniques, afin de rétablir le ressort des vaisseaux absorbans, & des viscères du bas-ventre: le vin d'absynthe ou de genièvre, lessivé sur les cendres de genêt, satisfait parfaitement à cette indication essentielle: si on la perd de vue, la curaison est seulement palliative; & la maladie qu'on croyoit dissipée, ne tarde pas à récidiver, sans espoir de guérison: *Hydrops qui medicinæ concedit, ac revenit desperatus.* (Hipp. Coac. ij, édit. de Durét, pag. 342.)

Quoique la manie & la perte de mémoire soient, des symptômes de la colique de Poitou, ceux qu'on observe le moins, cependant

on voit quelquefois l'un & l'autre : la manie n'est point alors une fureur qui oblige d'employer les châtimens, les chaînes, &c. ; c'est plutôt une espece d'imbécillité, qui n'ôte rien de la docilité des malades. Rire à tout propos, agir sans réflexion, parler sans suite, ce sont les seules actions déréglées qu'on leur voit faire ; jamais aucune menace, aucun geste, aucune action de colere ni de fureur. Cette manie se rencontre, sur-tout, lorsque dans les premiers périodes de la maladie, il y a eu des convulsions épileptiques ; l'intégrité des fonctions du *sensorium commune* se dérange ; les douleurs vives ont épuisé le fluide nerveux ; la dure-mère se ressent de l'atonie générale. On peut comparer cette espece de manie à celle dont parlent Sydenham & Boerhaave, qui succède aux fièvres intermittentes longues & opiniâtres. Les saignées, les purgatifs ne sont point ici les remedes indiqués ; leur usage deviendroit même plus nuisible qu'avantageux ; ce seroit ajouter de nouvelles forces à la maladie ; les toniques & les nervins céphaliques sont les seuls remedes dont on puisse bien espérer. On prescrit, avec succès, le nître joint avec le camphre ; de maniere que la quantité du premier soit au moins decuple de l'autre. La liqueur minérale anodine d'Hoffmann, les infusions céphaliques des fleurs de tilleul,

de stæchas & de mélisse, nous ont réussi parfaitement ; un régime analeptique & restaurant a souvent suffi seul, Avec le tems, les fibres du cerveau reprennent leur état naturel, l'imagination se rectifie, le jugement reparoît ; on ne s'apperçoit plus d'aucunes extravagances dans les idées, ni de fausseté dans le raisonnement ; la perte de mémoire est quelquefois la seule cause d'une imbécillité apparente. Nous en avons rapporté un exemple, en parlant de ce symptome, dans une autre occasion ; elle n'exige point de remedes différens de ceux que nous avons indiqués tout-à-l'heure. Le malade qui fait le sujet de l'observation citée, étoit fort âgé ; pendant plufieurs jours, il avoit été dans un coma profond ; les infusions céphaliques lui firent un bien infini, mais sur-tout la poudre de Zell. Comme je craignois quelque ramollissement dans les fibres du cerveau, par une infiltration de sérosités, il fut purgé plufieurs fois avec l'agaric ; dans huit ou dix jours, la mémoire revint par degrés, au point qu'il jouit encore aujourd'hui, quoiqu'âgé de soixante & douze à quinze ans, de toute sa présence d'esprit.

Le plus grand peut-être de tous les malheurs menace les personnes qui ont éprouvé des récidives fréquentes de cette maladie, lorsqu'elle est accompagnée de convulsions épileptiques, comme il n'arrive que trop

ouvent. Il y a fort à apprêhender que l'épilepsie n'y succède ; la disposition naturelle des fibres du cerveau s'altere ; le vice qui l'affecte est souvent incurable , & l'impression qui lui est communiquée , ne peut se détruire ; l'épilepsie devient alors idiopathique , & souvent même héréditaire ensuite dans les familles. Nous voyons dans ce pays beaucoup plus cette maladie que dans d'autres : peut-être la colique de Poitou qui y est , pour ainsi dire , endémique , en est-elle une cause sensible. Si cette maladie est donc si fâcheuse , si ses suites sont si funestes , ne doit-on pas examiner avec soin les moyens propres à en garantir ? C'est ce que nous allons entreprendre.

S E C T I O N I V .

Curation prophylactique.

La curation prophylactique consiste à prévenir les récidives de cette maladie , lorsqu'on l'a effuyée , & à se garantir de ses attaques , lorsqu'on a eu l'heureux hazard de n'y être pas exposé. L'homme qui jouit d'une santé constante , se fie sur ses propres forces , & croit braver toujours des dangers qu'il a témérairement encourus ; l'homme convalescent oublie bientôt les maux qu'il a soufferts ; si sa santé lui est chère , il écoute encore davantage sa sensualité ; il est bon

cependant de craindre le danger pour sçavoir l'éviter. Celui qui se croiroit invulnérable, hazarderoit trop pour ne pas user bientôt sa vie, & en la perdant, priveroit la société de plus d'avantages, qu'elle ne souffriroit de préjudice des moyens qu'il prendroit pour la conserver : ces moyens doivent être puisés ici dans la connoissance des causes & des principes de la colique de Poitou végétale.

Le cidre est la boisson familière de la plus grande partie de la province dans laquelle cette colique est, pour ainsi dire, endémique. Il est constant, par l'expérience journalière, que les personnes qui n'en boivent point, n'y sont point sujettes : on peut donc inférer de ce fait assuré, que ceux qui viennent d'être récemment attaqués de la colique de Poitou végétale, ne doivent en boire que long-tems après être guéris, & même le quitter entièrement, si les retours de cette maladie sont fréquens. Les forces digestives étant languissantes, une boisson acescente deviendra bientôt acide dans l'estomac, & fera reparoître les accidens : *Constat turbatis coctionibus, omne quod biliosum est in alimentis, in bilem, quod pituitosum in pituitam proprio nisu faceffere, sicque diversa excrementa coacervari juxta diversam non modò visceris concoquentis, sed & materia coquendæ diversitatem.* (Menjot, apud

Bonet. *Thes. præt.*) Le vin de bonne qualité, trempé avec beaucoup d'eau, sera la boisson la plus convenable : je dis le vin de bonne qualité ; car celui qui tourneroit à l'acide, seroit d'aussi mauvaise qualité que le cidre même : *Omne vinolentum*, dit Celse, en parlant de la colique, *sive acidum huic morbo alienum* ; l'eau pure seroit la boisson la plus salutaire ; c'est en effet la plus naturelle, & celle des deux tiers du monde habité. En vain donne-t-on cependant souvent ce conseil ; la plupart ne veulent point s'y rendre ; l'estomac même quelquefois ne peut s'accommoder de l'eau pure : il est possible d'y suppléer, en donnant une infusion légère de cannelle ou de coriandre pour boisson ; cette liqueur n'a rien de désagréable au goût, & est d'ailleurs stomachique. Il n'est pas rare de trouver des personnes assez opiniâtres pour vouloir continuer à boire du cidre. Il est du ressort de la médecine, & il appartient à un médecin, d'indiquer les moyens & les précautions qu'elles doivent prendre pour en éviter les pernicieux effets, & se préserver des maux auxquels leur entêtement les expose. Il convient de faire plus d'attention, qu'on n'en a ordinairement, à la façon des cidres. Les pommes seront choisies d'un bon terroir, & dont la qualité du fruit sera connue ; les meilleures espèces seront triées, la ven-

dange n'en sera faite que dans leur parfaite maturité. Dès que les cidres commenceront à fermenter, il sera bon d'y mêler, à titre de correctif, quelque plante amère, comme l'absinthe, la centaurée, de la même manière qu'on le pratique en quelques endroits, à l'égard de la bière. On n'ignore pas, dans le pays, que les cidres amers, qui ont du corps, sont moins sujets à donner la colique, que des cidres doux & délicats. Si on n'a point les attentions dont on vient de parler, on aura au moins celle de ne les boire que dans leur nouveauté, lorsque la fermentation est complète; dès qu'elle sera finie, ils ne doivent point être laissés dans de grands tonneaux, mais tirés en bouteilles, afin qu'ils se conservent mieux. Les cidres renfermés dans des tonneaux presque vides, ainsi que ceux qui ont été transvasés & mélangés, ne manquent guères de donner la colique aux personnes qui y sont sujettes; elles l'évitent rarement, lorsqu'elles boivent successivement plusieurs espèces de cidres; elles sont, dans le même cas, lorsqu'elles le boivent chaud, ou étant fort échauffées: dans le premier cas, le cidre est déjà un peu aigri, à l'aide de la chaleur extérieure; dans le second, la chaleur interne de l'estomac lui communique bientôt la même qualité. L'intempérance & l'ivrognerie sont des excès toujours nuisibles, mais

spécialement dans ce cas-ci : après des débauches suivies de cidre , la colique végétale est inévitable : *Si quæ intemperantia subest, (dit Celse ,) durior est in potionē quām in escā.*

Comme le siège de la maladie a été dans les organes de la digestion , les alimens qu'on permettra , seront legers & faciles à digérer ; le bouillon fera d'abord la seule nourriture des malades ; on leur donnera ensuite des soupes , dont on augmentera peu-à-peu la quantité : *Et videndum quibus semel aut bis , & plura vel pauciora & per partes offerri conducat.* (Hipp.) Sans une exactitude scrupuleuse dans le régime , les récidives sont à craindre. Sydenham nous avertit que les moindres erreurs dans la diète renouvellement la colique : il faut être en garde contre toutes especes d'alimens qui pourroient , soit par leur quantité , soit par leur qualité , rappeller les accidens : *Nam post dolorum acerbitatem , (dit Charles Pilon , pag. 311 ,) ventriculus omnino segnis est , & sui immemor officii.* A mesure que les forces reviennent , & que l'estomac est en état de supporter des alimens plus forts , on diminue dans la même proportion la sévérité de la diète , se proposant toujours pour règle cet Aphorisme d'Hippocrate : *Quæ longo extenuantur tempore corpora lentè reficere oportet ;* & cette autre maxime de Celse : *Imbe-*

cillis hominibus rebus infirmissimis opus est, mediocriter fermos, media materia optimè sustinet; les alimens doivent être bien nourrissans sous un petit volume. Ceux qui sont sujets à cette colique, quoique d'ailleurs en bonne santé, doivent être également circonspects dans le régime; ils ne se surchargeront point d'une grande quantité d'alimens; qu'ils évitent sur-tout avec soin ceux qui, contenant beaucoup d'air, sont capables de donner beaucoup de vents, comme les fruits, les légumes, &c. La précaution de ne point faire rechauffer les mets, à différentes reprises, dans des vaisseaux de cuivre, est très-sage, dans la crainte qu'ils n'en fassent quelque légère dissolution. L'ordre dans les repas doit être encore de quelque considération; il sera régulier, autant qu'il sera possible, à moins qu'on ne soit obligé de sacrifier quelque chose à une habitude contraire: *Concedendum est aliquid consuetudini.*

Quand les malades commencent à jouir d'une convalescence un peu assurée, pour l'accélérer, on leur fait prendre l'air de la campagne, beaucoup plus salutaire que celui des villes remplies, malgré l'avantage de leur situation, des vapeurs & des exhalaisons qui émanent des boutiques des artisans, de la transpiration des habitans & des animaux domestiques, des immondices des

tues, &c. Le grand air leur est toujours favorable; la sérénité se répand dans l'ame, avec celle de l'atmosphère; l'agilité s'augmente, & l'appétit renait; la transpiration, dont on connoît toute l'importance, devient plus libre. Un air pluvieux & nébuleux; une constitution de l'atmosphère chaude & humide, telle que les vents du midi l'amenent, anéantit les forces, & fait perdre l'appétit; les douleurs qu'on ressentoit à peine dans les membres, se réveillent; la transpiration s'intercepte; l'esprit, comme le corps, se ressent des impressions nouvelles de cet air extérieur; nos sens semblent s'appesantir; la tristesse s'empare de l'ame: *Qualis inspiratur aër ac circumfusus transpiratur, tales omnino sunt mortalium spiritus atque humores; ex aëre quidem caliginoso, caliginosi, ex nebuloso, nebulosi, ex sereno cælo, puri ac tenues proptereaque salubres.* (Duret, p. 147.) L'air de la nuit est toujours fort contraire, non seulement aux personnes qui sont convalescentes de cette maladie, mais encore à celles qui y sont sujettes; le froid & l'humidité en sont souvent des causes déterminantes. Il est donc à propos de prendre toutes les précautions possibles pour s'en défendre: on se garantira sur-tout du froid des pieds; on ne sera point vêtu à la legere, & on se trouvera très-bien de porter des

234 MÉTHODE CURATIVE
chemises de flanelle immédiatement sur la
peau.

Il est encore intéressant, dans la méthode prophylactique, de porter son attention sur le choix du lieu que doivent habiter les personnes convalescentes de la colique de Poitou, & celles qui y sont sujettes ; elles ne doivent point choisir des maisons entourées de bois, environnées d'eaux croupissantes, ou situées dans des marais ; les vapeurs, qui s'élèvent, en grande quantité, de ces lieux toujours humides, rendent l'air mal-faisant & nuisible à la liberté de la transpiration : les maisons qu'elles habiteront, seront situées dans un terrain élevé, ou dans des plaines peu couvertes, pour y jouir d'un ciel pur & favorable. Les appartemens souterreins & humides ne peuvent leur convenir ; les domestiques demeureront fort peu temps, après leurs repas, dans les cuisines où régne souvent un atmosphère cuivreux ; ils iront en plein air ou ailleurs, s'occuper utilement ; les cuisines seront grandes, spacieuses & bien aérées ; on en ouvrira souvent les fenêtres, afin d'y établir un courant d'air toujours nouveau, pour emporter les vapeurs qui y sont répandues ; elles cesseront d'être aussi mal-faisantes, lorsqu'on quittera les vaisseaux de cuivre, & qu'on y en substituera de fer, de terre, &c.

Rien n'est si favorable dans les maladies chroniques, & sur-tout dans celles du bas-ventre, que l'exercice, soit à pied, soit à cheval, dans une campagne agréable où on respire un air pur ; on en sent tous les avantages dans la convalescence de la colique de Poitou ; l'exercice à cheval doit être préféré à tous les autres ; les légères secousses qu'il excite, portent leur action sur les viscères du bas-ventre, dont elles réveillent les oscillations languissantes ; les digestions se perfectionnent ; les embarras des viscères se dissipent, & le mouvement des membres paralytiques se rétablit insensiblement. Sydenham regardoit ce genre d'exercice si essentiel, qu'il le conseilla comme un dernier remède à un de ses voisins, dont la colique avoit résisté à toutes sortes de médicaments. Ce malade s'en trouva si bien, qu'il fut bientôt entièrement guéri.

C'est dans l'exercice & le travail, que ceux qui sont sujets à cette colique, en trouveront le préservatif assuré. Les gens de la campagne, laborieux, en sont rarement attaqués ; la bonne santé, dont ils jouissent, les dédommage de leurs peines. Chez eux, la vie est sobre & frugale ; l'appétit est le meilleur affaiblissement de leurs mets ; s'ils sont grossiers, les organes de la digestion sont plus robustes ; le travail continual leur rend même les alimens de cette qualité nécessaires,

s'ils boivent des cidres de mauvaise qualité, & qui tournent à l'aigre, leurs humeurs plus alcalescentes sont propres à en prévenir les mauvais effets. La paresse & l'oisiveté des habitans des villes porte l'engourdissement dans toutes les fonctions naturelles ; celles des viscères du bas-ventre ne se font qu'imparfaitement : chez eux, le moindre dérangement altere la santé ; ils n'ont point le plaisir d'en jouir, parce qu'ils connoissent peu de peines. Quoiqu'on condamne ici une vie molle & oisive, on ne conseille point de la changer rapidement en un genre de vie laborieux ; il ne le faut faire, suivant le précepte de Celse, que par degrés : *Neque ex nimio labore subitum otium, neque ex nimio otio subitus labor sine gravi noxā est : ergo cùm quis mutare aliquid volet, paulatim debebit affuescere.*

Toutes les passions nous affectent suivant la diversité de leurs caractères, la différence du tempérament, de l'âge & de l'éducation. Si elles ont un rapport si exact avec notre constitution, elles n'en ont que plus de pouvoir sur nos maladies, qu'elles seules causent souvent & qu'elles entretiennent : *Si quis morbus, (dit Baglivi, pag. 149,) durante animi passione ægrum corripuerit, solet interdum durare quamdiu ipsa animi passio.* La tristesse est, de toutes les passions, celle qui retardé le plus la convalescence de

ceux qui ont eu cette colique : tant qu'elle dure, les sécrétions sont presqu'entièrement suspendues ; les inquiétudes long-tems continuées, affectent si sensiblement le genre nerveux, que la fièvre lente peut y succéder ; les fonctions de tous les viscères du bas-ventre, & spécialement les digestions sont toujours viciées : *Cura visceribus veluti spina est, atque illa pungit.* (Hipp. l. ij, de Morb.) Les personnes convalescentes de la colique ont donc besoin d'amusement, de promenades & de dissipation, qui puissent entretenir chez eux cette tranquillité d'ame qui leur est si nécessaire.

Le sommeil, propre à réparer l'épuisement & à faire succéder l'embonpoint au dépérissement, doit être long, après la maladie en question ; les veilles achemineroient infailliblement au marasme.

Charles Pison, pag. 267 & 268, nous fait voir, par deux exemples sensibles, combien le défaut d'attention dans le régime, nécessaire à cette maladie, la rendoit familiere dans deux couvents où il avoit été appellé. Les bons religieux, dont ils étoient peuplés, y vivoient dans la bonne chére & dans le sein de l'abondance ; ils y buvoient sur-tout beaucoup de vin : *Vicius illorum plenus & liberalis præsertim in meri usu :* ils passoient leur vie dans une molle oisiveté au milieu d'un terrain marécageux, dans

lequel leur couvent étoit situé. Dans un de ces couvents où on croyoit, dit-il, au sortilège, sans doute, plus qu'à la règle, les seuls moines, à qui l'âge & les ordres donnaient plus d'autorité, étoient attaqués de la colique; les novices, plus sobres, parce qu'ils n'avoient encore aucun droit sur la cave, en étoient exempts: *Soli religiosi præsbyteri & sui juris quique lautiore viæ utebantur, ægrotabant; adolescentes quibus parcus aut nullus vini usus concessus effet, prorsus sani degebant.*

L E T T R E

De M. PLANCHON, médecin à Péruwelz en Hainault, conteignant l'histoire de la mort de l'homme qui fait le sujet de l'Observation insérée, pag. 41 du Journal de Juillet de l'année 1763.

Si celui qui a fait le sujet de l'Observation que je donnai sur les effets pernicieux de la jusquiame, s'est relevé du fâcheux état où son imprudence l'avoit plongé, il ne profitâ pas long tems des jours que je pus lui conserver. Sa négligence & son entêtement le firent périr, un an après que je l'eus arraché à la mort.

Il fut attaqué d'une fièvre tierce inter-

mittente. Les premiers jours de Février 1763, je le vis pendant trois jours : j'eus soin de l'évacuer amplement, & de le mettre à l'usage des fébrifuges ; j'avois reconnu des vers, & je voulus que, malgré qu'il parut être guéri, il fit usage des vermifuges. Je n'obtins rien : on me remercia, & il s'opiniâtra à suivre un régime, tel qu'il trouva bon, & gouverna sa convalescence, sans vouloir user des moyens qui pouvoient le mettre à l'abri de toute rechute.

Cette fièvre, causée par une faburre glaieuse des premières voies, & par des vers qui en sont communément le produit, revint après quinze jours de trêve ; mais il ne chercha pas à s'en faire guérir. Il la laissa à elle-même ; & elle continua, jusqu'au moment de sa mort, à être tantôt tierce & tantôt double-tierce.

Il dépérissait journellement ; ses forces l'abandonnoient ; & les alimens qu'il prenoit, bien peu convenables à sa situation, ne réparoient pas ce qu'il perdoit tous les jours. Je ne fus plus consulté jusqu'aux environs du 20 Mars ; alors je trouvai à propos de lui prescrire le *vin amer cathartique*, & *chalybé de Fuller*, pour remplir mes indications. Il n'en fit guères usage ; aussi je n'en pus voir les effets ; cependant, quelques jours avant sa mort, il demanda encore mon avis ; sa fièvre étoit alors double-tierce :

je tâchai de l'engager à prendre le spécifique ; il n'eut pas le tems d'en prendre plus de quatre doses. L'avant-veille de sa mort, des convulsions le saisirent ; elles ne durent que très-peu : de-là, il abandonna les remèdes, qu'il disoit être cause de son mal ; j'eus beau l'en dissuader : il s'obstina à ne rien prendre ; il passa le jour assez tranquillement. Je l'avois prévenu que ces convulsions devoient leur cause à des vers, qu'il falloit détruire ; il n'en eut pas le tems. Le premier d'Avril, vers les quatre heures du matin, il tomba dans une épilepsie décidée ; les symptomes étoient si cruels & si effrayans, quand je le vis, que je le trouvai aux abois. A l'aspect d'un tel spectacle, je décidai qu'il alloit périr : je lui fis administrer les derniers sacremens ; & il mourut dans la violence de l'accès, après avoir lutté contre la mort, pendant cinq heures.

Je fus curieux de chercher, par l'ouverture de son cadavre, si la cause que j'avois reconnue avant sa mort, étoit vraiment telle. En effet, je trouvai l'intestin jéjunum rempli d'une infinité de vers lombricaux, qui vivoient encore, ramassés par pelotons ; cet intestin étoit déjà presque gangrené dans les endroits où les vers séjournoient. Je ne poussai pas plus loin mes recherches ; les autres dérangemens des viscères du bas-ventre étoient l'effet des convulsions : l'estomac étoit

Étoit plein d'une liqueur verdâtre, portâcée ; ce n'étoit qu'une bile dégénérée, telle qu'on en voit souvent dans les affections convulsives.

Devois-je chercher ailleurs la cause de sa mort ? L'irritation que ces vers porterent fut le plexus, ressuscita un mal auquel il avoit failli de succomber, un an auparavant ; c'est ainsi que, par une cause toute opposée à celle qui l'avoit cruellement affailli, l'an passé, il succomba tout-à-coup : le genre nerveux avoit été extrêmement dérangé par les assauts épileptiques que la semence de jusqu'ame avoit causés ; de-là il contracta une disposition au même mal, qui devoit décidément renaître d'abord qu'une cause assez violente agaceroit le système des nerfs. Des vers suffissoient donc pour faire, chez lui, ce que, chez d'autres moins susceptibles, ils n'eussent pas fait. Je rapporterai, à propos de ce fait, ce que l'illustre Van-Swieten nous dit dans ses Commentaires sur les Aphorismes du grand Boerhaave, *cap. de Epilepsid*, pag. 401, tom. 3, §. 1074 : *Verum observatur quod post paroxysmum epilepticum jam sedatum & omnes functiones encephali in integrum restitutas, maneat tamen ejusmodi diathesis, ut renovetur paroxysmus à talibus causis, quæ in aliis hominibus hanc diathesim non habentibus, nihil tale producunt, ira, vanus terror, etiam levis*

crapula & plurima alia epilepticis novum morbi insultum adferunt, uti notum est; superest ergo ut illis hominibus causa proegumenta, sive prædisponens, quæ facit, ut tales homines absente paroxysmo, maneant obnoxii, ut denuò corripiantur epilepsia, si huic causæ latenti & nullo signo se manifestanti, alia causa occasionalis se junxerit.

J'ai rapporté ce passage pour prouver que les vers ont causé le même mal que le poison qu'il prit. Il est au reste à propos de noter qu'il est indubitable qu'il s'est empoisonné, l'an passé; & qu'on ne croie pas que les vers furent encore la cause des maux qu'il souffrit.

Cependant s'il a péri dans ce seul paroxysme, & s'il a résisté à plus de vingt beaucoup plus violens, il est aisé d'en reconnoître la cause. Ce malheureux, exténué par la fièvre tierce, qu'il garda pendant deux mois, rongé par des vers qui consumoient la plus faible partie du peu d'alimens qu'il prenoit, & qui suçoièrent encore le peu de sucs nourriciers, qui lui restoit, étoit tellement réduit, que ses forces étoient perdues. Privé donc de ce baume nourricier, qui fait l'entretien de la vie, & dont la juste distribution & la quantité requise est l'arbitre de la santé, avoit-il encore assez de forces pour soutenir la violence des convulsions? Les

eut-il pu soutenir, l'an passé, si ses forces eussent été aussi ruinées qu'elles étoient, au moment qu'il tomba dans cette épilepsie ? Je dis plus, ces vers n'eussent pas tant irrité le genre nerveux, s'ils avoient trouvé de quoi se nourrir chez lui ; mais ne trouvant point assez de chyle pour se sustenter, ils cherchoient à s'en dédommager, en picotant la surface interne des boyaux où ils nichoient, pour y trouver une nourriture qu'ils ne trouvoient plus dans un corps aussi exténué.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Colique de Peintre ; par M. VAU-
NIER, docteur-régent de la faculté de
médecine à Bourges.*

Je fus appellé, le 29 Mai dernier, pour voir la veuve Boulaud, tapissiere à Bourges. Cette femme, depuis deux mois, éprouvoit une colique habituelle, que je regardai, à ma première visite, comme l'effet d'une assez forte dose d'eau-de-vie allemande, dont cette femme avoit usé, à titre de purgatif. Je conseillai une eau de poulet, pendant huit jouts. Après ce tems écoulé, je revins voir ma malade, que je trouvai plus souffrante. Je prescrivis des remèdes calmatis & anti-spasmodiques, pendant huit

Qij

jours encore ; & au bout de ce tems , retournant , pour la troisieme fois , chez la malade , bien loin de la trouver soulagée , elle me dit que ses douleurs étoient plus violentes , qu'elles se faisoient sentir jusques dans les cuisses & dans les jambes , au point qu'elle ne pouvoit se tenir debout ; dans ce moment , j'eus l'idée de la colique de peintre . Par un détail plus exact que je me fis faire de l'histoïre de cette maladie , j'appris que la malade avoit eu des nausées , que la bouche , sans être décidément mauvaise , portoit un goût douceâtre & désagréable ; ces signes réunis à ce que j'apercevois dans la malade , & à un état presque naturel du pouls , me confirmèrent que j'avois à traiter une colique de peintre ; cependant , comme je ne connoissois cette maladie que par ce qu'en ont écrit différens auteurs , je craignois toujours de me livrer à une opinion trop précipitée . Pour m'assurer davantage dans mon jugement , je demandai à la malade si elle avoit employé des soies neuves : elle me répondit qu'elle en avoit employé pendant trois mois , & cela , tout récemment ; cette réponse jointe à la couleur bleue des soies mises en usage , me firent prendre mon parti , sans scrupule . Pendant un mois environ , je donnai l'émétique à forte dose , & à plusieurs reprises : j'employai les purgatifs , tous les deux jours ; dans les jours

libres, je faisois donner un lavement assez irritant ; tous les soirs, j'ordonnois un bol calmant & narcotique ; j'avois indiqué pour boisson ordinaire, une tisane sudorifique : sur la fin du traitement, je fis mettre en usage les demi-bains avec les plantes aromatiques ; ce dernier moyen, avec les purgatifs donnés de tems en tems, enleva l'enflure & la roideur que les jambes & les cuisses avoient conservées pendant toute la maladie ; la santé, dans ce moment-ci, est parfaitement rétablie. D'après cette Observation, il ne paroît pas qu'il y ait un signe bien pathognomonique de la colique de peintre.

Le traitement a été plus long, dans le cas que je viens d'exposer, qu'il n'a coutume de l'être ; mais n'en trouve-t-on pas la raison en ce que la malade a été fort long-tems sans demander du secours, & en ce que ceux que je conseillai d'abord n'étoient pas appropriés au caractère de la maladie. L'abondante quantité d'huile d'ailleurs, dont la malade avoit usé dans les commencement-s, n'a-t-elle pas servi à retarder l'efficacité de la cure ?

Par cette Observation, on peut voir ce qu'on doit penser de la Méthode de M. de Haen, & de celle de M. Dubois.



LETTRE

De M. MARTIN, principal chirurgien à l'hôpital S. André de Bordeaux, à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, contenant l'histoire d'un Polype de la matrice.

MONSIEUR,

Dans le tems que j'exerçois la chirurgie à Saint-André de Cubzac, gros bourg à trois lieues de Bordeaux, on me fit voir une femme de beaucoup d'embonpoint, âgée de quarante-cinq ans, qui avoit eu plusieurs enfans, & qui avoit toujours été assez heureuse dans ses couches. Elle portoit, depuis cinq années, une tumeur qui sortoit hors du vagin, d'une figure pyriforme, ayant un col très-mol, entouré d'un anneau circulaire, plus éminent dans sa partie antérieure, que dans la postérieure, & autour duquel on promenoit aisément le doigt, sans pouvoir cependant reconnoître le principe du col. L'anneau circulaire étoit libre dans le vagin, débordant un peu son entrée, mais rentrant aisément dans cette gaine, ainsi que la tumeur ; de façon qu'elle ne s'apercevoit plus au dehors, quoique du volume de la tête d'un enfant de six mois ; elle étoit

assez bien contenue par des tampons de lin-
ge ; que la femme introduissoit dans le vagin ,
& qu'elle soutenoit par une espece de T. Par les éclaircissemens que je pris de la ma-
lade , sur le commencement & le progrès
de cette tumeur , j'appris qu'il y avoit dix-
huit ans , qu'elle n'avoit eu d'enfans , lors-
qu'elle commença à s'appercevoir de cette
incommodité ; qu'elle n'avoit pas plus souf-
fert dans son dernier accouchement , que dans
les premiers , & qu'elle avoit été toujours
bien réglée , comme elle l'étoit encore ;
mais , trois ou quatre jours avant de s'ap-
percevoir de la sortie de ce corps extraor-
dinaire , elle avoit eu une perte qui l'avoit
jetée dans une foiblesse extrême. Ce der-
nier accident , & le col de la tumeur , quoi-
que mollet , paroissant avoir une espece de
cavité , me firent prononcer que c'étoit un
polype utérin , qui avoit son attache vers
le col de la matrice , & qui , par son poids ,
avoit déplacé ce viscere , au point de laisser
voir son orifice. Ce fut aussi le sentiment de
M. Gouteyron , maître en chirurgie , & chi-
rurgien en chef de l'hôpital Saint-André de
cette ville , à qui j'eus l'honneur d'écrire
pour demander ses avis. Je lui en proposai
la ligature avec un fil d'argent bien recuit ,
que j'aurois placé , le plus haut qu'il m'au-
roit été possible , du pédicule , & que j'a-
urois serré tous les jours , par degrés. Elle s'y

opposa fortement, m'assurant que ce que je prenois pour un polype, n'étoit autre chose que sa matrice descendue ; elle m'en donnoit pour preuve, la facilité avec laquelle elle la faisoit rentrer, & la contenoit ; cette raison me parut assez plausible, joint à la sensibilité de la tumeur, à la finesse de la membrane qui la recouvroit, à la difficulté d'uriner, lorsque la tumeur étoit dehors, aux tiraillements qu'elle éprouvoit à l'aïne, & dans l'hypogastre, &c. Je crus cependant devoir insister sur le moyen proposé ; mais il ne me fut pas possible de le lui faire accepter.

Au bout d'un an, je fus mandé de nouveau : je trouvai le pédicule de la tumeur si étranglé par son anneau, qu'il ne formoit avec lui qu'un seul corps, que je distinguai seulement par la partie antérieure ; la tumeur avoit considérablement augmenté de volume ; il n'étoit plus question de la faire entrer ; sa figure étoit comme demi-sphérique : au plus léger attouchement, il s'en détachoit des lambeaux considérables ; la mortification étoit enfin si grande, que l'odeur qui en exhaloit, infectoit les personnes qui habitoient la maison. Dans une pareille circonstance, je proposai l'amputation comme l'unique ressource : je crus que, dans ce degré de gangrene, je ne devois guères craindre l'hémorragie ; elle fut en effet très-

peu de chose; la ligature que j'avois appliquée au-dessus de l'endroit où je fis la section, tomba le lendemain; & je ne pus, ce jour, atteindre, avec le doigt indicateur, la partie restante: je fis, dans le vagin, des injections déterfives; il en sortit peu de matière; &, le quatrième jour, il fut propre. L'égout que la nature s'étoit faite par cette tumeur, (il en sortoit continuellement une humeur ichoreuse;) le degré où la mortification étoit portée, me firent craindre un danger pour la répercussion, ou pour une résorption putride. C'est dans ces vues, que je fis deux cauterés à la malade, que je la mis à l'usage des anti-septiques intérieurs, pour éviter quelques dépôts gangreneux, ou fiévres putrides. Le premier accident, malgré mes précautions, arriva sur la partie extérieure de la cuisse droite; la malade en souffrit beaucoup.

Par la dissection de la tumeur que je fis assez exactement, je découvris que ce corps n'étoit qu'un composé de plusieurs couches membraneuses, renfermant une substance adipeuse, qui étoit plus ou moins congelée; ces membranes étoient souvent confondues & liées ensemble par des bandes ligamenteuses & cellulaires: les plus intérieures étoient plus denses que les extérieures, & sembloient former comme un noyau dans la tumeur qui avoit à-peu-près la figure

250 LETTRE SUR UN POLYPE, &c.

d'un cœur. La masse totale pesoit quatre livres moins un quart ; son volume étoit augmenté d'un tiers , du premier jour que je la vis , jusqu'à celui de l'opération.

De cette Observation je crois pouvoir inférer , 1^o que certains polypes utérins peuvent être réduits , ainsi qu'une matrice totalement renversée , lorsqu'ils sont d'un égal volume , & susceptibles de réduction ; 2^o que le polype utérin doit être lié , aussi-tôt qu'il est possible , pour éviter la mortification qui ne manqueroit pas d'arriver ; ce qui pourroit causer les accidens que j'ai dit ; 3^o enfin , quoique le col de la matrice , où l'*os tincæ* ne puisse pas être distingué d'avec un polype utérin , par une continuité apparente de leurs fibres , on ne doit pas prononcer qu'il y a renversement du fond de la matrice ; car je pense que cette maladie , sur-tout celle qui exige l'amputation , est des plus rares (a).

J'ai l'honneur d'être , &c.

(a) *Voyez les observations sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice , &c. par M. Levret , accoucheur de Madame la Dauphine , pag. 26 , 27.*



O B S E R V A T I O N

Sur une Plaie contuse qui s'est terminée par le sphacèle de tout le scrotum ; par M. BAURIENNE, chirurgien en chef des hôpitaux sédentaires de l'armée au haut-Rhin.

Le nommé Pierre Jacque, garçon boucher de l'armée, âgé de quarante-cinq ans, achetant un boeuf à Francfort, & voulant l'examiner, reçut de cet animal des coups de cornes, qui lui firent deux plaies contuses, dont l'une s'étendoit depuis la partie inférieure des os pubis, du côté droit, jusqu'au périné, du même côté ; & l'autre étoit située à la partie supérieure interne de la cuisse gauche ; le blessé tomba à la suite des coups, avec perte de connoissance, & fut transporté chez lui. Il envoya chercher un chirurgien Allemand qui, pensant que c'étoit une plaie des plus simples, se contenta de saigner le blessé une fois, & l'abandonna à son malheureux sort. Au bout de quatre jours, le blessé se voyant sans secours, & à la veille de périr, se fit transporter à l'hôpital royal militaire de cette ville, le 10 Janvier 1763. J'étois à l'hôpital, lorsqu'il arriva : je lui trouvai une fièvre très-considerable, la bouche mauvaise & la langue

chargée ; le bas-ventre étoit météorisé , n'ayant point été à la selle depuis plusieurs jours. Dans l'examen que je fis de ses plaies , je trouvai le scrotum extrêmement tuméfié : les bords de la plaie étoient tombés en gangrene , & j'apperçus que le testicule droit ne recevoit plus de nourriture ; la cuisse gauche étoit gonflée & tendue considérablement ; différentes taches gangreneuses se faisoient appercevoir aux environs de la confusion.

Quoique le pouls fût fort élevé , les forces du malade étoient dans un état de prostration. Je lui fis donner une potion cordiale , afin de ranimer les solides ; ce premier secours donné , j'emportai avec mon bistouri tout ce qui étoit sphacélé de la plaie du scrotum : comme il y a peu d'action organique dans ces parties , je trempai des plumesseaux dans l'eau-de vie camphrée , à laquelle j'ajoûtais du sel ammoniac , & l'appareil fut appliqué , suivant les règles de l'art. Je fis des taillades à la cuisse , pour dégorger & relâcher le tissu des parties , pour ralentir & m'opposer aux progrès de la gangrene ; elle fut pansée comme la plaie du scrotum : je fis arroser souvent les plaies du blessé avec la même liqueur. Le lendemain , je trouvai le blessé en parfaite connoissance ; ses forces étoient ranimées ; il avoit eu des envies de vomir , beaucoup de chaleur à la peau ; le bas-ventre étoit

moins tendu, par le bon effet des lavemens qu'il avoit pris. Comme j'avois lieu de présumer que la fièvre n'étoit pas seulement symptomatique, mais suscitée par les mauvais levains des premières voies, je lui fis prendre une eau de caisse aiguisee avec le tartre-émétique; ce qui le soulagea beaucoup, & remplit les vues que je m'étois proposées. Les jours suivans, je le mis à l'usage d'une legere eau de tamarins; & je lui fis donner plusieurs lavemens pour entretenir la liberté du ventre: il fut mis à une diète très-rigoureuse; ces premiers secours donnés, le blessé se trouva beaucoup soulagé. Le lendemain, au matin, en levant le premier appareil, j'apperçus que le sphacèle avoit continué ses progrès; que tout le scrotum étoit entièrement perdu: je difféquai ces parties, pour m'assurer de l'état des testicules; les ayant mis à découvert, je trouvai le droit tombé en pourriture, & le gauche dans un état à pouvoir être conservé. Après avoir fait un examen scrupuleux, j'importai le testicule droit, en faisant la section du cordon spermatique, près de l'anneau; comme le cordon des vaisseaux spermatiques avoit été contus & mutilé par le coup, que la gangrene avoit fait ses progrès jusqu'auprès de l'anneau, je ne fis point de ligature à l'artere spermatique, présumant bien qu'il n'y auroit point d'hémorra-

gie. Je fus obligé, après cette première opération, d'emporter entièrement tout le scrotum jusqu'au périné; le testicule gauche se trouva à découvert, & dépouillé de ses tuniques communes: je conservai une portion du dartos, du même côté. Le blessé fut pansé avec les anti-septiques, afin de favoriser la chute de plusieurs petits lambeaux qui étoient gangrenés; les compresses furent imbibées de la liqueur ci-dessus: je trouvai la cuisse dans un meilleur état; elle étoit moins tendue & moins gonflée; les plaies furent pansées avec un digestif émollient & anti-putride.

Le troisième jour, la fièvre prit au b'essé; le pouls étoit fort élevé & plein, une grande chaleur à la peau; ce qui me détermina à le faire saigner deux fois, le même jour; la fièvre céda à ce secours & aux lavemens répétés, &c. Cependant le pouls étoit toujours fébrile; ce qui me détermina à lui faire prendre un leger minoratif: l'usage continué d'un bol fébrifuge & anti-septique termina heureusement la fièvre, le dixième jour.

Au quatrième pansement, je vis, avec plaisir, tomber les petits lambeaux gangrenés, dont j'ai parlé; la suppuration commençoit à s'établir, quoiqu'elle fût séreuse. Je continuai les mêmes pansements jusqu'au huitième jour, tems où la suppuration devint

blanche & louable ; le testicule gauche se recouvroit de chairs grenues & vermeilles : je supprimai les premiers médicamens , & je couvris les plumasseaux avec le baume d'Arcæus : la cuisse continua à aller de mieux en mieux ; le gonflement cessa , ainsi que la tension ; & la suppuration devint louable & propre à favoriser la régénération : la guérison en fut prompte.

J'appercevois , de jour en jour , que la plaie du scrotum faisoit des progrès en bien ; la cicatrice commençoit à se faire appercevoir : à chaque pansement , je rapprochois la peau , tant du côté des os pubis , que du périné , afin de favoriser & d'aider la nature à recouvrir le testicule gauche , qui se retiroit chaque jour vers l'anneau. Au bout de deux mois , le blessé fut parfaitement guéri , ayant un scrotum moins étendu que le naturel , mais assez régénéré pour mettre à couvert le testicule gauche , qui s'est trouvé adhérent avec les chairs.

Je ne crois pas qu'il revienne des poils sur ce nouveau scrotum , comme il en est revenu à celui d'un jeune homme , dont M. Quesnay parle (a) , d'après Fabrice de Hilden , qui eut le scrotum entièrement emporté par la morsure d'une chienne en gésine ; celui-ci étoit très-jeune ; & celui

(a) *Traité de la Suppuration* , pag. 317.

qui fait le sujet de cette Observation, étoit d'un certain âge. M. Lerault, médecin de Bréhal, près Grandville, a donné, dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1762, une observation semblable, d'un scrotum entièrement emporté, à la suite d'une gangrene qui avoit pour cause un froissement considérable de cette partie, sur une selle très-dure. Le scrotum régénéré, dit ce médecin, s'est recouvert de poils.

Il faut que les chirurgiens soient bien attentifs, lorsqu'ils emportent un scrotum entièrement sphacélé, de ne point emporter les testicules qui se trouvent souvent confondus avec toutes les parties. Cette remarque est de la dernière conséquence, puisque l'on priveroit un homme de servir à la propagation de son espece; & cela, faute d'avoir bien examiné la maladie.

O B S E R V A T I O N

Sur une Hernie crurale, avec gangrene;
par M. TERLIER, maître en chirurgie,
& lieutenant de M. le premier chirurgien
du Roi, à Martigues.

Les hernies sont ici très-fréquentes. L'abus des danses forcées, & le grand usage de l'huile d'olives, y rendent sujets, plus qu'ailleurs,

leurs, l'un & l'autre sexe. Nos gens de mer sur-tout en sont la plûpart incommodés, par la raison qu'à ces causes générales se joint l'exercice le plus violent des manœuvres, qu'exigent les bâtimens, tant de négoce que de pêche. Dans presque toutes ces manœuvres, les boyaux sont comprimés violemment contre les anneaux; là, ils ne réussissent que trop souvent à rompre ou à entraîner cette digue que la nature a voulu leur opposer.

On fçait combien il importe d'avoir appris à ne pas confondre les hernies proprement dites, ou les tumeurs contre nature, faites au tour du bas-ventre par quelqu'une des parties qui s'en sont échappées, avec celles qui sont produites par des humeurs, & qui, survenant quelquefois en l'endroit des anneaux, peuvent induire en erreur. Les symptomes qui ont coutume d'accompagner celles-là, ainsi que les causes qui y ont donné lieu, suffisent, pour l'ordinaire, à un chirurgien un peu attentif, pour les distinguer de celles-ci, & l'empêcher de tomber dans des méprises qui feroient tort à sa réputation, & pourroient être funestes aux malades.

Les tumeurs qui m'ont paru méritier le plus d'attention, comme étant d'une nature à pouvoir donner lieu à de pareilles méprises, sont celles qui surviennent quelquefois aux plis des aînes ou des cuisses, aux femmes

en couche. Le siége de ces tumeurs, leur forme extérieure, les efforts violens d'un accouchement laborieux, qui ont souvent précédé; tout cela, dis-je, peut rendre ces méprises moins inexcusables, sur-tout si, se trouvant compliquées d'une suppression des lochies, les coliques & le vomissement sont de la partie. J'en ai ouvert plus d'une fois, dans ma pratique, le cas le requérant: je n'en ai jamais vu sortir qu'une humeur laiteuse. triste effet du lait épanché. Les précautions que je prenois, en les ouvrant, & que je ne crois pas inutiles, me font les conseiller aux jeunes chirurgiens, qui pourroient être la dupe du rapport des malades, & de leur trop grande sécurité.

On me pardonnera, si avant de venir à mon Observation, je dis un mot des topiques émolliens, conseillés par les plus grands maîtres, ainsi que des répercussifs, que quelques-uns croient aller aux mêmes fins, par une route toute opposée. Les premiers agissent, en détendant les parties sur lesquelles ils sont appliqués, par tout ce qu'ils contiennent de mucilagineux. On satisfait, par leur application, à la premiere indication qui se présente à remplir, en pareil cas; mais ils peuvent, par l'abus qu'on en fait, occasionner la mortification de la partie. On n'a que trop d'exemples de ce que j'avance. Cette partie a d'ailleurs beaucoup de dispo-

fition à la gangrene ; la chaleur du boyau, la mauvaise qualité des matières qu'il renferme quelquefois, l'obstacle que l'étranglement des anneaux & du péritoine mettent à la libre circulation dans cette partie, par les rameaux mézéraïques ; tout cela joint à une application trop long-tems continuée des topiques émolliens, n'est que trop capable de faire tomber cette partie en pourriture.

Les répercussifs, que je n'ai jamais vu réussir, & qui sont aussi inutiles que les émolliens, lorsqu'avec l'étranglement il y a des adhérences, peuvent être aussi nuisibles, & causer comme eux la gangrene ; ils interceptent la circulation, en crispant les vaisseaux par lesquels elle se fait. Nous en voyons dans tous nos livres des exemples, à l'occasion des érésipeles, sur lesquels on a osé les employer : de plus, s'ils diminuent le volume du sac, ils retrécissent les anneaux. Les répercussifs ne peuvent donc convenir, qu'après la réduction du boyau par le taxis, & ils y sont alors employés utilement.

La nommée Louise Paron, femme de Jérôme Guès, nouvellement mariée, étoit âgée d'environ vingt ans, & enceinte de quatre mois, voulant, en cet état, les derniers jours du mois d'Avril 1752, s'affeoit sur un siége fort bas, elle sentit, au pli de la cuisse gauche, une douleur très-vive, qui

la fit tomber en syncope ; revenant un peu après à elle , & portant alors la main sur la partie douloureuse , elle y sentit , sans se beaucoup effrayer , une tumeur grosse comme une noix : cet accident ne fut suivi , dans les premiers jours , que de colique , auprès du nombril ; mais elle ne l'affecterent pas assez pour lui faire faire des réflexions convenables à son état. Une voisine crut la soulager , en lui faisant , sur ces parties , des embrocations huileuses ; mais comme elles ne réussissoient pas , & qu'elle avoit vu quelques personnes soulagées dans des paroxysmes de colique , au moyen des applications des herbes émollientes , elle ne les épargna pas : le vomissement qui vint à la suite , ne fut regardé par les femmes , que comme un effet simple de la grossesse ; mais les excrémens qui survinrent par cette voie , leur firent enfin ouvrir les yeux , & je fus appellé. C'étoit le cinquième de son accident : je trouvai tout l'appareil de ces bonnes femmes : la tumeur qui fixa d'abord toute mon attention , étoit double de ce qu'elle me disoit avoir été , le premier jour. La fièvre qui étoit de la partie , & la grossesse , me firent demander un médecin qui , ce jour-là & le suivant , fit faire beaucoup de saignées ; de mon côté , je n'oubliai rien pour réduire le boyau ; mais nous étant apperçus , le septième jour , à notre pre-

miere visite, de l'inutilité de tous ces secours, & que le ressort de la partie étoit perdu, quoique les tégumens fussent encore en bon état ; il fut décidé que je ferois incessamment l'ouverture de la partie : je témoignai une forte envie d'être assisté d'un ancien maître en chirurgie, & le sieur Mongin fut appellé. Ce chirurgien aussi recommandable par ses mœurs, que par son savoir en chirurgie, qui rendroit un si grand service à l'humanité, s'il publioit un jour son remede infaillible pour la guérison des charbons, devoit être mon guide.

Notre surprise fut des plus grandes, quand, à l'ouverture de la tumeur, au lieu du boyau, que nous cherchions & que nous croyions gangrené, nous ne trouvâmes que des legers morceaux d'escarre, confondus dans la matiere fécale. La plaie étant bien lavée avec du vin chaud, nous reconnûmes que l'intestin rentré, étoit adhérent au péritoine ; ce qui m'empêcha de dilater l'anneau, comme j'en avois d'abord formé le desslein, dans la vue d'évacuer les matières qui pouvoient s'être épanchées dans la capacité du bas-ventre : j'y suppléai par la situation que je donnai à la malade, & par des injections souvent répétées avec le même vin chaud ; ces injections ressortirent, jusqu'au quatrième jour, un peu chargées de matières puantes, & ne le furent point du

tout par la suite. La fièvre cessa le lendemain de l'ouverture de la tumeur, ainsi que tous les symptomes qui avoient précédé : je ne continuai de faire des injections, que dans la vue de déterger & de consolider l'ulcere du boyau, & aider ainsi la nature qui se seroit peut-être suffi à elle-même. Ces injections étoient faites avec la décoction des plantes vulnérariaires, à laquelle j'ajoûtais une troisième partie d'eau de chaux, les quinze derniers jours du second mois.

Je pansois, le premier mois, trois fois le jour, attendu que, pendant tout ce tems-là, la matiere fécale se partageoit entre l'ouverture que j'avois faite, & l'anus ; elle devenoit cependant moindre par cette première voie, d'un jour à l'autre, & à proportion que la cure avançoit. Les lavemens émoiliens ne furent pas épargnés, à la moindre menace de coliques, qui auroient pu nuire à la cure ou la retarder, c'est-à-dire, toutes les fois qu'il y avoit lieu de craindre que les matieres ne s'endurcissent par leur séjour. J'ai vu sortir, dans le premier mois, par cette plaie, au-dessus de trente vers strongles, fort longs, & de la grosseur du tuyau d'une grosse plume à écrire : ils aimoient mieux passer par-là, que de continuer leur route vers l'anus. On pense bien, qu'avec ces marques de pourriture, les anthelmintiques ne durent pas être épargnés.

je les mêlai, pour en détruire la cause, aux minoratifs souvent réitérés.

Il avoit été prescrit à la malade un régime de vivre, qu'elle méprisa; elle ne put me le cacher long-tems : je m'apperçus un jour de quelques morceaux d'une laitue qu'elle avoit mangée en salade. La crainte d'être découverte dans la suite, servit à lui faire observer depuis, le régime, avec plus d'exactitude, & à avancer la cure. Le boyau me parut devoir être abandonné à lui-même, après deux mois de pansement; de façon que je ne pansai plus que la plaie extérieure, que j'avois voulu entretenir ouverte, autant de tems qu'elle avoit servi d'égout à des matières qu'il auroit été dangereux de laisser s'épancher dans l'intérieur. La malade, qui jouit d'une bonne santé, n'eut plus besoin de mon secours, vers le 25 Juillet, & accoucha heureusement, & à terme, d'une fille qui fut baptisée dans la paroisse de S. Genêt de cette ville.

Il me paroît que dans la présente Observation, le boyau n'étoit que pincé, vu son peu de volume dans le commencement, & la facilité avec laquelle il rentra, au moment qu'il fut dégorgé des matières, que la partie de son diamètre ainsi pincée, renfermoit dans une poche qu'elles avoient formée; que la gangrene & les adhérences

étoient l'effet de l'inflammation qui avoit précédé, & que l'étranglement avoit produite; & qu'enfin il ne s'étoit épanché dans l'intérieur quelque peu de matiere stercale, que parce que la tumeur, qui en étoit remplie, trouvoit un plus grand obstacle, en de-là de l'espace qu'occupoit le sac herniaire, avant son ouverture, que vers l'intérieur, dont l'entrée étoit devenue libre par la rentrée du sac.

O B S E R V A T I O N

Sur un Agneau monstrueux; par M. BOURGEOIS, chirurgien à Amiens.

Le 7 Février 1761, je fus prié, avec M. Pailart, mon confrere, de faire la dissection d'un agneau mâle & monstrueux, né deux jours avant, & mort peu de tems après sa naissance; j'y procédai, en présence de M. de Robecourt, docteur en médecine agrégé au collége des médecins de cette ville, & de plusieurs autres personnes notables.

Cet animal avoit la tête conformée à l'ordinaire, excepté qu'elle portoit quatre oreilles, dont deux étoient en leur situation naturelle, les deux autres étoient jointes

ensemble , & situées sur le milieu de l'os occipital ; les conduits cartilagineux de ces dernières ne passoient pas la face externe de l'os. Le col étoit double & intimement adhérent l'un à l'autre ; l'épine étoit aussi double, depuis l'occipital jusqu'aux bouts des deux queues ; les côtes s'articuloient aux vertèbres dorsales de la façon ordinaire , & chacune des vraies formoit un quart de cercle & se joignoit ensuite à deux sternum. Le tronc étoit pareillement double & adhérent l'un à l'autre jusqu'à l'ombilic ; le reste de chaque tronc qui formoit deux croupes , étoit séparé de l'autre , depuis l'ombilic jusqu'aux bouts des deux queues. Cet animal avoit quatre extrémités supérieures & quatre inférieures , ou , pour mieux dire , quatre pattes de devant & quatre de derrière.

Après l'avoir dépouillé de sa peau , je fis l'ouverture du bas-ventre : j'y trouvai deux veines ombilicales , que je suivis depuis le nombril jusqu'aux sinus des veines-portes de deux foies , lesquels étoient situés dans les deux hypocondres ; toutes les autres parties contenues dans cette cavité , étoient doubles , à l'exception de l'estomac & du canal intestinal , dont la longueur ne répondoit pas , à beaucoup près , à la grosseur de l'animal ; ce canal se terminoit par deux

rectum, qui finissoient sous chaque queue : les organes de la génération étoient aussi doubles ; ayant ensuite ouvert les deux poitrines, & levé les deux sternum, je trouvai dans chacune un cœur & ses vaisseaux, le poumon & le thymus ; après quoi, je sciai le crâne : j'y trouvai les meninges, le cerveau & le cervelet dans leur situation & conformation naturelle, excepté que la moëlle allongée se divisoit en deux, pour aller former deux moëlles épinières, en passant par deux trous occipitaux, lesquels étoient séparés l'un de l'autre par une crête osseuse & saillante en dedans du crâne.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

ANNÉE 1724.

HIVER. L'hiver fut chaud & humide ; malgré cela, les petites véroles furent beaucoup moins fréquentes & moins dangereuses ; cependant on observa, dans plusieurs malades, qu'il se faisoit une nouvelle éruption vers le six de la maladie ; ce qui n'étoit

SUR LES MALADIES ÉPIDEM. 267
cependant accompagné généralement d'aucun fâcheux accident.

La constitution de l'air, peu ordinaire dans cette saison, produisit beaucoup d'affections soporeuses, la plupart suivies de la mort, de pesanteurs de tête, & d'apoplexies presque toujours mortelles ; cela dépendoit vraisemblablement de la dilatation des humeurs, occasionnée par la chaleur, & du ressort des vaisseaux affoibli, par l'humidité extrême qui régnoit alors.

PRINTEMPS. Il y eut, au commencement, & pendant le cours de cette saison, des fièvres malignes & des petites véroles ; ces maladies cesserent à la fin du printemps ; les petites véroles furent généralement peu fâcheuses, sur-tout parmi le peuple.

ÉTÉ. La saison commença par des chaleurs très-vives, sans cependant qu'on vit beaucoup de malades ; elles furent interrompues tout-à-coup, & suivies d'un froid qui parut encore plus grand, par rapport aux chaleurs qui avoient précédé ; alors commencèrent à régner des fièvres malignes, dont les commencemens paroissoient peu dangereux. Il y avoit deux redoublemens par jour, & l'on observoit constamment que l'un étoit plus fort que l'autre ; la tête étoit libre : cet état duroit les deux premiers jours ; les redoublemens venoient régulièrement aux

mêmes heures. Le trois de la maladie, les redoublemens devenoient plus violens : on remarquoit des soubresaults dans les tendons, les malades se plaignoient d'une chaleur importune : effectivement la peau étoit brûlante : il paroiffoit, sur tout le corps, des petites taches rouges, semblables à de legeres morsures de puces. Vers le quatre, les malades étoient tourmentés de nausées; quelques-uns vomissoient, & rendoient, par bas, des matieres bilieuses ; alors il survenoit un délire leger, dont à peine s'appercevoient les assistans ; il n'étoit sensible qu'au médecin intelligent : vers le cinq, les accidens augmentoient, les malades paroiffoient être assoupis, & étoient dans la stupeur, qui continuoit jusqu'à la mort qui arrivoit le 5, le 6 ou le 7 de la maladie, rarement plus tard.

Un homme fort & robuste, nommé *Renaud*, fait un long voyage à pied; les deux derniers jours de son voyage, il est pris de fièvre qui ne l'empêche pas de continuer son chemin. Arrivé à Paris, on le saigne du bras ; il étoit pour lors au troisième jour de sa maladie : le sang qu'on lui tire, étoit très-rouge & fort sec, ce qui est signe d'une grande malignité, comme nous l'avons observé : on réitere la saignée, le soir ; le lendemain, il est saigné du pied ; les accidens augmentent : il survient des vomisse-

mens qui déterminent à faire prendre un purgatif aiguisé de quelques grains de tarterre stibié. Malgré les évacuations abondantes qu'il procure, par haut & par bas, tous les symptômes deviennent plus graves, & le malade périt à la fin du 7. A peine est-il mort, que son corps se couvre de taches pourprées par tout, & l'on est obligé de l'enterrer très-promptement, à cause de la mauvaise odeur qu'il exhale.

Un enfant, âgé de six ans, est pris de la même maladie; ses parens négligent son mal, au point de ne lui faire aucun remede, que de la tisane rafraîchissante & du bouillon. Il périt au même terme que le précédent, tout couvert de pourpre aussi-tôt après sa mort, & exhale une odeur aussi fétide.

La mère de cet enfant est prise de la même fièvre qui, dans le commencement, paroît très-peu de chose. Je suis mandé; & ce que j'avois vu dans plufieurs malades, me fait tout appréhender. Je la fais saigner deux fois du bras; son sang est fort rouge & fort sec: j'ordonne, pour le lendemain, une saignée du pied, à laquelle résistent la malade & les assistans. On fait une consultation le 3, qui décide cette saignée, qui auroit dû être faite la veille: on lui fait prendre un tisane acide, des lavemens, des bouillons legers; la bile couloit abondamment, mais la tête

étoit toujours prise : la malade ne se plaignoit d'aucun mal, & étoit continuellement dans une stupeur qui la rendoit insensible à tout, quoiqu'elle répondît justé aux questions qu'on lui faisoit. Cette situation fit conseiller par les médecins de réitérer la saignée du pied, à laquelle on ne voulut point consentir. Les évacuations continuoient : on se décida, le 5, au matin, de lui faire prendre, en deux verres, une purgation composée de casse, de manne & de trois grains de tartre stibié, pour suppléer, quoique d'une maniere imparfaite, à la saignée à laquelle on s'étoit opposé. Malgré les évacuations abondantes, que produisit cette purgation, les accidens augmenterent au point que la malade pérît le 5, au soir. Son corps fut aussi-tôt couvert de taches pourprées ; & l'odeur en étoit encore plus forte, que celle des deux précédens.

La cause de la mort de *Renaud* & de cette femme doit être attribuée au défaut de saignées, & dans *Renaud*, au peu d'attention qu'il fit à sa maladie, les deux premiers jours qu'il en fut attaqué.

L'ouverture du cadavre d'un nommé *Barbot*, qui mourut de cette maladie, confirme ce que nous venons de dire sur la cause de la mort de ceux qui périrent alors. Les poumons étoient adhérens à la plévre,

gorgés de sang & de pus : le cœur étoit d'une consistance plus molle ; l'estomac & les intestins étoient sains ; le foie & les reins étoient enflammés ; la dure & la pie-mère étoient dans l'état d'inflammation ; les vaisseaux sanguins de ces membranes, & ceux du cerveau étoient fort dilatés : il y avoit dans la tête épanchement de sang & de sérosité sanguinolente.

Par cette raison, aucun de ceux que l'on saigna trop peu ou trop lentement, ne se tira d'affaire. Le traitement seul, qui réussit constamment, fut de saigner promptement & plusieurs fois, en proportion cependant des forces & du tempérament, d'employer des tisanes acidules, & donner le tartre stibié, à petite dose, dans un grand volume d'eau.

Un nommé *Arangot*, âgé de 40 ans, fut pris des mêmes accidens, dont il a été fait mention. Ils paroissoient legers aux assistans ; mais la mort de plusieurs personnes attaquées de la même maladie, les détermina à me faire venir dès le commencement. Je fis saigner le malade trois fois du bras, dans le premier jour ; du pied, le second jour, au matin : on lui donnoit pour tisane de l'eau de chiendent & de réglisse avec le nitre ; toutes les trois heures, un verre d'eau de caffé & de tamarins, aiguiseé de trois grains de tartre stibié, par pinte ; & trois

fois par jour, un lavement d'eau de son &c de graine de lin. Il rendit beaucoup de matières, mais il étoit dans une foibleesse extrême : de plus, il lui prenoit tous les jours un redoublement précédé de frisson léger ; ce qui me détermina à lui faire prendre, dès le 6 de sa maladie, toutes les trois heures, jour & nuit, un gros d'un opiat composé d'un once de quinquina, d'un gros de rhubarbe, d'un demi-gros de jalap, d'un gros de sel de nître, & d'un demi-gros de sel ammoniac ; le tout incorporé dans suffisante quantité de syrop d'absinthe : cet opiat fit rendre beaucoup au malade par les selles, les urines & les sueurs. On ne discontinua point pour cela les autres remèdes ; on diminua seulement la quantité d'eau de cassé aiguiseé ; ce traitement continué pendant quinze jours, guérit entièrement le malade, qui cependant fut peu exact sur le régime.

AUTOMNE. Les fièvres malignes diminuerent de violence ; elles furent cependant encore meurtrieres, sur-tout dans les environs de Paris, par rapport à l'ignorance de ceux qui en prenoient soin. Elles avoient le caractère de fièvre double tierce ; aussi vit-on réussir constamment le quinquina donné avec les purgatifs, après avoir désempli les vaisseaux par les saignées, les vomitifs & les purgatifs.

Cette même fièvre attaqua particulièrement

ment les femmes en couche ; qui en furent souvent les victimes , sans qu'il fût possible de donner de raisons de cette épidémie. La plus grande partie de celles qui furent attaquées de cette maladie analogue à celle dont nous avons parlé , l'été de 1723 , étoient accouchées à terme , & sans aucun accident : leurs lochies alloient bien ; & néanmoins les unes , dès le troisième jour de la couche ; d'autres , dès le dix-huitième , étoient attaquées de cette fièvre , qui en fit périr un grand nombre.

Par l'ouverture du cadavre , on trouvoit la matrice constamment en bon état , les viscères presque dans l'état naturel , les intestins légèrement enflammés , les vaisseaux sanguins de la tête , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur , fort distendus : les symptômes de la maladie confirmoient ce que l'inspection des cadavres démontroit ; car les malades étoient tourmentées d'épreintes : elles alloient fréquemment à la selle , & rendoient , avec beaucoup de douleur , des matières glaireuses , plus ou moins teintes de sang ; elles avoient , dans l'abord , des élancemens à la tête , qui augmentoient par degrés , donnoient ensuite du transport qui conduissoit à une stupeur suivie presque toujours de la mort. Le traitement qui fut accompagné de plus heureux succès , étoit

274 OBS. SUR LES MALAD. ÉPIDEM;
des saignées faites coup sur coup au bras ;
une tisane laxative, avec deux onces de
manne par pinte, dont on faisoit boire beau-
coup aux malades ; des lavemens d'eau de
fon & de graine de lin souvent répétés : par
ce moyen, les accidens se calmoient ; alors
la bile commençoit à couler, & l'on pres-
crivoit, avec succès, un doux purgatif, dont
il falloit cependant augmenter l'action par
l'addition d'un peu de séné.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
JANVIER 1764.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 8 h. du mat.	À 2 h. du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lîq.	À midi, pouc. lîq.	Le soir, pouc. lîq.
1	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
2	4 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	27 10	27 8 $\frac{1}{4}$
3	6 $\frac{1}{4}$	6	2	27 9	27 11	28 4 $\frac{1}{4}$
4	0	6	2	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
5	2	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	27 11 $\frac{1}{4}$
6	5 $\frac{1}{4}$	7	7 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
7	7 $\frac{1}{2}$	9	7 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
8	6 $\frac{1}{4}$	8	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
9	6 $\frac{1}{2}$	9	8	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
10	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
11	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$
12	0 1 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
13	1 $\frac{1}{4}$	5	5 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	27 10 $\frac{1}{2}$
14	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
15	3 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	2	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
16	2 $\frac{1}{4}$	5	3 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
17	3	6	5 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
18	5	8	5 $\frac{1}{4}$	27 3	27 4	27 3 $\frac{1}{4}$
19	3 $\frac{1}{2}$	7	4	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{4}$	27 3 $\frac{1}{2}$
20	3 $\frac{1}{2}$	7	2 $\frac{1}{2}$	27 4	27 5	27 7 $\frac{1}{2}$
21	3 $\frac{1}{2}$	6	2	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$	28
22	0	5	3	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	27 11 $\frac{1}{4}$
23	4 $\frac{1}{2}$	8	6 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	28
24	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	4	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
25	4	7	5	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3
26	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
27	4 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{2}$	28	27 11	27 9 $\frac{1}{4}$
28	8 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 6	27 4 $\frac{1}{2}$	27 7
29	3 $\frac{1}{4}$	7	4 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11
30	2	6 $\frac{1}{4}$	5	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
31	6	9	3	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$	27 3

ETAT DU CIEL.

jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. couvert. pet. pluie.	O. couvert.	Couvert.
2	S-O. nuages.	S-O. couv. ond. nuag.	Couvert. v.
3	O-N-O. v. couv. beau.	N-O. b. v. serein.	Serein.
4	O-N-O. b.	O-N-O. b.	Couvert.
5	S-S-E. couv. pluie.	S-S-E. couv.	Couvert.
6	S. couvert.	S. v. couv. pluie.	Couvert.
7	S. couvert.	S. couv. pl.	Couvert.
8	O-S-O. nua. couv.	O-S-O. cou.	Couvert.
9	S. couv. pl.	S. pluie.	Couvert.
10	S. pl. cont.	S S-O. pluie. cont. gr. v.	Couv. gr. v.
11	N - O. couv.	N - N - O. b. serein.	Serein.
12	N-E. serein.	S E. beau.	Couvert.
13	S. brouillard. couv.	S. couv. v. br.	Vent. br.
14	S. pl. nuag.	S. O. couv.	Beau.
15	S - O. beau. nuag.	S - O. b. fer.	Serein.
16	S-O. b. cou.	S-O. couv.	Couvert.
17	S. couv.	S. couv. pl. gr. vent.	Gr. v. couv.
18	S-O. gr. v. b. forte ond.	S - O. gr. v. couv. nuag.	Gr. v. nuag.
19	S-O. vent. b. nuag.	O. v. nuag.	Couvert.
20	O. couv. b.	O. b. ondée.	Nuages.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
21	O.N.O.cou. pet. pl.	O.N.O.cou.	Nuages.
22	S. beau.	S. beau.	Couv. pl.
23	S. pl. nuag.	S. couv. pl.	Couvert.
24	N. couv. leg. brouill.	N. couv.	Couvert.
25	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
26	S-O. brouil. couv.	S-O. couv. ondées.	Couvert.
27	S.O. pl. cont.	S-O. couv.	Couv. pl.
28	S.O. gr. v. pl.	S-O. gr. v. ond.	Gr. v. nu ag.
29	O - S - O. v. nuag.	S - O. nuag. ond.	Nuages.
30	O - S - O. b. nuag.	S - O. nuag. vent. br.	Gr. vent. pl.
31	O-S-O. nua. forte ond.	O. nua. ond.	Gr. v. nuag. ondées.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{4}$ degré au-dessous de ce même terme: la différence entre ces deux points est de $11\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est d'un pouce $2\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.
1 fois du N-E.

S iiij.

Le vent a soufflé 1 fois du S S-E.
 9 fois du S.
 1 fois du S-S-O.
 11 fois du S-O.
 4 fois de l'O-S-O.
 5 fois de l'O.
 3 fois de l'O-N-O.
 2 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours beau.
 4 jours serein.
 13 jours des nuages.
 26 jours couvert.
 4 jours du brouillard.
 20 jours de la pluie.
 12 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1764.

Les dévoiements qu'on avoit observés dans le mois précédent, ont duré encore pendant tout celui-ci. On a vu, en outre, beaucoup de catarrhes & de rhumes qui n'ont eu rien de particulier.

On a observé, à la fin du mois, des éré-sipeles, la plupart sans fièvre, qu'on a guéris avec de légers diapnoïques & quelques minoratifs. On a commencé aussi à appercevoir des rhumatismes inflammatoires, qui occupoient quelquefois tout le corps, & dans lesquels, le sang qu'on tiroit aux malades, étoit sec & coïneux. Ils ne cédoient qu'aux saignées répétées dans les premiers jours, aux délayans & aux anti-phlogistiques.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Décembre 1763 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le thermometre n'a été, de tout le mois, observé que deux jours au terme de la congelation, ou un peu au-dessous, à sçavoir, le 6 & le 8 : à la fin du mois, il a été observé, pendant quelques jours, vers le terme de 10 degrés.

Les vents du Sud, qui ont régné presque tout le mois, ont amené beaucoup de pluie, après le 10, sur-tout ; le mercure, dans le barometre, a été cependant observé, plusieurs jours, au-dessus du terme de 28 pouces ; au reste, il y a eu de grandes variations dans le barometre, en des espaces de tems très-courts : le 2, le mercure, au matin, étoit descendu au terme précis de 27 pouces ; &, le soir, il étoit monté à celui de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré, au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27

pouces : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 5 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'E.

8 fois du Sud vers l'E.

9 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'O.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 30 jours de temps couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

8 jours de brouillards.

5 jours de tempête.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Décembre 1763 ; par M. BOUCHER.

Les maladies dominantes de ce mois ont été la petite vérole, la fièvre catarrhale, de gros rhumes, des rhumatismes & des squiancias.

La petite vérole n'étoit pas moins répandue, & guères moins dangereuse, que le mois précédent : elle a paru, dans quelques personnes, compliquée de fièvre double-tierce-continue. J'ai vu, dans un enfant de cinq à six ans, en qui la suppuration des boutons du visage ne s'étoit pas soutenue assez long tems, de nouveaux boutons sortir dans cette partie couverte de croûtes, & suppurer ensuite : l'on m'a rapporté que

cette circonstance avoit été encore observée dans un ou deux autres sujets.

Les rhumes, en général, ont été opiniâtres : la toux, en plusieurs, a été long-tems séche, ou bien les malades n'expectoroient que des matieres crues : la fièvre étoit souvent de la partie ; & pour lors la maladie tenoit de la sausse-pleurésie ou péripneumonie, caractérisée par le point de côté, une oppression plus ou moins considérable, & des filets de sang dans les crachats. Après les saignées proportionnées à l'état du sang & à la pléthora, la cure exigeoit un usage abondant, & suivi de boissons composées avec les pectoraux incisifs & savonneux, & des loochs animés avec le kermès & l'oxymel scillitique.

Les fiévres catarrhales ont souvent pris le caractère & la marche de la fièvre double-tierce - continue. Les squinancies étoient bilieuses dans la plûpart, causées ou entretiennes par un foyer de saburre dans les premières voies : c'est pourquoi les apozèmes faits avec les laxatifs anti-bilieux, ont été employés souvent, avec succès, même dans le commencement de la cure. Il y a eu aussi des fluxions érésipélateuses de même trempe.

Enfin il y a eu encore, ce mois, des fiévres continues, putrides & vermineuses, mais en petite quantité.

PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1765.

L'académie royale de chirurgie propose, pour le Prix de l'année 1765, le sujet suivant :

Déterminer le caractère essentiel des Tumeurs connues sous le nom de Loupes, exposer leurs différences, & quels sont les moyens que la chirurgie doit employer, de préférence, dans chaque espece, & relativement à la partie qu'elles occupent.

Le Prix est une Médaille d'or, de la valeur de cinq cens livres, fondée par M. de la Peyronie.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages ; mais, pour se faire connoître, ils y joindront, à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, qualité, & demeure ; & ce papier ne sera ouvert, qu'en cas que la pièce ait remporté le Prix.

Ils adresseront leurs ouvrages, franc de port, à M. Morand, secrétaire perpétuel

PAR L'ACADEMIE DE CHIR. 283
de l'académie royale de chirurgie, à Paris,
ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes, de quelque qualité &
pays qu'elles soient, pourront aspirer au
Prix; on n'en excepte que les membres de
l'académie.

La Médaille sera délivrée à l'auteur même
qui se sera fait connoître, ou au porteur
d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre
représentant la marque distinctive, & une
copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au der-
nier jour de Décembre 1764, inclusivement;
& l'académie, à son assemblée publi-
que de 1765, qui se tiendra le Jeudi d'a-
près la quinzaine de Pâques, proclamera la
pièce qui aura remporté le Prix.

*L'Académie ayant établi qu'elle donne-
roit, tous les ans, sur les fonds qui lui ont été
légués par M. DE LA PEYRONIE, une
Médaille d'or de deux cent livres, à celui
des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non
membres de l'Académie, qui l'aura mérité
par un ouvrage sur quelque matière de chi-
rurgie que ce soit, au choix de l'auteur; elle
l'adjudiquera à celui qui aura envoyé le meilleur
ouvrage, dans le courant de l'année 1764.
Ce Prix d'émulation sera proclamé le jour
de la séance publique.*

Le même jour, elle distribuera cinq Mé-

dailles d'or de cent francs chacune, à cinq chirurgiens, soit académiciens de la classe des Libres, soit simplement Régnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année 1764, un Mémoire, ou trois Observations intéressantes.

P R I X P R O P O S É

*Par la Société royale d'Agriculture de Paris,
pour l'année 1764.*

Plusieurs citoyens zélés pour les progrès de l'agriculture, ayant déposé au bureau de la Gazette du Commerce différentes sommes sur lesquelles seroit prélevée celle de *six cent livres*, pour être employée aux Prix dont la société royale d'agriculture choisiroit le sujet ; elle n'a pas cru pouvoir en présenter un plus important à traiter que les Maladies des bestiaux ; en conséquence, elle a arrêté qu'elle adjugeroit un Prix de *six cent livres*, au Mémoire qui donneroit *la description, les causes, les effets & la curation des Maladies épidémiques & contagieuses des bestiaux ; les moyens de les prévenir & d'en empêcher les progrès.*

Il sera proclamé, dans une assemblée de la société, au mois d'Avril 1765.

Les pièces qui seront envoyées pour concourir, doivent être remises, avant le premier Janvier 1765, à M. de Palerne, secrétaire perpétuel de la société; autrement elles seront rejettées.

Les auteurs ne mettront point leurs noms sur leurs ouvrages, mais dans un paquet cacheté, portant un numéro pareil à celui de la pièce, avec une même devise sur l'un & sur l'autre; ces paquets ne seront ouverts, qu'après le jugement du Prix.

Toutes personnes seront admises à concourir, à l'exception des membres & associés qui composent la société royale d'agriculture de Paris: les pièces seront adressées à M. de Sauvigny, conseiller d'état, intendant de la généralité de Paris, qui fera passer aux auteurs les récépissés du secrétaire de la société; le secrétaire délivrera le Prix à celui qui lui représentera le récépissé de la pièce couronnée; il n'y aura point d'autre formalité.



AVIS.

M. *Buchoz*, médecin ordinaire du roi de Pologne, docteur agrégé au collège royal des médecins de Nanci, dont nous avons annoncé l'histoire des Plantes de la Lorraine, pag. 190 du XVIII^e volume de notre Journal, donne avis aux cultivateurs, que le but qu'il s'est proposé dans cet ouvrage, n'est pas uniquement borné à la médecine, mais qu'il s'étend encore à l'agriculture & aux différentes branches de l'oeconomie. Il invite, en conséquence, les seigneurs, les curés & autres personnes qui s'occupent de l'agriculture & du jardinage, de lui communiquer toutes les nouvelles découvertes qu'ils pourroient faire sur cette partie, & d'y joindre leurs observations. Il promet d'en faire usage dans son Traité. Nous faissons cette occasion, pour corriger une faute d'impression qui nous a échappé dans l'annonce que nous avons faite de cet ouvrage. C'est en vingt volumes, & non pas en quarante, comme on le lit en cet endroit, qu'il est divisé. La Souscription sera de 60 livres, pendant l'année 1764, & de 72 livres, les années suivantes. On pourra adresser les observations, franches de port, à l'auteur lui-même, à Nanci, grande rue Vieille-Ville.

LIVRES NOUVEAUX.

Examen de l'Inoculation, par un médecin de la faculté de Paris, (M. *Dorigny.*) A Londres ; & se trouve à Paris, chez *Deffain junior*, 1764, *in-12.* Prix broché 36 sols.

Réflexions générales sur l'île de Minorque, sur son climat, sur la maniere de vivre de ses habitans, & sur les maladies qui y régnent; par M. *Claude-François Pafferat de la Chapelle*, conseiller du roi, médecin ci-devant de l'armée de France, dans cette île, associé correspondant de la société royale des sciences de Montpellier. A Paris, chez la veuve *D'Houry*, 1764, *in-12.*



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Manuel de Chymie de M. Baumé.</i>	Page 195
<i>Suite de la Méthode curative de la Colique de Poitou végétale.</i> Par M. Bonté, médecin.	204
<i>Lettre de M. Flanchon, méd. contenant l'histoire d'un homme mort d'une Maladie vermineuse.</i>	238
<i>Observation sur une Colique de peintre.</i> Par M. Vau-nier, méd.	234
<i>Histoire d'un Polype de la matrice.</i> Par M. Martin, chir.	246
<i>Observation sur une Plaie contuse, avec gangrene de tout le scrotum.</i> Par M. Bourienne, chirurg.	250
— <i>Sur une Hernie crurale, avec gangrene.</i> Par M. Tet-lit, chirurgien.	256
— <i>Sur un Agneau monstrueux.</i> Par M. Bourgeois, chir.	264
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1724.</i>	266
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Janvier 1764.</i>	275
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1764.</i>	278
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Décembre 1763.</i> Par M. Boucher, médecin.	279
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Décembre 1763.</i> Par M. Boucher, médecin.	280
<i>Prix proposé par l'Académie royale de Chirurgie de Paris, pour l'année 1765.</i>	282
<i>Prix proposé par la Société royale d'Agriculture de Paris, pour l'année 1764.</i>	284
<i>Avis.</i>	286
<i>Livres nouveaux.</i>	287

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Mars 1764. A Paris, ce 20 Février 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

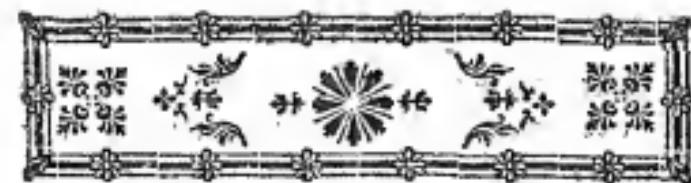
AVRIL 1764.

TOME XX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1764.

EXAMEN

De l'Inoculation ; par un Médecin de la faculté de Paris. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Dessimain junior, 1764, in-12. Prix broché. 1 livre 16 sols.

MONSIEUR DORIGNY annoce, dans une espece d'Introduction, que son but, en composant cet ouvrage, a été d'examiner si les vues que les inoculateurs se sont proposées, ont été remplies, & par-là de décider si l'inoculation doit être admise ou rejetée. Il se plaint que la passion & l'esprit de préjugé ont obscurci cette importante question sur laquelle on n'auroit dû consulter que la raison & les faits. Pour qu'on puisse

Tij

admettre cette pratique, il exige, 1^o qu'elle soit exempte de danger pour ceux qui s'y soumettent, soit dans la petite vérole qui en résulte, soit dans ses suites; 2^o que ceux qui ont été une fois inoculés, soient désormais à l'abri de l'affaut de la petite vérole; 3^o que les inoculés recueillent cet avantage, sans aucun risque ou dommage pour le reste de la société, & singulièrement sans que la contagion se multiplie; ce qui ne pourroit arriver qu'au préjudice du public, & produire un mal général, sous prétexte d'un bien particulier. Ce sont les trois points de vue sous lesquels cet auteur considere l'inoculation; ils font la division de son ouvrage: il examine donc dans la premiere partie, si l'inoculation est exempte de danger pour ceux qui s'y soumettent, soit dans la petite vérole qui en résulte, soit dans ses suites: il subdivise cette premiere partie en quatre articles. Il discute dans le premier, si la petite vérole reçue par l'inoculation forme dans ses divers périodes une maladie sans danger.

Avant d'examiner cette question en elle-même, il a cru devoir constater la nature de la petite vérole, & le genre de traitement qu'elle exige, rechercher d'où dépend le plus ou le moins de gravité dans cette maladie, discuter jusqu'où la disposition du sujet peut y contribuer, & ce que peuvent les préparations sur cette disposition. Pour

démontrer d'abord l'étendue du pouvoir de la nature dans la guérison des maladies aiguës, & que la médecine n'y agit que comme cause seconde. Il suppose, avec la plus faible partie des médecins, qu'il y a dans toutes les fièvres quelque chose d'hétérogène, ou qui s'écarte de l'état de santé, qu'on peut appeler la cause matérielle de la maladie. La santé ne peut être rétablie, que cette matière ne redevienne faible, en s'assimilant aux humeurs du corps, ou qu'elle ne soit chassée par les voies convenables, ce qu'on nomme crise ou décharge critique. Cette crise, ainsi que la coction qui la précède, est uniquement l'ouvrage de la nature, qui seule en règle l'espèce & le temps. Tout se réduit donc, de la part du médecin dans les maladies aiguës, à favoriser la coction & l'expulsion de la matière morbifique, en aidant les efforts de la nature, lorsqu'ils sont favorables, en les augmentant, lorsqu'ils sont trop faibles, ou en les modérant, s'ils sont trop violents. De toutes les maladies aiguës, il n'y en a point où ces règles doivent être plus strictement observées, que dans la petite vérole, maladie doublement critique, selon notre auteur, où l'action de la nature est encore plus caractérisée, où les coctions & les crises sont plus multipliées que par-tout ailleurs. On doit d'autant plus les suivre, ces règles,

qu'on convient généralement qu'on doit regarder la petite vérole comme une maladie griéve & dangereuse en elle-même, & que les opinions ne sont partagées que sur le degré de danger que cette maladie en général entraîne avec elle. Mais, dit notre auteur, c'est qu'il est plus important de déterminer, c'est d'où dépend immédiatement le plus ou le moins de gravité de la petite vérole. Il n'hésite pas de l'attribuer à la disposition où se trouvent les sujets qu'elle attaque; d'où il conclut que c'est essentiellement de la disposition du sujet à inoculer, qu'on doit travailler à s'assurer; ce qui le conduit à examiner les précautions qu'on prend à cet effet. Il prétend qu'elles ne peuvent rien où presque rien sur cette disposition: il se fonde sur l'insuffisance de ces moyens, pour changer les vices du tempérament, & sur l'impossibilité où sont, selon lui, les médecins, de connaître si les sujets qu'ils veulent inoculer, jouissent du degré de santé nécessaire pour assurer le succès de leur opération.

Sentant la foiblesse de ces raisons puisées dans une théorie qu'on peut lui disputer, notre auteur cherché à les appuyer sur l'expérience. Il rapporte, en conséquence, tous les accidens que les partisans ou les ennemis de l'inoculation disent avoir observés dans le cours de la petite vérole artificielle. Mais, comme les inoculateurs, en conve-

nant de bonne foi , que dans quelques cas très-rares la petite vérole artificielle pouvoit être accompagnée d'accidens graves , & même se terminer par la mort , ont prétendu , avec raison , qu'il falloit comparer le petit nombre de ces cas malheureux dans la petite vérole artificielle , avec les malheurs trop multipliés qu'entraîne après soi la petite vérole naturelle , il croit pouvoir les accuser , d'avoir *d'une part , énormément grossi le nombre des morts de la petite vérole naturelle , & de l'autre , d'avoir exténué outre mesure les disgraces de la petite vérole artificielle* ; & pour prouver son accusation , il oppose aux calculs fondés sur les registres mortuaires de Londres , de Breslau , d'Amsterdam , de Stockholm , de Génève , &c. les observations éparées de quelques médecins recueillis par M. de Haen. Qu'on nous permette quelques réflexions , à ce sujet. Il n'est aucun médecin un peu instruit , qui ne convienne qu'e la petite vérole n'a pas une marche égale dans tous les tems , ni dans tous les lieux. Il est des pays où elle est ordinairement si bénigne , qu'il n'en meurt presque personne ; il en est d'autres , au contraire , où elle est si maligne , qu'un grand nombre de ceux qui en sont attaqués , en sont les victimes : d'un autre côté , il régne quelquefois dans les pays où elle est le plus bénigne , des épidémies si meurtrières , qu'elle éteille

le plus grand nombre de ceux qu'elle attaque ; quelquefois , au contraire , dans les pays où elle a coutume d'être le plus dangereuse , il y a des épidémies si bénignes , que presque personne n'en périt. Il résulte de ces observations , qu'il seroit injuste de juger de la bénignité ou de la malignité de la petite vérole dans un pays ou dans un tems , par les observations presque toujours incomplètes d'un médecin particulier , faites dans un autre tems ou dans un autre lieu. Le plus sûr est de s'en rapporter aux registres mortuaires , lorsqu'on en a une suite assez longue , pour pouvoir donner des résultats les plus généraux qu'il est possible. M. Jurin a donc pu conclure , d'après ceux de Londres , qu'un quatorzième des personnes qui mourroient dans les paroisses de cette ville , dont les registres sont compris dans les bills de mortalité , mourroient de la petite vérole ; & que , puisque la moitié des enfans qui naissent , meurent avant d'avoir atteint l'âge de quatre ans , & la plupart avant d'avoir eu la petite vérole , comme le démontrent les mêmes registres , il mourroit un septième de ceux qui sont attaqués de cette maladie , en supposant que le nombre des hommes qui meurent après cet âge , sans avoir eu la petite vérole , est égal à celui des enfans qui périssent de la petite vérole avant l'âge de quatre ans ; il y a , par conséquent , de

l'injustice à le taxer de mauvaise foi, & à l'accuser d'exagérer les dangers de la petite vérole naturelle dans la ville de Londres. Mais quand même la petite vérole ne feroit périr qu'un vingtième de ceux qu'elle attaque, comme le croit M. Dorigny, ce feroit toujours un fléau terrible, dont nous devrions desirer de nous voir délivrés.

Cet auteur n'est pas plus exact dans les preuves qu'il apporte pour étayer le second chef de son accusation, que les *inoculateurs* ont diminué le nombre de ceux qui mourroient de la petite vérole artificielle. Il a recueilli avec soin toutes les morts qu'on a attribuées à l'inoculation; mais il se garde bien de les comparer au nombre de ceux qu'elle a sauvés; ou s'il rapporte le résultat des comparaisons qu'ont faites quelques inoculateurs, il ne cite que les moins favorables; d'un autre côté, il n'hésite pas de mettre sur le compte de la méthode les fautes de quelques téméraires qui, sans talens & sans expérience, se sont ingérés de la pratiquer, & ont même prétendu la perfectionner; bien différent de M. Beer qui convient qu'on ne doit pas imputer à l'art les fautes des artistes. (Voyez l'Extrait de sa Dissertation dans notre Journal du mois de Novembre 1763, pag. 390.) Mais puisqu'il y a eu un très-grand nombre d'inoculateurs, soit en Angleterre, soit en France,

soit dans les autres régions de l'Europe, à qui il n'est péri personne ou presque personne de ceux qu'ils ont inoculés; c'est d'après leurs succès qu'il faut juger de la bonté de la méthode, si l'on veut raisonner conséquemment; & alors on conviendra que si la petite vérole artificielle expose à quelque danger, il est si peu considérable, en comparaison de celui qu'on court, en attendant la petite vérole naturelle, qu'il y a un avantage immense à se faire inoculer; ce qui suffit pour devoir faire adopter cette méthode.

Dans le second article de cette première partie, M. Dorigny examine *si la petite vérole inoculée ne peut pas, après avoir parcouru les périodes ordinaires, laisser aux malades les suites dangereuses que laisse quelquefois la petite vérole naturelle*. Pour décider cette question, il remonte à la cause des reliquats que laisse après elle la petite vérole: il les attribue à une crise imparfaite, & à une dépuration incomplète; ensuite il se demande: La crise peut-elle être plus parfaite, & la dépuration plus complète dans la petite vérole artificielle? Pour se fixer sur ce point, ajoute-t-il, il suffit de comparer les deux espèces de petite vérole dans leurs différens périodes. Dans la petite vérole naturelle, la fièvre qui avoit paru se calmer, se renouvelle assez ordinairement dans l'instant qui précède la suppuration,

& c'est à cette fièvre que M. Dorigny attribue le succès de cette opération ; en conséquence, bien loin de regarder comme un avantage l'absence de la fièvre secondaire, (qu'il paraît confondre avec la fièvre de suppuration dans la petite vérole artificielle,) il croit qu'il n'en peut résulter qu'un plus mal conditionné. Il en est de même de celui qui se forme dans les plaies, d'où il se croit autorisé à conclure que le levain morbifique n'a pas subi le degré de coction convenable, & que la décharge critique n'a pas, dans la petite vérole inoculée, la qualité qu'elle doit avoir ; par conséquent, qu'il y a lieu de craindre que la dépuration ne soit pas complète, & qu'elle ne laisse après elle des suites fâcheuses.

En raisonnant d'après ces principes, on concluroit, avec autant de raison, que la petite vérole discrète, qu'on observe parmi les gens de la campagne, dans quelques-unes de nos provinces, doit avoir les suites les plus tristes ; car elle n'est presque jamais accompagnée de la véritable fièvre secondaire, ni même de la fièvre de suppuration ; & qu'au contraire, les petites véroles confluentes de la plus mauvaise espèce, dans lesquelles la fièvre est toujours considérable, & dans lesquelles la fièvre secondaire putride fait courir au malade les plus grands risques, lorsqu'elle ne le conduit pas au

tombeau, ne devroient laisser aucun reliquats fâcheux; mais malheureusement une observation constante dément ces prétendues vérités, si bien démontrées dans la théorie. M. Dorigny trouve, dans les auteurs qui ont traité de l'inoculation, des preuves qui lui paroissent confirmer sa doctrine; mais, comme par-tout ailleurs, il entasse quelques faits particuliers, sans jamais jeter un coup d'œil sur le grand nombre des inoculations qui n'ont été accompagnées d'aucun de ces accidens: d'un autre côté, il met dans le même rang les accidens les plus legers & les plus graves; & il les adopte indistinctement, sans discussion & sans examen, de quelque part qu'ils viennent. Il ne doit cependant pas ignorer que, parmi les auteurs qu'il cite, il y en a qui ont été convaincus d'avoir publié des faits démontrés faux, sans doute sur des bruits qu'ils n'avoient pas assez approfondis. (*Voyez les notes du docteur Taylor, à la suite de son *Oratio Harveyana*;*) mais passons autrefoisme article.

L'inoculation même qui emprunte d'un autre sujet la petite vérole qu'elle transmet à l'inoculé, n'ajoute-t-elle pas au danger des suites de la petite vérole artificielle? On ne doute pas, dit M. Dorigny, que le pus variolique ne puisse participer des levains étrangers, s'il en existe dans la machine,

(& que par conséquent on ne puisse transmettre quelqu'autre maladie avec la petite vérole,) pour peu qu'on réfléchisse sur la révolution surprenante qui se passe dans toute l'œconomie animale, pendant le cours de cette maladie, sur l'élaboration qu'y subissent les humeurs, &c. Peut-être seroit-il aussi exact de conclure de cette élaboration, qu'il n'y a que le venin variolique qui puisse se trouver dans le pus contenu dans les boutons de la petite vérole; mais la théorie nous conduit trop souvent à l'erreur, pour que nous puissions nous arrêter aux inductions qu'elle nous présente. C'est donc à l'observation & aux faits à nous instruire. Ils paroissent manquer ici à notre auteur qui n'en cite que trois, dont la vérité auroit besoin d'être plus constatée qu'elle nous l'a paru. Nous pourrions en dire autant des preuves, tant de théorie, que puisées dans l'observation, qu'il apporte pour démontrer que l'opération de l'insertion emporte par sa nature un danger particulier pour le sujet sur lequel elle s'exécute, par l'introduction d'un levain étranger dans le sang.

Nous avons dit que la seconde des conditions que M. Dorigny exigeoit pour qu'on pût admettre l'inoculation, étoit que ceux qui ont été une fois inoculés, fussent désormais à l'abri de la petite vérole. La persuasion où l'on a été presque dans tous les tems,

qu'on n'avoit qu'une fois la petite vérole ; est sans doute un des principaux motifs qui ont engagé à adopter la pratique de l'inoculation. En effet, si l'on étoit exposé à voir reparoître cette maladie dans le même sujet, comme on en voit reparoître un grand nombre d'autres, il seroit inutile de se soumettre à l'inoculation, qui n'auroit vraisemblablement pas plus d'efficacité pour mettre à l'abri du retour de la petite vérole, que la petite vérole naturelle. Mais ne suffit-il pas qu'il soit extrêmement rare qu'une même personne ait deux fois cette maladie naturellement, pour faire admettre une méthode qui la donne sans faire courir presqu'aucun danger, supposé que cette petite vérole artificielle ne soit pas plus exposée au retour que la naturelle : or l'expérience démontre l'une & l'autre de ces assertions ; & cela suffit sans doute, car il seroit injuste d'exiger de la petite vérole artificielle, plus qu'on n'est en droit d'attendre de la naturelle. Pour avoir réfuté, avec succès, quelques idées de théorie des inoculateurs, il ne faut pas croire avoir démontré que la petite vérole est plus sujette à revenir après l'inoculation, qu'après une petite vérole naturelle. On peut encore moins se flatter de prouver cette proposition, par une théorie contraire ; les faits seuls peuvent décider dans ce cas, comme dans tous les autres ;

mais ces faits, il faut qu'ils soient authentiques & vrais. Il ne faut pas toujours s'en rapporter à ce qu'avance un auteur souvent prévenu; & lorsqu'il le puise dans d'autres ouvrages, il faudroit du moins recourir aux sources. Si M. Dorigny s'étoit imposé cette loi, il n'auroit pas cité, d'après l'auteur de *L'Avis sur l'Inoculation*, un fait rapporté dans le Journal de Médecine; ou du moins il ne l'auroit pas défiguré, au point qu'on auroit de la peine à le reconnoître, puisqu'on y a changé jusqu'au nom des personnages & du lieu de la scène. *Voyez* le Journal de Médecine du mois de Juin 1762, & non pas de Mai 1761, comme on lit dans *L'Avis sur l'Inoculation*, & dans l'ouvrage de M. Dorigny.

La question que M. Dorigny examine dans la troisième partie, est celle-ci: *L'inoculation peut-elle se pratiquer sans la multiplication de la contagion?* Il démontre d'abord ce dont personne ne doute, que la petite vérole est une maladie contagieuse. Il prétend ensuite que les épidémies où elle régne le plus, ne reconnoissent pour cause qu'une certaine disposition dans l'air, qui rend les corps plus susceptibles de prendre la contagion; & après avoir prouvé, (ce que les inoculateurs n'auront garde de lui nier,) que l'application de la contagion dans l'inoculation est plus sûrement suivie de son effet, que celle qui se fait par les voies

naturelles, ce qui lui fait dire que le venin de la petite vérole artificielle est plus actif, ou qu'elle est plus contagieuse; il tâche de démontrer que ce qu'il lui plaît d'appeler un accroissement de contagion dans la petite vérole artificielle, ne se borne pas à ceux qui s'y soumettent; & que cette petite vérole qu'il suppose plus capable de charger l'atmosphère de miasmes varioliques, que la petite vérole naturelle, doit plus étendre l'infection dans la société. Les preuves qu'il en donne, sont, 1^o que selon le docteur Timone, une partie des boutons de la petite vérole se dissipent par une résolution insensible, au lieu que ce sont des croûtes desséchées, & de grosses gales séches, dont la chute termine ordinairement la petite vérole naturelle; comme si ce desséchement pouvoit s'opérer, sans qu'il se dissipât une humidité contagieuse, d'autant plus abondante, que ces croûtes sont infiniment plus multipliées dans cette petite vérole, sur-tout lorsqu'elle est confluente.

2^o Que si la fièvre secondaire s'observe beaucoup plus dans la naturelle que dans l'artificielle, ce n'est pas seulement la coction plus parfaite, la suppuration qui établit cette fièvre: (un peu plus haut, cette fièvre étoit la cause de la coction, ici elle en est l'effet;) qu'une portion de la matière morbifique qui, s'y exhalant beaucoup moins, est

est plus sujette à rentrer, en est souvent la principale cause. Il résulte de ce raisonnement, que les petites véroles les plus discrètes & les plus bénignes, dans lesquelles on n'observe point cette fièvre secondaire de putréfaction, sont les plus contagieuses, parce qu'il y a moins de matière contagieuse absorbée.

3° Que dans la petite vérole artificielle, l'altération des levains morbifiques étant beaucoup moins considérable, ceux-ci doivent beaucoup plus conserver leur nature, leur qualité contagieuse; que les émanations, & les exhalaisons varioleuses y sont plus nécessaires, plus inévitables, & que par conséquent elle doit étendre l'infection plus rapidement, plus fortement, & perpétuer la maladie plus que la petite vérole naturelle.

Nous croyons devoir faire observer que ce raisonnement, comme les précédens, prouveroit, 1° que la petite vérole discrète étend plus la contagion que la confluente; 2° que tout le travail de la nature, dans cette dernière, tend à donner plus de fixité au venin variolique, ce que les gens instruits auront bien de la peine à accorder à notre auteur.

4° Que l'écoulement qui se fait par les plaies, doit le plus contribuer à augmenter la contagion, parce que le pus qui en distille, participant du caractère des levains morbifiques, ne peut qu'en répandre l'infection,

d'autant plus que cet écoulement continuant long-tems après que la petite vérole est guérie, prolonge le danger de l'infection.

A ces raisonnemens, dont la force convaincra peu de personnes instruites, M. Dorigny ne craint pas d'ajouter une accusation grave, qu'il n'auroit dû hazarde, qu'en l'accompagnant des plus fortes preuves. *Il est, dit-il, notoire que les inoculés ne s'affujettissent pas à demeurer sequestrés de la société, pendant l'intervalle de tems qui s'écoule entre le moment où le prêt venimeux leur a été fait, & celui où éclate la maladie, dans laquelle ils doivent le rendre avec usure.* Qui croiroit que ce reproche présenté d'une façon si générale, n'a été mérité que par deux ou trois téméraires qui ont osé paroître en public dans cette époque de leur maladie ? Mais l'imagination de M. Dorigny prévenue contre l'inoculation, lui a grossi tous les objets. Il ne voit les inoculateurs, que comme des hommes chargés de venin dans toute leur personne, qui communiquent avec les autres hommes sans danger pour eux. Il cite à ce sujet M. Méad, qui a remarqué judicieusement, que l'on peut rester exposé à la contagion variolique, la conserver un tems considérable, la transmettre à d'autres, sans être soi-même affecté de la maladie; & que les linges & hardes singulièrement, portent

souvent ce caractère contagieux, & ont la malheureuse vertu d'en infecter ceux qui les touchent ou en approchent. On ne niera certainement point que la petite vérole artificielle ne soit contagieuse ; que ceux qui fréquentent ou qui soignent les personnes qui en sont attaquées, ne puissent s'infecter eux-mêmes ou se charger de la contagion ; mais on aura bien de la peine à lui accorder que tous ces dangers n'accompagnent pas, à un degré beaucoup plus éminent, la petite vérole naturelle, sur-tout celle qui est confluente.

Pour confirmer ces raisonnemens puissés dans la théorie, notre auteur a recours à l'observation & à la pratique. Il s'appuie surtout sur le relevé du nécrologue de Londres, fait par M. Raft, dans le Mémoire dont nous avons rendu compte dans notre Journal du mois de Novembre 1763. Nous croyons avoir démontré, d'après les faits que nous a fournis M. Short, que les calculs de M. Raft n'étoient pas aussi concluans, qu'ils l'avoient paru au premier coup d'œil. Nos raisons n'ont pas eu le bonheur de convaincre l'auteur de l'ouvrage que nous analysons, qui conclut que ces calculs méritent d'autant plus de foi, qu'ils sont simples, & s'accordent avec ceux de M. de Haen, lesquels sont restés sans aucune réplique : sans doute que lorsqu'il écrivoit cela, M. Dorigny

n'avoit pas encore vu les *Nouveaux Éclaircissemens sur l'inoculation de la petite vérole*, & le relevé du nécrologe de Londres, depuis 1619 jusqu'en 1758, dont on trouvera le Précis dans notre Journal du mois de Janvier pour la présente année. Nous sommes persuadés, que comme il cherche la vérité de bonne foi, il auroit été détrompé par cet écrit. Nous osons donc l'exhorter à le lire; & nous croyons pouvoir lui promettre que s'il ne le réconcilie pas avec l'inoculation, du moins il le convaincra qu'on l'accuse de beaucoup de crimes dont elle est innocente.

Nous ne pouvons terminer cet Extrait, sans parler d'une preuve assez singulière, que notre auteur apporte pour démontrer de combien d'inconvénients l'établissement d'un hôpital pour l'inoculation, seroit susceptible. *On seroit autorisé à soupçonner*, dit-il, *que les deux maisons de l'hôpital de l'inoculation de Londres, destinées à l'inoculation, sont capables d'augmenter la mortalité de la petite vérole naturelle*, parce qu'on trouve dans la *Gazette de France*, que depuis le 26 Novembre 1746, jusqu'au 24 Mars 1763, la proportion des morts de la petite vérole naturelle dans cet hôpital, étoit d'un sur quatre. Il n'auroit certainement pas tiré cette conséquence, s'il eût achevé de lire cet article de la *Gazette*, & s'il eût vu que

dans cette même époque, sur 3434 inoculés, il n'étoit mort que dix personnes, ce qui ne fait qu'un sur 343; ou du moins il nous auroit expliqué par quel prodige cette petite vérole, qui est si bénigne pour ceux qui l'éprouvent, devient si meurtrière pour le reste des hommes. Nous terminerons ici notre Extrait, & nous ne dirons rien d'une conclusion où l'auteur paroît avoir un peu oublié la loi qu'il auroit voulu imposer aux autres, dans son Introduction.



NOUVEAU SYSTÈME

Sur la cause de l'Évacuation périodique du sexe; par M. LE CAT, écuyer, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, & secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de la même ville, &c.

LETTRE

À l'Auteur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

Quoique les plus grands hommes ayent traité la physiologie, la pathologie & la thérapeutique, & semblent avoir moissonné tous les lauriers qu'on pouvoit y cueillir, cependant ce champ est si vaste, qu'il me paroît offrir encore à glaner à ceux-mêmes

qui n'ont pas, à beaucoup près, leur génie & leurs lumières. C'est le cas où je me trouve, Monsieur, depuis plus de 30 ans que j'exerce & que je professe toutes ces parties de l'art de guérir. Je crois avoir mis ça & là dans mes cours, des choses neuves, & d'autres que j'ai améliorées. Si j'eusse pris la précaution de les confier aux Ouvrages périodiques, à mesure que je les ai produites, il en auroit vraisemblablement résulté plusieurs avantages : je n'en aurois pas perdu la plus grande partie dans l'incendie de mon cabinet, du 26 Décembre 1763. Un public plus étendu que celui qui assiste à mes leçons, en auroit peut-être profité ; mais, ce qui est plus certain, j'aurois profité moi-même des avis, & des critiques des gens de l'art ; enfin j'aurois ôté aux plagiaires tout espoir de s'en dire les auteurs ; & j'aurois des dates plus authentiques de priorité contre ceux qui, courant la même carrière, ont pu avoir les mêmes idées que moi.

Ce que je devois faire depuis 30 ans, Monsieur, j'ai résolu de commencer à l'exécuter aujourd'hui : il est bien tard, me direz-vous ; mais ne vaut-il pas mieux tard que jamais ? Vos Journaux, Monsieur, sont les archives destinées à ces dépôts. Agréez donc que je vous adresse ces morceaux, à mesure que le tems me permettra de les recouvrer ou de les rétablir ; de les joindre enfin à ce

SUR LES MENSTR. DES FEMMES. 311
qui n'est pas perdu , & de donner aux uns
& aux autres une forme propre à paroître
dans vos feuilles.

Le nouveau système sur les règles des
femmes est une de mes premières produc-
tions : il date des années 1729, 30, 31,
où j'ai composé les cours que je projettois
de faire , & que j'ai fait depuis mon éta-
blissemens à Rouen. Une trentaine de ré-
visions , occasionnées par autant de cours
annuels , y a bien introduit quelques chan-
gemens , quelques additions ; mais le fond
est le même.

ARTICLE I.

Exposition & réfutation du système le plus généralement adopté.

Je me garderai bien de parcourir les opini-
ons diverses qu'on a eu sur la cause de
l'évacuation périodique du sexe ; je me res-
trains à celle qui est actuellement le plus en
vogue.

Les modernes , d'après Galien , attribuent
les règles des femmes à la pléthore , c'est-
à-dire , à la surabondance des humeurs qu'ils
croient être naturelle à ce sexe.

Voici leurs raisons.

1° Les femmes ayant les solides plus mous
que les hommes , doivent moins transpirer :
or Sanctorius a fait voir qu'un homme accu-

muloit 2 livres de fluide , tous les mois , par le défaut de la transpiration journaliere. Que sera-ce donc chez les femmes ? 2° Les vaisseaux de la matrice , par leur délicatesse , leur figure entortillée , & par la situation basse de cette partie , sont plus disposés à céder au poids du sang , & à le laisser échapper. C'est , disent-ils , cette situation qui fait que la femelle du singe a aussi des règles. 3° On ajoute que l'utérus est plus spongieux , plus mou qu'aucun autre viscere; que les veines y sont plus petites que les arteres , & sans valvules , & qu'elles y font , par conséquent , obstacle au retour du sang vers le cœur.

Voici mes preuves contre ce système.

1° L'enfance est l'âge où les solides sont le plus mous ; c'est aussi celui où l'on transpire le moins , comme il paroît par l'embonpoint des enfans. Dans la vieillesse , la transpiration languit encore ; ce qui est évident par toutes les especes d'excréments sensibles , que rendent les vieillards. Les mois devroient donc , selon le système reçu , couler plutôt dans ces deux âges , que dans aucun autre , & cependant ces âges en sont privés. 2° La jeunesse est l'âge où la nature fait le plus de dépense pour l'accroissement ; & l'on remarque que cet accroissement est sur-tout plus considérable dans le tems où les mois commencent à paroître ; c'est alors que la nature se développe davantage.

& fait plus de frais que jamais. L'état d'adulte est à son tour celui où la transpiration est plus vigoureuse & plus abondante : donc , dans ces deux âges , il y a moins de pléthore qu'en aucun autre : donc ces deux âges devroient être exempts de règles plus qu'aucun autre ; cependant ce sont-là ceux où cette évacuation se montre , & où elle est plus abondante. 3° Les tempéramens froids , humides , cacochymes ; ceux qui vivent dans les pays froids , transpirent moins , & devroient avoir des règles plus abondantes ; au contraire , ils ne les ont que fort tard , rarement , & en petite quantité. 4° Les tempéramens chauds , vifs , lascifs , ceux qui vivent dans les régions chaudes , transpirent plus que les autres , & devroient avoir moins de règles ; ce sont justement ceux qui les ont excessivement & beaucoup plutôt. 5° La saignée , les purgatifs , les diurétiques , les diaphorétiques , les exercices ôtent la pléthore , & devroient par conséquent supprimer les règles : cependant tout le contraire arrive. 6° Le froid , la peur , la tristesse , &c. arrêtent la transpiration , augmentent la pléthore , & devroient provoquer des règles copieuses , & au contraire toutes ces choses les suppriment. 7° La joie , les plaisirs augmentent la transpiration , diminuent par conséquent la pléthore , & devroient supprimer ou diminuer les

règles , au contraire ils les rétablissent & les rendent plus abondantes. 8° Les femmes maigres ne sont telles , que parce qu'elles dissipent excessivement ; elles sont bien éloignées de la pléthora ; elles ne devroient donc point avoir de règles , & ce sont ordinairement celles qui en ont le plus. 9° Il y a un grand nombre de femmes , dont les solides sont bien plus vigoureux que ceux de certains hommes ; ces femmes ne devroient donc pas avoir de règles , & communément ce sont les plus vigoureuses qui en ont de plus abondantes , les femmes foibles , languissantes n'en ont presque point. 10° Si c'étoit le poids du sang sur les vaisseaux de la matrice , qui déterminât ce flux par cet endroit , ces femmes qui sont long-tems ou toujours couchées , n'auroient jamais de règles ; les chiennes , en qui l'on ne trouve pas cette situation , ne les auroient pas non plus en certains tems , comme elles les ont. 11° Quelle erreur encore de croire que l'utérus soit le plus spongieux & le plus mou des viscères ! C'est au contraire un des plus fermes & des plus compactes : on le prendroit pour une glande , une grosse prostate , dans les filles sur-tout. Peut-on mettre sa consistance en parallèle avec celle de la rate , du poumon , du cerveau ? Les veines y sont plus petites que les arteres , & sans valvules. On prend ici l'effet pour la cause ; c'est la

phlogose menstruelle qui , ayant son siége dans le genre artériel , & qui le dilatant fréquemment , rend le genre vénal relativement moins ample : ce même séjour du sang dans les arteres , son évacuation directe par ces canaux , sont autant de circonstances qui privent les veines de ce fluide , & qui doivent en diminuer le calibre , qui est partout proportionné à la liqueur qui doit y passer. Elles n'ont point de valvules ; celles des poumons n'en ont pas non plus , & ces derniers viscères ne sont pas le siége des règles : les valvules manquent dans tous les viscères exposés à des dilatations & à des contractions alternatives qui effacent ces valvules : tels sont les poumons , la substance du cœur , l'utérus , &c. 12° Comment s'imaginer encore que ce soit ce défaut d'écoulement de quelques cuillerées de sang , qui donne tous les symptomes de la suppression des mois ? La pratique nous convainc qu'on en tire plusieurs livres du bras & du pied , sans enlever ces accidens ; ce qui ne seroit pas , s'il n'étoit question que de suppléer à une évacuation aussi petite que celle des mois ; & comment une pléthora aussi legere donneroit-elle des suffocations , des vomissemens , des fiévres , des pâles couleurs , des langueurs , tandis que nous voyons des personnes de tout sexe , pléthoriques à l'excès , & à qui le sang sort , pour

ainsi dire, par les yeux, jouir d'une santé, d'une vigueur, d'un coloris enchantés. N'est-il pas même contradictoire que la pléthora du sang donne des pâles couleurs, des langueurs, &c. Et chez qui la suppression des règles fait-elle tous ces ravages ? chez des filles & des femmes de 18 ans, de 25 ans, de l'âge enfin le plus vigoureux, tandis que ces évacuations se suppriment impunément à 50 ans, âge caduc, en comparaison des précédents.

Toutes ces difficultés s'évanouissent, tous ces phénomènes s'expliquent d'eux-mêmes dans notre système, que je vais avoir l'honneur de vous exposer.

ARTICLE II.

Exposition de notre système ; son application à tous les phénomènes de l'évacuation périodique du sexe.

Deux circonstances, Monsieur, caractérisent un système heureux; l'évidence de son principe, son application juste à tous les effets.

Commençons par établir les principes de notre hypothèse.

Dans toutes les opérations de la génération, qui sont le plus à portée d'être observées, on remarque qu'elles ont pour premier principe moteur ou occasionnel, un certain degré de fermentation putride; cela

est incontestable dans les Observations journalières de la formation des insectes microscopiques ; cela n'est pas moins constant dans les fameuses expériences de la formation du poulet. Quel goût affreux n'a point un œuf couvé !

La nature est uniforme, Monsieur, dans toutes ses œuvres : un certain degré de fermentation putride est aussi le principe préparatoire occasionnel de la génération de l'homme.

Les règles des femmes sont, de l'aveu général, la disposition préparatoire, nécessaire à la génération ; c'est donc dans ces règles, ou dans leur cause, qu'il faut trouver ce premier degré de fermentation putride ; & vous l'avez, Monsieur, dans la *phlogose voluptueuse*, que j'établis pour cause de cette évacuation périodique.

Développons nos principes sur ce sujet.

Les passions sont, en morale, des sources intarissables de maux & de fort peu de bien ; leurs effets physiques dans l'œuvre animale même, ou à leur source, sont à-peu-près les mêmes. Certaines passions modérées font beaucoup de bien ; mais une iliade de maux est la suite de la colère, du chagrin, de la peur. Combien d'observations de personnes mortes subitement par des passions excessives !

Dans un degré moins violent, les épi-

lepsies, les tremblemens de membres, les pertes de la parole, de la voix, de la raison même, sont quelquefois les suites des passions ; mais le plus ordinairement elles produisent des éruptions inflammatoires par tout le corps, des engorgemens de sang, des dépôts, des abscès, des suppressions totales des esprits dans certaines parties, des gangrenes, des sphaceles, des engorgemens lymphatiques, des squirrhes, &c.

Indépendamment des secousses que ces passions donnent à la machine, des érétißmes qu'elles y introduisent, & qui peuvent y causer les affections que je viens de décrire, j'ai assez bien prouvé, ce me semble, dans ma Physiologie, depuis la page 128 jusqu'à la pag. 137, que le principe matériel des passions réside dans les diverses modifications des esprits : rarement ces modifications introduites par les passions, respectent-elles les caractères légitimes des esprits, c'est-à-dire, ceux qu'ils doivent avoir pour le bien de la machine ; plus rarement encore sont-elles propres à les perfectionner : quand elles le font, c'est toujours par un aiguillon qui tient de fort près à un stimulant maladif, & qui dégénere en vraie maladie, s'il est continu ; mais, pour l'ordinaire, toute passion est un degré de dépravation du caractère légitime des esprits. Ne vous étonnez donc plus si les passions produisent des

inflammations, des engorgemens, &c. Car des esprits dépravés ne pouvant plus donner le ressort nécessaire aux vaisseaux, le sang les distend; il passe dans les lymphatiques; il s'y engoue & produit l'inflammation: la lymphe, le suc nourricier en font de même dans les vaisseaux du genre supérieur; & de-là les engorgemens, les squirrhes, &c.

Cet engorgement inflammatoire, effet des premiers degrés de la dépravation des esprits, est le grand ressort que fait jouer chez nous cette admirable providence qui faisait faire naître le bien du mal même. Elle a mis aussi la source d'une des plus merveilleuses fonctions de l'oeconomie animale dans une de ses dépravations produites par une passion. Elle a pris le feu élémentaire de la vie dans une maladie. L'amour est cette passion. Qui est-ce qui ignore les biens & les maux qu'elle fait? Le physiologue lui trouve ce mélange jusques dans sa source. L'amour est le délire du bel âge; il a ses langueurs, sa fièvre particulière, qu'un grand médecin, du premier siècle, a su distinguer de toute autre. L'amour a ses organes propres, son sens particulier; (car vous savez que j'en ai fait un sixième sens dans le commencement de ma Physiologie publiée en 1739.) Si les passions sont des modifications des esprits qui en dérangent,

pour l'ordinaire, les caractères légitimes ; certainement ce sera dans les organes propres à la plus vive de toutes les passions, dans le foyer de cette vivacité, dans le foyer de cette fièvre de la jeunesse, qu'arrivera cette dépravation : de-là cette phlogose périodique, dont il transude une petite quantité de sang ; effet bien chétif d'une grande cause, & dont les suites lui seront proportionnées.

Mais pourquoi cette évacuation est-elle périodique ? L'amour qui est son principe, n'est pas si *lunatique* ; l'organe est permanent.

La fermentation voluptueuse est aussi permanente ; mais la phlogose, l'engorgement hémorroidal, si l'on peut se servir de cette expression, ne peut pas être permanent, parce que l'évacuation dégage la partie, la débarrasse, & des liqueurs & des esprits fermentés, dépravés : il faut un tems pour opérer cette dépravation ; & ce nouvel amas des uns & des autres, & ce tems-là est ordinairement celui d'un mois. Parcourez toutes les affections des esprits, des nerfs, comme la fièvre, l'épilepsie, les asthmes convulsifs, &c. vous leur trouverez à tous ces périodes & ces accès réglés.

Par-là vous vous garderez bien de confondre mon système avec la pléthore sanguine, particulière à l'utérus. Il n'y a nulle pléthore ici : c'est un esprit propre aux organes de

de la volupté, dont le développement, la raréfaction, tel qu'en peut être susceptible un tel fluide, produit une transudation sanguine périodique ; je viens de l'établir par l'atonie des vaisseaux. Je l'ai cru jadis la suite d'un érétisme ; je pensois alors qu'une inflammation qui suit une piqûre, qu'une tumeur qui vient après un coup, étoient les effets de l'érétisme : j'en suis revenu, & je n'ai pas ici la place d'en dire les raisons ; au reste, je donne le choix entre l'atonie & l'érétisme : la dépravation des esprits peut même produire l'un & l'autre en différens cas, selon l'espèce de cette dépravation ; enfin une atonie locale, cause souvent un érétisme général, un dépôt, un engorgement, suite d'une contusion où les solides sont brisés, dépouillés de leur structure naturelle, & par conséquent de leur ressort, produira une tension des solides circonvoisins, des douleurs & de-là une fièvre qui est un spasme universel. Une vessie sans ressort, occasionne une rétention d'urine ; celle-ci distendue, secoue douloureusement les nerfs : de-là encore l'érétisme général. L'atonie n'est nulle part si évidente que dans la gangrene, dans le sphacèle, qui viennent quelquefois de l'érétisme, & qui en sont toujours accompagnés ou suivis.

Je donne donc le choix entre l'atonie & l'érétisme pour le principe de la phlogose dont il

s'agit ici : quelque parti qu'on prenne, je n'en expliquerai pas moins aisément tous les phénomènes de l'évacuation périodique du sexe.

1^o Elle n'existe point dans l'enfance, parce que le système des nerfs n'y a point encore pris un état assez solide ; la liqueur spermatique n'y existe point encore ; en un mot, Vénus n'est point encore sortie du sein des eaux.

Elle cesse dans la vieillesse, parce que les sources de cette liqueur princière se ferment, se tarissent : l'amour est glacé.

2^o La jeunesse est l'âge des règles, parce que c'est l'âge des plaisirs ; parce que la liqueur féminale, qui en fait l'âme, pour ainsi dire, abonde dans les deux sexes, & sur-tout dans les organes de la volupté, par excellence. C'est donc à cet âge & dans ces organes principalement, que ces esprits voluptueux, dont nous avons parlé, doivent produire la phlogose que nous donnons pour principe des règles.

Je viens d'admettre une liqueur féminale dans les deux sexes, comme si je croyois, avec les anciens, que la génération se fait par le mélange de cette liqueur fournie de part & d'autre, & que j'eusse renoncé aux œufs. Non, Monsieur ; mais ces œufs, je les crois des mammelons nerveux, faits en vésicules ; & celles-ci, je les remplis de suc nerveux, de liqueur féminale de la femelle :

enfin cette liqueur des femmes, qu'on destine seulement à lubrifier leurs organes, elle vient de glandes que je crois encore toutes nerveuses comme leur liqueur, & même toutes spermatiques; car, en quoi ces liqueurs diffèrent-elles par leur origine, par leur consistance, leur couleur, leur odeur, de la véritable semence? Vous sentez combien j'abrége tout ceci, qui est très-développé dans ma Physiologie.

3° Les femmes d'un tempérament fain, chaud, vif; celles qui vivent dans les climats méridionaux, ont beaucoup de règles, & elles les ont de bonne heure, parce que toutes ces circonstances rendent un sujet lascif; au contraire, les personnes froides, humides, cacochymes; celles qui habitent les régions glacées, les ont en petite quantité, & fort tard; tous ces états étaht le tombeau de la volupté.

4° La saignée, les purgatifs, les diurétiques, les diaphorétiques, l'exercice, une forte de diète ou de sobriété, enlevent la pléthora, & par-là même rétablissent des règles supprimées, ou facilitent celles qui marchent déjà, parce que la pléthora, en général, accable le système nerveux, en rend les fonctions pénibles; que rien n'est moins propre à la volupté, qu'un sujet chargé d'alimens, de liqueurs, d'embonpoint, &c.

Par la raison contraire, les personnes mai-

gres, mais vigoureuses & actives, sont plus lascives & mieux réglées.

5^o Le froid, la peur, la tristesse arrêtent la transpiration, procurent cette pléthore nuisible, dont nous venons de parler : ils éteignent le feu de la belle passion qui nous fournit le principe de l'évacuation désirée ; ils la suppriment donc aussi.

6^o La joie, les plaisirs de toutes espèces sont autant de branches de la volupté, qui donnent plus de vie à toute la machine, plus d'énergie à toutes ses fonctions : ce sont les heureux momens du triomphe de Vénus ; ils sont donc favorables à la phlogose menstruelle.

7^o Qu'importe maintenant à une femme, à un animal femelle, la situation droite ou couchée, pour avoir ou n'avoir pas des règles ? Toutes les situations qui augmenteront en elle son penchant ou ses facultés pour l'amour, favorisent cette crise périodique ; & elle sera retardée ou supprimée par les contraires. De-là vient que les chiennes en chaleur, ont des règles dans ce tems-là seulement ; les femmes ne les ont donc régulièrement, que parce que l'amour ne s'y éteint jamais ; & cette belle prérogative est une de celles qui dérivent de notre supériorité sur les autres animaux.

Nous exceptons de toutes ces phlogoses voluptueuses, principes des règles, les excès

qui les font dégénérer en une vraie inflammation maladive, capable de supprimer ce que l'autre produisait.

8° C'est sur-tout dans l'explication des symptômes de la suppression des règles, que mon système devient plus nécessaire & mieux démontré.

Que cet esprit féminin fermenté, préparé à sa manière, & tout fait par les houppes nerveuses de l'utérus & de ses appartenances, que cette phlogose voluptueuse, si naturellement placée dans ses organes propres, soient transportées dans les plexus mésentériques, ils y donneront toutes les scènes des maladies vaporeuses, hypocondriaques, de la folie même : dans l'estomac, ils produiront des vomissements, des appétits dépravés, &c; dans le foie, son obstruction, des coliques hépatiques, la jaunisse, &c; dans le diaphragme, dans la poitrine, des oppressions, des douleurs de côté, &c; en un mot, tous les désordres qui suivent les métastases de la suppuration, celles d'un ulcere, & sur-tout d'un ulcere malin ; car, dans tout ceci, ce n'est guères la transmigration d'une matière qui peut faire ces ravages, mais celle d'un esprit dépravé ou mu ; d'un esprit seulement, qui n'est plus dans son organe propre, dans l'organe à l'unisson, si l'on peut dire, de sa nature, de sa modification actuelle.

N'est-ce point à ce même esprit égaré dans les diverses parties du corps, que sont dûes ces menstrues si singulieres, rendues par les extrémités des doigts, par le nez, par les yeux mêmes, &c. Nous avons eu, en 1751, un exemple bien frappant de ces menstrues singulieres, dans une demoiselle du Havre, qui les rendit par l'oreille, puis par les pores de la peau même; d'abord, par les pores des tégumens de la tête, pendant quatre jours; ensuite, par ceux du visage; après cela, par ceux de l'épaule, du bras, des cuisses, mais le plus souvent du visage. Ces écoulements étoient d'abord du sang très-pur, ensuite du sang mêlé de sérofités. N'est-ce point un esprit analogue à celui-ci, qui est le principe des hémorragies critiques par le nez & par plusieurs autres parties du corps? D'où vient, après des tailles laborieuses, si capables d'affecter les esprits d'une modification extraordinaire, ai-je vu transudier des pores de la peau du taillé, plusieurs jours après l'opération, des gouttes de sang en assez grand nombre, pour faire sur son linge une tache de plus d'un pouce de diamètre? N'est-ce pas à ce même principe qu'on pourroit rapporter les sueurs du sang, citées par des auteurs fort graves?

La suppression des mois, qui est sans accidens ou avec peu d'accidens, dépend de la

perte entière ou presqu'entière de cet esprit, de cette phlogose voluptueuse, ou bien de ce que l'un & l'autre est rappelé du vagin, dans d'autres parties où il est presque tout employé à des opérations auxquelles il est nécessaire : tel est l'ouvrage de la génération ; & voilà pourquoi, dans les grossesses, on ne voit point de règles. Quand elles subsistent encore, c'est qu'il est assez de cette phlogose, de cet esprit, pour fournir aux ovaires, à la matrice & au vagin.

Les vomissements, dans ces cas, viennent, ou d'une portion de cette phlogose passée à l'estomac, ou des secousses que celui-ci reçoit par consentement, des révolutions que cette effervescence excite alors dans les ovaires & la matrice. Il peut même souvent arriver que tous les symptômes de la suppression des règles, que je viens de parcourir, dépendent de ce consentement, & que la suppression des mois vienne, ou de l'érotisme voluptueux, trop violent, & capable de fermer l'issu à cet écoulement, ou de ce même érotisme supprimé au vagin, mais en même tems très-ardent aux ovaires & aux autres parties de la génération ; & c'est peut-être là le fondement de cet ancien proverbe, *Pallida cupit*; car on conçoit qu'un pareil érotisme doit communiquer à la surface du corps le resserrement des vaisseaux, qui produit la pâleur.

Le sein se gonfle dans l'approche des règles ; il se gonfle même toutes les fois que les organes de la génération sont affectées voluptueusement. Il y a une sympathie entre ces deux organes , établie par les nerfs , & encore plus par cet esprit propre , qui y constitue une espece d'instinct. L'effervescence excitée dans l'un , se communique bientôt dans l'autre ; & ce gonflement des mammelles en est une suite , parce que , soit atonie , soit érétisme , le retour des liqueurs y est retardé , les vaisseaux y restent donc distendus.

Dans une femme grosse , toutes ces circonstances font , en grand , & constamment , ce que l'approche seul des règles ou des plaisirs momentanés ne produisent qu'en passant.

Quand elle approche du tems de l'accouchement , le gonflement des mammelles est plus considérable que jamais ; ce fluide nerveux , propre aux organes de la génération , en remplit tous les nerfs , toutes les glandes qui en sont les produits ; ces glandes , dans le mésentere , donnent visiblement au chyle , qui n'est d'abord qu'une lymphe assez claire , une consistance laiteuse. Nos esprits prolifiques , dans les glandes des mammelles , en font autant de la lymphe qui en remplit tous les vaisseaux ; ce qui donne une sécrétion du lait , d'autant plus

abondante, que l'amas est plus considérable, les glandes plus nombreuses, les nerfs plus fournis d'esprits, les vaisseaux liquoreux eux-mêmes plus remplis. Le reflux du sang des artères épigastriques vers les mammaires, fût-il heureusement trouvé, ne donneroit jamais que des liqueurs aqueuses lymphatiques, & non pas du lait, sans la transformation, dont je viens de parler, de cette lymphé en lait, par les esprits; & quand on voudroit former ce lait, premièrement dans l'utérus, comment y réussir, sans ces mêmes esprits, sans ce fluide conservateur, dont une des propriétés essentielles, établie dans ma *Physiologie*, depuis la pag. 81, jusqu'à 84, est d'unir, de rapprocher & de tenir unies les molécules de nos solides, de nos liqueurs, &c; rapprochement qui suffit pour convertir du chyle fort clair, & la lymphé gélatineuse, en lait.

Les nourrices, tant qu'elles donnent beaucoup de lait, n'ont guères leurs règles, parce que la fabrique de cette liqueur absorbe une si grande quantité d'esprits, qu'elle en dépouille son organe associé, ou au moins elle l'en prive assez, pour y empêcher cet amas, ce séjour, cette effervescence, qui produisent la phlogose menstruelle ordinaire.

Les femmes qui ont tout-à-la-fois, & du lait & leurs règles, ont apparemment assez de ce principe fougueux, pour fournir à tous les deux.

On a parcouru, ci-devant, les accidens de la suppression des règles dans l'âge de vigueur; & l'on a avancé que celle qui se fait naturellement par la vieillesse, en est exempte: ceci n'est pas sans beaucoup d'exceptions. Il arrive souvent qu'elle est la source de mille maux, dont les plus fâcheux sont les écoulemens, les pertes, les abcès, les squirrhes, les ulcères, les cancers, &c. On ne sera pas fâché de voir, en peu de mots, comment les causes de ces maladies se déduisent encore de nos principes.

Les liqueurs & les organes de la génération cessant d'être fournis de cet esprit impétueux, qui occasionne l'irruption du sang menstruel, l'irruption cesse aussi. Pour que cette cessation fût sans accidens, il faudroit que l'écoulement ne diminuât qu'à proportion de la diminution du fluide qui en est le principe, & que, quand l'écoulement cesse, cet esprit manquât totalement ou presqu'entièrement, & c'est ce qui n'arrive presque jamais.

L'écoulement légitime est dû à une certaine abondance de cet esprit, parce que cet écoulement a des obstacles à surmon-

SUR LES MENSTR. DES FEMMES. 331
ter, qui requierent de l'impétuosité, & cette
abondance d'esprits.

A un degré au-dessous de cette abondance, la puissance des esprits n'est plus assez forte pour produire l'écoulement légitime ; les obstacles, en arrêtant l'écoulement, concentrent la puissance des esprits dans l'enceinte de la machine ; s'ils refluent, ils portent dans l'œconomie animale des défordres proportionnés à leur caractère.

Si la puissance de ces liqueurs s'exerce dans le tissu même de la matrice, en cas que ce tissu soit assez solide pour y résister, on en sera quitte pour des douleurs, des va-peurs, &c.

Si la matrice n'a point cette force, les défordres varieront suivant les degrés de sa foibleesse, ou de la force morbifique. Dans l'une, la même impétuosité qui faisoit couler du sang, ne le pouvant plus, allongera & distendra les filières destinées à cet écoulement, en formant une substance fongueuse & variqueuse, soit dans le propre tissu de l'organe, soit vers ses surfaces. Le sang s'ac-cumulera dans ces fongosités variqueuses, &, par son séjour ou par sa force, se minera des sorties qui produiront des pertes rouges ; ces embouchures une fois fermées, on sera sujet à des écoulemens, tantôt blancs, tantôt rouges, & à des pertes, suivant le plus

ou le moins de dilatation ou de foibleesse des vaisseaux, suivant le plus ou le moins d'amas & d'impétuosité des liqueurs.

Ce même séjour des liqueurs dans ces fongosités, ce même esprit dépravé, qui a formé les issues & les écoulemens, peut former aussi des ulcérations, des callosités & des squirrhes; & si ces ulcérations deviennent douloureuses par la solidité du tissu de la tumeur jointe au développement des liqueurs perverties qui y séjournent, on voit que ces ulcérations squirrheuses vont dégénérer en chancreuses; car nous avons fait voir ailleurs que les virus résident dans les sucs nerveux, dans les esprits, & que leurs différences dépendent des diverses dépravations du caractère légitime de ces esprits.

A plus forte raison comprend-on, que des esprits & des liqueurs pervertis dans le tissu de ces parties, peuvent occasionner des abcès & des suppurations toujours fatales.

Il est peu de personnes qui, n'ayent entendu raconter des histoires sur la contagion ou les effets nuisibles, attribués aux menstrues sur toutes les matières capables de fermentation, comme le vin doux & autres.

Je ne doute pas que le plus grand nombre de ces histoires ne soient des contes; mais je ne puis me refuser à la réalité de quel-

ques-uns de ces faits, dont j'ai plusieurs expériences suivies. C'est, sans doute, la difficulté d'expliquer ces effets, qui les a fait nier; car c'est assez la mode aujourd'hui de nier tout ce dont on ne comprend pas le comment; mais cette mode n'est pas raisonnable: elle est même ici hors de saison; ces difficultés ne sont pas, à beaucoup près, insurmontables.

Je conçois, 1^o que cet esprit vivifiant, cette ame de la volupté & de la fécondation, que nous supposons dans ces organes, est empreint d'une plus grande ferveur par la phlogose menstruelle; 2^o qu'il émane, des fluides engorgés & séjournant dans ces parties lubriques, des corpuscules avec lesquels s'allie ce fluide spiritueux, & que le fluide mixte qui en résulte, se répand dans l'atmosphère.

Je pense que ce fluide, joint aux organes, est un des principaux agens de tous les phénomènes merveilleux de la génération.

Est-il donc étonnant que dans certains tempéramens, ce fluide mixte soit tel, que venant à pénétrer des matières, comme le vin doux, il affecte la partie spiritueuse active, principe de la fermentation de ces liqueurs; qu'il jette le trouble dans leurs mouvements naturels, & qu'enfin il y produise ces révolutions tant de fois observées?

On sait qu'un rien suffit pour troubler les opérations chymiques, qui dépendent de l'action d'un esprit & d'un développement de principe. Il est tout simple que cet esprit menstruel, d'une nature si étrangère à celui des végétaux, & chargé de corpuscules très-actifs, très-développés, arrête le mouvement, le développement particulier à ces végétaux, en éteigne le principe vivifiant, & fasse par-là dégénérer cette fermentation vivante, si l'on peut dire, en fermentation cadavéreuse, putride, en corruption enfin.

Puisque la cause des règles est une espèce de phlogose voluptueuse, & en quelque sorte hémorroïdale des organes de la génération du sexe, il s'ensuit que l'action des remèdes emménagogues consiste à porter dans ces parties cette phlogose propre à occasionner le suintement du sang ou l'évacuation désirée; & c'est l'effet qu'on reconnoît dans cette espèce de médicament, dans l'aloës, par exemple.

Je ne suivrai pas plus loin ce sujet, sur lequel je ne me suis peut-être que trop étendu.



O B S E R V A T I O N

Sur une maladie convulsive; par M. J. T. O.

*CONNELL, docteur en médecine,
bachelier de la faculté de Paris, & méde-
cin de l'abbaye royale de S. Denis, &c.*

Personne n'ignore que le corps humain est sujet à bien des infirmités; mais de toutes les maladies qui l'affligen, il n'en est aucune de si terrible, & dont les fuites soient plus fâcheuses, que la convulsion. Ce sont des contractions violentes & involontaires des parties nerveuses, membraneuses & musculeuses, d'un membre particulier, comme le *ris fardonien*, le *clou hysterique*, le *priapisme*, le *satyriasisme*, le *spasme*, la *distortion*, &c. quelquefois de tout le corps, comme le *tétanos*, l'*emprosthotonus*, l'*opiosthotonus*, la *catalepsie*, &c.

Je fus appellé, le 6 du mois d'Août dernier, pour voir le nommé Jean-François Bullot, ci-devant soldat dans la Colonelle générale, pour lors à l'île S. Denis, âgé de 27 ans, d'un tempérament sanguin & robuste. Ayant reçu une blesse à la jambe, qui étoit dégénérée en ulcere, il eut son congé, & alla à Paris, travailler à sa profession, qui est celle de préparer l'écailler

pour les tabatieres , &c. ce qui l'obligeoit à se tenir continuellement debout. Quelques mois après , il ressentit un roidissement dans les deux hypocondres ; & le mal ne faisant qu'augmenter , il prit le parti de se retirer chez les parens , à l'isle S. Denis , où je le vis.

En l'examinant , je me suis apperçu qu'il étoit attaqué d'un *tétanos* : son corps étoit droit & roide , sans pouvoir se pencher ni d'un côté , ni de l'autre ; la constipation étoit si grande , qu'il ne rendoit ni vents ni excrémens ; & la vessie étoit tellement resserrée , qu'il n'en sortoit qu'une très-petite quantité d'urine ; le pouls dur , serré & vif ; le tout accompagné de mouvemens convulsifs de la mâchoire inférieure , & d'un serrrement de dents périodique , tel , qu'à peine pouvoit-il avaler : à cela se joignoient des douleurs de reins inexprimables , & une impossibilité de supporter son lit. Lui ayant demandé si l'ulcere de la jambe couloit , ou s'il étoit sujet aux hémorroi-des (l'on scait que la suppression de l'un ou de l'autre occasionne des métastases) , il me répondit qu'il n'avoit jamais eu d'hémorroi-des , & que l'ulcere étoit d'ailleurs dans un assez bon état. Les indications qui se présenterent , furent de relâcher le bas-ventre , de débarrasser le genre nerveux , de dissiper les stases , de résoudre les engorgemens ,

gemens, de rétablir la souplesse par tout le corps, & procurer enfin un calme général. Pour cet effet, comme le malade avoit été saigné deux fois du bras, avant mon arrivée, & qu'il avoit pris une médecine drastrique, qui n'avoit fait qu'augmenter la crispation des fibres, je lui ordonnai de copieuses saignées du pied, qui furent répétées jusqu'à cinq fois, dans deux jours de tems: de plus, des lavemens émolliens & huileux, des fomentations émollientes sur toute la capacité du bas-ventre; les lavemens ne produisant aucun effet, je lui fis prendre une demi-roquille d'huile d'amandes douces, toutes les heures & demie; ce qu'il continua de faire pendant quatre jours de suite, & qui lui procura des évacuations: la quantité d'huile prise, dans cet intervalle, étoit de 3 livres: je lui prescrivis ensuite pour boisson, l'infusion de fleurs de tilleul, demélisse, & quelques grains de nître avec de la réglisse, &, par intervalles, des apozèmes rafraîchissans.

Cependant, malgré les évacuations, tant par la saignée que par l'huile d'amandes douces, le corps restoit roide comme une planche, depuis la clavicule jusqu'à l'os des îles, sans pouvoir aucunement se plier: les potions huileuses commencerent à dégoûter totalement le malade, & il ne voulut jamais qu'on répétât la saignée.

Dans ces fâcheuses circonstances, j'aurois voulu qu'il eût essayé les bains domestiques ; mais la difficulté de trouver à la campagne une baignoire, me fit renoncer au désir que j'avois de les lui faire prendre, quoi qu'ils fussent, dès le commencement, bien indiqués. Les potions anti-spasmodiques & calmantes furent employées, de même que quelques prises de la poudre anti-spasmodique, pour calmer & détendre les grandes contractions des muscles & des nerfs, sans aucun effet visible. Comme il s'en étoit dégoûté également, aussi bien que de sa tisane & de son apozème, on substitua à leur place l'orgeat leger & nitré, de la limonade, par intervalles, des sucs dépurés des herbes rafraîchissantes dans ses bouillons, lesquels étoient composés d'un tiers de bœuf, & de deux tiers de veau : les lavemens émolliens & huileux, répétés jusqu'à quatre fois par jour, restoient dans son corps, sans en rendre aucun, & son ventre n'étoit plus souple. On sçait que les remedes stimulans sont contraires à cet état. Les jambes & les cuisses s'enfloient à cause de la difficulté du retour du sang des extrémités inférieures, & de la situation de son corps, étant jour & nuit dans une chaise, comme une planche inclinée : les vérificateires furent appliqués aux gras des jambes, immédiatement après la dernière

saignée du pied, sans produire le moindre soulagement, quoiqu'ils fissent beaucoup couler : les sécrétions & les excréptions étoient supprimées ; en un mot, l'œconomie animale étoit bouleversée, & l'on ne pouvoit voir un spectacle plus digne de compassion ; c'étoit alors le cas d'appliquer des ventouses, avec de légères scarifications ; mais la répugnance que témoignoit toujours le malade, étoit insurmontable ; elles n'auroient pas manqué de produire un bon effet, & tel qu'on l'éprouve dans les pays occidentaux, où, par un usage plus fréquent qu'en France, on en retire les plus grands biens, précisément dans les mêmes cas & dans d'autres maladies : à leur défaut, les sangsues appliquées aux hypocondres eurent un excellent effet ; la fièvre survint ensuite, ce qui me donna l'espérance de le sauver, me souvenant de l'aphorisme d'Hippocrate : « *Febrem convulsioni succedere præflat, quam febri convulsionem.* » Aphor. 25, sect. 2. Chart. tom. 9, pag. 68 ; & dans un autre endroit : « *Convulsionem solvet febris acuta superveniens, quæ prius non fuit, si verò fuerit prius jam exacerbata : item convulsione aut tetano laboranti febris succedens morbum solvit.* »

Malgré cette fièvre, les convulsions de la mâchoire inférieure n'ont pas cessé, soit

qu'il n'ait point été assez saigné, par sa faute, ou que la fièvre n'ait point été assez forte pour atténuer & diviser le volume des humeurs, & par-là débarrasser le genre nerveux; car si elle avoit fait cesser les convulsions, on auroit pu l'appeler, à juste titre, *Morbi remedium potius quam morbus*.

Comme, à la fin, on avoit trouvé une baignoire, je lui conseillai de prendre les bains; ce qu'il fit pendant dix jours, n'usant pour toute nourriture, que de bouillons composés de grenouilles, de moëlle de concombre, & d'herbes rafraîchissantes: sur chaque pinte, l'on mettoit deux jaunes d'œufs, & pour toute boisson, une émulsion légère & nitrée; ce fut alors que j'eus la satisfaction de voir que les lavemens commençoint à faire effet; les urines couloient plus abondamment, les douleurs des reins diminuoient sensiblement, le roidissement & l'étranglement des muscles du bas-ventre se ramollissoient, & la souplesse du corps augmendoit journellement. L'on ne peut douter que la grande quantité des remedes émolliens & huileux ne l'ait disposé pour les bains, lesquels, (si on eût pu les administrer dès le commencement,) n'auroient pas manqué d'abréger considérablement cette cruelle maladie. Les bains étant finis, il fut purgé, de quatre jours en quatre jours, avec des minoratifs dans du petit lait en lavage; enfin

sa santé faisoit tous les jours des progrès : sa maladie avoit duré 27 jours dans toute sa vigueur, avec des souffrances inouïes, pour peu qu'on le touchât ou qu'on le remuât. Il y avoit tout à craindre pour sa vie jusqu'au quatorze, suivant Hippocrate : « *Qui tetano corripiuntur, intrâ quatuor dies intereunt, has verò si effugerint, sani fiunt.* » Aph. 6, sect. 5, Chart. tom. 9, pag. 197. Item... « *Hic tertio, vel quinto, vel septimo aut decimo quarto morbi die perit, hos si effugerit, convalescit.* » Ibid. lib. 3, cap. 12°, Chart. tom. 7, pag. 587.

On voit, par ce qu'en dit ce grand observateur, qu'il mettoit plus sa confiance dans les jours critiques, que dans les remèdes. Si un médecin faisoit de même, de nos jours, il vetroit périr plus de malades, que guérir par des crises, soit que les tempéramens soient changés, soit que le genre de vie soit différent, ou que les saisons & la différence des climats y contribuent ; néanmoins un médecin sage & attentif, dispose le malade à une crise heureuse, en suivant pas à pas la nature, & tâchant de combattre les accidents les plus fâcheux.

Le malade ayant été bien purgé, a commencé à prendre des potages & de la viande blanche, pendant sa convalescence : je l'ai mis ensuite à l'usage d'un opiat composé de conserve, de fleurs de pivoine mâle, de

poudre de guttette, de cinnabre naturel, de succin, de rhubarbe & de syrop de stæchas. Il en prenoit deux prises par jour; & sa boisson étoit une infusion de feuilles de gui de chêne. Il s'en est fort bien trouvé, ainsi que du régime qu'il a suivi. Il m'est venu voir plusieurs fois, depuis son rétablissement.

O B S E R V A T I O N

Sur les bons effets du Quinquina, dans une petite vérole gangreneuse; par M. H A Z O N, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Dans l'été de 1762, les petites véroles furent très-communes, la plupart confluentes & d'un mauvais caractère. Il y en eut quelques-unes de pourprées, dont l'humeur se portant à la tête avec rapidité, fit périr plusieurs malades subitement.

J'avois vu, à la campagne, près Paris, quelques-unes de ces petites véroles confluentes, que j'avois traitées heureusement, en plaçant d'abord la faignée, les évacuans, tant émétiques que cathartiques, en écartant sur-tout toute espèce de cordial, & y substituant une boisson anti-phlogistique quelconque. La grande chaleur de la saison

& la fermentation des humeurs rendoient les cordiaux plus dangereux que dans tout autre tems de l'année ; & même que dans bien d'autres épidémies de cette espece.

A ma dernière visite, & tout prêt de me retirer d'une maison où j'avois vu trois personnes attaquées de cette cruelle maladie, un enfant de cinq ans tomba malade : on se persuada, sans fondement, que la maladie ne seroit pas si dangereuse que dans les autres, & que cet enfant n'auroit pas besoin de médecin : préjugé trop funeste & trop commun pour les enfans de bas âge surtout : je prognostiquai ce qui pourroit en arriver, & les parens s'en souvinrent par la suite. J'ordonnai, en me retirant, la saignée ; la petite vérole fut très-confluente : on purgea cet enfant au seizième jour de la maladie ; j'avois recommandé qu'on le purgeât au douzième : on le purgea, à ce que l'on dit, avec la manne, le sel de seignette & le syrop de pommes composé : il en arriva une superpurgation : On me manda de nouveau, au dix-huitième jour ; & voici l'état où je trouvai cet enfant.

Il étoit très-foible, presque sans pouls ; les extrémités froides, avec des mouvements convulsifs dans tout le côté droit, & principalement au visage, qui étoit tout couvert d'une croûte épaisse noire : tous les

boutons du corps étoient percés & ouverts : ils montrroient tous , dans leur centre , un point noir & gangreneux ; la respiration se soutenoit encore. Dans cet état , on désespéra de l'enfant ; c'est pourquoi on eut recours au médecin , comme il arrive d'ordinaire à Paris. Je pensai d'abord à une potion cordiale ordinaire ; mais faisant ensuite réflexion , que le quinquina étoit le meilleur cordial connu , je l'ordonnai en poudre dans le vin , à la dose de trois gros sur une livre. J'ordonnai qu'on en donnât , d'heure en heure , trois ou quatre bonnes cuillerées à la fois : j'ordonnai en même tems les vésicatoires aux jambes. Je revins le lendemain : je trouvai l'enfant dans le même état ; j'ordonnai de continuer. Je revins encore le lendemain ; & je trouvai le malade plus mal ; car à tous les accidens précédens s'étoit joint un embarras dans la poitrine , de la difficulté de respirer , & même un point de côté ; j'ordonnai cependant de continuer le même remede. Je ne revins pas , croyant que le petit malade mourroit le soir même : toute la journée du lendemain se passa , sans que je le visse ; mais on vint m'avertir qu'il paroifsoit moins mal , & on me pria instamment d'y retourner. Je trouvai les forces un peu augmentées ; le dévoiement diminué ; les mouvements convulsifs moins fréquens ;

les croûtes du visage tomboient : les points noirs & gangréneux des autres boutons ne s'éclaircissaient point encore : le vin de quinquina avoit modéré le dévoiement, mais ne l'avoit pas entièrement supprimé. J'en fus bien-aise ; car j'aurois craint une constipation & un reflux d'humeur sur quelque partie : je diminuai le quinquina par degré, c'est-à-dire, qu'en conservant la même dose, j'éloignai les prises, à mesure que les forces se rétablissoient : je purgeai même, de tems en tems, avec la manne & le syrop de chico-rée composé, car le dévoiement subsistoit toujours & toujours bilieux. Quelque attention au reste que j'aye eu à entretenir les évacuations, & à y suppléer par le purgatif employé, au moins tous les huit jours & même plus souvent, une portion de l'humeur bilieuse & varioleuse s'étant portée sur l'origine des nerfs, le mouvement cessa dans le côté droit, qui devint paralytique ; mais cet accident se dissipâ comme les autres, en entretenant long-tems le vésicatoire que j'avois fait appliquer aux jambes, en même tems que j'avois ordonné le vin de quinquina.



LETTRE

De M. FABRE, docteur en médecine de Montpellier, & médecin à Agen, à l'Auteur du Journal, contenant une Observation sur une Goutte-sereine, produite par une colique, & guérie par l'émétique.

MONSIEUR,

La guérison de la goutte-sereine n'est pas une observation sans exemple ; elle est néanmoins assez rare, pour vous prier de l'insérer dans le Journal de Médecine.

Jean Barricot, serger, de la ville d'Agen, logé près des Grands Carmes, me fit appeler, le 3 de ce mois, pour lui rétablir la vue qu'il avoit entièrement perdue.

Cet artisan, âgé d'environ 40 ans, ayant les yeux beaux & sains en apparence, le pouls foible & lent, le visage pâle & consterné, d'ailleurs robuste ; de dessus un siége, qu'il n'osoit quitter, crainte de tomber, répondit ainsi à mes demandes.

Je n'ai jamais eu de dartre, gale ni ulcere ; & je me portois bien, lorsqu'une colique me prit, il y a dix jours, si vive, que je ne sçavois où rester ; cette douleur d'entrailles cessa bientôt ; & dans l'instant, je devins tout-à-fait aveugle, tel que je suis à présent.

Il ajouta : Le chirurgien m'a saigné ; un de vos confrères a ordonné de me refaigner du pied : abandonné de ces M^{es}, on m'a conduit chez un médecin étranger, arrivé depuis peu de Toulouse, dans cette ville, qui passe & se débite pour un homme à secrets, qui m'a dit de me faire saigner quatre fois dans un jour ; ce que mon chirurgien n'a osé faire ; en outre, d'appliquer des vésicatoires & un collyre d'eau rose & de blanc d'œuf, ce qu'on a exécuté. Après ces essais, cet étranger réconsulté, m'a renvoyé aux Incurables, me voyant sans doute hors d'état de payer ses potions hydragogues, 20 & 35 sols ; & ses élixirs, 12 & 24 livres la phiole.

Touché de compassion du triste sort de ce misérable, qui n'avoit pas même la ressource des Quinze-Vingts, à l'exemple de Saint-Yves, Mead, Lieutaud, &c. je prescrivis, sur l'heure, au pauvre aveugle, 4 grains de tartre stibié ; le lendemain, une potion de demi-once de séné ; demi-gros de poudre de tribus, & une once de manne ; le suivant lendemain, autres 4 grains de tartre, de suite pendant 9 jours ; des bols de mercure, doux & de diagrede, avec l'infusion d'euphrasie ; enfin la tisane sudorifique & laxative du *Codex de Paris*, a fini le traitement, prise, pendant huit jours, avec la vapeur

348 OBSERV. SUR UNE FILLE
d'esprit-de-vin & de café, reçue dans les
yeux, au moyen d'un entonnoir.

Par ces remèdes, Jean Barricot, le qua-
trième jour, distingua la clarté des ténèbres ;
le douzième jour, il jugea, à dix pas, des
couleurs ; & le vingtîème jour, la paralysie
des nerfs optiques (*ex colicâ*) fut totale-
ment dissipée, la vue rétablie dans sa pre-
mière force, & au point que Jean Barricot
vendange actuellement pour ses voisins.

O B S E R V A T I O N

S I N G U L I E R E

*Sur une Fille sans langue, qui parle, qui
chante, &c. par M. SAULQUIN,
maître chirurgien à Nantes.*

Cette fille, qui est de la paroisse de Saint
Hilaire, près Mortagne en Poitou, nous
fut présentée en notre sale d'assemblée, où
nous l'examinâmes avec toute l'attention
possible. Elle nous dit elle-même qu'il y
avoit environ onze ans que la langue lui
étoit tombée en pourriture, à la suite d'une
gangrene occasionnée par l'humeur d'une
petite vérole maligne. Elle fut près de trois
ans, sans pouvoir se faire entendre ; elle
articula ensuite quelques mots, puis elle

parvint enfin à demander son nécessaire; mais pour le présent, elle parle & chante assez distinctement, quoiqu'elle n'ait absolument point de langue; ou du moins, ce qui reste de sa substance, est si peu de chose, qu'il se distingue de la membrane qui tapisse la partie inférieure de la bouche, plutôt par sa couleur rouge & charnue, que par son éminence, ne présentant l'un & l'autre, qu'un plan presqu'égal & continu, jusqu'à la glotte. Cela posé, si on se représente que la parole n'est que la modification des sons, que la langue en est le principal instrument; que le voile du palais, le mouvement de la mâchoire, l'action des lèvres & la position des dents y contribuent beaucoup; que pour peu que ces parties soient viciées ou déplacées, la prononciation perd ses agréments, & que quelquefois même on auroit peine à se faire entendre, sans le secours de l'art; ne trouvera-t-on pas encore plus merveilleux que cette personne puisse parler sans langue?

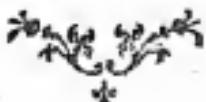
Pour en concevoir la possibilité, il faut se rappeler qu'il reste encore une petite portion de la base de la langue, à laquelle tous les muscles extérieurs sont adhérens. Il paroît aussi que le tems, la nécessité & le grand desir que cette fille avoit de parler, l'étude & l'application qu'elle en faisoit,

350 OBSERV. SUR UNE FILLE

ont rendu ces muscles plus longs, plus forts & plus agiles. En effet, les muscles genio-glosses ont une contractilité si marquée, qu'ils portent, plus avant que dans l'état naturel, ce petit reste de la base de la langue; les stylo-glosses le soulevent aussi davantage vers le palais; & la membrane qui tapisse la partie inférieure de la bouche, se trouvant, par ce moyen, plus lâche, plus ramassée & plus élevée, supplée, en quelque façon, au corps de la langue; le peu qu'il en reste, étant suffisant pour lui imprimer, par communication, une sorte de mouvement capable de modifier les sons, de concert avec le voile du palais, les lèvres, les dents, &c. & par conséquent de mettre cette fille en état de s'acquitter des fonctions de cet organe, presqu'avec autant de facilité, que s'il étoit dans toute son intégrité.

Cet exemple est rare, mais il n'est pas unique. Feu M. *de Jussieu*, professeur en botanique, au Jardin du roi, rapporte, dans les Mémoires de l'académie des sciences, une Observation d'une fille qui étoit née sans langue, qui s'acquittoit des fonctions dépendantes de cet organe. Un nommé *Roland*, chirurgien à Saumur, a donné un semblable exemple dans un Traité intitulé : *Aglossostomographie*, ou *Descrip-*

tion d'une bouche sans langue ; la personne parloit & faisoit toutes les autres fonctions dépendantes de cette partie : c'étoit un garçon de huit à neuf ans, qui, par une gangrene causée par des ulceres survenus dans la petite vérole, avoit perdu la langue. *Riolan* en rapporte un à-peu-près semblable, dans son *Anthropographie*. Il est pareillement rapporté dans les Journaux d'Allemagne, qu'un enfant, dont la langue s'étoit pourrie durant la petite vérole, parloit & goûtoit fort bien les alimens. La fille, qui fait l'objet de notre Observation, jouit des mêmes facultés. Nous avons remarqué qu'elle avoit la mâchoire fort étroite, & que lorsqu'elle mange, elle est obligée de s'y prendre à plusieurs reprises pour avaler une bouchée. C'est en aspirant l'air, qu'elle vient à bout de ramasser les petites parcelles d'alimens ; une fois parvenus à une certaine profondeur, ce petit reste de la langue les comprime contre le palais, achieve par ce moyen de les pousser dans le gosier qui les reçoit par son extensibilité, & qui alors les conduit plus loin, en se contractant.



O B S E R V A T I O N

Sur une Hernie, avec étranglement & gangrene, guérie par la nature ; par M. LOTTINGER, docteur en médecine, membre du collège royal des médecins de Nancy, pensionnaire de la ville de Sarbourg.

Natura medicatrix optima.

Madame Nicolas, sous-prieure à Rintiny, (maison assez connue dans ces contrées, par plusieurs cures d'ulcères chancreux qu'a faites, en différens tems, M^{me} Pacquieres, la supérieure actuelle,) portoit, depuis un an ou deux, une hernie à l'aïne, du côté droit. En Novembre dernier, cette dame fut tout-à-coup attaquée d'une colique de miserere ; elle rejettoit par le vomissement, non seulement la nourriture & la boisson, mais encore les excrémens, & cela, en telle quantité, qu'elle infectoit tout ce qui l'environnoit. Je fus appellé, & je trouvai la malade dans cet état : j'eusse fort désiré pouvoir pratiquer la saignée ; mais je n'osai tenter ce remede ; l'âge de la malade qui est plus qu'octogénaire, sa foiblesse extrême, ne me le permirent pas : j'eus donc recours aux lavemens, que je fis donner le

le plus souvent qu'il me fut possible, aux fomentations & à une potion appropriée. Ces remèdes ne furent pas sans quelques succès; & j'obtins assez de calme, pour que, de tems à autre, quelques cuillerées de la potion restassent dans l'estomac. Enfin le vomissement cessa absolument; tout paroîssoit mener à une guérison prochaine: les douleurs qui jusques-là avoient été très-vives & presque continues, cesserent, & la fièvre disparut; mais ce calme fut de peu de durée; les douleurs & la fièvre revinrent de plus belle; la tumeur à l'aîne s'enflamma, & en peu de tems, elle s'ouvrit: il parut en sortir des matières telles que celles que la malade avoit rendues, quelques jours auparavant, par la bouche. Je voulus alors faire venir un chirurgien pour dilater la plaie, & la panser méthodiquement; mais la malade m'assura qu'elle ne souffriroit jamais que l'on employât à son sujet aucun instrument de chirurgie, qu'elle feroit volontiers quelques petits remèdes externes, & rien de plus; voyant la résolution ferme de cette dame, je n'insistai pas davantage. Témoin, chaque jour, des merveilles qu'opere la nature, je comptois qu'elle ne nous abandonneroit pas, & certainement mes espérances ne furent rien moins que vaines; en peu de tems, j'eus lieu de reconnoître à loisir, ce qu'elle peut même dans les cas

les plus graves, & dans des sujets exténués par le mal & par la vieillesse. Bientôt l'ouverture s'étendit assez considérablement, & devint une espece d'anus artificiel : dès ce moment, le naturel parut cesser ses fonctions ordinaires; & les matières, ainsi que les vents ne passèrent, plus que par la plaie; ses environs, sans cesse mouillés par ces matières, & en tout sens, attendu que la malade ne pouvoit rester couchée que sur son dos, se tuméfierent & devinrent très-douloureux. Pour y remédier, j'ordonnai différentes fomentations, & on fit usage de l'onguent de guimauve; la malade s'en trouva bien: quant à la plaie même, elle fut pansée le plus simplement qu'il fut possible: on y appliqua un emplâtre chargé d'onguent de la Mere, & on la couvrit d'un cataplasme émollient: de trois en trois heures, & même plus souvent, on la découvrit pour donner la libre sortie aux matières; car celles ci, pour peu qu'on tardât à lever les obstacles à leur sortie, les rompoient avec force, & se répandoient de toutes parts. Je purgeai deux ou trois fois la malade, mais les médecines n'opérèrent que par le canal nouveau, l'ancien restant toujours fermé, si ce n'est aux vents qui, après la seconde médecine, s'échappoient quelquefois par-là. Telle fut la méthode simple qui fut uniquement employée;

cependant, après quelques semaines, j'eus la satisfaction d'apprendre qu'une nouvelle médecine avoit très-bien opéré par les voies ordinaires, & de voir que la plaie commençoit à perdre beaucoup de son diamètre; dans la suite, elle se rétrécit de plus en plus; & enfin, dans les derniers jours de Mars, elle fut parfaitement cicatrisée. Depuis ce tems, la malade, qui auparavant étoit dans le marasme, a repris de l'embonpoint, elle a le ventre libre, assez de sommeil, & beaucoup d'appétit. Elle fait ses fonctions de religieuse, autant que sa vieillesse le lui permet; en un mot, elle jouit d'une santé très-rare dans un âge aussi avancé.

O B S E R V A T I O N

Sur des Contusions qu'un jeune homme a reçues dans tout le bas-ventre, avec de grandes douleurs; par M. LEAUTAUD, chirurgien juré de la ville d'Arles, ancien chirurgien major de l'hôpital général du S. Esprit de la même ville, &c.

Deux hommes, du Comtat-Venaissin, âgés d'environ 30 ans, d'un tempérament fort, vigoureux & nerveux, transportés de haine l'un contre l'autre, après bien des menaces, en vinrent aux coups; il sembloit

que la nature, pour rendre le combat plus long, leur eût distribué une égale force. La victoire auroit été long-tems indécise, si un des deux, devenu plus foible, par le grand nombre de coups qu'il avoit reçus au bas-ventre, n'eût fait un faux pas, qui le fit tomber par terre; son adversaire se prévalant de cet avantage, se jeta sur lui, &c, redoublant ses coups, le laissa presque mort sur la place.

L'adversaire cherchoit une retraite dans sa fuite précipitée, lorsque des personnes touchées de compassion, emportèrent le malade dans son logis, & crurent qu'il pouvoit guérir sans aucun remede; cependant il se plaignoit vivement de ses douleurs: on commençoit à craindre pour lui, & ce ne fut qu'alors qu'on pensa au remede. On l'emmena à l'hôpital: j'examinai son mal; je compris que le bas-ventre étoit affecté; & je crus d'abord que, par rapport à la foibleſſe, les cordiaux lui feroient salutaires. Il fut attaqué, le lendemain, d'une fiévre ardente; le foie se gonfloit d'une maniere excessive; & comme l'inflammation étoit à craindre, à cause des vives douleurs qu'il ressentoit, & d'une tension qui le pressoit fortement au bas-ventre, près de la région du foie, je mis en usage les remedes qui me parurent les plus propres, pour en arrêter le cours: les faignées du bras réitérées,

précéderent celles du pied ; les fomentations, les applications des herbes émollientes, les légers purgatifs, les lavemens anodins, les tisanes émulsionnées, les juleps narcotiques, pris tous les soirs ; en un mot, tous ces remèdes devinrent inutiles : ils sembloient même n'avoir été employés, que pour augmenter sa douleur & sa tension ; l'un & l'autre furent si opiniâtres, que je reconnus enfin que l'enflure faisoit de nouveaux progrès dans cette partie. Le mauvais état de ce malheureux faisoit craindre pour sa vie, d'autant que la tension ne diminuoit point, & que la fièvre, toujours plus ardente, ne pouvoit être calmée, nonobstant les remèdes appropriés à cette maladie. Trois semaines, dans les rigueurs d'un mal si opiniâtre, avoient réduit ce jeune homme à un triste état. La casse & la manne prises, de deux jours l'un, le délivrèrent de la fièvre ; mais la cause principale de la maladie étoit cette tension : un mois presqu'entier se passa dans cette perplexité de maux. Je me tournai enfin vers la source de la guérison ; les délayans, les légers apéritifs & les demi-bains eurent tous les succès que je m'étois promis ; la tension du bas-ventre se relâcha, & diminua sensiblement, après deux jours ; & au troisième, elle cessa totalement : les selles furent le récipient de ces mauvaises humeurs

ramassées : j'apperçus des excréments jaunes, mêlés de fang pourri ; ce qui rendoit une puanteur insupportable : son extrême foibleesse me fit supprimer les demi-bains ; mais il fallut, bientôt après, les reprendre pour accélérer sa guérison, en évacuant les matières diversement colorées, chargées d'un grand nombre de vers, dont la plupart étoient de la grosseur d'une plume à écrire ; enfin cette dangereuse maladie s'est terminée heureusement par une convalescence des plus parfaites. Il est entièrement guéri, & il jouit actuellement d'une parfaite santé.

O B S E R V A T I O N

Sur une Plaie de poitrine ; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital de S. André de Bordeaux.

Le 27 Juillet 1763, à dix heures du soir, on apporta dans notre Hôtel-Dieu, le nommé Raymond Vergès, âgé de 28 ans, matelot Bayonnois, qui avoit reçu, par un Espagnol, un coup de couteau, entre la dernière des vraies côtes, & la première des fausses, presqu'à égale distance de l'épine & du cartilage xiphoïde, avec issue d'une portion d'épiploon, qui bouchoit assez exactement

la plaie ; je ne crus pas devoir le faire rentrer , pensant qu'un emphysème , qui n'aurroit pas manqué d'arriver après la réduction , auroit été plus dangereux que la perte d'une once de graisse : je le couvris donc aussitôt d'un plumasseau imbibé de vin tiéde , que je soutins par quelques compresses suivies du bandage de corps , & du scapulaire .

Le malade ne se plaignoit que d'une légère douleur de côté ; la respiration n'étoit nullement gênée ; l'abdomen étoit mollet , sans douleur ni tension ; enfin , après le pansement , le blessé se trouva très-bien : je crus ne devoir pas me reposer sur ce calme . Je lui fis tirer seize onces de sang ; les saignées furent répétées dans la nuit , toutes les deux heures ; & j'estime que jusqu'au matin cinq heures , les quatre saignées pouvoient être évaluées à quarante-huit onces de sang . M. Gouteyron , chirurgien en chef de l'hôpital , vit alors ce malade . Il conseilla de réitérer les saignées , à mesure que le pouls s'éleveroit , & faire les pansemens avec un plumasseau chargé de baume d'Arcæus , trempé dans l'eau-de-vie camphrée , soutenu comme au premier appareil . Le malade a été ainsi pansé jusqu'au 20 Septembre , & a été parfaitement bien guéri .

Le couteau avoit-il pénétré dans la poitrine , & percé le diaphragme , pour per-

mettre à l'épiploon de sortir ? ou auroit-il glissé sur la partie intérieure des fausses-côtes, pour aller blesser les muscles abdominaux, & permettre la même issue ? Je n'ai jamais bien conçu ce dernier chemin, & j'ai toujours été très-persuadé du premier. Mais comme des chirurgiens de réputation n'ont pas cru celui-ci, j'ai eu recours à l'expérience, ne sachant pas qu'aucun auteur nous ait donné d'observations semblables. Sur plus de vingt cadavres, mis dans différentes situations, j'ai porté un couteau au même endroit où étoit la plaie du blessé ; j'ai toujours pénétré avec beaucoup de facilité dans la poitrine, & percé le diaphragme, sans léser le poumon. Dans plusieurs, cette petite poche épiploïque, qu'on doit distinguer de la grande, & qui s'attache à la scissure de la rate, à la grosse extrémité de l'estomac, près l'orifice cardiaque, est sortie par la plaie extérieure, aussi-tôt que j'en retirois le couteau ; au contraire, quand j'ai voulu percer les muscles du bas-ventre, sans pénétrer dans la poitrine, la difficulté a été plus grande ; & jamais l'épiploon n'est sorti. L'expérience est facile à faire ; les chirurgiens un peu familiarisés avec les cadavres, la peuvent aisément répéter. Avant de finir, il me reste à faire remarquer que l'épiploon n'est point tombé en pourriture, comme on dit qu'il

arrive, quand il reste un certain tems dehors. Il s'est d'abord prodigieusement gonflé, au point d'avoir le volume d'un gros œuf de poule, ensuite jusqu'à son entiere consommation, il a toujours fourni une suppuration des plus louables, sans qu'il soit, pendant toute la cure, arrivé aucun accident.

O B S E R V A T I O N

Sur un Enfant qui a resté, depuis sept heures du matin, jusqu'à cinq heures après midi, pris par le col au passage, en venant au monde, adressée à l'auteur du Journal; par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du S. Esprit de la même ville.

Je fus appellé pour voir un enfant de cette ville d'Arles, âgé de dix jours, dont la langue étoit sphacélée. Je m'informai d'où provenoit cet accident : la mere en colere, se mit à crier contre la sage-femme qui l'avoit accouchée ; son mari, un peu moins déraisonnable, m'apprit que l'accoucheuse étoit l'auteur du malheur de leur enfant ; qu'au lieu de lui couper le filet, elle lui avoit coupé le tendon. Mais à quoi connoissez-

vous qu'elle a mal opéré , lui demandai-je ? car la langue étoit dans un état à ne plus y appercevoir aucun vestige de ciseaux. Un opérateur me l'a assuré , répondit-il.

Cette cause n'étoit pas vraisemblable-
ment celle de la maladie , puisque l'enfant
n'avoit pas perdu une seule goutte de sang ,
& que même il n'avoit été saisi d'aucun
mouvement convulsif , après l'opération ;
qu'il avoit paru au contraire fort tranquille.
Jusques-là , la sage - femme paroifsoit fort
innocente de ce dont elle avoit été impru-
demment , & peut-être malignement accu-
sée ; & comme je ne perdois pas de vue le
rétablissement de sa réputation , car ce cas-
là avoit déjà fait dans tout le quartier un
bruit épouvantable , je questionnai la mère
sur les circonstances de son accouchement ;
elle avoua , sur mes questions , que son enfant
étoit resté , depuis sept heures du matin ,
jusqu'à cinq heures après-midi , pris par le
col , au passage ; qu'après bien du travail ,
il étoit sorti la face fort livide , les yeux &
le nez enflés , & les lèvres bouffies. Je m'in-
formai enfin , si l'enfant avoit d'abord tété :
la mère me dit que non , & que c'étoit à
l'occasion de cet inconvénient , dont il avoit
souffert six jours , qu'on lui avoit coupé le
filet.

Je fis alors tous mes efforts pour leur faire
comprendre que la cause de la difficulté que

l'enfant avoit eu à tetter, étoit l'enflure dont la langue étoit saisiée ; que cet organe devoit nécessairement étre ainsi tuméfié, parce que les vaisseaux qui composent le tissu des parties de la tête, ont des vaisseaux de décharge qui leur sont communs, & que ceux-ci barrés, lors de l'accouchement, en occasionnant l'enflure des yeux, du nez, des lèvres, ou de tout le visage, devoient avoir donné lieu, par la même raison, à l'enflure de la langue ; que cette enflure provenant de l'arrêt du sang, étoit plus que suffisante pour faire tomber en mortification les parties, & qu'au reste l'accoucheuse n'étoit coupable de rien, finon d'être sortie de sa sphère.

Je réussis mieux que je ne l'avois espéré ; mes gens entendirent raison : ils convinrent que le charlatan qui avoit avancé que le désordre venoit de la coupe du filet, n'étoit pas une forte tête, & que celle qui avoit fait l'opération, n'avoit aucune part à ce fâcheux événement. Quant à la langue de l'enfant, je recommandai aux parens de la toucher, le plus souvent qu'ils le pourroient, avec un pinceau de charpie, trempé dans le seul vin chaud ; qu'ils ne prendroient pas long-tems cette peine : avec cette précaution, l'enfant tette à merveille, quoique la langue, depuis le bout jusqu'au frein, soit

tombée ; en un mot , il est entièrement guéri , & jouit d'une parfaite santé.

Quoique cette Observation n'ait rien de singulier , néanmoins elle m'a paru digne de vous être présentée ; & j'ose me flatter , Monsieur , que vous voudrez bien en faire mention , pour le bien de l'humanité , dans votre précieux Journal , qui est toujours bien accueilli , afin que le public ne prête pas si facilement l'oreille à des charlatans qui ne sont ordinairement que des ignorans , & des gens sans aveu.

O B S E R V A T I O N S

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

ANNÉE 1725.

HIVER. Il y eut , dans cette saison , quelques fiévres continues & intermittentes , des dévoiemens & des éréspipeles ; mais toutes ces maladies ne furent accompagnées d'aucun symptôme fâcheux , & n'exigerent rien de particulier pour le traitement.

PRINTEMPS. Dès le commencement du printemps , on vit , sur-tout dans les hôpitaux ,

& chez les pauvres, des fiévres ardentes, des pleurésies, des maux de gorge & des dévoiemens; toutes ces maladies ne furent funestes qu'à ceux qui en négligèrent les commencemens, car alors les fiévres & les pleurésies dégénéroient en fièvre maligne; mais ceux au contraire, qui, d'abord demandoient conseil à des gens instruits, & non à ces gens avides de faire la médecine, qu'ils ignorent, & dont les pauvres & beaucoup de gens d'un état moyen sont les victimes malheureuses, guérissoient promptement, lorsqu'on leur faisoit en peu de tems plusieurs saignées, tant du bras que du pied, & qu'on les évacuoit si-tôt que le permettoit la détente produite par les saignées réitérées. Chez quelques-uns, il restoit des redoublemens accompagnés de frissons réguliers, que diffroit promptement le quinquina donné à petite dose; mais il falloit le continuer pendant long-tems, & le mêler avec des purgatifs ou des béchiques, à raison de la maladie, ou, pour mieux dire, du symptome qui avoit précédé. Les dysenteries n'exigeoient que les adoucissans, quelquefois la saignée, lorsque la fièvre étoit vive, & les douleurs aiguës. Il falloit terminer le traitement par de doux cordiaux & des vulnérariaires.

Lorsqu'à la pleurésie se joignoient des nausées, il falloit, malgré le point de côté &

la fièvre , donner un vomitif , dès le second ou le troisième jour de la maladie ; on voyoit diminuer tous les accidens , immédiatement après l'action du vomissement. Si on négligeoit de le faire , la pleurésie dégénéroit en fièvre putride , souvent mortelle.

On vit aussi régner beaucoup de petites véroles , qui commençoient d'une maniere alarmante. Les enfans , qui furent ceux que fafit principalement cette maladie , étoient attaqués d'une fièvre ardente , qui obligeoit de les faire saigner une ou deux fois , & même quelquefois davantage ; le relâche , que produisoient ces saignées , auxquelles il falloit souvent faire succéder un purgatif , étoit suivi d'une éruption abondante pour l'ordinaire , mais sans aucun accident. La seule chose de particulière qu'ont eu les petites véroles de cette saison , c'est qu'elles ont été accompagnées d'une toux opiniâtre ; ce qui est ordinairement un signe propre aux rougeoles. Par cette raison , il a fallu joindre quelques bêchiques aux diaphorétiques , ordinairement usités dans cette maladie , & employer plus fréquemment les calmans.

ÉTÉ. Quoique cette saison ait été froide , pluvieuse , qu'il y ait eu , par intervalle , dès vents très-froids , & que le pain ait valu jusqu'à huit sols la livre , il n'y a eu cepen-

dant que peu de maladies, même parmi les pauvres, & rien qui méritât d'être remarqué.

AUTOMNE. En automne, on vit plusieurs apoplexies ; la plus grande partie des malades se tira d'affaire, mais en tombant en paralysie qui affecta la moitié du corps. On observa aussi quelques fiévres continues, avec des redoublemens réguliers, qui ne se terminerent qu'au bout de vingt-un jours. Elles avoient les symptomes de la fièvre maligne. Quelques personnes ayant observé, les années précédentes, les bons effets du quinquina, voulurent le mettre en usage ; mais il fit toujours mal. Le seul traitement qui réussit, consista en saignées fréquemment répétées, tant du bras que du pied, en une boisson diurétique & acide, très-abondante, beaucoup de lavemens & des purgatifs, de deux jours l'un, à commencer dès le huitième de la maladie. Les jours où l'on ne purgeoit point, le tartre stibié, donné à petite dose, comme altérant, fit merveille, & disposoit les malades à être abondamment évacués.

ANNÉE 1726.

HIVER & PINTEMPS. L'hiver n'eut rien de particulier, que beaucoup de misère, par

rapport à la cherté des vivres. Il y eut, malgré cela, peu de maladies, si vous en exceptez cependant ceux que la mauvaise nourriture, & trop peu abondante, avoit jettés dans l'épuisement, & souvent dans le désespoir.

Le mois de Mai fut fort chaud, néanmoins il y eut très-peu de malades.

ÉTÉ. La cherté des vivres, & conséquemment la mauvaise nourriture des pauvres sur-tout, jointe aux chaleurs extrêmes, qu'on avoit éprouvées dans le mois de Mai précédent, rendirent le scorbut très-commun, particulièrement dans les hôpitaux.

Cette même chaleur ayant excité une forte transpiration, la bile étant devenue plus épaisse & plus visqueuse, & toutes les humeurs étant dépouillées de la plus grande partie de leur sérosité, on vit régner des fiévres intermittentes fort grises, lorsqu'on négligeoit, dans le commencement, de faire plusieurs saignées, d'employer une boisson acidule, avec le nître en abondance, beaucoup de lavemens, & d'administrer le quinquina purgatif, si-tôt que la bile commençoit à couler. Malgré ces remèdes sagement administrés, la convalescence étoit souvent longue; & quelquefois même il restoit une bouffissure universelle, qu'on ne dissipoit, qu'en faisant prendre aux malades, de deux jours

jours l'un, pendant un certain tems, tantôt plus long, tantôt plus court, une pinte d'eau par verrées, dans laquelle on avoit fait fondre une once de manne, un gros de sel de nître, & deux grains de tartre stibié. Mais ceux dont la maladie n'étoit point traitée, dès le principe, comme elle auroit dû l'être, étoient pris de délire, de mouvements convulsifs, de vomissements, & souvent payoient de leur vie, l'ignorance de ceux qui les avoient traités mal; on voyoit même ceux qui réchappoient, languir long-tems, & avoir une bouffissure universelle, beaucoup plus longue & plus opiniâtre, que ceux qui avoient été conduits sagement. Le meilleur moyen de dissiper cet œdeme, étoit de leur faire prendre, par cuillerées, une potion composée d'un gros de confection alkermes, d'une once de syrop de coquelicot, d'un scrupule de nître, & de quatre grains de tartre stibié, dans huit onces d'eaux cordiales.

Dans le même tems parut la petite vérole, précédée toujours de beaucoup de fièvre, de douleur de tête, souvent de délire; aussi falloit-il au plutôt saigner du bras ou du pied, quelquefois réitérer, suivant le besoin; rarement falloit-il faire prendre un purgatif, ou le tartre stibié: on n'employoit ces secours, que chez les malades dont la langue étoit

chargée : des lavemens adoucissans répétés plusieurs fois par jour, & une abondante boisson nitrée, suffisoient jusqu'au tems de l'éruption. Lorsqu'elle commençoit à se faire, il falloit faire prendre, le soir sur-tout, une potion composée de syrop diacode, & de limon, de chaque , demi-once dans fix onces d'eau de scortonere ; par l'usage de ce calmant , la peau restoit humide , la petite vérole sortoit avec facilité & sans aucun accident , tandis que ceux , auxquels on ne donnoit point ce calmant , avoient du délire & la peau séche ; chez ceux là , l'éruption se faisoit mal. Il étoit souvent inutile de continuer cette potion , lorsque l'éruption étoit entièrement terminée , à moins que le malade n'eût des agitations , & de la sécheresse à la peau. Vers le quinze de l'éruption , & presque jamais plutôt , il falloit purger & répéter beaucoup de fois la purgation , d'abord de deux jours , ensuite de trois jours l'un.

A U T O M N E. La fin de l'été fut fort chaude ; on vit continuer les petites véroles , qui cependant furent peu fâcheuses , quand on les traita , comme nous l'avons indiqué.

Au commencement de l'automne , parurent des fiévres tierces & doubles-tierces , qui dégénéroient en fiévres malignes , & faisoient périr les malades , lorsqu'on avoit

SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES. 371
méconnu la maladie dans son commencement, & conséquemment mal traitée. On vit même le corps de plusieurs de ceux qui avoient succombé à cette maladie, couverts de tâches rouges, semblables à du pourpre.

L'excessive chaleur de la fin de l'été, la mauvaise nourriture, à cause de la cherté du pain, avoient exalté toutes les humeurs, & particulièrement la bile : aussi vit-on régner ces maladies, principalement chez les pauvres dont étoit surchargé l'Hôtel-Dieu, aussi-bien que les charités des paroisses.

Le traitement, qui fut suivi des plus heureux succès, quoique cependant j'avoie vu périr quelques malades, ou d'autres ont langui long-tems, malgré les secours qu'on leur avoit donnés, dès le commencement de leur maladie, consistoit en plusieurs saignées, tant du bras que du pied, par préférence cependant au bras, à cause de l'engorgement des viscères du bas-ventre; un vomitif convenoit presque toujours, par rapport à la saburre des premières voies; une boisson très-abondante, acidule & nitrée, si-tôt que la bile commençoit à couler; le quinquina pris en apozème, avec le sel de nître; les sucs de bourrache, de buglosse, de cresson, auquel on ajouteoit le séné, entretenoit les évacuations, & diminuoit par

372 OBS. SUR LES MALAD. ÉPIDÉM.

degrés les redoublemens : de deux ou trois jours l'un , on rendoit un des verres d'apo-zèmes plus purgatif ; par ce moyen , j'ai tiré d'affaire la plus grande partie de mes malades. Il y en a eu plufieurs auxquels j'ai été obligé , dans la convalescence , de faire prendre les eaux de Passy , ou de l'eau rouillée , avec un gros de sel de Glauber , par pinte.

Il falloit sur-tout se ménager sur la nourriture , dans la crainte des récidives aux-quelles furent exposés ceux qui mangèrent trop , ou des alimens difficiles à digérer.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1764.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	<i>À 7 h.</i> du mat.	<i>À 2 h.</i> du soir.	<i>À 11 h.</i> du soir.	<i>Le matin,</i> pouc. lig.	<i>À midi,</i> pouc. lig.	<i>Le soir,</i> pouc. lig.
1	4 $\frac{1}{2}$	7	4	27 2 $\frac{1}{4}$	27 5	27 6 $\frac{1}{4}$
2	3	8	6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$
3	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
4	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	2	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
5	4 $\frac{1}{2}$	8	8	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28 1
6	7 $\frac{1}{2}$	10	7	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 1 1 $\frac{1}{2}$
7	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$	28
8	2	8	3	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
9	$\frac{1}{2}$	6	4	28	28 1 1 $\frac{1}{2}$	27 10
10	4	9	4 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
11	5	6 $\frac{1}{2}$	4	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
12	2 $\frac{1}{2}$	8	7	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
13	6 $\frac{1}{2}$	10	8	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4
14	6 $\frac{1}{2}$	11	7	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
15	7	10	5	28 3	28 4	28 5
16	2 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	4	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
17	1	9	4	28 5	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
18	1	10	5	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
19	3	10	7	28 3	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$
20	5	7	5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6	28 6 $\frac{1}{2}$
21	4	8	4 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$
22	2	8	5	28 6	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5
23	3	7	4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
24	3	6	2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28
25	$\frac{1}{2}$	2	$\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
26	0 2 $\frac{1}{2}$	1	0 1	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
27	0 1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	0 2	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
28	0 3	4	0 1	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
29	0 2	4	0 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8

ETAT DU CIEL

ours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O-N-O, nua. vent. ond.	O-N-O, nua. -	Nuag. pl.
2	N. pl. nuag.	O. nuag. pl.	Pluie.
3	S-O. couv. pl.	S-O. pluie. couv.	Couvert.
4	S-O. b. pl.	S-O. couv. gr. pluie.	Beau.
5	S-O. pluie.	S-O. couv.	Couvert.
6	S-O. couv. nuag.	S-O. nuag. couv.	Couvert.
7	S-O. couv. pluie.	S-O. pl. hua.	Nuages.
8	S-O. serein.	S-O. serein.	Serein.
9	S-S-E. fer. b.	S. beau.	Beau.
10	S-S-O. couv. nuag.	S-S-O. nuag.	Couvert.
11	S. pl. gr. v.	S. gr. vent. couv. fer.	Serein.
12	S. fer. b. v.	S. nua. vent.	Couvert.
13	S. brouillard. couv.	S-O. couv. vent.	Couvert.
14	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.
15	S. couvert.	S. couv. b.	Beau.
16	S. beau.	S. beau.	Beau.
17	S. gelée bl. ép. brouill.	S. beau.	Beau.
18	S-S-E. gelée bl. ép. br.	S-S-E. Beau.	Beau.
19	S-E. ép. br. beau.	N. beau.	Beau.
20	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
21	N. couvert. nuag.	N-O. couv. br. serein.	Serein.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	S - O. épais brouil. nuag.	S-O. couv.	Couvert.
23	N. couvert.	N. couv.	Couvert.
24	N. cou. nua. ond.	N. couv. b. serein.	Serein.
25	N. fer. nuag. couv.	N. vent. cou. nuag.	Couv. neige.
26	N. cou. nua. neige.	N. couvert. neige.	Couvert.
27	N. couv. b.	N. nuag. b.	Beau.
28	S-E. serein.	S-E. serein.	Serein.
29	N-O. brouil. beau.	N-O. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce même terme: la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{2}{3}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est d'un pouce $3\frac{11}{12}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.	2 fois du S-E.	2 fois du S-S-E.
	8 fois du S.	12
	1 fois du S-S-O.	10
	8 fois du S-O.	10
	1 fois de l'O.	12

Le vent a soufflé 2 fois de l'O.-N.-O.

1 fois du N.-O.

Il a fait 11 jours beau.

7 jours fercin.

19 jours couvert.

12 jours des nuages.

6 jours du brouillard.

7 jours de la pluie.

2 jours de la neige.

2 jours des gelées blanches.

3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1764.

Les rhumatismes inflammatoires, qu'on avoit observés à la fin du mois précédent, ont continué pendant tout ce mois; ils ont été plus ou moins rebelles aux remèdes les mieux administrés. Il s'y est joint des pleurées & des péripleumonies qui ont demandé le même traitement.

On a vu, en outre, un très-grand nombre de fièvres catarrhales, qui s'annonçoient par des horripilations & des frissons irréguliers; elles attaquaient, tantôt le nez ou la gorge, mais le plus souvent la poitrine; alors elles étoient accompagnées d'oppression, de difficulté de respirer, & de toux. Les crachats que les malades rendoient, étoient d'abord crus & phlegmatiques; & ils ne commen-

çoient à présenter quelque signe de coction, que le dix ou le onze : les urines étoient ordinairement troubles, mais sans déposer de sédiment. La plûpart de ces fiévres se font terminées, le quatorze, par une expectoration abondante, & des sueurs. On a été obligé de saigner plus ou moins dans le commencement. Les autres remèdes, dont on a fait usage, avec le plus de succès, ont été les délayans joints aux béchiques, & quelques doux purgatifs, sur la fin. On a été obligé, dans quelques personnes, d'avoir recours au quinquina, pour arrêter les redoublemens de la fièvre, qui s'annonçoient ordinairement par des frissons très-marqués, & prenoient, dans quelques personnes, le type de la double-tierce.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Janvier 1764; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été au moins aussi pluvieux, ce mois, que le précédent ; la pluie a été abondante plusieurs jours ; elle a persisté même dans le tems que la hauteur du mercure, dans le baromètre, annonçoit un tems plus favorable. Cette abondance de pluie a grossi considérablement les petites rivières de nos environs, & en a causé le déborde-

ment en plusieurs cantons. Le barometre a été cependant observé, le tiers du mois, au-dessus du terme de 28 pouces.

Le thermometre n'a marqué, de tout le mois, que deux jours de gelée. Le 4, il étoit au terme précis de la glace; & le 12, à 1 degré au-dessous de ce terme.

Le 28, le mercure, dans le barometre, étant descendu au terme de 27 pouces 1 ligne, il y eut tempête avec plusieurs éclairs & coups de tonnerre: il y a eu encore des éclairs & du tonnerre, les trois nuits suivantes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne: la différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord-Est.

5 fois du Sud-Est.

11 fois du Sud.

14 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

- 21 jours de pluie.
- 1 jour de grêle.
- 4 jours de tempête.
- 5 jours d'éclairs.
- 3 jours de tonnerre.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Janvier 1764; par M. BOUCHER.

Les rhumes & les fiévres catarrhales persistoient, mais avec moins de véhémence, que dans les mois précédens : les rhumes, dans les uns, portoient à la tête, & dans les autres, à la poitrine, & souvent à l'une & à l'autre partie.

La petite vérole & la fièvre continue-rémittente dominnoient encore ; la petite vérole cependant paroissoit moins fâcheuse que ci-devant. Dans la fièvre continue, les émétiques, ou plutôt les émético-cathartiques, se trouvoient souvent indiqués, après les saignées nécessaires : dans plusieurs, les progrès de la maladie, ou du moins ses suites funestes, ont été prévénus par leur moyen, dans les personnes même en qui les évacuations avoient été très-peu considérables : ce genre de remede a aussi réussi dans la fièvre catarrheuse. Dans la cure de

ceste dernière fièvre, j'ai observé nombre de fois, que, quoiqué le sang d'une première & même d'une seconde saignée fût diffous ou presque diffous, celui d'une troisième & d'une quatrième saignée, quand la violence des symptomes les requéroit, se trouvoit ferme, d'un rouge brillant, coeux, avec peu ou point de sérosité, en un mot, vraiment inflammatoire. J'ai eu encore autrefois occasion d'observer la même chose.

Les crachemens de sang ont été assez communs ce mois, ainsi que le précédent. Beaucoup de vieux asthmatiques ont succombé, en conséquence du relâchement des solides par l'humidité excessive, &c. Il y a eu aussi, ces deux mois, des flux de sang ou des flux dysentériques, des pertes dans la grossesse, & des avortemens.

Les squinancies & les fluxions érésipélatueuses ont persisté : celles-ci ont été, dans plusieurs, accompagnées de boutons inflammatoires, fort douloureux, amassés en groupes, en plusieurs parties du corps, ils suppuroient & fournissoient une espece de sanie ou d'ichor, qui, loin de terminer le mal, ne faisoit que l'aigrir.



LIVRES NOUVEAUX.

Familles des Plantes, contenant une Préface historique sur l'état ancien & actuel de la Botanique, & une théorie de cette science; par M. *Adanson*, de l'académie des sciences, de la société royale de Londres, censeur royal. A Paris, chez *Vincent*, 1764, 2 volumes *in-8°*. Prix relié 12 livres.

Dispensatorium pharmaceuticum universale, sive thesaurus medicamentorum tam simplicium quam compositorum, locupletissimus, ex omnibus Dispensatoriis, quotquot haberit potuerunt, permultisque aliis libris de materia medicâ, ac remediorum formulis, denique medicorum, tum veterum, tum recentiorum operibus congestus, digestus & variis observationibus practicis selectioribus instrutus: curante D. W. TRILLERO. C'est-à-dire: Dispensaire pharmaceutique universel, ou Trésor abondant de médicaments simples & composés, recueilli de tous les Dispensaires qu'on a pu recouvrer, & d'un grand nombre d'autres Traité de matière médicale, & des formules des remèdes qui se trouvent dans les ouvrages de pratique des médecins anciens & modernes, mis en ordre & enrichis d'Ob-

servations choisies de pratique. Par M. *Guill. Triller*, docteur en médecine, &c. A Francfort, chez *Varrentrapp*, 1763, *in-4°*, 2 vol.

Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle, contenant l'histoire des animaux, des végétaux & des minéraux, & celle des corps célestes, des météores & des autres principaux phénomènes de la nature, avec l'histoire & la description des drogues simples, & le détail de leurs usages dans la médecine, dans l'oeconomie domestique, & dans les arts & métiers. Par M. *Valmont de Bomare*, démonstrateur d'histoire naturelle, &c. A Paris, chez *Didot le jeune, Musier, de Hanst & Panckouke*, 1764, *in-8°*, 5 vol.

Lettre à M. *** , contre l'Inoculation, qui combat le Mémoire historique de M. *de la Condamine*, lu à l'académie royale des sciences, sur l'Insertion de la petite vérole, dans laquelle sont insérés des principes pour la connoissance & la guérison de cette maladie. A Nanci; & se vend à Paris, chez *Valleyre fils*, 1763, *in-12.*

Cette Lettre qui est signée, *DE SAINT*, ne fera pas grand tort à l'inoculation; & les ennemis de cette pratique pourroient abandonner le champ de bataille, s'ils n'avoient pas de meilleurs défenseurs.

COURS DE PHYSIQUE.

M. BRISSON, de l'Académie royale des sciences, commencera un autre Cours particulier de *Physique expérimentale*, le 4 Avril prochain, à onze heures du matin, dans la Sale des Machines, au collège de Navarre, & continuera tous les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine. Ceux qui voudront assister à ce Cours, se feront inscrire avant le 4 Avril, chez lui, au collège de Navarre, rue & Montagne Sainte Genevieve.



T A B L E.

<i>EXTRAIT de l'Examen de l'Inoculation.</i> Page	295
<i>Nouveau Système sur la cause de l'évacuation périodique du sexe.</i> Par M. Le Cat, chir.	309
<i>Observation sur une Maladie convulsive.</i> Par M. T. O. Connell, médecin.	335
— sur les bons effets du quinquina dans une petite vérole gangreneuse, Par M. Hazon, médecin.	342
— sur une Goutte-seraine produite par une colique, & guérie par l'émétique. Par M. Fabre, médecin.	346
— singulière sur une Fille sans Langue, qui parle & qui chante. Par M. Saulquin, chirurg.	348
— sur une Hernie avec étranglement & gangrene, guérie par la nature. Par M. Lottinger, médecin.	352
— sur des Concussions au bas-ventre. Par M. Leautaud, chirurg.	355
— sur une Plaie de poitrine. Par M. Martin, chir.	358
— sur un Enfant qui a resté dix heures pris par le col au passage. Par M. Leautaud, chirurg.	361
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1725.</i>	364
<i>Année 1726.</i>	367
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1764.</i>	373
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1764.</i>	376
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Janvier 1764. Par M. Boucher, médecin.</i>	377
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Janvier 1764. Par M. Boucher, médecin.</i>	379
<i>Livres nouveaux.</i>	381
<i>Cours de Physique.</i>	384

A P 'P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1764. A Paris, ce 10 Mars 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MAI 1764

TOME XX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1764.

EXTRAIT.

Réflexions générales sur l'Isle Minorque, sur son climat, sur la maniere de vivre de ses habitans, & sur les maladies qui y règnent ; par M. CLAUDE-FRANÇOIS PASSERAT DE LA CHAPELLE, conseiller du roi, médecin ci-devant de l'armée de France dans cette île, associé-correspondant de la société royale des sciences de Montpellier. A Paris, chez la veuve D'Houry, 1764, in-12.

MONSIEUR PASSERAT DE LA CHAPELLE, qui porte un nom, depuis long-tems célèbre dans la république des lettres, est connu avantageusement lui-
B b ij

même, par un *Traité des drogues simples*, qui a mérité les suffrages d'une école célèbre, & par plusieurs observations intéressantes, dont il a enrichi notre *Journal*. Le nouvel ouvrage qu'il présente aujourd'hui au public, n'est pas inférieur à ses autres productions. Nommé, en 1756, médecin de l'armée du roi à Minorque, son premier soin fut d'examiner l'exposition des différens quartiers où les troupes étoient réparties, la nature du terrain, celles des eaux, & le genre de vie des habitans; ce qui le mit en état de mieux connoître les causes & le caractère des maladies qui pouvoient régner dans ce pays, & y attaquer les soldats pendant le séjour qu'ils y feroient. Les avantages qu'il retira de ces observations lui persuaderent qu'elles pourroient être utiles aux médecins qui lui succéderoient; ce qui l'engagea à les rédiger par écrit: il y joignit celles qu'il avoit faites sur les maladies qui lui avoient paru régner plus particulièrement dans ce pays, & dépendre de l'exposition des lieux, & de la nature du climat. La restitution que la France a faite de l'isle de Minorque à l'Angleterre, lui avoit fait presque renoncer au dessein de les rendre publiques; mais quelques amis, convaincus que leur utilité pouvoit n'être pas bornée à l'isle Minorque, l'ont enfin déterminé à les laisser paroître. Nos lecteurs ne feront

pas fâchés sans doute de trouver ici un précis de ces observations utiles.

L'isle Minorque est un rocher sur lequel la mer a déposé une quantité plus ou moins grande de sable ; ce qui a formé différentes inégalités qui composent les montagnes & les vallées de l'isle. Les plus hautes de ces montagnes ne s'élèvent pas de trois cent toises , au - dessus du niveau de la mer. Les vallées ne sont pas dans un plan assez incliné , pour donner un écoulement aux eaux des pluies que les vents de Nord , de Nord - Est , & principalement de Nord - Ouest , y amènent , depuis l'équinoxe d'automne , jusqu'à celui du printemps , & même jusqu'aux mois d'Avril & de Mai. Ces eaux forcées d'y croupir , font plusieurs marais entretenus d'ailleurs par des fontaines qui naissent au bas des montagnes ; ce qui rend l'air d'une grande partie de l'isle fort malfain , sur-tout , lorsque les pluies cessant de bonne heure , l'évaporation considérable qui se fait de ces eaux , pendant l'été qui est fort chaud , dans ce climat , principalement lorsque le vent du Sud y régne , rend ces marais le repaire d'une infinité d'insectes qui , venant à s'y putréfier , ne contribuent pas peu à augmenter la corruption de l'air. Les eaux , dont on se sert pour les usages de la vie , sont également malfaines ; elles sont presque toutes faumâtres , nitrueuses ,

séléniteuses, pesantes, très-crues, incapables de dissoudre le savon : il en faut excepter les eaux de citerne, mais dont l'isle n'est pas suffisamment pourvue, quoique le peu de solidité du sol en rendît la construction très-facile.

A ces causes se joignent encore l'abus que les habitans font des choses non naturelles. L'état d'abbatement où les laissent les grandes sueurs qu'ils éprouvent dans l'été ; & les langueurs où elles jettent l'estomac & les autres organes de la digestion, leur fait faire un usage excessif de tout ce que l'expérience leur a appris être propre à relever l'action engourdie de ces organes, & à prévenir les congestions humorales, qui sont la suite de leur inertie. Ils usent, à cet effet, d'une grande quantité de liqueurs spiritueuses, sur-tout des eaux-de-vie, & du tabac, soit en fumée, soit en mastication ; ces précautions ne seraient être blâmables, s'ils n'en abussoient pas autant qu'ils le font. Les alimens dont ils se nourrissent, ne sont pas moins incendiaires ; l'ail, les oignons qui sont, dans cette isle, d'une grosseur prodigieuse, les raforts cultivés, le cresson de fontaine, le piment, le céleri, les artichauts font une partie de leur nourriture ; ils préfèrent les salaisons en chair & en poisson aux viandes fraîches & aux poissons récemment pêchés : ils ne boivent

pas beaucoup de vin, mais ils le boivent toujours pur.

Le peu que nous venons de dire sur la constitution de l'air, sur la nature des eaux, & sur la maniere de vivre des habitans de Minorque, suffit pour faire connoître les causes des maladies qu'on observe régulièrement chaque année dans ce climat. Les plus communes sont les fiévres intermit-tentes, qui prennent souvent le type de tierces, doubles-tierces, triples-tierces, &c. Les fiévres tierces qu'on y observe, sont *simples* ou *malignes*; les unes & les autres, ainsi que les fiévres continues, s'y annoncent presque toujours de la même façon; les bâillemens, les lassitudes, les maux de reins, les frissons, les nausées, les vomissemens & les sueurs, sont les premiers symptomes de ces maladies. L'intervalle du premier au second accès, doit être employé à préparer le malade par une diète sévere, des boissons rafraîchissantes, des lavemens, &c. On est obligé d'avoir recours à la saignée dans la chaleur du second accès; & l'on doit profiter de la rémission qui suit, pour placer un purgatif ordinaire. Les émétiques antimoniaux ne s'acqueroient convenir dans ce cas, à raison de l'état de spasme & de phlogose où est pour lors l'estomac; cette règle a cependant ses bornes; car il arrive quelquefois que ce viscere est sur-

chargé d'une si grande quantité d'humeurs, qu'on est forcé d'avoir recours à ce moyen pour le vider, supposé toutefois qu'il n'y ait aucun indice de convulsion ou d'inflammation. On réitere la saignée au troisième accès; s'il est plus vif que le second: on répète le même purgatif, & l'on passe tout de suite à l'usage du quinquina mêlé avec le nitre & la rhubarbe en poudre, qu'on ne doit placer que dans les jours d'intermission. M. de la Chapelle assure, d'après son expérience, que cette méthode arrête le cours des fièvres tierces simples, en très-peu de tems.

Rien n'est plus insidieux, dans le commencement, que le peu d'appareil avec lequel la fièvre tierce-maligne se présente ordinairement. Il est vrai qu'on peut observer qu'il y a beaucoup plus d'accablement à la fin des accès: le pouls est plus enveloppé & plus concentré; les anxiétés précordiales en sont quelquefois un symptome, & décelent la malignité sans équivoque. Comme il n'y a pas encore de tension dans le ventre, dans ces premiers instans, il n'y a point de tems à perdre; & l'on est obligé de donner, à la fin de l'accès, le quinquina à grandes doses: lorsque le ventre n'est pas libre, on y joint la rhubarbe & le nitre; mais comme il arrive le plus souvent que, dès le commencement, il survient des

déjections séreuses, on emploie avec le quinquina la confection alkermes ou d'hyacinthe, auxquelles on joint quelquefois la serpentaire de Virginie, s'il y a une foibleesse considérable. Le calme revient plus rapidement par la vertu sédative de ce remede, que l'orage ne s'est annoncé; tous les symptomes cessent, dès le moment que le fébrifuge a pu se porter en quantité suffisante dans le sang; & dans le cas où la fièvre ne s'éteint pas totalement, l'accès qui suit, est très-peu de chose: le fébrifuge pris dans son déclin, en moindre dose, en anéantit la cause. Lorsqu'on a méconnu cette maladie dans son principe, ou qu'on n'a pas eu recours assez promptement au spécifique, les frissons qui, d'abord étoient à peine sensibles, se convertissent fréquemment, presque tout-à-coup, en un froid excessif, qui s'empare du malade, de la tête aux pieds. Il tombe, en ce moment, dans des cardialgies, des défaillances continues, avec oppression à la région épigastrique, & le plus grand accablement; accident qui sont accompagnés de chaleur interne, de soif ardente, d'agitations convulsives, d'une respiration fréquente & laborieuse, d'un pouls affaissé, & d'une sueur froide sur toute la surface du corps. Ces circonstances, si pressantes & si critiques, demandent les plus prompts secours; le meilleur vin, la con-

fection alkerimes, la thériaque, le *lilium* de Paracelse, l'application de l'épithème thériacal sur la région de l'estomac, &c. doivent être mis en usage, pour tâcher d'exciter le mouvement, & de ramener la chaleur & la circulation dans les vaisseaux capillaires; on a recours même alors aux véficateires, pour rappeler les humeurs & la malignité du centre à la circonference; mais on ne sauroit mettre trop promptement à profit le calme qui revient après l'orage, pour placer le quinquina. Il n'est pas douteux que si on différoit l'application de ce remede, le premier accès qui reviendroit, mettroit le malade dans le danger de perdre la vie.

Quelquefois l'humeur morbifique est si abondante, ou la nature si accablée, que la maladie prend le caractère d'une fièvre continue, avec redoublement, & ne cache plus sa malignité. Il n'est pas permis alors de songer au fébrifuge, parce que le ventre est douloureux & boursoufflé: la tête est fort embarrassée, avec un délire sourd & obscur, dégénérant presque toujours en un sommeil léthargique: la couleur du visage & celle du reste de la peau est livide & plombée; s'il y a quelque moiteur à la peau, elle est gluante; on est alors forcé d'avoir recours à la saignée du bras, ou de la jugulaire, ou même du pied, si le ventre n'est pas tendu, aux ventoufes séches & scarifiées, aux vérit-

catoires ; les bains, les demi-bains, les fomentations émollientes sur le ventre ; les minoratifs, tels que la rhubarbe, la cassé, les tamarins & les lavemens adoucissans, les boîfsons rafraîchissantes, émulsionnées & nitrées, le camphre enfin font les remèdes qu'on emploie avec le plus de succès. Les taches pétéchiales sont les exanthèmes les plus ordinaires, quand la malignité se porte à la peau ; elles se terminent aussi par des parotides qui se résolvent fréquemment parmi les insulaires, & suppurent presque toujours chez les étrangers. On est souvent forcé, après vingt-cinq ou trente jours de fièvre continue, & de redoublemens, d'achever d'éteindre la maladie par le secours des apozéimes fébrifuges ou du quinquina en substance.

Les autres maladies qu'on observe à Minorque, sont les différentes espèces de fièvre ; le *cholera-morbus* qui y est souvent funeste, les dysenteries, les maux de gorge, les péripneumonies, les ophthalmyes, les thumatismes, la néphrétique, les différentes maladies de la peau, comme dartres, &c. Comme ces maladies n'ont rien de particulier, nous ne suivrons pas M. de la Chappelle, dans les détails où il entre à leur sujet ; mais nous invitons nos lecteurs à recourir à l'original : ils y trouveront une infinité de vues utiles, & de réflexions inté-

ressantes sur le traitement de ces différentes maladies, qui décelent un habile praticien, également versé dans toutes les parties de son art.

DICTIONNAIRE

Universel raisonné d'histoire naturelle, contenant l'histoire des animaux, des végétaux & des minéraux, & celle des corps célestes, des météores & des autres principaux phénomènes de la nature, avec l'histoire & la description des drogues simples, tirées des trois règnes, & le détail de leurs usages dans la médecine, dans l'œuvre domestique & champêtre, & dans les arts & métiers; par M. VALMONT DE BOMARE, démonstrateur d'histoire naturelle, honoraire de la société œconomique de Berne, &c. A Paris, chez Didot le jeune, Musier, de Hansy & Panckouke, 1764, in-8°, 5 vol. Prix relié en papier fin, 22 livres 10 sols; en papier commun, 20 livres.

Il n'est guères d'étude plus intéressante pour l'homme, que celle de l'histoire naturelle : les rapports plus ou moins éloignés qu'il a avec les différens êtres qui composent l'univers, la lui rendent presqu'indispensable ; aussi a-t-elle fait dans tous les

tems l'occupation des meilleurs génies ; & les ouvrages qui traitent de ses différentes branches , feroient seuls une bibliothèque considérable ; mais quelque nombreux que soient ces ouvrages , il en manquoit un où les personnes qui ne peuvent pas se livrer jusqu'à un certain point à cette étude , trouvaient , sans beaucoup de peine , des notions exactes & abbrégées des différentes substances dont ils auroient besoin de connoître la nature. Il étoit réservé à M. Valmont de Bomare , connu avantageusement du public , par sa *Minéralogie ou Exposition du Régne minéral* , imprimée à Paris , chez *Vincenc* , en 2 volumes *in-8°* , & par les Cours d'histoire naturelle qu'il fait chez lui , avec l'applaudissement des connoisseurs , de nous procurer un tel livre. Son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* contient un précis très-bien fait de ce qu'on trouve de plus exact dans les meilleurs auteurs , sur les différentes substances qui composent les trois régnes de la nature , & ce que lui ont appris les différens voyages qu'il a entrepris , pour observer ces substances dans les lieux où la nature les produit.

Cet ouvrage devient d'autant plus intéressant pour les naturalistes eux - mêmes , que l'auteur a eu l'art d'allier une espece d'ordre méthodique avec l'arrangement alphabétique , si commode pour ceux qui ,

peu curieux de l'ensemble, sont bien-aisés de trouver facilement la description d'une substance dont ils veulent connoître la nature. Il a eu l'attention de faire, de tous les articles principaux, autant de points de réunion, d'où l'on peut observer l'analogie des genres & des espèces, & saisir la chaîne qui les lie. Le mot, *Histoire naturelle*, par exemple, contient une division méthodique des trois régnes de la nature, présentée dans la disposition d'un riche cabinet. Chaque régne est annoncé par un discours qui en fait connoître les caractères principaux, & les dépendances relatives. Conformément à ce plan, l'article *animal* présente les traits généraux, qui caractérisent tous les êtres compris dans le règne animal. L'article *homme* fait connoître les variétés de son espèce, & ce qui l'élève au-dessus des autres animaux. Les mots *quadupèdes*, *oiseaux*, *poissons*, *coquilles*, *insectes*, *polypes*, &c. offrent de même les formes distinctives, que la nature a données aux individus que ces classes renferment. Tous les articles relatifs d'une même classe, soit dans le règne végétal, soit dans le règne minéral, sont liés par une semblable méthode. Les principaux articles qui ont rapport aux végétaux, sont les mots *plantes*, *arbres*, *bois*, *fleurs*, &c. Ceux qui ont rapport aux minéraux, sont, *terre*, *mines*, *eaux*,

mer, pierres, métaux, &c. Ces articles peuvent être considérés comme autant d'introductions qui conduisent à la description particulière des individus.

Il a renfermé presque toujours dans les articles particuliers tout ce qui avoit quelque rapport à la substance qui en fait le sujet; c'est ainsi qu'au mot *abeille*, outre tout ce qui concerne cet insecte, comme sa naissance, sa façon de vivre, ses travaux, son industrie, ses différentes espèces, &c. On trouve encore ce qui est relatif aux *essaims*, aux *alvéoles*, au *propolis*, au *miel*, à la *cire*, &c. Il a suivi cet ordre synthétique, par tout où il pouvoit répandre plus de netteté, plus de lumière, & former une histoire plus complète de l'individu qui fait l'objet principal de l'article.

Une chose non moins avantageuse, c'est la proportion que l'auteur a eu l'art de mettre entre les objets dont il traite relativement à leur importance & à leur utilité. Que l'on consulte les articles, *cheval, chien, castor, taureau, bétier, baleine, morue, hareng, saumon, vers à soie, cochenille, &c.* & une infinité d'autres non moins intéressans par leur importance, & par la manière dont ils sont traités. Les avantages que le commerce retire de certaines substances, l'a engagé d'en traiter aussi un peu plus au long. Il donne la préparation du blanc

de baleine , de la colle de poisson , du chagrin. Il parle de la *tonte* des brebis , de la *castration* de certains animaux , du *manège* , de la *pêche* , de la *fauconnerie* , & des autres arts qui exploitent les productions ou les dépouilles de certaines especes. Il a observé le même plan pour les végétaux. Il a traité , avec une certaine étendue , des plantes les plus utiles , soit exotiques ou indigenes. Il a rapporté non seulement leurs propriétés médicinales , leurs usages dans les alimens , ou pour les arts , mais encore ce qui concerne leur culture. On peut voir , à ce sujet , les articles *bled* , *vigne* , *chêne* , *hêtre* , *peuplier* , *érable* , *garance* , *pastel* , *lin* , *chanvre* , *luzerne* . Il s'est étendu aussi sur la culture des plus belles fleurs qui ornent nos parteres. Il fait connoître la préparation de l'*indigo* , du *roucou* , du *magnoc* , de la *glu* , du *sagou* , du *salop* , du *sucré* , &c. On lit aussi , avec plaisir , les détails où il entre aux articles *café* , *cacao* , *poivre* , *girofle* , *muscade* , *quinquina* , *cachou* , *coton* , &c. La description des minéraux n'est ni moins intéressante , ni moins bien traitée.

Pour rendre son histoire naturelle plus complette , il y a fait entrer les corps célestes , les planètes , les altérations de notre globe , celles de la mer , les tremblemens de terre , les vents , les météores , les exhalissons , les volcans , &c.

Telle

Telle est l'idée sommaire que M. Bomare donne lui-même de son ouvrage, dans l'Avertissement qu'il a mis à la tête du premier volume. Nous osons assurer nos lecteurs que l'exécution répond complètement à ces promesses. Nous voudrions pouvoir rapporter ici en entier quelques-uns des principaux articles, pour faire connaître la manière dont notre auteur traite ses matières; mais leur longueur & l'importance des détails qu'on y trouve, qui ne permettent pas de les abréger, ne nous en laisse pas la liberté. Nous choisirons donc un article moins essentiel & moins long, mais qui suffira pour donner une idée du style & de la méthode qui régne dans tout l'ouvrage. Nous allons donner le mot *camphre*.

» *CAMHPRE*, *camphora*, est une résine
 » végétale, blanche, transparente, friable,
 » légère, concrète, très-volatile, éthérée,
 » fort odorante, inflammable, à la manière
 » des huiles essentielles, dissoluble dans l'es-
 » prit-de-vin, cependant différente des huiles
 » & des résines, par plusieurs propriétés
 » essentielles, qui lui sont particulières. Cette
 » substance est d'un goût acre, amer, échauff-
 » tant beaucoup la bouche, & si combusti-
 » ble, qu'elle brûle entièrement sur l'eau;
 » propriété qui la fait employer dans la
 » matière des feux d'artifices. On prétend
 » que le camphre étoit aussi un des princi-

» paix ingrédients du *feu grégeois*, dont on
» faisoit autrefois tant d'usage; on en mêle
» aussi dans quelques compositions de ver-
» nis, particulièrement dans celui qui est
» destiné à imiter le vieux lacq.

» Le camphre découle du tronc & des
» grosses branches d'un arbre qui croît
» abondamment dans la partie occidentale
» du Japon & dans les îles voisines, rare-
» ment à Bornéo, en Asie & à Sumatra,
» près de Barras. Cet arbre, qui est une vé-
» table espèce de laurier, s'appelle dans le
» pays, *Caphura*: il égale en hauteur les tilleuls
» & les chênes; étant jeune, son tronc est
» rond, revêtu d'une écorce lisse & verdâ-
» tre: devenu vieux, il est raboteux, & son
» écorce est bosselée. Son bois est d'un tissu
» peu serré, d'abord blanc, ensuite rou-
» geâtre, panaché comme le bois de noyer,
» & d'une odeur forte & aromatique: on
» en fait plusieurs ouvrages. Ses feuilles,
» semblables à celles du laurier, sont peti-
» tes, à proportion de sa grandeur; étant
» froissées, elles ont une odeur de cam-
» phre, de même que tout le reste de l'ar-
» bre. Des aisselles de ces feuilles s'élève
» un pédicule long de deux pouces, portant
» plusieurs petites fleurs blanches, en forme
» de tuyau, à neuf étamines garnies de
» sommets, & d'un pistile tendre. À ces
» fleurs succèdent des baies de couleur

» poupre , brillantes , ligneuses , de la grosseur d'un pois , portées chacune sur un calice très court , d'une saveur tenant du girofle & du camphre , renfermant une amande blanchâtre , huileuse , couverte d'une peau noire , se séparant en deux lobes. Le camphrier de Bornéo s'appelle *Sladi* : il est plus petit , fongueux comme le sureau , ayant des nœuds comme le roseau , des fruits de la grosseur d'une aveline , & que l'on confit pour en faire usage contre le mauvais air. Cet arbre contient très-peu de camphre ; il s'y trouve en petites larves concrètes ; & il suffit de réduire le bois en petits morceaux comme des allumettes , & de les froisser , pour l'en retirer , au moyen du crible. Il parvient très- peu de ce camphre en Europe ; il est réservé pour les grands du pays : celui du Japon est moins estimé au Japon même , puisque les commerçans de cette contrée en donnent depuis 100 jusqu'à 600 livres du leur , pour en avoir seulement une livre de celui de Bornéo.

» Le camphre est divisé par toutes les parties de l'arbre *Caphur* . Kempfer dit que dans les provinces de Satsuma & de Gotéo , les paysans coupent la racine & le bois du camphrier par petits morceaux : ils les font bouillir avec de l'eau , dans un pot de fer fait en vessie ,

Ccij

» sur lequel ils placent une sorte de grand
» chapiteau argilleux, pointu & rempli de
» chaume ou de natte; le camphre se sublime
» comme de la suie blanche: ils le déta-
» chent, en secouant le chapiteau, & ils en
» font des masses friables, grainelées, jau-
» nâtres, ou bises comme de la castonade,
» remplies d'impuretés: telle est l'espèce
» de camphre que les Hollandais nous
» apportent des Indes. Ils ont seuls l'art de
» le raffiner en grand; & quoique Pomet,
» Lemery & M. Geofroi nous en ayent
» donné le procédé, on a toujours été fort
» indécis sur la méthode que les Hollandais
» emploient pour y parvenir. L'opinion la
» plus commune & la plus reçue, est que
» l'état où nous recevons le camphre, est un
» effet de la fusion, fondé sur ce que les
» huiles essentielles concrètes, (comme
» est le camphre,) ne peuvent se fondre
» qu'à un degré de chaleur semblable à celui
» de l'eau bouillante, & qu'elles se décom-
» posent à ce degré qui seroit nécessaire pour
» opérer la sublimation.

» Cet objet excita ma curiosité dans un
» de mes voyages en Hollande: j'entrai
» dans un laboratoire à raffinerie de cam-
» phre, & je vins à bout de découvrir une
» grande partie de l'appareil nécessaire à
» l'opération. Un corps de fourneau à hau-
» teur d'appui, garni d'un grand nombre de

» capsules de fable , & d'autant de bouteilles ,
 » sous des couvercles de fer étamé , un
 » feu de tourbe très-gradué , joints à plu-
 » sieurs autres circonstances , me firent soup-
 » çonner que le raffinage du camphre se
 » faisoit par la sublimation ; la forme des pains
 » de camphre , concave d'un côté , & con-
 » vexe de l'autre , avec un ombilic sembla-
 » ble à celui qu'on observe dans les pains
 » de sel ammoniac sublimé , ne favorisoit
 » pas l'idée de la seule fusion ; ainsi je me
 » persuadai que le camphre purifié étoit
 » sublimé.

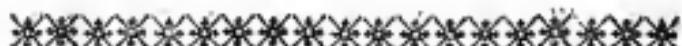
» De retour à Paris , je voulus m'assurer si
 » mon soupçon étoit fondé ; & j'ai fait à ce
 » sujet plusieurs expériences sur divers cam-
 » phres bruts , tant du Japon que de Bornéo ,
 » &c. De ce travail , dont j'ai rendu compte
 » en 1761 , à l'académie royale des scien-
 » ces , il résulte , 1^o que l'axiome adopté le
 » plus généralement , que le camphre au
 » degré de l'eau bouillante ne peut se subli-
 » mer , sans se décomposer , doit souffrir
 » quelque exception ; 2^o que pour parvenir
 » à la sublimation du camphre , (qui est sa
 » purification ,) le feu doit être gradué &
 » assez violent ; 3^o que le verre vert con-
 » vient moins pour cette opération , que le
 » verre blanchâtre ; 4^o que l'usage des cou-
 » vercles est une manièrre de réverbere , qui ,
 » conservant & réfléchissant la chaleur ,

» accélere la fusion du camphre ; 5^o que
 » le contact de l'air extérieur bien ménagé,
 » contribue à faciliter l'opération ; 6^o que
 » le camphre brut du Japon ne perd que
 » peu ou point de son poids , étant mis seul
 » à sublimer ; mais qu'étant mêlé à celui qui
 » est purifié , il déchette d'un septième : le
 » camphre purifié, au contraire, étant mis seul
 » à sublimer , ne diminue point , tandis que le
 » camphre brut de Bornéo perd un vingtie-
 » me ; 7^o enfin , que la manière de purifier
 » le camphre , telle que je l'ai vu exécuter ,
 » n'est pas aussi compliquée que celle qu'on
 » lit dans les auteurs , & notamment dans la
 » Dissertation de M^r. Jean-Frédéric Grono-
 » vius , qui est insérée dans la Matière médi-
 » cale de M^r. Geofroy .

» On retire aussi du camphre , de la plante
 » appellée *Camphorata* , du thym , du roma-
 » rin , des lauriers , de l'abrotanum , de la
 » lavande , de la sauge , & de presque tou-
 » tes les labiées . (Voyez *CARTHEUSER* ,)
 » même de l'écorce & de la racine du can-
 » nellier , des racines de zédoaire , de la mén-
 » the , du jonc odorant de l'Arabie & de
 » Perse .

» Le camphre est calmant , sédatif , anti-
 » putride & résoluf. Il réussit merveilleu-
 » sement dans les affections du genre ner-
 » veux. Quelques personnes prétendent
 » qu'il détruit les feux de l'amour ; & l'on dit

» même que son odeur rend les hommes
 » impuissans : (*Camphora per nares castrat
 » odore mares.*) Mais il est certain que les
 » gens qui travaillent continuellement sur
 » le camphre, n'ont jamais rien éprouvé de
 » semblable.



O B S E R V A T I O N S

*Sur la Catalepsie ; par M. POSTEL DE
 FRANCIERE, médecin à Barenton.*

La *catalepsie* est une maladie si rare ou si peu connue aujourd'hui, que nos praticiens modernes les plus célèbres semblent ne l'avoir point observée, & que quelques-uns même doutent qu'elle ait jamais existé ailleurs que dans les livres. Seroit-elle du nombre de ces maladies qui ont cessé d'affliger l'espèce humaine, comme il est arrivé à l'*éléphantiasis*, ou lepre des anciens ? ou seroit-elle un de ces phénomènes passagers en médecine, qu'un siècle voit naître & s'évanouir, tel que fut le *mentagra* de Pline ? ou enfin ne seroit-elle pas plutôt méconnue ou confondue avec une autre maladie, par une méprise où jette la description peu exacte qu'en ont donnée tous les auteurs, d'après Galien, qui l'avoit observée dans un de ses disciples ? Quoi qu'il en soit, voici l'histoire

succinte d'une maladie singulière, qui, si elle n'est pas la vraie catalepsie, en a du moins la plupart des symptômes, & qui, par son extrême danger, mérite toute l'attention d'un médecin.

C'est une affection du cerveau des plus aiguës, qui saisit tout-à-coup un malade, lui ôte la voix, la parole, le mouvement & la connoissance : ses yeux sont ouverts & fixes, sans être affectés d'aucun objet ; à peine cligne-t-il les paupières à l'approche de la main. Si on l'appelle d'un ton haut, il paroît entendre, & jette un regard fixe & étonné ; cependant il ne ferre seulement pas la main pour témoigner la moindre connoissance. Etendu & immobile comme une statue, il résiste pourtant quelquefois, si on lui veut prendre le bras ou la jambe : qu'on le pique ou qu'on le pince vivement, il retire la partie souffrante, ou fait même quelques grimaces en signe de douleur, mais sans crier ni proférer une seule parole. Ses lèvres distillent une salive gluante, telle qu'on en voit aux bœufs ou aux chiens courans ; & si l'on veut lui ouvrir la bouche, il résiste opiniâtrement à l'abaissement de la mâchoire inférieure, comme un cheval qu'on veut bridier, & il faut se servir d'un bâillon pour la tenir ouverte. En un mot, ce n'est plus un homme, c'est un animal, c'est un pur automate ; cependant, si les

besoins naturels le pressent, j'en ai vu qui sortoient du lit pour aller, en chancelant, aux lieux de commodité, sans répondre même par signes à tout ce qu'on leur disoit: un autre, avec le drap de son lit, effuya sa main ensanglantée du sang qu'on venoit de lui tirer, mais tout cela machinalement, & sans aucune marque de connoissance. Le pouls des malades est embarrassé, & un peu serré; sa fréquence excede peu l'état naturel; la peau, quoiqu'un peu séche, est plus fraîche que chaude, & à peine croiroit-on qu'il y eût de la fièvre. Leur sang est sec, & quelquefois coëneux: la face des trois malades que j'ai observée, étoit plus pâle que vermeille, mais répondoit assez à leur tempérament bilieux. Cette maladie se termine le plus souvent par l'apoplexie, ou plutôt, si l'on veut, par un *carus* profond & mortel; alors le pouls devient petit & fréquent; la respiration haute & gênée; les yeux se ferment; les membres se paralysent, & la mort suit de près. Quand le malade a le bonheur d'en revenir, le pouls se redresse & se développe; le sang devient moins sec; la respiration plus libre & plus naturelle; la peau se relâche & détend; il commence à donner peu-à-peu des marques de connoissance, sans se souvenir, dans sa convalescence, de tout ce qui s'est passé dans le fort de la maladie.

Telle est l'esquisse imparfaite de cette maladie, que j'ai tâché de crayonner, & dont un observateur plus habile & plus exact pourroit rectifier ouachever le tableau. Voyons si des circonstances particulières pourroient y ajouter quelques nouveaux traits. Je n'ai que trois observations à en donner, n'ayant eu lieu d'observer cette maladie, que trois fois dans tout le cours de ma pratique. Mais l'on peut compter sur l'exactitude & la vérité des faits que je vais rapporter.

1. Le premier malade que j'ai eu occasion d'observer, étoit un prêtre âgé d'environ quarante ans. Une gale séche, prurigineuse & furfuracée, infectoit sa peau depuis son enfance; ce qui lui avoit attiré le sobriquet d'*abbé Frottin*. S'étant chargé du vicaariat d'une paroisse voisine, il eut honte d'y paroître en cet état; & sans beaucoup de précautions, il se servit d'un liniment *psoriique*, qui nettoya tout d'un coup la peau, & répercuta ainsi l'humeur galeuse. Peu de jours après cette manœuvre, il tomba dans l'état qu'on vient de décrire. J'y fus appellé, le second jour. Il étoit entre les mains d'un chirurgien qui, après l'avoir saigné du bras & du pied, venoit de lui donner l'émiétique. Le malade qui rendoit par haut & par bas, me reconnut dans-cé moment, & me salua par mon nom. Ce fut un instant

lucide qui ne revint plus. Le malade, après l'opération du remède, retomba dans le même état ; &, malgré la saignée que je fis réitérer le soir, la maladie tourna pendant la nuit en apoplexie, qu'aucun remède ne put dissiper ; & le malade mourut le lendemain, vers le soir.

2. Le second malade étoit un homme à peu-près du même âge, qu'un procès ruinieux, dont il envisageoit la perte comme certaine, troubleoit & chagrinoit depuis quelque tems. Un soir qu'il revenoit de la juridiction, à la poursuite de son procès, il fut pris subitement des symptomes ci-dessus. J'y fus appellé le lendemain matin : il fut saigné ce jour-là deux fois du bras & une fois du pied : on lui donna un lavement laxatif, & on le fit boire beaucoup de tisane, à l'aide d'un entonnoir. Je lui fis prendre, le lendemain matin, quelques grains d'émétique ; le remède agit par haut & par bas. Quelque tems après l'opération, le malade parut plus mal : on revint, le soir, à une seconde saignée du pied ; ce qui n'empêcha pas que la nuit même le malade ne tombât en apoplexie. La saignée de la jugulaire, à laquelle j'eus recours ; les lavemens purgatifs, les épispastiques, &c. tout fut inutile, & le malade mourut à l'entrée de la nuit suivante.

Deux événemens si disgracieux sur deux,

sujets, tristes victimes d'une maladie si extraordinaire & si semblable, me donnèrent lieu de faire quelques réflexions sur sa cause & sur son traitement; & je résolus, si le hazard m'en procuroit de semblables une autre fois, de me conduire différemment dans la cure. Il se passa sept ou huit ans, après lesquels je fus appellé pour un troisième, qui fait le sujet de l'observation suivante.

3. Un jeune marchand de vingt-un à vingt-deux ans, étant en route, au retour de son commerce, se sentit abbatu de lassitudes spontanées, pesanteur & douleur de tête. Il arriva le même jour chez lui; &, dans la nuit, il perdit la parole & la connoissance, avec les yeux ouverts, & tous les symptomes dont on vient de tracer l'histoire. J'y fus appellé le même jour; & trouvant un malade dans la vigueur de l'âge, & en état de soutenir les évacuations du sang; me rappellant d'ailleurs les réflexions que j'avois faites autrefois sur les deux premiers malades, je résolus d'insister davantage sur les saignées révulsives & dérivatives, & de ne pas donner, du moins si-tôt les émétiques, dont j'avois cru remarquer les mauvais effets. Je me fondai sur trois ou quatre remarques qui m'avoient frappé dans mes deux premiers malades, & qui se rencontrent en celui-ci, savoir, l'état

du pouls dur & serré, la salive gluante à la bouche, la qualité inflammatoire du sang, & la cause procatarrhétique de la maladie, qui avoit été dans le premier une gale rentrée; dans le second, des chagrins & peines d'esprit; & dans celui-ci, des fatigues peut-être au-dessus de ses forces, d'où je crus pouvoir inférer que la cause prochaine de la maladie étoit une stase du sang dans l'extrémité capillaire des vaisseaux du cerveau, qui ne provenoit pas d'une simple stagnation, ou retard par relâchement ou perte de ton des vaisseaux, mais d'un épaississement inflammatoire du sang, qui, en s'engageant à l'extrémité des carotides, s'y arrêtoit, s'y accumuloit, &, en comprimant le cerveau, interceptoit ainsi son influence sur les nerfs qui en émanent. Sur cette aéthiologie, que, d'après ces réflexions, je me crus autorisé d'adopter, je comprenois qu'il seroit contre les bonnes règles d'employer prématurément un vomitif, ou tout autre remède agaçant & trop actif, qui, par les vives secousses qu'il causeroit à tout le genre membraneux, seroit capable de consommer l'engorgement, en forçant le sang de s'en-gouffrer de plus en plus dans les défilés étroits où il se trouvoit échoué, ou même de causer la rupture des vaisseaux déjà trop tendus, & d'occasionner un épanchement funeste, plutôt que de lever l'obstacle que

rencontroit le sang à son passage , & qu'ainsi l'indication qui se présentoit à remplir , étoit d'évacuer abondamment par des saignées révulsives , de délayer & de détremper , le plus qu'il seroit possible , de tenir le ventre libre , en sollicitant les selles , plutôt que de les forcer ; de venir enfin aux évacuations dérivatives , par des saignées des jugulaires , des épispaſtiques à la nuque , &c. Tel fut le plan que je me proposai , & que je suivis. Mon malade fut saigné deux fois du bras , & une du pied , dans ce jour. Il reçut deux lavemens d'eau de caſſe & de crystal minéral. On lui fit boire abondamment d'une tisane rafraîchissante nitrée , & d'une eau de tamarins avec le syrop vioſat. Le lendemain , on revint à la saignée du pied : on ajouta à l'eau de tamarins la pulpe de caſſe : on donna encore deux lavemens ; le ventre commença à prêter , & il rendit des matières délayées : le soir même , je fis faire une saignée de la jugulaire , petite à la vérité ; mais on y revint le lendemain matin : on appliqua alors à la nuque un emplâtre veficatoire : on continua ce jour-là l'eau de caſſe & de tamarins , qu'on aiguifa de ſéné & d'un ſel neutre ; le ventre continua de couler ; on donna néanmoins encore un lavement. Dès le soir , le malade commença de donner quelques ſignes de connoiſſance , qui , augmentant peu-à-peu

pendant la nuit , le matin , il se trouva l'avoir entièrement récouvrée. Deux ou trois jours se passèrent à humecter le malade de beaucoup de tisane , & d'un apozème délayant ; il fut purgé ensuite avec une médecine commune , & sa santé fut entièrement rétablie. Puis-je me flatter qu'elle soit dûe à la justesse des vues que je me proposai de suivre ? C'est ce que je remets au jugement des scavans praticiens. J'ai souhaité bien des fois trouver quelque nouvelle occasion de réitérer cette expérience , pour en constater la réussite ; elle ne s'est pas présentée depuis ; mais je ne doute point que les médecins , sur-tout des grandes villes , n'ayent vu quelquefois , & ne voient dans la suite une semblable maladie ; ils seront ainsi en état d'apprécier à leur juste valeur les avantages ou les inconvénients de cette pratique.

La catalepsie ne seroit donc point si rare qu'on le croit communément ; & si elle passe pour telle , c'est qu'on la méconnoît & qu'on la confond avec quelqu'autre maladie soporeuse , comme le *coma* , l'apoplexie incomplète , &c. Cette méprise vient sans doute de ce que l'on n'y remarque point un symptome , que presque tous les auteurs ont , depuis Galien , compris dans sa Description ; c'est , dit-on , que le cataleptique reste dans l'attitude où il se trouve , lors de l'invasion de la maladie , & qu'il demeure

dans toutes les postures où on le veut placer ; mais ce symptome ne seroit-il point, en raison de l'intensité plus ou moins grande de sa cause, plutôt que d'être essentiel à la maladie, qui peut, indépendamment de lui , avoir son existence & sa maniere d'être ? Une forte congestion du sang venant à arrêter subitement dans le cerveau le fluide nerveux , ou à former une digue insurmontable à son émanation sur les organes des sens internes , il est conséquent , & même nécessaire que le malade reste dans la même position où il se trouve alors. Dans cet état , l'ame ne recevant aucune idée sensible , sera comme extasiée , & ne pourra se déterminer à rien : le corps sera donc dans une immobilité parfaite , & comme une statue respirante ; mais comme la maladie n'est point convulsive , on doit, je crois , convenir que , si , lors de l'invasion , le corps étoit penché ou debout , un bras ou un pied levés en l'air , il est nécessaire que , par l'affaissement qui s'ensuit , des muscles destinés aux mouvemens volontaires , le malade tombe , & les membres élevés s'abaissent. L'histoire qu'on rapporte du contraire , au sujet des soldats Romains , dont plusieurs , dans une marche longue & difficile , furent saisis de catalepsie , & qui néanmoins marchoient , chargés de leurs armes & bagages , sans connoissance , & poussés par leurs camarades ,

camarades, comme des machines ; cette histoire, dis-je, ne paroît pas assez authentique pour fournir une observation sur laquelle on puisse sûrement compter. D'ailleurs, ne se pourroit-il pas que ces malades fussent attaqués de quelqu'autre affection soporeuse ? Mais que ce soit, si l'on veut, la vraie catalepsie ; il est à croire que cet accident si singulier ne leur arrivoit, que parce que l'invasion du mal ne se faisoit pas tout d'un coup, mais peu-à-peu, & par degrés : & qu'avant que la maladie eût acquis son dernier degré constitutif, les sens internes commençant insensiblement à s'émousser, & la raison & la connoissance à s'obscureir, les malades tomboient dans un état de stupidité & d'engourdissement, paroissant comme hebêtés & en démence, tandis que les mouvemens spontanés étoient encore capables de s'exercer par l'impulsion qu'on leur communiquoit, leur volonté y ayant peu ou point du tout de part.

Me permettra-t-on d'ajouter ici pour corollaire une dernière réflexion ? C'est que dans toute congestion phlegmoneuse du cerveau, qui ne fait pas la moindre partie des affections soporeuses & convulsives, l'émeticque ou tout autre remede stimulant, propre à soulever vivement la vertu systaltique du système membraneux & nerveux, sont pour le moins très-suspects, à cause du

spasme & de l'éréthisme qu'ils ne manquent pas de causer aux extrémités coniques des vaisseaux artériels, qui, déjà engoués d'un sang coèneux & emplastique, s'engorgent de plus en plus par les vibrations forcées, qu'ils redoubleront en pure perte sur des sucs incapables d'avancer ni de reculer; ce qui pourra occasionner un épanchement, par la rupture des vaisseaux tendus au-delà de leur ressort. Cette maxime aura lieu, sur-tout lorsque pareilles maladies attaqueront les personnes goutteuses, qui y sont les plus exposées par l'interversion de l'humeur arthritique, les hystériques, les hypocondriaques, en un mot, tous ceux qui auront des marques d'acrimonie ou de phlogose dans les humeurs, d'agacement & d'irritabilité dans les solides. Je pourrois étayer cette réflexion de quelques observations où j'ai cru remarquer les mauvais effets de ces remèdes, qu'on emploie pourtant assez hardiment, appuyé du suffrage des auteurs les plus graves, qui presque tous les conseillent en pareil cas. Mais de quelle importance n'est-il pas de bien distinguer l'état de stagnation & de ralentissement du sang, en conséquence de l'inertie ou affoiblissement du ton des vaisseaux, qui ont besoin d'éperon pour ranimer leurs oscillations, d'avec celui où leur sytole, loin d'être foncièrement affoiblie, n'est qu'opprimée par le

poids d'un sang englué, d'une lymphe tenace & coëneuse, que les efforts redoublés de la vertu systaltique a enfoncés, & comme injectés dans les réduits les plus profonds des extrémités artérielles ? Vouloir donc aiguillonner leur ressort, avant que de les rendre méables, en les déchargeant de ce poids accablant, n'est-ce pas courir les risques ou de rupture, ou d'un engorgement consommé ? Et qui peut s'assurer d'être à couvert d'une pareille bâvue, si un aussi grand génie que Boerhaave, n'a pu s'en garantir ? Après avoir mis au rang des causes prédeterminantes de l'apoplexie sanguine, les vomitifs, les volatils, & tout autre stimulant, peut-on être médiocrement surpris qu'il les conseille dans la catalepsie ; tandis que, de son propre aveu, l'*autopsie* du cerveau des cataleptiques découvre ses vaisseaux, tant veines qu'arteres, farcis, distendus, & comme bourouflés d'un sang dense, épais & inflammatoire (a) ? Quelle inconséquence !

(a) *De cognosc. & cur. Morb. Aph.* 1010. 3. 2,
1041, 1044.



PRÉCIS DE L'EXAMEN

Chymique des Eaux minérales de Bar & de Beaulieu en Auvergne, lu à la société des sciences & belles-lettres de Clermont-Ferrand ; par M. MONNET DE CHAMPEIX.

Il n'est pas de province en France, si riche en eaux minérales que l'Auvergne ; & ces eaux ont cela de particulier, qu'elles participent toutes plus ou du moins de la nature alcaline ; c'est une remarque qui a été faite par plusieurs naturalistes & chymistes qui sont venus visiter cette province. Les eaux qui sont l'objet de ce Mémoire, tiennent le premier rang parmi celles qui possèdent le plus éminemment cette qualité. Elles sont situées dans la Limagne d'Auvergne, dans le quartier qu'on appelle *Lembron*, près la petite ville de Saint-Germain : elles sourdent en plusieurs endroits d'un petit monticule ; mais il n'y a que trois sources qui soient un peu abondantes : la plus considérable se dégorge dans une espece d'auge assez large & assez profonde, formée par plusieurs grandes pierres ; c'est celle dont on fait usage, parce qu'elle a la réputation d'être la meilleure. L'eau qui découle

de ces sources, forme un petit ruisseau.

Ces eaux, quoique d'une chaleur égale à la température de l'atmosphère, bouillonnent, pétillent & s'agitent long-tems même après qu'on les a puisées, comme si elles éprouvoient un mouvement d'effervescence : elles paroissent claires & limpides, au sortir de la fontaine ; mais si on les laisse en repos, pendant quelque tems, dans un vase, elles laissent bientôt appercevoir une petite pellicule terne, & ternissent les vaisseaux de verre, comme feroit l'eau de chaux. Leur goût décele d'avance leur qualité alcaline; & toutes les expériences que j'ai tentées pour en découvrir la nature, me l'ont démontrée sans replique. 1^o Elles ont verdi sensiblement le Tyrop violat; 2^o. elles ont fait avec l'acide vitriolique, une effervescence aussi considérable, qu'auroit pu le faire un alcali tombé en *deliquium*; 3^o elles ont précipité le mercure dissous dans l'acide nitreux, en une poudre de couleur de brique; 4^o elles ont décomposé l'alun (a); 5^o l'alcali fixe y a produit un

(a) Je m'étois servi de l'alun dans mes expériences, espérant qu'il me feroit connoître la nature de l'alcali contenu dans ces eaux minérales; mais j'ai eu lieu de me convaincre depuis, que ce moyen étoit insuffisant, & que ce sel est décomposé par plusieurs terres absorbantes, telle

précipité blanc, très-abondant ; ce qui y décèle aussi de la sélénite ou quelqu'autre sel à base terreuse. Quoiqu'on apperçoive à leurs sources un sédiment ochreux, elles ne paroissent pas contenir le moindre atome de fer ; & la noix de galle ne leur donne pas la moindre couleur, lors même qu'elles sont fortement évaporées.

Instruit, par ces premiers essais, de l'espèce de matière que je devois trouver dans ces eaux, j'en fis évaporer lentement une assez grande quantité, observant de séparer, à mesure, ce qui s'en précipitoit. J'obtins, par ce moyen, une assez grande quantité de sédiment blanchâtre. Je l'essayai avec l'acide vitriolique, qui en dissolvit environ les deux tiers. Je conjecturai que ce qu'il n'avoit pas pu dissoudre, étoit une sélénite : je poussai l'évaporation, sans pouvoir obtenir de cristaux ; ce qui m'engagea à dessécher le résidu, qui me donna une matière saline jaunâtre, fortement lixiviable, avec laquelle l'acide vitriolique forma un sel de Glauber sale, jaunâtre, & ne tombant que difficilement en efflorescence ; ce qui ne me permit plus de douter que ce ne fût l'alcali minéral, ou base du sel marin, que celle qui se rencontre ordinairement dans nos eaux ; ce qui démontre que la base de l'alun n'est point une terre absorbante.

mais uni à quelque matière qui le déguisoit ainsi. En effet il eût été surprenant que la sélénite eût pu exister en aussi grande quantité dans ces eaux, avec l'alcali minéral, sans se décomposer ; si cet alcali n'y eût été assez masqué par cette matière, pour l'empêcher de manifester toutes ses propriétés alcalines : c'est ce dont je me convainquis par plusieurs expériences, auxquelles je soumis ces eaux, en y mêlant différens sels à base terreuse, qui ne parurent pas seulement les troubler ; il n'y eut que l'alun qui parut s'y décomposer.

Soupçonnant quelque partie bitumineuse dans ce résidu, j'en fis digérer une portion, avec de l'esprit-de-vin bien rectifié ; mais quoiqu'il lui donnât une couleur citrine, cet esprit-de-vin ne se troubla point, en y mêlant de l'eau, comme il auroit fait, s'il eût extrait quelque matière bitumineuse ou huileuse ; comme ce sel ne fit que se blanchir un peu, en se calcinant, je crus que cette matière, qui lui étoit unie, n'étoit qu'une eau-mère, comme celle que M. Le Monnier a trouvée dans les eaux du Mont d'or.

Tous les autres moyens connus, que je mis en usage, ne purent m'y faire découvrir le moindre atome d'autres substances salines, d'où je crois pouvoir conclure que ces eaux ne contiennent que de la terre absorbante, de la sélénite, de l'alcali miné-

tal , & de l'eau-mere ; toutes ces substances y sont en assez grande quantité. Dix pintes d'eau m'ont produit demi-once & demi-gros de sédiment , mêlangé de terre alcaline & de sélénite , & six gros d'alcali minéral confondus avec l'eau-mere. Ayant répété , au bout de quelque tems , l'évaporation de pareille quantité d'eau , je n'obtins que trois gros & demi de sédiment , & demi-once de sel alcali , avec l'eau-mere : j'attribuai cette différence à ce que j'avois fait la première évaporation dans un tems extrêmement sec , dans lequel les principes des eaux minérales doivent se trouver beaucoup plus rapprochées , & qu'au contraire j'avois fait la seconde dans un tems pluvieux , qui , en procurant à ces sources une plus grande quantité d'eau , sert à étendre ces mêmes principes dans une plus grande quantité de dissolvant.

On a observé que ces eaux purgeoient certains sujets assez fortement : on les emploie avec succès dans les obstructions , & elles ont réussi à déraciner certaines fièvres qui avoient résisté au quinquina.

On remarque , aux environs de ces sources & le long des ruisseaux par où s'écoulement leurs eaux , de l'alcali minéral effleuré , à-peu-près comme le salpêtre de houffage : on peut même y en ramasser une assez grande quantité , lorsqu'il y a quelque tems

qu'il n'a pas plu : il paroît plus pur que celui qui est contenu dans les eaux ; car en ayant combiné avec l'acide vitriolique, j'ai eu un sel de Glauber beaucoup plus beau que celui que j'avois obtenu avec l'alcali de ces eaux. Cette différence vient apparemment de ce que ce sel effleuri a déposé la matière qui le salissoit, en s'infiltrant au travers des terres.

On remarque, en outre, le long du ruisseau, des croûtes ou masses pierreuses, très-dures & très-solides, & souvent amoncelées les unes sur les autres ; j'ai cru pouvoir les regarder comme des concrétions formées par le sédiment que l'eau minérale y dépose. En effet, si l'on fait attention que la terre alcaline de ces eaux minérales a beaucoup de propriétés communes avec la chaux, on concevra aisément que ces eaux roulant à travers des terres sablonneuses, y déposent leur terre alcaline, qui, se joignant au sable de la même manière que la chaux, forme ces masses ou croûtes qui augmentent peu-à-peu par l'addition de nouvelles couches ; aussi ai-je remarqué qu'aux endroits où il n'y a point de sable, il ne s'y forme rien de semblable. C'est ainsi que s'est formé le pont de Saint-Allyre de Clermont, si célèbre par les rêveries qu'on a débitées à son sujet. Les chymistes qui l'ont visité, n'ont pas eu de peine à recon-

noître la cause qui l'a produit, dans la terre absorbante qui est contenue dans les eaux qui coulent dessous; c'est cette terre qui a donné lieu à la fable de leur vertu pétrifiante, débitée par quelques physiciens, & par les géographes qui les ont copiés.

On trouve une autre source d'eau minérale, à une petite lieue de Saint-Germain, sur la rive gauche de la rivière d'Aignon, au-dessous du village de Beaulieu. Cette source sort d'une grotte fort étroite, creusée dans le roc qui borde cette rive; elle a cela de singulier, qu'elle paroît & disparaît fort souvent, sans qu'on puisse en attribuer la cause, ni à la pluie, ni à la sécheresse: il semble qu'elle a des tems marqués pour ses apparitions & disparitions; ce qui pourroit la faire regarder comme une fontaine périodique.

Cette eau a un petit goût piquant, vineux, qui n'est point désagréable; & dans tous les effais, elle s'est manifestée tout aussi alcaline que celle de Bar; elle en diffère cependant, en ce que la poudre de noix de galle y décele un peu de fer, par la couleur rouge qu'elle lui donne; mais on sent que ce fer n'y est, ni ne peut y être dans l'état vitriolique ou salin, mais seulement dans un état de division extrême; & en cet état, il se colore aussi avec la noix de galle. Nous ferons remarquer, en passant, que par la

seule différence de la couleur, on peut juger en quel état le fer est dans les eaux minérales ; celle que le vitriol produit avec la noix de galle, passe du violet foncé au noir ; au lieu que, lorsque le fer est seul, elle est d'un rouge vineux, plus ou moins foncé, selon qu'il y a plus ou moins de fer. Plusieurs de nos eaux minérales nous présentent ce même phénomène ; telles sont celles de Clermont, comme l'ont remarqué MM. Venel & Bayen.

Douze pintes de cette eau minérale soumises à l'évaporation, ne m'ont donné qu'un gros & demi de sédiment mêlé de terre alcaline & de terre martiale ; mais ayant ensuite continué l'évaporation, j'obtins, par la crystallisation, huit gros d'alcali minéral, aussi beau & aussi pur que celui qu'on peut retirer des lessives de soude.

L'intérieur de la grotte, dont nous venons de parler, est tapissé, en certains endroits, d'une matière saline, d'une stypticité insupportable ; elle paroît contenir plusieurs sels confondus ensemble. Voulant l'examiner, j'en ramassai une certaine quantité, que je lessivai bien dans de l'eau pure ; ce qui me donna une liqueur saline styptique & fort rousse ; en ayant mêlé avec de la poudre de noix de galle, elle noircit fortement : l'alcali fixe y produisit un précipité verdâtre, tel

que celui qui résulte de la décomposition du vitriol martial ; avec la dissolution de mercure, il produisit un véritable turbith minéral ; ce qui ne me permit plus de douter qu'il n'y existât de l'acide vitriolique, & un véritable vitriol martial.

Cette liqueur saline, soumise à l'évaporation, me donna successivement plusieurs précipités ochreux ; & je remarquai qu'elle étoit devenue extrêmement acide, au point de dissoudre de nouveau fer que j'y mis ; ce qui me fit juger qu'une partie du vitriol s'étoit décomposée pendant l'évaporation. Cette liqueur mise à cristalliser, ne me donna point de vitriol, comme je l'avois espéré, mais un sel d'une nature singulière, cristallisé en petites pyramides courtes à trois ou quatre pans ; son goût amer, & approchant beaucoup de celui du sel d'Epsom à base terreuse, mais mêlé d'un goût vitriolique, que les lavages ne purent point enlever, me le fit regarder comme un sel à base terreuse, uni à une portion de vitriol, qui étoit entrée dans la formation de ses cristaux, ou, pour mieux dire, je pense que l'eau vitriolique faisoit partie de l'eau de sa cristallisation.

Cette même liqueur soumise à une nouvelle évaporation, me donna des cristaux encore plus singuliers que les précédens ;

g'étoit une quantité prodigieuse de petites aiguilles amoncelées les unes sur les autres ; ce qui formoit des groupes de cinq à six pouces de haut très-agréables à la vue. Ce sel différoit encore du précédent, en ce qu'il avoit la stypticité de l'alun , participant toujours au goût vitriolique ; le reste de la liqueur ne voulut plus crystalliser , quoiqu'il y en eût encore une assez grande quantité ; mais elle se coagula en magma.

Il paroîtroit que l'alcali minéral , contenu dans ces eaux , devroit décomposer cette matière vitriolique , & former un véritable sel de Glauber , dont elles ne présentent cependant aucun indice. Cela prouve que la substance saline qui tapisse la grotte , n'y est pas apportée par les eaux , puisqu'elles ne contiennent pas de sel de Glauber , à moins qu'en détachant de la matière saline , on n'en ait laissé tomber dedans ; ce qui arrive quelquefois. On doit conclure de ce fait , qu'il ne faut pas toujours s'arrêter au premier coup d'œil , pour juger de la qualité d'une eau minérale.



OBSERVATIONS

*Sur l'Hydropisie du péritoine ; par M.
DARLUC, médecin à Caillan.*

La nommée Mingaud, âgée de trente-six ans, étoit, depuis quelque tems, hydro-pique, sans qu'il y parût extérieurement d'une façon trop marquée, ni qu'elle en eût les fonctions dérangées. Elle s'acquittoit des travaux les plus pénibles de la campagne, avoit le visage coloré, bon appétit, ne se plaignant que d'un poids considérable vers la région ombilicale, qui l'empêchoit de marcher librement. Ses règles lui ayant manqué dans la suite, elle se crut grosse ; la pesanteur constamment marquée vers l'ombilic, qui augmenta alors ; le bas-ventre qui parut tendu successivement ; des mouvements internes qu'elle crut appercevoir ; un malaise dans ses fonctions l'affermirent de plus en plus dans cette idée : le terme de sa prétendue grossesse s'écoula cependant, & bien au-delà, sans qu'elle accouchât. Inquiète sur son état, elle s'adressa à un Esculape du voisinage, qui l'ayant examinée, & n'ayant découvert aucune apparence de fluide épanché dans son bas-ventre, mais bien quelque chose de dur & de rénitent,

qui s'échappoit sous le tact, prononça qu'elle avoit été réellement grosse, mais que le foetus, par un de ces événemens, qui ne sont pas hors de règle, avoit été implanté hors de la matrice, d'où il étoit tombé dans le bassin; qu'il n'étoit pas possible qu'elle s'en délivriât par les voies naturelles; qu'elle seroit heureuse, si elle pouvoit le porter un nombre d'années, sans qu'il se corrompît, comme cela étoit arrivé; qu'il n'y avoit, dans ce fâcheux état, qu'à patienter, & attendre tout de la nature, sans chercher à la violenter

L'assertion infidelle de l'Esculape jeta cette femme dans une sécurité dangereuse. Elle ne voulut d'aucun remede; à force de répéter à tout venant, qu'elle avoit un foetus dans le bassin, dont elle assuroit avoir senti quelquefois la tête sous l'ombilic; il passa pour constant parmi ceux qui la connoissoient, qu'elle portoit un enfant mort dans le ventre; c'est ainsi que se faisant illusion, elle passa jusqu'à l'âge de quarante ans, tantôt plus, tantôt moins incommodée. Des fiévres automnales, suite d'un mauvais régime qu'elle négligea, augmenterent tout-à-coup ses maux; son ventre se tendit plus qu'il n'avoit été ci-devant; les pieds, les jambes, les cuisses tomberent successivement dans l'anasarque; elle ne put plus se lever de son lit, sans être

menacée de suffocation ; dans cet état, plutôt par bienséance, que dans l'espoir de guérir, elle me fit appeler.

Le volume de son ventre présentoit toute l'apparence d'un épanchement ascitique ; le flot du liquide s'y faisoit sentir de part & d'autre ; l'enflure s'étendoit jusqu'au dessous des fausses-côtes, & rendoit la respiration laborieuse, en arcant le diaphragme ; l'on ne s'appercevoit pas d'une plus grande proéminence au nombril ; en un mot, tout indiquoit une ascite existante, plutôt que l'hydropisie enkistée du tissu cellulaire du péritoine.

L'on sçait combien il est difficile de distinguer ces sortes d'hydropisies l'une de l'autre (*a*), sur-tout lorsque l'hydropisie du péritoine est parvenue, par ses accroissements, à confondre les signes rationnels qui l'accompagnent, avec ceux de l'ascite ; cependant l'état antérieur de la malade ; la décision infidelle de l'Esculape, qui ne laissoit pas de donner des vues ; les progrès des enflures qui avoient été plus lents que dans

(*a*) Voyez les signes caractéristiques de l'hydropisie du péritoine, principalement dans Allen, art. 817 ; dans les Mémoires de l'académie des sciences, année 1707 ; dans ceux de l'académie royale de chirurgie, tom. 2 ; dans le Journal de Médecine, année 1759, Mai ; dans l'Essai sur l'hydropisie, par M. Monro.

l'ascite ;

l'ascite ; ses fonctions qui n'avoient été dérangées que très-long-tems après ; son appétit , dont elle avoit joui jusqu'à l'époque de ses fiévres ; la couleur de son visage qui ne changea qu'alors ; ses urines qu'elle rendit jusqu'à ce tems , proportionnellement à la boisson ; tout cela bien considéré , faisoit penser qu'elle avoit eu dans son principe l'hydropisie du péritoine ; que la dureté qu'on avoit observée d'abord , & qu'on ne pouvoit plus reconnoître , étoit quelque squirrhosité , qui avoit causé peut-être l'épanchement des sérosités dans l'abdomen , ou que le liquide contenu d'abord dans un sac , tombé dans la suite en putréfaction , pouvoit , après l'avoir rongé , manifester les symptomes de l'ascite.

Quel secours donner à cette malade , dans un cas aussi désespéré ? Quel bénéfice attendre de la paracenthèse qui , souvent curative dans les hydropisies enkistées du péritoine , lorsqu'on jouit du cas assez rare de ne la trouver accompagnée d'aucune squirrhosité , n'avoit pas même le mérite d'être ici palliative ? Cependant , comme la plus pressante indication consistoit à évacuer les eaux pour procurer quelque soulagement , donner la liberté à la malade de se mouvoir , & suspendre une suffocation menaçante ; qu'on ne se propose pas même d'autre objet , lorsqu'on commence à traiter l'ascite , que

de diminuer le volume des sérosités épanchées, ce qui peut concilier le sentiment des auteurs qui la recommandent d'un côté, & de ceux qui la condamnent; nous procédâmes à l'opération qui fut faite avec tous les ménagemens possibles: la ponction nous donna environ quinze pintes d'une sérosité brune, épaisse, bourbeuse, sur-tout vers la fin, dont nous laissâmes reposer partie dans des bouteilles, & qui déposa le lendemain beaucoup de flocons de matières purulentes, & des filaments d'un sang corrompu.

L'évacuation du liquide épanché, diminua la circonférence du ventre; la malade respira plus librement; le pouls se développa un peu; les urines coulerent quelque tems, à la faveur des diurétiques; & nous sentîmes alors sous la main le corps dur, dont le volume paroiffoit considérable, & qui avoit été ci-devant l'occasion d'un faux diagnostic. Cette trêve ne fut pas de longue durée; les tems étant devenus tout-à-coup pluvieux, & la malade ayant péché grièvement dans le régime, les enflures augmenterent si rapidement, qu'en sept à huit jours, elle se vit encore plus menacée de suffocation, que par ci-devant; elle fut la première à nous demander alors qu'on lui réitérât la ponction; le triste état où elle étoit, sembloit pourtant devoir nous l'interdire; à

peine son pouls se faisoit-il sentir ; elle avoit le visage cadavéreux ; la peau du ventre, quoique tendue, étoit livide & parfemée de vaisseaux gorgés de sang : l'odeur infecte qui s'exhaloit de tout son corps, dénotoit une gangrene menaçante ; nous balancions à nous servir d'un secours inutile, lorsqu'elle voulut, à toute instance, se faire opérer.

Le chirurgien ayant plongé le trois-quarts à peu de distance de l'endroit où nous avions fait ci-devant la première ponction, sentit, après avoir percé les tégumens & les muscles, une résistance qui ne lui permit pas de pousser plus avant l'instrument ; deux fois il réitéra la même manœuvre, & deux fois il retira le trois-quarts ensanglé, sans qu'il s'échappât de sérosités à travers la cannule ; le flot des sérosités épanchées se faisoit pourtant sentir, par la pression, vers cette partie. Il fallut opérer de l'autre côté de l'abdomen ; les sérosités parurent plus boutbeuses, noirâtres, après quelques pintes d'évacuation ; de petits filaments d'un corps membraneux déchiré, se présenterent à la cannule, & arrêterent le cours du liquide : nous en retirâmes une partie avec le stylet ; à la fin, quelque chose de plus solide ayant bouché le trou de la cannule, nous discontinuâmes l'opération qui devenoit fatiguante pour la malade. Le bénéfice qu'elle en retira, fut de peu de durée ;

cinq jours après, les enflures furent les mêmes; le pouls s'oblitéra entièrement: elle mourut le lendemain; l'ouverture du cadavre nous ayant été accordée, nous y procédâmes sans délai; & quoiqu'il n'y eut pas plus de douze heures, depuis la mort, que nous fussions même en tems d'hiver, il exhaloit une odeur si infecte, qu'il y eut beaucoup de courage à l'entreprendre.

Nous débarrassâmes le cadavre de toute l'eau que nous pûmes, par la ponction; & après avoir enlevé les tegumens, nous découvrîmes les muscles transverses, altérés en plusieurs endroits, & tombant en gangrene; les tendons des droits étoient écartés, & laissoient voir partie d'un grand sac livide, épais & presque charnu: nous détruisîmes le corps des muscles qui étoient adhérens en plusieurs endroits à ce sac, pour en découvrir mieux l'origine. On le voyoit s'étendre depuis l'ombilic jusqu'aux os pubis, & recouvrir tout le bas-ventre; sa membrane supérieure étoit mollassé, fanieuse, se laissant déchirer facilement; l'inférieure étoit plus épaisse, parsemée, en quelques endroits, de glandes squirrheuses; le fond contenoit encore quelques pintes d'une fanie putride.

Il partoit, du haut du côté gauche de ce sac, une tumeur stéatomateuse, du poids

de neuf à dix livres, qui comprimoit les intestins de ce côté-là, & se confondoit avec le sac, en s'étendant irrégulièrement vers le côté droit. Cette masse paroissoit être l'épiploon qui avoit dégénéré ainsi, & causé peut-être tous les désordres mentionnés. Le sac hydropique devoit son origine au péritoine, dont le tissu cellulaire infiltré de sérofités par la pression de la tumeur stéatomateuse, en se séparant du corps du péritoine, avoit formé un vuide, que la longueur du tems, de nouvelles infiltrations, des épanchemens consécutifs dans ce vuide, avoient conduit au point où nous le voyions. Les deux ovaires étoient également tuméfiés; le gauche sur-tout, qui, devenu squirhreux, s'étendoit au-dessus du bassin, & montroit avoir été la cause de la résistance que nous éprouvâmes à la dernière ponction.

Les intestins mis à nud, n'avoient d'autre vice que celui que la pression du corps stéatomateux devoit leur occasionner nécessairement; ils étoient fort rapetissés, & la plupart, ainsi que l'estomac, repoussés vers le diaphragme; le foie, beaucoup plus gros que l'ordinaire, contribuoit encore à cet état: plusieurs hydatides étoient attachées à la concavité de ses lobes; mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de ne trouver aucune trace de bile dans les environs de

ce viscere ; le duodénum , le canal cholédoque , la vésicule du fiel n'en ayant pas la moindre apparence , celle-ci se monstroit sous l'aspect d'une hydatide ; ses membranes épaisses , raccornies , blanchâtres , en formoient une espece de corps rond , attaché au foie , dont il ne sortit par l'incision que quelques gouttes de sérosité ; le canal cystique étoit oblitéré ; le cholédoque seulement paroissoit libre , & conduire au duodénum la bile dégénérée : nous n'avions cependant remarqué aucune atteinte de jaunisse dans cette femme.

Je n'examinerai point ici , si la paracenthèse , ou , pour mieux dire , l'ouverture du sac hydropique , pratiquée dans son tems , auroit pu guérir radicalement cette femme. Je scéais , avec quel succès , de célèbres chirurgiens de Paris , & qui ont si bien mérité de cette partie de la Médecine , ont tenté de pareilles opérations. Je connois leurs vues judicieuses , leurs réflexions profondes , l'encouragement qu'ils donnent aux maîtres de l'art , la facilité avec laquelle (a) ils font espérer de détruire le sac par une suppuration heureusement amenée dans ses membranes presque toujours dégénérées , ainsi que le peu de risque qu'il y auroit ,

(a) Mémoires de l'académie de chirurgie , tom. 2 de l'édition *in-4°*.

selon eux , à irriter , à percer ces corps dans les tumeurs squirrheuses , causes ordinaires de l'épanchement ascitique ; à introduire un air toujours funeste dans des cavités inondées de liquides tombant en putréfaction ; à former de larges plaies dans des corps cacochymes ; à extirper même les ovaires (a) : de plus habiles que moi l'ont déjà fait d'une façon à mettre quelques bornes aux suites d'une théorie aussi brillante , & que le succès n'a peut-être pas encore couronnée. Je dirai seulement que si le cas est applicable , ce doit être dans le commencement de la maladie , où le kiste n'a point encore contracté aucun des vices mentionnés , où les liqueurs qu'il renferme , n'ont point acquis le degré d'acrimonie & de putréfaction , qu'on leur remarque dans la suite , où l'on a le bonheur de ne point trouver aucun de ces corps durs , qui accompagnent souvent ces sortes d'hydropies , où l'on peut avoir enfin des signes rationnels externes , qui rendent nos conjectures

(a) Antonii de Haen *Ratio medendi* , tom. 2 , part. 4 , chap. iij , pag. 90 : *Has itaque nunc enarratas difficultates lubens fateor me huic usque impedivisse , quominus optimorum virorum academiæ regiæ Parisiensis , tum amplexus sententiam fuerim , tum exsecutus ; certiora prius observata , numerosioraque experientia , in subsequentibus academiæ tomis , antequam imitari ausim , expectabimus.*

tures plus que vraisemblables. J'aurois eu bientôt occasion de mettre en œuvre de pareils moyens, si la malade qui fournit matière à l'observation suivante, n'avoit pas mieux aimé préférer des secours peut-être moins assurés.

La D^{lle} Frenel, d'un tempérament pléthorique & sanguin, dans sa quarantième année, ayant le visage haut en couleur, & presque toujours couvert de boutons, se plaignoit, depuis long-tems, d'une tension vers l'ombilic, sans qu'elle en parût dérangée extérieurement ; ses jambes & ses cuisses ayant enflé long-tems après, elle demanda du secours.

L'œdème des parties inférieures étoit accompagné de beaucoup de tension ; le tissu cellulaire, quoiqu'infiltré fortement, conservoit, ainsi que la peau, beaucoup d'élasticité, résistoit à la pression, se remettoit facilement ; la malade avoit encore le pouls tendu, dur, plein & fréquent. Je débutai par une saignée du bras, persuadé que cet œdème dépendoit de la circulation du sang interceptée par la pression que l'obstacle primitif de l'abdomen occasionnoit sans doute sur les vaisseaux sanguins. C'est un secours que tous les médecins humoristes s'interdisent dans l'anasarque : ils semblent avoir prononcé l'anathème contre elle ; il est cependant bien des cas, où elle ne con-

tribue pas peu à accélérer la guérison ; & pour prévenir les retours de l'ascite occasionnée par les douleurs d'entraillles, par les contractions spasmodiques des parties internes du bas-ventre, elle ne réussit pas moins bien.

La saignée eut ici le succès que j'en attendois ; elle amena du relâchement dans les parties tendues : les purgatifs & les diurétiques, joints à quelques fomentations toniques & résolutives, mirent, dans deux mois, la malade à son premier état, excepté la tension du bas-ventre qui, avoit tout le caractère d'une hydropisie enkistée ; même apparence, signes identifiques, proéminence du nombril, tumeur, élévation circonscrite de l'abdomen, pesanteur gravitative, tiraillement toujours fixe au même endroit, le flot des sérosités renfermées dans ce sac, n'allant point au-delà, & de plus, la malade ayant porté long-tems cette incommodité, sans que ses fonctions, son appétit, ses excréptions, & l'état des viscères internes, en parussent dérangées. Pourroit-on se tromper au diagnostic de la maladie par ces signes ? Je proposai l'ouverture du sac hydropique ; mais je fus entièrement refusé : bientôt elle n'observa plus de régime, négligea tout remede pendant l'été, & retomba dans l'anasarque, en automne ; les enflures furent plus considérables ; elle eut plus de peine à se mouvoir ;

les mêmes remèdes la remirent encore sur l'ancien ton; mais ce ne fut qu'au printemps suivant, que l'anasarque fut dissipée entièrement.

La tension du bas-ventre se montra, dans ce temps, sous un moindre volume, soit que les purgatifs réitérés eussent emporté quelque peu des sérosités infiltrées dans le péritoine, soit que la nature eût préparé une détente aux humeurs; l'on s'apercevoit toujours de la fluctuation mentionnée: la voyant déterminée à ne point souffrir au moins la paracenthèse, je résolus de tenter la réforption des sérosités par quelqu'autre voie, s'il étoit possible.

L'on sçait le commerce que le tissu cellulaire du péritoine a avec les autres parties du bas-ventre; la facilité avec laquelle des dépôts lymphatiques, des collections séréuses ont passé d'une partie du corps à l'autre; il est peu de praticiens qui n'aient vu de pareilles métastases: l'on pouvoit présumer de réussir ici, par les raisons détaillées ci-dessus. Il auroit resté à procurer encore la réunion du vuide formé dans les cellules du tissu cellulaire du péritoine; ce que les fomentations résolutives, les frictions, les bandages pouvoient fort bien amener, surtout dans le cas présent, où l'on ne découvroit aucune dureté interne, nulle apparence de squirrhosité, où les viscères n'é-

toient affectés d'aucun vice remarquable, où le sac formé dans le péritoine n'étoit peut-être pas encore dénaturé : il falloit appliquer pour cela un purgatif un peu drastique, & profiter de la bonté du sujet pour amener des secousses vives & promptes : je me bornai à l'eau-de-vie allemande ; la dissolution des parties résino-gomineuses des racines du jalap & de l'iris de Florence, dans ce menstrue, en fait un puissant hydragogue. J'en fis prendre, dans des intervalles réglés, à la malade quelques onces, ayant soin de relever les forces par la thériaque & l'extrait des plantes amères.

La troisième prise de cette teinture alluma la fièvre ; une diarrhée de matières vertes, citrines, séreuses ; des coliques, des titaillements, des contractions dans les intestins, qui sembloient partir de l'ombilic ; la respiration offensée, une anxiété continue jetterent la malade dans un danger évident. J'accourus, & lui trouvant le pouls plein, dilaté, inégal, avec le vrai caractère d'une action critique dans les intestins : je n'augurai pas si mal du trouble salutaire que le remède venoit de produire dans l'économie animale. Je me contentai d'en modérer l'activité par des boissons calmantes & anti-spasmodiques, avec la camomille, la mille-feuille aiguisee de quelques gouttes d'esprit de nître dulcifié, par les fomen-

tations , les lavemens mucilagineux , les juleps hypnotiques ; & , dans six à sept jours , la malade fut délivrée de la fièvre , des tranchées & de la diarrhée.

La peau parut , après les grandes évacuations , flasque & mollassé : l'on ne sentoit plus aucun signe de fluctuation ; la rechute étoit pourtant à craindre par le relâchement & l'atonie visible des parties ; les corroborans externes & internes furent appellés au secours ; les frictions séches , avec la flanelle imprégnée de la vapeur aromatique , du benjoin & du succin ; le bandage pour ferrer les parties relâchées ; tout cela concourut , pendant deux mois , à leur donner plus de ressort , & à réduire la tension primordiale de l'ombilic , où il restoit pourtant encore quelque apparence d'infiltration. Nous approchions de l'automne ; les fréquentes variations de l'air , le mauvais régime de la malade faisoient apprêhender quelque rechute prochaine. Je proposai encore l'hydragogue à la malade ; sa famille , son mari , qui est chirurgien , étant venus au secours , elle s'y détermina , ayant beaucoup résisté auparavant : les deux premières prises , dans l'intervalle de quatre à cinq jours , n'amenerent , comme la première fois , que peu de sérosité ; la troisième excita à-peu-près les mêmes symptômes , à cela près , que la fièvre , les tranchées & les évacuations ne

SUR L'HYDROPISE DU PERIT. 445
furent pas de si longue durée, la diète seule, & la boisson anti-spasmodique suffisant pour les contenir dans de justes bornes. La malade se rétablit parfaitement : elle a vécu encore assez de tems en bonne santé, étant morte d'une fièvre comateuse, maladie nullement relative à celle-ci.

O B S E R V A T I O N

*Sur les Vers cucurbitains ; par M. CON-
SOLIN, docteur en médecine de l'uni-
versité de Montpellier.*

On trouve bien peu de conformité dans les sentimens des médecins, au sujet des vers cucurbitains. Les uns les regardent comme les excrémens des vers solitaires ; les autres veulent qu'ils en soient les œufs ou les embryons : d'autres disent que le ver solitaire lui-même n'est qu'une chaîne de vers cucurbitains, accrochés les uns aux autres. Dans une Observation insérée dans le Journal de Médecine, du mois de Mai 1763, on les regarde comme le signe caractéristique, & le plus certain de l'existence du ver solitaire. Suivant cette Observation, dès qu'on voit dans ses selles quelques vers cucurbitains, on peut être assuré d'être attaqué du ver solitaire. Cependant dans une

observation insérée dans le même Journal, on lit qu'on a vu un ver solitaire, de la longueur de sept aunes, dont la sortie n'a été précédée ni suivie d'aucuns vers cucurbitains. Voilà, ce semble, sur le même sujet, des sentimens bien différens. Ce qui peut encore surprendre, c'est que ces auteurs, si peu d'accord sur la nature & l'origine de ces vers plats, le sont cependant sur le pronostic qu'ils en portent. Tous, d'une voix presqu'unanime, font craindre à ceux qui en sont attaqués, les plus grands dangers, & aux médecins les plus grandes difficultés pour les en délivrer.

Il n'y a guères que des observations multipliées, qui puissent nous rassurer contre ce pronostic effrayant ; elles seules peuvent faire évanouir ces dangers que, sur la foi de ces auteurs célèbres, nous avons lieu de croire certains, & enfin nous faire reconnoître des remèdes assurés contre cet ennemi, que ces auteurs nous dépeignent si redoutable. M. Postel de Franciere, dans son observation citée ci-dessus, nous a prouvé par des faits & les raisonnemens les plus solides, que ce pronostic étoit plus effrayant que vrai, & que les vers plats cédoient aux vermifuges ordinaires. Combien les médecins zélés pour le bien de l'humanité ne doivent-ils pas s'empresser à confirmer une vérité si intéressante ? L'ob-

érvation que je présente, pourra peut-être y contribuer.

Le nommé Michel Piala, de Courthezon, petite ville dans la principauté d'Orange, d'un tempérament fort & robuste, âgé d'environ quarante-cinq à quarante-six ans, sans avoir paru auparavant incommodé, tomba, un soir, tout-à-coup, sans connoissance, avec des mouvements convulsifs, roideur dans les membres, grincement des dents, écume à la bouche, & les autres symptômes d'épilepsie. Le chirurgien qui le vit en cet état, & qui m'en a fait la relation, le saigna du bras, & lui fit prendre quelques potions spiritueuses, qui le firent revenir entièrement. Le lendemain matin, que je fus appellé, il me dit que, de sa vie, il n'avoit eu de semblable accident; ce que les parens me confirmèrent; qu'il ne sçavoit pas avoir rien fait qui eût pu le lui avoir occasionné: seulement il me dit que, depuis quelques jours, il avoit une légère diarrhée, avec des fréquentes envies inutiles d'aller à la selle; qu'il avoit apperçu dans ses déjections des petits vers plats, blancs, pointus des deux bouts, & ressemblant assez à des graines de courge; qu'il avoit de fréquens borborygmes & grouillemens dans le bas-ventre, avec un chatouillement incommodé à l'anus; qu'il n'avoit point d'appétit, & qu'il

sentoit des pesanteurs dans les bras & dans les jambes , avec une extrême lassitude. Le pouls étoit assez naturel. Je ne doutai point sur le champ que des vers de l'espèce de ceux qu'il avoit rendus , ne fussent la cause de tous ces symptomes. Je lui prescrivis , en conséquence , un purgatif amer à prendre , par-dessus vingt grains de mercure doux , incorporés dans un peu de conserve ; ce remede fit tout l'effet que je pouvois en attendre : le malade rendit par les selles une quantité prodigieuse de ces petits vers plats : il m'en montra quelques-uns ; c'étoit de vrais cucurbitains exactement conformes à la description qu'il m'en avoit faite , & à celle qu'en donnent les auteurs. Le lendemain de sa purgation , & pendant dix jours de suite , je lui fis prendre , tous les matins , vingt grains de mercure doux , incorporés comme la premiere fois. Il rendit , pendant tout ce tems-là , une très-grande quantité de ces vers. Ils étoient isolés & séparés les uns des autres , & non pas accouplés & accrochés ensemble , comme on lit dans certains auteurs , qu'il leur arrive quelquefois , pour former cette longue chaîne , que quelques-uns ont pris pour un ver unique. Après l'usage de ces remedes , le malade se trouva soulagé , il n'avoit plus tant de borborygmes ni gonflement dans le bas-ventre , n'apercevoit presque plus de vers dans

dans ses selles , n'avoit plus ce chatouillement incommodé à l'anus , commençoit d'avoir appétit ; mais il avoit toujours cette lassitude & cette pesanteur dans ses membres , qui le rendoient incapable de continuer , pendant quelque tems , le moindre exercice. Pour achever sa guérison , & prévenir toute rechute , je voulois le faire repurger , & lui faire user , quelque tems , des vermifuges amers ; mais , comme , à certains égards , il se trouvoit déjà bien , & qu'il étoit peu accoutumé à suivre un régime de vie ; il refusa de prendre davantage des remedes. Il eut , quelque tems après , une seconde attaque d'épilepsie , semblable à la premiere , mais moins longue & bien moins violente. Je le fis repurger , & lui fis prendre , pendant cinq à six jours , une prise de mercure doux. Il rendit encore quelques vers cucurbitains , après quoi , tous les symptomes disparurent ; & depuis près de deux ans qu'il a été guéri , il jouit de la plus parfaite santé , n'a plus eu de rechute , ni absolument rien qui pût la lui faire craindre.

S'il m'est permis de tirer quelques conséquences de cette observation , on ne doit donc pas toujours craindre d'être attaqué du ver solitaire , quoiqu'on rende dans ses déjections des vers cucurbitains. Ces derniers ne sont donc point le signe certain & caractéristique du premier , à moins qu'on

450 OBSERVATION

ne veuille que les vers cucurbitains ne soient eux-mêmes le ver solitaire ; mais ce seroit pour lors une plaisanterie de dire qu'ils en sont en même tems le signe.

Les vers cucurbitains ne sont donc point les embryons ni les excrémens du ver solitaire ; puisque , comme dans l'observation présente , on peut en rendre une très-grande quantité , sans aucune apparence ni même soupçon de ver solitaire .

Les vers cucurbitains cedent donc entièrement au mercure doux , & aux vermisfuges ordinaires ; la guérison n'en est donc ni si longue , ni si difficile , ni le pronostic si effrayant .

O B S E R V A T I O N

Sur une Fracture compliquée de la jambe , avec gangrene ; par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville , &c.

Le nommé Joseph Barlatier , natif d'Arles , d'un tempérament robuste & musculeux , âgé d'environ trente ans , domestique du docteur Compagnon , médecin de l'hôpital , laissa verser sa charrette qu'il conduisoit : sa jambe , qui se trouvoit dessous , fut

presque brisée du coup qu'elle lui porta : prêt à succomber aux vives douleurs de son mal , il fut transporté à l'hôpital. Je commençai par découvrir la jambe , en faisant couper le bas par un infirmier : j'examinai de près les parties blessées , & je résolus dès-lors de mettre tout en œuvre pour guérir cet infortuné , sans le priver d'un membre , dont l'usage lui étoit si nécessaire pour gagner sa vie : j'y trouvai une contusion qui occupoit toute l'étendue de la jambe , avec une plaie de la grandeur d'un écu de six livres ; le tibia , le péroné étoient fracassés : j'en fis la réduction , & j'appliquai un bandage à dix-huit chefs , pour contenir les deux os fracturés ; les saignées du bras furent réitérées , & j'ordonnai une diète des plus exactes. Au troisième pansement , j'aperçus une gangrene qui exhaloit une odeur cadavéreuse ; il s'agissoit alors de conserver la jambe de cet infortuné : je rapportai toutes mes vues à cet objet ; & , sans perdre un moment de tems , je commençai d'abord par faire quelques taillades , dans la vue de ranimer les parties , & d'y attirer de nouveau le cours du sang & des esprits : ce procédé me parut d'autant plus nécessaire , que la gangrene faisoit beaucoup de chemin , & menaçoit d'une mortification entière ; après quoi , les remèdes les plus appropriés furent employés avec célérité & avec

succès : j'arrêtai par - là le progrès de la gangrene ; un digestif animé fit tomber quantité d'escarres ; les compresses trempées dans l'esprit de vin camphré & thériacal , la teinture de safran & d'aloës , l'essence balsamique de Stahl , &c. Tous ces remèdes furent mis en usage ; en un mot , les chairs accrurent à vue d'œil , & prirent une couleur vermeille : la plaie se termina par une cicatrice des plus heureuses ; & les deux os fracturés avec squille , ont été réduits , sans laisser presqu'aucune difformité ; le traitement de cette maladie a été long & pénible. Il jouit actuellement d'une parfaite santé , & du libre usage de sa jambe.

Lorsque le corps a reçu un coup , dont la force & la maniere d'avoir été appliqué fait craindre qu'il n'y ait quelque os de rompu , on doit examiner attentivement la partie rompue , avant de deshabiller le blessé , de peur qu'en le remuant , les morceaux ne s'écartent de leur contact mutuel , & que la fracture ne devienne d'une espece plus mauvaise ; on prend alors la partie blessée de deux côtés , à quelque distance de l'endroit où le coup a porté , & en le remuant avec prudence , on prend garde si rien ne vaillle ou ne craque , les fragmens frotant l'un contre l'autre. Si l'on s'apperçoit de quelque chose , on doit plutôt couper les habits , que les ôter , pour ne pas faire perdre aux fragmens leur contact mutuel.

O B S E R V A T I O N

Sur un Sarcome grêle, qui pendoit de la partie droite inférieure du pubis presque jusques sur le genou d'une fille ; par M. DE GLATIGNY, médecin à Falaise.

Laurent Heister, & plusieurs autres médecins ou chirurgiens célèbres ont remarqué, depuis long tems, que les différentes parties qui servent à la génération, soit internes, soit externes, étoient souvent infestées par des tumeurs charnues, ou des tubercules, qui prenoient quelquefois un tel accroissement, qu'elles pendoient jusques sur les genoux ; mais je doute qu'on ait jamais vu une excroissance aussi singulière que celle que j'ai eu occasion d'observer dans une fille de près de trente-cinq ans, célibataire, d'un tempérament mol, & d'une chasteté à toute épreuve. Cette fille, voulant oppo-
ser les douleurs de la pénitence aux aiguillons de la chair, étouffoit ces derniers, en s'enfonçant une aiguille dans le pubis. Il en coûta extrêmement à sa pudeur, pour découverrir à ses compagnes les moyens qu'elle employoit pour conserver sa continence, & les maux qui en étoient la suite. Je ne scaurois rendre par quels détours & quels

454 OBS. SUR UN SARCOME GRÈLE.

artifices, la chose parvint à ma connoissance, &c, par mon moyen, à celle du chirurgien. Le jour étant pris pour la visiter, M. Morignere, chirurgien de l'hôpital, & moi, nous trouvâmes une bandelette charnue, semblable à un ruban, qui avoit un pied de long, sur quatre ou cinq lignes de large; la partie inférieure avoit la forme d'un pilon, & paroissoit formée par de petits cordons membraneux, contournés en spirales; ce qui lui donnoit la figure d'une religieuse; lorsqu'elle marchoit, cette excroissance venoit battre sur ses genoux, ou s'embarrassoit entre ses cuisses.

Le chirurgien ayant fait une ligature avec un cordon de soie, emporta cette excroissance charnue: la malade ne sentit presqu'aucune douleur; il ne sortit pas une seule goutte de sang, & on ne fut pas obligé de panser la plaie; de sorte que la ligature & le bistouri compléterent la cure. Elle fut opérée au mois de Juin 1762.



O B S E R V A T I O N S

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

A N N É E 1727.

HIVER. Cette saison fut fort tempérée : il n'y eut point de neige, très-peu de gelée ; &, quoi qu'en disent ceux qui soutiennent le froid de l'hiver nécessaire, pour purifier l'air, à ce qu'ils prétendent, on vit très-peu de maladies.

PRINTEMPS. Vers la fin d'Avril, vinrent des chaleurs extraordinaires, qui durerent jusqu'au 15 Mai, où le froid reprit, & dura douze jours ou environ. Au commencement de Juin, la chaleur revint aussi forte que dans les premiers jours de Mai.

Depuis le commencement du printemps ; jusqu'à la fin du mois de Mai, il y eut beaucoup de pleurésies, dont plusieurs étoient très-graves, & quelques-unes mêlées d'un peu de malignité. La fièvre étoit ardentte ; la douleur de poitrine étoit tantôt vague, & en occupoit toute la capacité ; tantôt elle ne se faisoit sentir que dans un seul endroit ; les malades alloient fréquemment à la selle, mais avec des épreintes, & en

petite quantité : ils ne rendoient que des matières glaireuses ou crues ; ils avoient fréquemment une hémorragie par le nez ; leurs crachats étoient presque toujours teints de sang. Le sang , qu'on leur tiroit , étoit tantôt verdâtre , & formoit un champignon fort dur , & très-coëneux , tantôt d'un rouge pourpre. Quoique les évacuations fussent abondantes par les apozèmes altérans & laxatifs , qu'on employoit , les malades étoient peu soulagés ; cependant , en infistant sur ces doux laxatifs & altérans , & en employant une tisane adoucissante , dont on faisoit boire beaucoup au malade , on le tiroit d'affaire pour l'ordinaire ; mais souvent la fièvre & le danger duroient jusqu'au vingt-unième jour.

On vit aussi quelques morts subites , vers le commencement du mois de Mai. Malgré les chaleurs de Juin , il y avoit peu de maladies.

ÉTÉ. La fin de Juin , & les quinze premiers jours de Juillet furent aussi froids que l'est ordinairement le mois de Mars. Le 15 de Juillet , la chaleur revint très-vive , & continua dans le même degré jusqu'au 15 Septembre.

Ces variétés , qui se succéderent brusquement , produisirent beaucoup d'apoplexies , de fièvres rhumatismales , de rougeoles & de petites véroles , qui attaquoient des per-

fonnes de tout âge indifféremment ; ces maladies n'avoient cependant rien de particulier , ni dans leurs symptomes , ni dans le traitement qu'elles exigeoient.

Vers la fin du mois d'Août , dans Paris & dans les environs , on observa des fiévres tierces simples , doubles-tierces , quelquefois continues , cependant avec des redoublemens réguliers ; elles commençoi ent toutes par un frisson suivi d'une chaleur extrême , & dégénéroient en fiévres malignes , lorsqu'on en avoit négligé les commencement s.

Le traitement fut le même que celui dont nous avons fait mention pour l'automne 1726 , & suivi d'un succès égal : la seule différence qu'il y eut , fut qu'il fallut mettre plus fréquemment en usage la saignée du pied , par rapport au délire fréquent , dont plusieurs de ces fiévres furent accompagnées.

Quelques femmes en couche furent attaquées de la même fièvre ; le traitement fut le même , & les accidens pareils , excepté qu'à presque toutes , le corps fut couvert de rougeurs ; chez quelques-unes , dans le sens seulement du redoublement ; chez d'autres , pendant plusieurs jours ; le tout accompagné d'une demangeaison extrême ; ce qui fit appeler par plusieurs ce symptome , *gratelle rouge*. Cet accident ne rendit

pas la maladie plus grave, & ne fit rien changer dans l'administration des remèdes,

Les petites véroles continuoient toujours sans danger pour les enfans & les pauvres, & presque toutes mortelles, ou du moins accompagnées d'accidens très-graves, & fort dangereux chez les gens riches ou avancés en âge.

A U T O M N E. La même fièvre continua pendant cette saison, ayant toujours le caractère de tierce ou de double-tierce ; elle étoit tantôt accompagnée de délire ; tantôt la tête ne se prenoit point ; les saignées, tant du bras que du pied, plusieurs fois répétées ; le tartre stibié, pour vider les premières voies toujours surchargées de matières ; le quinquina purgatif pris toutes les quatre heures, une boisson abondante ; enfin un traitement semblable à celui de l'automne 1726, fut employé avec un succès égal.

Il y eut aussi des rougeoles & des petites véroles, en général peu fâcheuses, qui n'avoient rien de particulier dans les symptômes, & qui n'exigerent en conséquence, que le traitement ordinaire.

Plusieurs personnes furent prises d'apoplexie, & la plus grande partie en périt ; quelques-uns cependant survécurent, en restant paralytiques.

On peut attribuer toutes ces maladies à

la chaleur excessive qui dura six mois entiers, pendant lesquels il y eut seulement, à différentes fois, plusieurs semaines froides ; ces variations subites produisirent les maladies dont nous avons parlé.

ANNÉE 1728.

HIVER. L'hiver fut fort pluvieux, & très-peu froid. On vit régner des fiévres semblables à celles de l'automne précédent, & dont le traitement fut le même. De plus, il y eut beaucoup de toux fort vives & opiniâtres, qui ne se dissipèrent que par quelques saignées, des adoucissans, mais seulement au bout d'un tems considérable. On observa aussi des pleurésies, des catarrhes, des rhumatismes, des maux de gorge, des coups de sang ; les asthmatiques souffrirent de fréquentes attaques de leurs maladies ; enfin la plus grande partie des maladies sembloit dépendre d'une humeur catarrhale, qui, à raison de la partie qu'elle occupoit, produisoit tel ou tel accident ; aussi les incisifs réussirent-ils très-bien dans la plûpart des maladies de cette saison, quoique différentes, du moins en apparence.

PRINTEMPS. Le printemps commença pour la température, comme avoit été l'hiver ; aussi vit-on continuer les toux opiniâtres dont il a été fait mention. Mais la maladie qui fit le plus de ravage, fut la pleurésie

On vit plusieurs personnes attaquées de cette maladie , périr , dès les premiers jours , par la gravité & l'intensité des symptômes ; d'autres , quoiqu'attaquées avec la même vivacité , sembloient d'abord soulagées par les saignées & les autres remèdes appropriés à leur situation ; mais dans le tems que l'on concevoit le plus d'espérance , il se faisoit une métastase subite ; la tête se prenoit , & le malade périffoit en très-peu de tems , quelquefois même en peu d'heures .

Un jeune homme , âgé de dix-sept ans , fut pris de point de côté , de difficulté de respirer ; ses crachats étoient sanguinolens , la fièvre très-vive : on le saigne plusieurs fois ; on lui fait prendre beaucoup de tisane adoucissante ; on l'évacue doucement ; tous les symptômes diminuent en proportion des remèdes prescrits , qui produisent l'effet qu'on doit en attendre : on conçoit les plus flatteuses espérances jusqu'au huit de sa maladie , qu'il lui prend un peu de délire ; la fièvre augmente ; le pouls devient intermittent : il coule du sang par les narines : le malade répond juste à tout ce qu'on lui demande , & dit ne sentir aucun mal : on fait une saignée du pied , sans succès ; on tente , avec aussi peu de réussite , un purgatif aiguisé de deux grains de tartre stibié pour deux verres ; malgré les évacuations qu'il procure , le malade n'éprouve aucun

SUR LES MALADIES ÉPIDEM. 461
soulagement, & pérît le douzième jour de
sa maladie.

Un autre, appellé *Larry*, âgé de cinquante ans, a l'imprudence de boire, étant en sueur, une cruche d'eau froide. Dès le soir même, il est pris d'une pleurésie qui, par les symptômes dont elle étoit accompagnée, menaçoit de se terminer très mal. Je le fais saigner trois fois du bras, le premier jour ; le sang étoit d'un rouge foncé & très-sec : je lui prescris une boisson diaphorétique très-abondante, & lui fais prendre, toutes les trois heures, un lavement émollient ; une heure & demie après chaque lavement, une cuillerée & demie d'une potion faite avec deux grains de tartre stibié, une once de syrop de violettes, dans six onces d'eaux légèrement cordiales. Le deux, il fut saigné trois fois encore ; le sang étoit aussi mauvais : on continua la tisane, les lavemens & la potion ; ce qui produisit beaucoup d'évacuations, & me détermina à lui faire prendre, le trois, une once de pulpe de casse, deux onces de manne, & deux grains de tartre stibié, en deux verres, à trois heures de distance l'un de l'autre, avec un bouillon dans l'intervalle ; cela fit rendre beaucoup au malade, & les matières n'étoient pas d'une mauvaise condition ; cependant le malade n'étoit point soulagé. La fièvre ayant augmenté le quatre, je fis faire encore deux

saignées au bras, reprendre la potion qu'on avoit suspendue la veille, & continuer les autres remèdes. Vers la fin du quatre, tous les symptômes de la pleurésie semblerent calmés ; ce qui m'engagea de faire réitérer, le cinq, le purgatif prescrit le trois. Il provoqua encore des évacuations plus abondantes, & de meilleure condition ; la nuit fut moins agitée : tout sembloit donner les plus grandes espérances ; mais, le 6 au matin, la tête se prend, la fièvre augmente, les crachats sont teints de sang. Je fais faire une saignée du pied ; je fais continuer les mêmes lavemens & tisanes ; & en place de la potion, je fais prendre, en six fois, un verre, toutes les trois heures, d'une eau de casse, faite avec six onces de casse en bâtons, un gros de confection alkermes, quatre grains de tartre stibié ; cela procure des évacuations ; cependant le malade reste dans la stupeur, est fort opprélé, & a une sorte de râle. On continue le 7, le 8, le 9 & le 10, les mêmes remèdes, sans aucun soulagement, malgré les évacuations. Le dix, il étoit au plus mal ; les forces se soutenoient cependant toujours un peu, mais il n'avoit aucune connoissance. Enfin, le onze, la tête revint un peu : on continua les mêmes remèdes : j'augmentai seulement un peu la dose des cordiaux, & par des purgatifs réitérés plusieurs fois, mais toujours

mêlés avec quelques cordiaux, le malade guérit enfin, après avoir été aussi près de sa fin, qu'aucun de ceux que j'aie vus jusqu'alors.

ÉTÉ. L'été fut fort chaud & très-sec, entremêlé cependant de quelques jours très-froids. Il y eut des dévoiemens, des débordemens de bile, par haut & par bas, des fiévres intermittentes; toutes ces maladies dépendoient de la même cause, sçavoir de la bile retenue, & exaltée par la chaleur; aussi les acides, & tous les remedes propres à faire couler la bile, convinrent-ils. On vit aussi quelques fiévres rouges, érésipéla-
teuses, qui exigeoient plusieurs saignées, tant du bras que du pied. On observa aussi des petites véroles, mais en petit nombre, & peu fâcheuses.

Dans le même tems, régnoit à *Pontoise*, une fièvre de même nature, qui faisoit périr beaucoup de monde, à la vérité, par l'ignorance de ceux qui en prenoient soin, & qui croyoient devoir soutenir les éruptions par des cordiaux. On y envoya des médecins de Paris, qui, en suivant une conduite opposée, guérirent presque tous leurs malades, & rassurerent par leur sage conduite suivie de succès, tous les habitans alarmés.

AUTOMNE. Depuis la fin du mois d'Août, jusqu'au 8 Septembre, il fit un froid assez

vif; & le 8, la chaleur revint plus vive qu'elle n'avoit encore été; elle dura jusqu'au 15 Septembre, que le froid reprit avec assez de force, pour obliger de se chauffer; de sorte que dans la même semaine, la chaleur a obligé de se baigner, & le froid de se chauffer.

Ces extrêmes toujours nuisibles à la santé, produisirent beaucoup d'apoplexies, dont on périffoit tout-à-coup, des paralysies, des petites véroles, des fiévres intermittentes & malignes.

Dans toute cette année, le chaud & le froid se sont succédés par des passages brusques; aussi a-t-on vu régner beaucoup de maladies, sur-tout chez les personnes d'un d'un tempérament délicat.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
M A R S 1764.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 6 h. et demie du mat.	À 2 h. et demie du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lög.	À midi. pouc. lög.	Le soir. pouc. lög.
1	0	1	0 1 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8
2	0 2 $\frac{1}{4}$	1	0 1 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
3	0 2 $\frac{1}{2}$	0	0 1	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
4	0 2 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	0 1 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
5	0 $\frac{1}{2}$	3	0 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
6	1	6	1	28	27 11	27 11
7	0 $\frac{1}{2}$	3	1	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
8	0	3	1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	28
9	$\frac{1}{4}$	3	1 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	28
10	0	5	2	28 $\frac{1}{4}$	28	$\frac{1}{4}$
11	1	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
12	2	8	2	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
13	1	8 $\frac{1}{2}$	6	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
14	3	9	3 $\frac{1}{4}$	28 4	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$
15	1 $\frac{1}{2}$	10	3	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7	28 5 $\frac{1}{2}$
16	1 $\frac{1}{2}$	12	5	28 5 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
17	2 $\frac{1}{4}$	15	7	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
18	5	10	5	28 4	28 4	28 4
19	3 $\frac{1}{2}$	8	6	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$
20	6	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	28	2 $\frac{1}{2}$
21	$\frac{1}{2}$	6	$\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
22	0	7	3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
23	1 $\frac{1}{2}$	7	2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 5
24	$\frac{1}{4}$	9	3 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
25	1 $\frac{1}{4}$	11	7	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
26	6	10	4	28 $\frac{1}{2}$	28	2
27	2 $\frac{1}{2}$	10	4	28 2	28 3	28 $\frac{1}{2}$
28	3 $\frac{1}{2}$	9	6	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
29	3 $\frac{1}{2}$	12	5	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
30	3	15	8	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
31	5	16	11	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. couvert. neige.	N. neige.	Couvert.
2	N. couvert. neige.	N. neige.	Neige.
3	N. neige.	N. neig. cou.	Couvert.
4	N couvert.	N. couvert.	Couvert.
5	N. couvert. neige.	N O. couv.	Couvert.
6	N cou. nua.	N. nuag. b.	Couvert.
7	N. cou. nua.	N. nua. cou.	Couvert.
8	N. couvert. nuag. couv.	N. couvert.	Couvert.
9	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
10	N-E. fer. b.	N-E. nuages. couv.	Couvert.
11	N-E. couv.	N E. couv.	Couvert.
12	N. couv. b.	N. b. leger brouill.	Beau.
13	S. fer. couv.	O. couv. pl.	Couvert.
14	N-O. fer. b.	N-O. beau.	Beau.
15	N. b. ferein.	S. ferein.	Serein.
16	S. ferein.	S. ferein.	Serein.
17	S. ferein.	S-O. ferein.	Couvert.
18	N. couv. b.	N. beau.	Beau.
19	S. couv. pl.	S. pl. cont.	Pluie.
20	S. pl. contin.	N - E. pluie contin.	Serein.
21	N. b. nuag.	N. nuag. b.	Beau.
22	N. couvert. brouill. nua.	N. nua. cou.	Couv. neige.
23	N-N O. cou. nuag. grêle.	N-N O. nua. ond. b.	Serein.
24	N. beau.	N-N - O. b.	Serein.

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	O-S-O. b. couv.	O-S-O. cou.	Couvert.
26	O. couvert. pluie. couv.	O-N-O. cou. vent.	Couvert.
27	N. couvert.	N. couv. b. serein.	Serein.
28	S. O. couv.	S. O. couv.	Couvert.
29	S. couvert. beau.	S. beau. fer.	Serein.
30	S. beau. nua.	S-S-E. nuag. serein.	Serein.
31	S-E. fer. nua.	S - O. couv. petite pluie.	Couvert; la nuit. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce même terme: la différence entre ces deux points est de 18 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 $\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 16 fois du N.

2 fois du N-N-O.

2 fois du N-O.

1 fois de l'O-N-O.

2 fois de l'O.

1 fois de l'O-S-O.

3 fois du S-O.

8 fois du S.

Le vent a soufflé 1 fois du S S-E.
 1 fois du S-E.
 3 fois du N-E..

Il a fait 11 jours beau.
 13 jours serein.
 9 jours des nuages.
 24 jours couvert.
 2 jours du brouillard.
 5 jours de la neige.
 6 jours de la pluie.
 1 jour de grêle.
 1 jour de vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1764.

On a observé, pendant tout ce mois, des péripleumonies & des pleurésies vraies, des rhumatismes inflammatoires, des fièvres intermittentes printannieres, & sur-tout des fièvres catarrhales, telles que celles que nous avons décrites dans le mois précédent. Ces fièvres ont été véritablement épidémiques, & se sont plus ou moins compliquées avec les autres maladies ; de sorte qu'on a été obligé d'y avoir égard dans le traitement.

On a commencé à appercevoir quelques petites véroles, qui se sont multipliées sur la fin du mois ; elles ont le plus souvent participé, comme les autres maladies, de la fièvre catarrhale : malgré cela, elles ont paru assez bénignes, & n'ont presque rien demandé de particulier dans le traitement.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Février 1764; par
M. BOUCHER, médecin.*

On n'a eu de gelée, ce mois, que dans les derniers jours; encore a-t-elle été peu considérable, le thermometre n'ayant descendu que le 26 & le 29, jusques vers le terme de 3 degrés au-dessous de celui de la congélation.

Il y a eu bien moins de pluie, ce mois, que le précédent. Il a tombé de la neige vers la fin du mois, mais peu abondamment. Le barometre s'est porté, la moitié du mois, au-dessus du terme de 28 pouces; le 21, il marquoit 28 pouces 6 lignes.

Les vents ont été le plus souvent *Sud* & *Sud-Ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
 5 fois du N. vers l'Est.
 2 fois de l'Est.
 2 fois du Sud-Est.
 8 fois du Sud.
 8 fois du Sud vers l'Ou.
 2 fois de l'Ouest.
 3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.
 4 jours de neige.
 1 jour de grêle.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Février 1764; par M. BOUCHER.

Nous avons eu, ce mois, dans le petit peuple, des fiévres continuées, putrides & vermineuses, avec un caractère de malignité. Quelques malades ont succombé en cinq à six jours de maladie; & je n'en ai pas vu guérir avant le vingtunième jour. Ce genre de fièvre a aussi régné dans quelques cantons de la campagne. C'est dans les habitations où la mal-propreté & l'humidité dominoient, que cette maladie s'est surtout développée.

Je n'avois pas vu de rougeole, de tout l'hiver; & le mois de Février, en général, n'est guères propre à fomenter cette mala-

die ; j'en ai néanmoins traité, au commencement de ce mois, trois enfans, d'une même famille, qui ont guéri sans accidens, quoique j'eusse d'abord été induit en erreur sur le caractère de la maladie, que j'avois cru être la petite vérole.

Les fiévres continues-rémittentes ont paru moins fâcheuses & moins opiniâtres que ci-devant, & les fiévres tierces ont cédé plus aisément aux remèdes indiqués.

Les vents de Nord, qui, vers le 20, ont succédé à ceux du Sud, qui avoient soufflé trois mois presque sans interruption, ont causé, à la fin de celui-ci, de gros rhumes de tête & de poitrine, des fiévres catarrhales, de vraies fluxions de poitrine, & des fluxions rhumatismales.

LIVRES NOUVEAUX.

La Jurisprudence particulière de la Chirurgie en France, ou Traité historique & juridique des établissements, réglements, discipline, police, devoirs, fonctions, récompenses, honneurs, droits, priviléges & prérogatives des corps de chirurgie & des chirurgiens considérés, soit dans leur profession simplement, soit dans les offices qu'ils possèdent à ce titre, relativement au public, à eux-mêmes & aux autres professions qui y ont rapport, avec les devoirs, fonc-

tions & autorités des juges à leur égard : *Le tout déduit des constitutions apostoli-ques, du droit Romain, du droit coutu-mier, des ordonnances, édits, déclara-tions & lettres-patentes de nos rois, des arrêts du conseil & des cours souveraines; des usages des juridictions les mieux réglées, & des corps de médecine & de chi-rurgie, & du sentimnet des meilleurs auteurs en tout genre*; par M. *Verdier*, avocat en la cour du parlement de Paris, & docteur agrégé au collége royal des médecins de Nanci. A Paris, chez *Didot le jeune*, & chez *D'Houry*; à Alençon, chez *Malassis le jeune*; & au Mans, chez *Monnoyer*, 1764, 2 volumes *in-12*. Prix reliés 6 liv.

Observations sur la nature, les causes & les effets des épidémies varioliques, & Réfutation de quelques écrits contre l'ino-culation de la petite vérole : ouvrage où l'on trouve les preuves les plus convain-cantes de l'utilité de cette pratique, & les plus propres à déterminer enfin tous les citoyens à l'adopter; avec cette épigraphe :

*Neve metu falso, nimium trepiditate timentes
Hac offendatur, ne pietate, Deus. Ovid. Trist.*

A Genève, 1764, brochure, *in-12* de 250 pages; se trouve à Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*. Prix 1 liv. 10 sols.

M. *David* § médecin de Lyon, à qui

nous devons cet ouvrage , s'attache principalement à réfuter l'écrit de M. *Raft* , & l'*Avis sur l'Inoculation* , dont nous avons rendu compte dans nos Journaux précédens. Pour démontrer que l'augmentation de la mortalité de la petite vérole à Londres , ne doit pas être attribuée à la pratique de l'inoculation , il fait voir que cette augmentation avoit commencé , quatorze ans avant qu'on n'eût commencé à la pratiquer , c'est-à-dire , depuis 1710 , & qu'en comparant les années qui ont suivi l'introduction de l'inoculation à ces quatorze , la mortalité de la petite vérole a plutôt diminué qu'augmenté , puisque l'année commune de ces quatorze années antérieures à l'inoculation , donne $2177 \frac{3}{4}$ morts de la petite vérole ; ce qui , en le multipliant par 38 , nombre des années qui se sont écoulées depuis l'introduction de cette pratique , devroit donner 82732 morts ; au lieu que , de l'aveu de M. *Raft* lui-même , il n'est mort réellement que 78005 personnes de la petite vérole dans cette époque : M. *David* fait observer d'ailleurs que les épidémies qui ont dévasté Londres , ne se sont pas bornées à cette ville , & qu'elles se sont étendues à Boston , dans la nouvelle Angleterre , & donnerent lieu d'y introduire l'inoculation , à la Caroline , où l'on eut recours au même préservatif , à Rome ,

à Paris, &c. Oseroit-on attribuer aux inoculations qu'on pratiquoit à Londres, les ravages que la petite vérole a faits dans des lieux si éloignés. Nous ne suivrons pas M. *David* dans toutes les discussions où il entre sur l'origine des épidémies, & sur le projet que M. *Rast* avoit proposé pour prévenir les ravages de la petite vérole naturelle. Nous nous contenterons d'observer que, quoiqu'on trouve un peu de diffusion dans son ouvrage, & quelques raisonnemens auxquels les anti-inoculateurs pourroient répondre avec avantage; cependant il paroît ne rien laisser à désirer sur la question de la contagion qu'il a discutée d'une maniere neuve.

L'Inoculation de la petite vérole, renvoyée à Londres, par M. ***, docteur en médecine, (M. *Le Hoc.*) A la Haye; & se trouve à Paris, chez *Cellot*, 1764, brochure *in 12* de 118 pages.

M. *Le Hoc* donne sous ce titre une nouvelle édition de son *Avis sur l'Inoculation*: il en a changé la forme, il a rectifié quelques citations peu exactes, & a présenté ses objections d'une maniere un peu plus développée: malgré cela, nous doutons que son ouvrage nuise beaucoup à la méthode qu'il attaque. Pour donner à nos lecteurs une idée de sa façon de raisonner, nous allons rapporter la maniere dont il réfute

les inductions qu'on a tirées des listes de l'hôpital de l'inoculation à Londres. (Voyez notre Journal de Janvier 1764, pag. 95.) *Les 6436 personnes, dit-il, qui ont eu la petite vérole naturelle, étoient de différens âges, de différens tempéramens ; c'étoit le rebut de celles que l'on avoit jugé dignes d'être inoculées ; les enfans au berceau, dans le germe des dents, dans la dentition ; les jeunes filles, dans l'arrivée & l'existence de leurs règles, dans les pâles couleurs, &c. les jeunes garçons, au commencement de la puberté ; les femmes enceintes, ou en couche, ou dans le tems critique ; les vieillards, les vaporeux, mélancoliques, hysteriques, épileptiques ; ceux qui portent dans leur sang différens vices scrophuleux, d'artreux, éréspélaeux, scorbutiques, vénériens, &c. composent la masse de ces 6456 personnes.*

Les 3434 personnes inoculées ont été choisies ; c'est l'élite de la jeunesse, prise depuis l'âge de six à sept ans jusqu'à douze, jouissant de la plus parfaite santé, ayant été scrupuleusement examinées, pour être admises à l'inoculation qu'on veut établir. De ce nombre, il n'en mourroit pas trente de la petite vérole naturelle, si la petite vérole naturelle choisissait ses sujets. S'il nous étoit permis d'opposer quelques réflexions à ce raisonnement, nous conviendrions, avec M. Le Hoc, que le seul avantage

de l'inoculation est de choisir ses sujets ; c'est à-dire , de leur communiquer la petite vérole dans le tems de leur vie , où ils l'ont avec moins de danger , au lieu que la petite vérole naturelle les prend au hazard , & souvent dans les circonstances les plus défavorables. Cet avantage que notre auteur est forcé de lui accorder , suffit pour en établir l'utilité , & même la nécessité ; car il n'y a pas d'apparence qu'il veuille faire ici des hommes tains , & des hommes exposés aux différentes infirmités dont il fait l'énumération , deux classes distinctes. Il conviendra sans doute que ce sont les mêmes individus considérés dans des circonstances différentes , dont les unes rendent la petite vérole bénigne , & les autres en accroissent le péril.

Mais ce n'est pas contre l'inoculation seule que M. *Le Hoc* s'élève : il attaque toutes les nouveautés qu'on voudroit introduire en médecine ; sans doute il n'a pas vu , qu'en disant : *Plusieurs médecins respectables , & bons praticiens , ont employé , à l'Hôtel-Dieu de Paris , plus de huit livres d'extrait de ciguë , préparé par un excellent apothicaire , avec tout le soin possible , suivant la méthode proposée par l'auteur , pour tenter la guérison des malades attaqués de cancers ou de squirrhes. On a eu le courage de s'en servir pendant dix-huit*

mois entiers, à toute sorte de dose. Quel en a été le succès ? Les deux tiers sont morts, les autres languissent ; pas un seul de guéri, ni même en voie de guérison : il n'a pas vu, dis-je, que c'étoit faire à ses confrères le reproche le plus grave qu'on puisse faire à un médecin honnête homme : *Per mortes experimenta facere.* Quoique la probité de ces médecins respectables, à plus d'un titre, nous fût assez connue, pour ne pas nous en rapporter à une assertion échappée sans doute dans la chaleur de la composition, nous avons cru devoir prendre des informations à ce sujet. Nous nous sommes adressés pour cela à deux de ces médecins qui nous ont assuré qu'il s'en falloit de beaucoup, que l'emploi qu'on avoit fait de l'extrait de ciguë, à l'Hôtel-Dieu, fût aussi considérable, que M. *Le Hoc* le disoit, & que, quoique les malades qui en avoient fait usage, n'eussent pas été soulagés par ce remede, cependant aucun n'étoit mort par son action.

Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès &c. à la perfection de l'inoculation ; par M. *Gatti*, médecin-consultant du roi, & professeur en médecine dans l'université de Pise. A Bruxelles ; & se trouve à Paris, chez *Musier* fils, 1764, brochure in-12 de 239 pages.

Nous donnerons, dans les Journaux sui-

vans, un Extrait de cet ouvrage excellent, dans lequel l'auteur a eu l'art de traiter, d'une maniere entièrement neuve, une matiere qu'on discute depuis quarante ans.

Formules de Médecine, latines & françoises, pour le grand Hôtel-Dieu de Lyon, utiles aux hôpitaux des villes & des armées, aux jeunes médecins, chirurgiens & apothicaires, aux personnes charitables, & aux habitans de la campagne. Par *Pierre Garnier*; nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée par *M. L. Garnier*, médecin ordinaire du roi, &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1764, *in-12*. Prix relié 2 livres 10 sols.

Antonii de Haen, consiliarii & archiatri S. C. R. A. majestatis, necnon medicæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii; Ratio medendi in nosocomio pratico, tomus III, partes VI & VII continens. C'est à-dire : Méthode curative, employée dans l'hôpital de pratique ; par *M. Ant. de Haen*, conseiller & médecin de *S. M. C. R. A.* & professeur de pratique dans l'université de Vienne en Autriche. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1764, *in 12*. Prix relié 2 livres 10 sols.

Elementa physiologiæ corporis humani, auctore Alberto Von-Haller, præside, &c. tomus V. Sensus externi, interni. C'est-à-dire : Les Elémens de la physiologie du corps

humain ; par M. *Albert de Haller*, &c. tome V, contenant les sens externes & internes. A Lausanne, aux dépens de *François Graffet*, 1763, *in-4°* ; & se trouve à Paris, chez *Vincent & Cavelier*.

Alberti Von Haller, &c. Opera minora emendata, aucta & renovata, tomus primus; anatomica ad partes corporis humani vitales, animales, naturales accesserunt tabulæ æneæ. C'est à dire : Les Opuscules de M. *Albert de Haller*, &c. tome premier, contenant les opuscules anatomiques, sur les parties du corps humain qui servent aux fonctions vitales, animales & naturelles, avec des figures en taille-douce. A Lausanne, aux dépens de *François Graffet*, 1762, *in-4°* ; & se trouve à Paris, chez *Vincent & Cavelier*.

Recherches sur la maniere d'agir de la saignée, & sur les effets qu'elle produit, relativement à la partie où on la fait. Par M. *David* ; seconde édition, revue & corrigée. A Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, 1763, *in-12.*





T A B L E.

<i>EXTRAIT des Réflexions sur l' Isle Minorgue.</i> Par M. Paillerat de la Chapelle.	Page 387
— <i>Du Dictionnaire universel raisonné d'histoire naturelle.</i> Par M. Valmont de Bouare.	396
<i>Observations sur la Catalepsie.</i> Par M. Postel de Francière, médecin.	407
<i>Précis de l'Examen chymique des eaux minérales de Bar & de Beaulieu en Auvergne.</i> Par M. Monnet de Champeix.	410
<i>Observations sur l'Hydropisie du péritoine.</i> , Par M. Darluc, médecin.	430
<i>Observations sur les Vers eucurbitains.</i> Par M. Consolin, médecin.	445
— <i>Sur une Fracture compliquée de la jambe, avec gangrene.</i> Par M. Leautaud, chirurgien.	450
— <i>Sur un Sarcome grêle.</i> Par M. de Glatigny, méd.	453
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 2727.</i>	455
<i>Année 1718.</i>	459
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1764.</i>	465
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1764.</i>	468
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Février 1764.</i> Par M. Bouchet, médecin.	469
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1764.</i> Par M. Bouchet, médecin.	470
<i>Livres nouveaux.</i>	471

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1764. A Paris, ce 10 Avril 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JUIN 1764.

TOME XX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1764.

EXTRAIT.

Familles des Plantes ; par M. ADANSON,
de l'académie des sciences, de la société
royale de Londres, censeur royal ; avec
cette épigraphe :

*Tot generibus herbarum, utilitatibus homi-
num aut voluptatibus genitis, recensitis, quanto
plura restant, quantoque mirabilia inventa !*
PLIN. Hist. natur. liv. 22. Præm.

A Paris, chez Vincent, 1763, in-8°,
2 vol. Prix relié 12 livres.

LA première des deux parties, dans les-
quelles cet ouvrage est divisé, com-
prend une Préface historique, une Table
H h ij

chronologique des auteurs de botanique ; & les résultats des expériences les plus modernes, sur l'organisation, l'anatomie & les facultés des plantes. La seconde partie renferme les cinquante-huit familles, dans lesquelles M. Adanson a distribué toutes les plantes connues. Nous allons tâcher de donner une idée succincte de chacun de ces différens morceaux.

Le but que M. Adanson s'est proposé dans sa Préface, est de faire connoître, 1^o les ouvrages de botanique qui ont eu pour objet de jettter les fondemens & les préceptes de cette science, & d'en tracer les distributions méthodiques. Il assigne à chacun de ces systèmes leurs places, en faisant connoître leurs divers degrés de certitude, d'utilité ou de facilité ; 2^o à quel point en est restée la botanique, & son état actuel, par les travaux des anciens & des modernes, tant dans la partie philosophique ou dogmatique, que dans la partie méthodique ou distributive des plantes en classes, genres, espèces & variétés ; 3^o ce qu'il croit avoir ajouté à cette science ; les moyens qu'il emploie, tant par son nouveau plan, pour en assurer & étendre les connaissances, que par ses dénominations, pour en éclaircir, abréger & faciliter l'étude ; 4^o enfin ce qui reste encore à faire pour la perfectionner. Il désireroit que tous les auteurs qui, comme lui, ajoutent aux

connoissances anciennes nombre de connoissances nouvelles distribuées, sur un plan nouveau, voulussent rendre compte, de cette manière, de leurs travaux au public, & que leurs Préfaces eussent pour objet de tracer l'histoire de leur science, de ce que leurs prédeceſſeurs ont fait, & de ce qu'ils y ajoûtent.

Pour procéder avec méthode, notre auteur divise son histoire des progrès de la botanique en deux parties. Il traite, dans la première, des méthodes universelles & générales; & dans la seconde, des méthodes particulières, qui se bornent à l'examen d'une seule classe. En parlant de chaque méthode, il indique avec soin le nombre de classes naturelles qu'elle comprend, & les auteurs qui l'ont suivie. En rendant compte, par exemple, de la méthode de Tournefort, il observe que, des vingt-deux classes, dans lesquelles il a divisé les 10146 espèces ou variétés de plantes qu'il cite, il y en a six, c'est-à-dire, près du tiers de naturelles: ce sont la quatrième, qui comprend les labiées; la septième, ou les fleurs en ombelle; la neuvième, ou celles dont les fleurs sont en lys; la dixième, ou les papilionacées; la treizième, ou les plantes à demi-fleurons; enfin les plantes à fleur radiée, qui composent la quatorzième. Il cite ensuite les ouvrages de vingt-un auteurs, tant François, qu'Allemands, Anglois, Ita-

liens, Espagnols, qui ont adopté cette méthode. Il met au nombre des méthodes générales celles qui ont divisé les plantes, d'après leurs vertus médicinales, réelles ou supposées. Il critique avec raison celles de ces méthodes qu'on a proposées jusqu'ici, & en annonce une de sa façon, fondée sur l'identité de vertu qu'on découvre dans les plantes d'une même famille. Pour ne rien laisser à désirer sur cette matière, il donne une liste des auteurs qui ont traité des plantes, en suivant l'ordre alphabétique, & de ceux qui en ont traité, sans s'astreindre à aucun ordre. Enfin il termine cette histoire, par une Table de comparaison des différentes méthodes, dont il vient de faire l'histoire. Cette Table est composée de sept colonnes. La première est destinée au nom des auteurs; la seconde indique l'année de l'édition de leurs ouvrages; la troisième, les fondemens de leurs méthodes; la quatrième, le nombre des classes, dans lesquelles ils ont divisé les plantes qu'ils décrivent; la cinquième, le nombre des sections comprises dans ces classes; la sixième, le nombre des classes naturelles, qu'ils ont conservées; la septième enfin, le nombre des sections naturelles, qu'ils ont laissées en entier. Il paroît, par cette Table, que la méthode de Tournefort est la plus parfaite, puisque c'est celle qui a conservé le plus de

classes & de sections naturelles. Cette Table est suivie du jugement que M. Adanson porte des différentes méthodes qui ont été publiées jusqu'à lui : cet article n'est, à proprement parler, qu'un développement de la Table précédente.

La seconde partie de cette Préface qui, comme nous l'avons dit, traite de l'état actuel de la botanique, est divisée en six sections, dans lesquelles M. Adanson parle, 1^o des genres, espèces, individus & variétés; 2^o des caractères distinctifs des plantes; 3^o de leurs noms; 4^o des découvertes qui ont été faites sur les plantes; 5^o des ouvrages de botanique; 6^o des causes qui ont favorisé les progrès de cette science; 7^o des causes qui les ont arrêtés.

Les genres, à prendre ce mot dans l'acception des modernes, étoient inconnus aux anciens. Conrad Gesner est le premier, selon M. Adanson, qui ait indiqué, en 1559, une distinction des plantes en genres & en espèces; mais c'est M. Tournefort qui, le premier, a assigné, en 1694, des caractères génériques satisfaisans, communs à plusieurs espèces de plantes, & qui ait donné des règles pour en fixer les limites. Les genres sont donc un ouvrage des modernes, dont l'objet est de rendre la connoissance des plantes plus facile, en les présentant dans des tableaux plus rapprochés. Un genre de

plante ne peut guères être naturel ; & quoi que M. Linnæus ait pu faire, il n'en a indiqué qu'un très-petit nombre, qui ont des caractères saillans & uniques, qui font, qu'au premier coup d'œil, on est porté à réunir toutes leurs espèces ; aussi les botanistes n'ont-ils pu donner des règles sûres & inébranlables, pour fixer des genres constants & invariables, c'est-à-dire, des genres naturels ; ces genres naturels, s'ils existent, ne peuvent être tels que dans la méthode naturelle, en considérant toutes les parties de la plante, & non dans aucune des méthodes artificielles, qui se bornent à la considération de quelques-unes de ces parties. Depuis Tournefort, qui décrivrit en 1694, 698 genres, jusqu'en 1759, les botanistes en ont porté le nombre à 1174.

Les modernes définissent une espèce de plantes, *un amas de plusieurs individus qui se ressemblent parfaitement dans les parties & qualités les plus essentielles.* Rai regardoit comme différence spécifique dans les plantes celles qui sont assez notables & fixes, qui ne sont pas dûes à la culture. Le moyen de s'en assurer, est la propagation par les graines. M. Tournefort s'embarrasse fort peu, si les plantes qu'il cite, sont des espèces ou des variétés, pourvu qu'elles diffèrent par des qualités remarquables & fixes. Suivant M. Linnæus, les espèces des

plantes sont naturelles & constantes ; mais M. Adanson entreprend de démontrer que les variétés produites par les graines sont quelquefois si différentes de l'espèce primitive, qu'elles peuvent passer pour de nouvelles espèces qui se propagent par la même voie des graines, ce dont il cite plusieurs exemples, & ce qu'il croit pouvoir attribuer à la fécondation de ces graines, par la poussière des étamines d'une plante d'espèce différente. Les espèces que les botanistes ont décrites jusqu'ici, se montent à 18655. M. Linnaeus, en en retranchant tout ce qu'il lui a plu appeler variétés, les a réduites à 7000.

Avant que les botanistes eussent fait des méthodes systématiques, ils tiroient leurs caractères distinctifs des plantes de toutes les parties qui s'offroient à eux ; mais depuis l'invention des méthodes, on fut obligé d'établir des règles arbitraires pour fixer quelles seroient les parties qu'il falloit préférer pour caractériser sans confusion les classes, les genres & les espèces des plantes. Le plus grand embarras des botanistes a été de fixer quelles sont les parties dont on doit tirer ces caractères ; & ceux qu'ils ont donnés jusqu'ici, sont arbitraires & variables, dépendans du choix & du nombre des parties d'où les méthodistes ont voulu les tirer.

Les anciens botanistes méthodiques donnaient des noms primitifs, c'est-à-dire, sans signification, à quelques-unes de leurs classes; les modernes ont cru qu'il falloit que le nom classique exprimât le caractere ou les caracteres assignés à chaque classe dans chaque méthode, & par conséquent qu'il fût une vraie définition. L'usage commun a fait de lui-même le nom du genre dans quelques plantes. Tournefort est le premier qui ait pris le nom de l'espèce la plus commune d'un genre, pour en faire le nom générique. Pour distinguer les espèces, les botanistes appliquerent d'abord aux noms connus & anciens une ou plusieurs épithetes tirées des qualités ou parties quelconques des plantes. Caspar Bauhin est le premier qui ait eu en vue, par ces noms composés, de désigner & distinguer les diverses espèces de plantes les unes des autres; ces définitions ou courtes descriptions de C. Bauhin ont été appellées du nom de *phrases*, & imitées par tous les botanistes qui ont paru depuis lui, jusqu'à ce jour.

Nous ne suivrons pas M. Adanson dans ce qu'il dit des découvertes qui ont été faites sur les plantes. Il y rapporte l'époque où l'on a commencé à faire mention de chacune de leurs parties. Il fait monter le nombre des ouvrages de botanique, qui font la matière de l'article suivant, à environ 4000 volumes.

produits par 2000 auteurs, & fait remarquer, au sujet de Théophraste & de Dioscoride, que, quoiqu'ils n'ayent parlé que de 5 à 600 plantes, on voit dans leurs ouvrages, des traits de lumiere & des connoissances si profondes, dont quelques-unes paroissent perdues aujourd'hui, qu'on ne peut s'empêcher de convenir que ces grands hommes, quoiqu'ils n'ayent pas fait de méthode systématique, avoient comme nous des connoissances de détail, dont les tems ne nous ont conservé que des résultats généraux. En parlant des figures des plantes, M. Adanson observe que, sur environ 70000 que nous possédons depuis Corbichon, en 1482, on compte à peine 10000 espèces différentes, tout le reste n'étant que des répétitions; & sur ces 10000 figures, il n'y en a guères que 1500 ou 2000 de parfaites ou complètes.

Parmi les causes qui ont le plus contribué aux progrès de la botanique, notre auteur place la protection des Souverains & des Grands, les voyages qu'ils ont favorisés, l'établissement des jardins de botanique, dont il donne une liste, avec le nom des professeurs qui y enseignent cette science, & le nombre des plantes qu'on démontre dans les principaux; enfin les herbiers, dont les plus considérables sont en France, ceux de Tournefort & de Vaillant, conservés au

Jardin du roi, de M. de Jussieu & le sien ; en Angleterre, ceux de Hans-Sloane & de Sherard.

Les causes qui en ont retardé les progrès, sont, selon lui, la vanité des botanistes, leurs paradoxes qu'il auroit pu intituler leurs erreurs, & la fureur qu'ils ont eu de donner chacun un système nouveau. En résumant tout ce qu'il a dit dans cette seconde partie, il conclut de l'état actuel de la botanique, que ses principes sur les méthodes, les classes, les genres & les espèces, ne sont que conjecturals & arbitraires, puisqu'on les a vu se détruire successivement les uns les autres.

Passons à la troisième partie. M. Adanson y propose un nouveau plan de travail, ses familles & ses additions ; ce qu'il a distribué en cinq articles : le premier indique le moyen de trouver la méthode naturelle, puisque les méthodes qui ne considèrent qu'une partie, dit-il, ou seulement un petit nombre de parties des plantes, sont arbitraires, hypothétiques & abstraitives, & ne peuvent être naturelles.... Il n'est pas douteux qu'il ne peut y avoir de méthode naturelle en botanique, que celle qui considère l'ensemble de toutes les parties des plantes.... C'est du nombre, de la figure, situation & proportion respective de ces parties ; c'est de leur symétrie ; c'est de la

comparaison de leurs rapports ou ressemblance, & de leurs différences, & de celles de leurs qualités; c'est de cet ensemble que naît la convenance, cette affinité qui rapproche les plantes, & les distingue en classes ou familles. Persuadé donc qu'il falloit chercher dans la nature même son système, supposé qu'elle en eût un, (ce sont ses paroles,) M. Adanson examina les plantes dans toutes leurs parties, sans en excepter aucune, depuis les racines jusqu'à l'embryon; le roulement des feuilles dans le bourgeon; leur maniere de s'engrainer; leur développement; la situation & l'enroulement de l'embryon, & de sa radicule dans la graine, relativement au fruit, &c. Il faisoit d'abord une description entiere de chaque plante, en mettant dans autant d'articles séparés chacune de ces parties dans tous ses détails; & à mesure qu'il trouvoit de nouvelles espèces de celles qu'il avoit déjà décrivées, il les décrivoit à côté, en supprimant toutes les ressemblances, & en notant seulement les différences. C'est-là ce qui a donné naissance à ses familles, dont nous parlerons ci-après.

Dans l'article second, il examine les moyens de fixer les classes, genres, espèces, individus & variétés. Il établit d'abord qu'il y a des lignes de séparation qui distinguent les êtres, fondées sur les différences plus

ou moins grandes, qu'on remarque entr'eux. En suivant l'ordre que gardent ces lignes de séparation que la nature a laissées dans l'ensemble de toutes les parties & qualités des êtres comparés en total, on suivroit nécessairement la marche de la nature, ou ce qui revient au même, la méthode naturelle. Les plus grands vides, ou les interruptions les plus marquées, formeroient les trois règnes; les lignes de séparation un peu moindres, donneroient les classes, dont le nom peut être appliqué aux minéraux, & doit être changé en celui de familles pour les animaux & les végétaux: des vides encore moindres formeroient les genres; & d'autres encore moindres distingueroient les espèces; & enfin les plus petits indiqueroient les variétés. Quand même il n'existeroit ni classes, ni genres, ni espèces dans la nature, dans le sens dont l'entendent les méthodistes modernes, on pourroit donc en admettre, ou au moins la nature nous fourniroit nécessairement des divisions analogues, qui pourroient en prendre le nom dans la méthode naturelle; car il existe une telle méthode, malgré ce qu'en ont pu dire certains auteurs. Ce qu'il y a de plus difficile dans cette méthode, c'est de fixer ce qu'on doit entendre par espèce. M. Adanson prétend qu'il existe autant d'espèces, qu'il y a d'individus différens

entr'eux, d'une ou plusieurs différences quelconques, constantes ou non, pourvu qu'elles soient très-sensibles, & tirées des parties ou qualités où ces différences paroissent plus naturellement placées, selon le génie ou les mœurs propres à chaque famille; & que la variété est distinguée de l'espèce, par la différence quelconque constante ou non, mais moins sensible, tirée des parties ou qualités, où les différences spécifiques ne doivent pas se rencontrer naturellement, quoiqu'elles s'y rencontrent quelquefois, en suivant le génie ou les mœurs de la famille à laquelle appartient cette variété.

Ayant fait voir que les classes, les genres, les espèces & variétés étoient fixés par la méthode naturelle, notre auteur indique, dans le troisième article, les moyens de fixer les caractères naturels des plantes. *Ces caractères, dit-il, tant classiques que génératrices & spécifiques, doivent être pris de toutes les parties quelconques, plus ou moins sensibles de la plante.... Ils ne peuvent être ni les mêmes, ni en même nombre pour toutes les plantes; ils seront plus nombreux dans certaines familles, dont les plantes sont plus composées, & moins nombreux dans celles où les plantes sont moins composées.... Enfin ces caractères doivent toujours être comparatifs, & pris de la même partie ou des mêmes parties dans toutes les*

plantes de la même famille, ou qui se rapprochent beaucoup ; car, ajoute-t-il, ce n'est pas les faire connaître, ni les distinguer, que de prendre les différences de deux plantes voisines, l'une par les feuilles, par exemple, & l'autre par les fruits.

En traitant, dans l'article quatrième, du moyen de fixer les noms des plantes, il insiste principalement, 1^o sur la conservation des noms anciens ; 2^o le rétablissement des noms qu'on a changés sans fondement ; 3^o l'emploi des noms de pays ; 4^o le choix des noms les plus faciles ; 5^o la suppression des noms trop longs ou rudes ; 6^o celle des onymes ; 7^o & des équivoques ; 8^o l'emploi des noms comparatifs ; 9^o il veut qu'on donne aux familles le nom de la plante la plus commune, ou la mieux connue de chaque famille ; aux genres, le nom de l'espèce la plus commune ou la mieux connue, & à chaque espèce, un nom simple qu'on ajoutera, lorsqu'on voudra les désigner, à celui du genre ; & qu'on conserve aux variétés leurs noms, si elles en ont de particuliers ; 10^o Il croit qu'il est essentiellement nécessaire de rassembler dans une Table alphabétique tous les noms synonymes différens, sous chaque genre & chaque espèce, en plaçant les plus anciens les premiers, & citant le nom de la nation ou de l'auteur qui a nommé ou découvert le premier

mier ces genres ou ces espèces ; c'est ce qu'il a exécuté sur les 600 plantes qui étoient connues des anciens. Il ne paroît pas aussi convaincu de la nécessité des citations, dont les botanistes ont tant abusé depuis quelque tems. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent d'entrer dans aucun détail sur ce qu'il dit de la nécessité de réformer l'orthographe : quelque fondées que puissent être quelques-unes de ses observations, nous doutons qu'il trouve beaucoup d'imitateurs : ces sortes d'innovations ne peuvent pas être l'ouvrage d'un moment, ni d'un particulier. Sa nouvelle orthographe ne servira qu'à rendre la lecture de son ouvrage embarrassante, & pénible pour la plupart de ses lecteurs.

L'article cinq est destiné à indiquer le moyen de rendre les figures des plantes plus utiles : ces moyens sont, 1^o de les joindre aux descriptions, 2^o de les graver plutôt que de les peindre, 3^o de les graver sans ombre, 4^o dans tous les détails, 5^o dans leur situation naturelle, & 6^o dans une grandeur moyenne.

Il est aisé de juger, par tout ce qu'on vient de lire dans les articles précédens, du plan que M. Adanson a suivi dans l'établissement de ses familles. Il expose de nouveau ce plan dans le sixième article de cette partie. Il annonce donc que ses familles seront

limitées par les lignes de séparation, marquées par la nature dans la suite des plantes, rapprochées d'abord dans l'ordre qu'elles semblent garder. Pour faire voir cette succession, il a rapproché dans une suite continue les familles qui se ressemblent le plus, & dans chaque famille les genres qui ont le plus de rapports généraux, en plaçant les premiers ceux qui ont le plus de rapport avec les genres de la famille précédente, & les derniers ceux qui approchent le plus de la famille qui suit, afin d'imiter la marche graduée de la nature dans la liaison & l'enchaînement des familles; car c'est de cet enchaînement que doit résulter la méthode naturelle. Il s'attache ensuite à démontrer que ses familles n'ont rien de commun que le nom, avec celles de Magnol, & que son plan, ainsi que son exécution, sont entièrement neufs. Dans l'exécution de ce plan, qui forme son second volume en entier, 1^o il a placé, à la tête de chaque famille, les caractères qui lui sont propres, & qui la distinguent de toutes les autres; ces caractères sont tirés de toutes les parties, même des qualités, vertus, &c. & décrits dans autant d'articles séparés; 2^o il a donné ensuite les caractères des genres, dans un nombre plus ou moins grand de colonnes, selon le nombre des parties ou qualités que possède ou qu'exige chaque famille;

de sorte qu'il emploie souvent toutes les parties de la plante, pour caractériser certaines familles.

Les avantages que M. Adanson attribue à ses familles, sont, 1° d'être fixes, & de donner à la botanique toute la certitude & la stabilité dont elle est susceptible; 2° de présenter une méthode universelle, qui embrasse toutes les plantes de tous les pays; 3° d'abréger & de faciliter le travail; 4° enfin, de présenter de nouvelles vues sur la connoissance des vertus des plantes.

Dans un septième article, notre auteur fait l'énumération des connoissances nouvelles qu'il a ajoutées à celles qu'on avait déjà sur la botanique. Il a corrigé ou constaté un grand nombre de genres: il en a ajouté 441 nouveaux: il a rétabli les noms anciens: il a proposé une maniere nouvelle de considérer les sexes: il a reconnu le premier le disque qu'on avait confondu jusqu'ici avec le neclière, pour une espece de réceptacle des diverses parties de la fleur. Enfin il a imaginé 65 systèmes ou méthodes artificielles de botanique, qu'il expose dans cet article. Nous ne le suivrons pas dans les détails où il entre à ce sujet, ce morceau n'étant pas susceptible d'extrait.

Enfin, dans la quatrième partie de la Préface que nous analysons, M. Adanson indique ce qu'il reste à faire pour perfectionner

500 FAMILLES DES PLANTES.

la botanique. Il est bien éloigné de croire que cette science soit aussi avancée, que quelques modernes paroissent l'avoir imaginé. Il croit qu'il reste des familles & des classes nouvelles à découvrir, des genres & des espèces anciennes à constater, & des nouvelles à trouver. Il entre dans un détail assez étendu, & dans lequel nous sommes très-fâchés de ne pouvoir pas le suivre sur les additions ou travail qu'il reste à faire sur les familles connues ; les corrections & les additions, dont les genres connus sont susceptibles : les espèces n'exigent pas moins de réforme ; car, selon notre auteur, sur 18000 espèces qu'on trouve rapportées dans les catalogues, on n'en connaît passablement bien que 3 ou 4000 : ainsi il y en a au moins 14000 qui auroient besoin d'être décrites de nouveau.

Nous nous sommes étendus avec d'autant plus de complaisance sur cette Préface, qu'elle nous a paru remplie d'une infinité de réflexions & de vues entièrement neuves, sur une science d'autant plus importante, que les êtres qui en font l'objet, sont de l'utilité la plus immédiate pour la conservation & l'agrément de la vie de l'homme. Nous nous contenterons d'indiquer rapidement les morceaux qui nous restent à parcourir.

Dans la Table chronologique des auteurs

qui ont écrit sur la botanique, (Table qui s'étend depuis Zoroastre qui vivoit au moins dix siècles avant Jesus-Christ, jusqu'à M. Jacquin, dont l'ouvrage a été imprimé en 1762,) M. Adanson donne, dans autant de colonnes, leur nom, leur patrie, le titre de leurs ouvrages, le nombre des plantes qu'ils ont décrites, les années où leurs ouvrages ont paru, celles de leur naissance & de leur mort, enfin la durée de leur vie.

À la suite de cette Table, sont les résultats des expériences les plus modernes sur l'organisation, l'anatomie & les facultés des plantes. L'auteur y traite, 1^o de la définition des plantes, 2^o de leurs parties en général, 3^o de leur aine, 4^o de leur organisation & de leur structure interne, 5^o de leur accroissement, 6^o de leur nutrition ; 7^o de leurs liqueurs, 8^o de leur transpiration & imbibition, 9^o de leurs maladies ; 10^o de leur abondance, 11^o de leur mouvement, 12^o de leur propagation, 13^o de leur germination, 14^o de leur feuillaison & effeuillaison, 15^o de leur fleuraison & effleuraison, 16^o de la maturation, de leurs fruits, 17^o de leurs monstrosités, 18^o de leur fécondation, 19^o de la maniere de conserver les plantes vivantes ; 20^o maniere de les dessécher en herbier ; 21^o maniere de les analyser. On trouve sur toutes ces matieres, si l'on en excepte la dernière,

dont l'auteur pafoit n'avoir pas fait une étude particulière, des remarques très-curieuses & très-intéressantes.

Le second volume est principalement composé de 58 familles, dans lesquelles notre auteur a distribué toutes les plantes. Nous avons assez fait connoître son plan, pour nous croire dispensés de nous étendre davantage sur ce sujet. On trouve, à la fin de ce volume, une Table alphabétique des différens synonymes que les auteurs ont employés pour désigner les différentes plantes.



O B S E R V A T I O N

Sur un Cancer au nez, compliqué avec des tubercules squirrheux & suppurés dans la substance des poumons, guéri par l'extrait de Ciguë, préparé suivant la méthode de M. Storck ; par M. LARROUTURE, ancien médecin des hôpitaux du roi, dans ses armées d'Italie, de Provence & de Dauphiné, présentement médecin à Amou en Chalosse.

Si les médecins des grandes villes, toujours à portée de consulter les plus grands maîtres, retirent des avantages considérables des observations qui paroissent dans

le Journal de Médecine , de quel secours ne doivent-elles pas être à des médecins relégués dans une campagne , toujours livrés à leurs seules lumières ? Réduit à cette position , & attaché à ma profession , par goût & par nécessité , je ne puis consulter que les livres. J'avoue que le Journal de Médecine est un de ceux qui me fournit le plus de secours : non seulement il dirige mon choix pour les livres , que ma petite fortune me permet d'acheter , mais encore j'y ai puisé une infinité de moyens , auxquels un grand nombre de personnes doivent , ou la vie , ou des soulagemens qu'elles estiment autant. J'ai résisté à l'envie d'en rendre les observations publiques , tant parce que je craignois qu'elles ne fussent nouvelles que pour nos déserts , que parce que je croyois avoir remarqué dans ce même recueil , que si tous les médecins peuvent observer , tous ne font pas également bien de publier leurs observations. Mais duffai je ne pas mieux faire qu'eux , je dois à la reconnaissance , je dois à l'humanité , je me dois à moi-même la publication de la cure d'un cancer , que j'ai opérée par l'usage de l'extrait de ciguë , préparé suivant la méthode de M. Storck. Je crois que cette observation ne laissera aucun doute sur l'efficacité de cette plante pour cette horrible maladie ; elle prouvera même son éten-

due, puisqu'en guérissant radicalement, & sans autre secours qu'un régime convenable, un cancer terrible, situé dans une partie très-délicate, elle a en même tems détruit des tubercules squirrheux & suppurés dans la substance des poumons du même sujet : voici le fait.

Vers le commencement du mois de Janvier 1763, je fus appellé à Bonut, petit bourg distant d'une lieue de celui que j'habite, pour y visiter M^{me} Delaborde d'Armena, fille d'environ vingt-quatre ans, d'un tempérament vif & sanguin, un peu maigre, & qui avoit joui d'une très-bonne santé, jusqu'à l'époque dont nous allons parler. Je lui trouvai une fièvre assez vive; une toux sèche & opiniâtre, qui la fatiguoit plus la nuit que le jour; une grande oppression: elle étoit sans appétit, & d'une maigreur qui tendoit au marasme; en un mot, elle avoit tous les symptomes qui caractérisent le premier degré de la phthisie. La fièvre étant forte, je craignis l'inflammation des tubercules, dont l'existence me paroîssoit démontrée; en effet, elle ne tarda pas à se manifester: malgré quelques saignées faites dans ces circonstances, la fièvre augmenta; il y eut plusieurs redoublemens erratiques, & des frissonnemens dans tout le corps; la malade cracha du sang, quelques jours après, du pus, &c. Je croyois

n'avoir à combattre que l'engorgement des poumons, la nature & les qualités de l'humeur qui le formoit, le vice des solides qui en étoient le siége, & j'y procédois suivant les règles que l'art a prescrites jusqu'ici pour ces sortes de cas, dont j'avoue que je ne me suis jamais bien trouvé, lorsque, dans une quatrième ou cinquième visite que je fis à ma malade, je m'apperçus qu'elle portoit sur le nez une mouche un peu plus grande que celles qu'on met par agrément; d'ailleurs elle étoit dans un état à n'avoir pas envie de s'en donner: je lui en demandai la raison; en levant cette mouche, elle me fit voir un bouton entouré d'une cicatrice un peu calleuse, du milieu duquel il suintoit une petite quantité d'une humeur ichoreuse & foetide. La malade m'avoua que ce bouton avoit été beaucoup plus considérable; qu'elle l'avoit gardé pendant plus d'un an, sans en être beaucoup incommodée; qu'elle s'étoit pourtant toujours apperçue, avec quelque peine, qu'il croissoit successivement, & que craignant pour sa figure, dont elle avoit raison d'être jalouse, elle s'étoit adressée à un charlatan, qu'elle avoit entendu, sur une place publique, vanter la souveraineté d'un remède qu'il avoit, pour toute sorte de boutons.

Cet homme fut appellé dans un tems où le bouton jettoit une humeur assez abon-

dante : il y appliqua son prétendu spécifique ; le bouton fut fermé dans peu de jours , & notre empyrique profita des premiers momens de reconnoissance , pour faire bien payer quelque sytyptique dangereux , dont la malade a encore bien plus chérement payé les suites. Dix ou douze jours après , la fièvre , la toux , l'oppression parurent ; & c'est dans cet état que je vis la malade , quatre mois après l'application du remede. Je fis cesser l'usage d'une certaine eau alumineuse , qu'elle continuoit d'appliquer à son bouton : je fis faire quelques saignées , suivant l'exigence des cas : je fis passer quelques laxatifs : j'humectai ma malade par l'usage du petit lait & des eaux minérales acidules ; je cherchai à adoucir les sels dont ses humeurs étoient impregnées. Entrevoiant les suites terribles que la métastase ne tarderoit pas à avoir , je tâchai de rappeller l'humeur qui avoit été répercutée , craignant moins un ulcere carcinomateux sur le nez , que trente dans la substance du poumon. Quoiqu'il ne me fût pas possible d'atteindre parfaitement à ce but , cependant l'ulcere du nez augmenta ; je crus devoir l'abandonner aux soins de la nature : il en sortit une matiere abondante très peu liée & très-fœtide ; les douleurs devinrent plus vives & plus étendues ; les vaisseaux devinrent variqueux ; en un mot , l'ulcere prit le carac-

tere d'un véritable cancer. Les douleurs de la poitrine diminuoient, à mesure que l'ulcere empiroit ; celui-ci fit les progrès les plus rapides ; son étendue & sa profondeur devenoient de plus en plus considérables, & je voyois que le moindre retardement pouvoit être funeste.

Je fis appeller les chirurgiens des environs, que je croyois les plus instruits : ils déciderent que c'étoit un cancer, dont l'extirpation étoit impossible, à raison de son siége : je leur proposai l'extrait de ciguë ; ils en rejettèrent l'usage, comme d'un poison : je leur citai M. Storck & M. Astruc, mais ils ne connoissoient pas leurs ouvrages ; enfin je ne gagnai, dans cette consultation, que le désagrément de voir la malade effrayée par ces chirurgiens, de l'idée que j'avois eu de l'empoisonner. Je proposai alors de faire un Mémoire, pour consulter à Paris ou à Montpellier : on l'accepta ; mais on l'envoya à ***. MM. les médecins & chirurgiens de cette ville déciderent que le cancer étoit incurable ; que la ciguë étoit un poison, qui n'avoit jamais réussi qu'à empoisonner, & qu'il ne restoit à la malade, que l'affreuse certitude de mourir bientôt.

Scandalisé de cette réponse, que je conserve, je me transportai chez la malade,

dont l'état empiroit tous les jours : je lui lus une partie de la dissertation de M. Storck, & quelques-unes des observations répandues dans le Journal de Médecine : je lui offris de prendre, en sa présence, la même quantité d'extrait de ciguë que je lui ordonnaïs. Non moins effrayée par la mort, que les autres médecins lui présentoient comme très-prochaine, & par les horreurs qui devoient la précéder, qu'encouragée par les espérances que je lui donnois de son rétablissement, avec le secours de la ciguë, elle eut la force de se décider pour ce remede, & la discrétion de ne pas exiger que j'en fisse moi-même l'essai, auquel j'avoue que j'étois déterminé.

Je me hâtaï de profiter de ces dispositions. Je la fis saigner du pied : je lui fis prendre, deux jours consécutifs, un minératif; & pendant ce tems, je préparai mon extrait. J'en avois inutilement cherché chez nos apothicaires. Je fis cueillir la ciguë, vers le 15 Avril, un peu trop tôt, à la vérité; mais je ne pouvois pas attendre le tems que M. Storck marque pour sa récolte : je fus même obligé d'envoyer à Baygorry, sur les frontières d'Espagne, à 15 lieues de chez moi, pour m'en procurer. Mon extrait fait, ma malade en commença l'usage, le 22 du mois d'Avril, dans l'ordre qui va

GUERI PAR L'EXTR. DE CIGUE. 509
être rapporté, après avoir exposé l'état de l'ulcere, & celui de la malade, à cette époque.

L'ulcere, situé sur la partie latérale droite du nez, avoit percé, en descendant un peu obliquement, les muscles plats, qui concourent à former cette partie. Une partie des cartilages étoit détruite, & les os propres du nez étoient découverts. Du fond de cet ulcere, il s'élevoit des fongus qui augmentoient tous les jours : il en sortoit une matière扇ieuse, plus ou moins abondante, fort fœtide, & qui laissoit des impressions de rougeur sur les parties voisines qu'elle touchoit ; il y avoit souvent des hémorragies légères.

La malade avoit toujours un peu de fièvre ; mais les redoublemens étoient rares, son oppression, ainsi que la toux, avoit considérablement diminué ; cependant elle étoit encore fatiguée de l'une & de l'autre : elle ne crachoit que le matin ; les crachats étoient blancs, visqueux, épais, souvent sanguinolens ; ses règles n'avoient paru que très-irrégulièrement, & très-peu, depuis la première époque de sa maladie. Elle sentoit des élancemens qui s'étendoient de son ulcere dans presque toute la face, mais principalement dans l'œil qui répondoit au même côté, & sur les muscles frontaux. Elle ne pouvoit ni manger, ni dormir ; ses

510 OBSERV. SUR UN CANCER

digestions se faisoient mal , & elle étoit fort altérée. C'est dans ces circonstances qu'elle commença , le 22 Avril , comme je l'ai dit , l'usage de la ciguë. Je vais rendre compte de la méthode que j'ai suivie , & des phénomènes que j'ai observés , tels que je les trouve sur le journal que j'en ai tracé dans le tems.

Malgré la confiance que j'avois pour les auteurs qui répondent de la douceur de son action , je n'ai osé en donner , les huit premiers jours , qu'un grain pour chaque dose , étant persuadé que cette plante pouvoit agir très-différemment ; à raison du lieu où elle croissoit , & de la saison où on la cueilloit , *secundum sphæram activitatis suæ* ; que ces circonstances pouvoient varier , & à raison du tempérament du sujet , *secundum receptitatem subiecti*. Je me suis donc conduit dans l'adininistration de ce remede , comme si je n'eusse pas eu des observations & des maîtres qui eussent pu me servir de guide , en un mot , comme si j'eusse été le premier à en hazarder l'événement. La ciguë que j'employois , venoit des montagnes ; toutes les plantes qui y naissent , ont des qualités supérieures à celles qui croissent dans nos plaines ; la ciguë , par conséquent , pouvoit avoir des qualités plus actives ; elle avoit été cueillie , deux mois avant le tems indiqué par M. Storck ; ce qui pouvoit en

GUERI PAR L'EXTR. DE CIGUE. 511

diminuer un peu l'activité, ou peut-être l'augmenter ; je n'étois pas décidé là-dessus. La malade étoit sujette à des mouvemens vaporeux ; elle avoit le genre nerveux fort irritable. Quoique j'eusse lu tout ce qu'on avoit publié sur la ciguë, je n'avois pas appris comment elle agissoit ; elle pouvoit très-bien augmenter cette irritabilité. Enfin j'aimai mieux être long-tems, & pouvoir tout examiner, que de m'exposer à être obligé de suspendre l'administration de ce remede, pour arrêter ou calmer ses effets. Ma malade n'éprouva ni bien, ni mal de cet usage, pendant huit jours, & je n'en fus pas fâché.

Depuis l'instant qu'elle a commencé de prendre l'extrait, elle a tous les jours, & deux fois par jour, injecté de la décoction de ciguë dans son ulcere, & elle y a tenu continuellement une compresse trempée dans la même décoction ; elle buvoit, par-dessus sa pillule, une tasse d'infusion de vulnéraires de montagne. Je dois avertir ici, qu'elle a continué ces remedes accessoires, pendant tout le tems du traitement.

Le 29, le 30 & le 31, j'ai augmenté la dose à deux grains par jour : aujourd'hui, 31, les douleurs diminuent ; l'humeur ichoreuse n'est plus si foetide ; elle acquiert même un peu plus de confiance ; les duretés qui sont autour de l'ulcere, diminuent

512 OBSERV. SUR UN CANCER
évidemment ; ses bords deviennent moins calleux.

Les premier, 2 & 3 Mai, elle n'a pas pris d'extrait ; je n'étois pas à portée de lui en fournir. Le 4, tout est empiré ; les élancemens sont plus vifs, qu'ils n'ont jamais été ; ils s'étendent plus loin ; l'ulcere paroît plus froidide ; les espérances de la malade diminuent : ce même jour, je lui ai donné des pillules de deux grains, & je lui ai prescrit d'en prendre deux par jour, c'est-à-dire, quatre grains en tout.

Elle les a continuées à cette dose jusqu'au 8, que ses règles ont paru plus abondamment, qu'elles ne l'ont fait depuis un an, mais pourtant pas autant que quand la malade jouissoit d'une bonne santé. Cette circonstance ne m'a pas empêché de faire continuer l'usage de l'extrait, elle m'a empêché seulement d'en augmenter la dose. Elle a continué d'en prendre le 9, le 10, le 11 & le 12, quatre grains par jour, deux le matin, & deux le soir. Depuis le 10, le ventre est plus libre ; les bords de l'ulcere deviennent moins calleux ; les chairs fongueuses ne poussent plus tant ; la malade commence à dormir ; les douleurs diminuent considérablement, & l'appétit revient un peu.

Le 13, tout va de mieux en mieux ; elle commence, ce jour, à prendre six grains d'extrait,

d'extrait, trois le matin, autant le soir ; elle continue les 14, 15, 16 & 17 ; le 18, j'ai trouvé l'ulcere très-bien ; les chairs sont infiniment moins baveuses ; les champignons ne pullulent plus ; il en reste pourtant encore ; la matière n'est plus saiteuse ; elle a plus de consistance ; son odeur ne frappe plus l'odorat : la malade sent pourtant encore des élancemens assez vifs autour de l'ulcere & dans les parties voisines. Je crois devoir attribuer le retour de ces douleurs, qui avoient déjà disparu, à ce que la ciguë lui ayant manqué, elle n'a pu, depuis huit jours, faire d'injections dans son ulcere, ni appliquer dessus de compresses imbibées de son suc. Il y a un peu de sécheresse & d'ardeur dans le gosier ; la toux se réveille, de même que l'oppression : malgré ce petit orage, j'ai augmenté la dose de l'extrait : j'ai seulement substitué à l'infusion des vénéraires de montagne, que je faisois prendre par-dessus, celle de fleurs de guimauve & de violettes. Les 19, 20, 21, 22 & 23, la malade a pris huit grains d'extrait, quatre le matin, & autant le soir. Le 24, l'ulcere paroît le même ; les élancemens n'ont ni augmenté ni diminué ; la matière paroît n'être pas si louable ; la toux est la même ; le sommeil se soutient cependant, & il n'y a plus ni sécheresse, ni ardeur à la gorge.

314 OBSERV. SUR UN CANCER

Les 25, 26, 27, 28, 29, 30 & 31, la malade a pris douze grains d'extrait, six le matin, & six le soir ; elle continue de prendre l'infusion de fleurs de guimauve & de violette. Nous avons reçu de la ciguë ; elle en injecte, depuis le 26, le suc dans l'ulcere, & tient dessus des feuilles fortement contusées, en forme de cataplasme.

Le premier Juin, les élancemens, les douleurs & la toux ont entièrement disparu ; le ventre n'est cependant plus si libre ; l'ulcere va de mieux en mieux.

Le 2, j'ai purgé la malade avec une infusion de follécules de séné, deux onces de manne, deux gros de sel *de duobus* ; la purgation l'a un peu fatiguée ; les évacuations ont été fort abondantes ; il m'a paru que les bords de l'ulcere se sont un peu racornis ; la matière a cessé de couler ; il n'y a plus qu'un suintement.

Le 3, j'ai donné seize grains d'extrait, huit le matin, huit le soir. Elle a continué d'en prendre la même dose, les 4, 5, 6 & 7 ; ce jour, les règles ont paru avec des mouvemens fébriles, un peu d'inflammation érésipélateuse au visage, principalement autour de l'ulcere. Le 8, la fièvre a redoublé ; l'inflammation a paru plus considérable ; la toux a reparu avec vivacité : j'ai fait cesser l'usage des pilules. Ce même jour, 8, les règles ont cessé de couler : j'ai

fait faire une saignée du pied ; les règles ont reparu le 9 & le 10, assez dans l'ordre naturel. Le 11 & le 12, la fièvre persiste très-vivement ; l'inflammation érésipélateuse va & vient, mais ne disparaît pas entièrement. Le 13, j'ai fait faire une saignée du bras : le 14, j'ai fait prendre une potion tatartico-émétique ; la malade avoit des nausées & quelques langueurs ; elle a vomi ; & a été assez bien purgée : ce même jour la fièvre a disparu. Le 15, tout a été calme ; cependant le sommeil qui manque, depuis sept ou huit jours, ne revient pas. Je fais prendre, depuis le 16, un julep avec l'eau de lys, le syrop de violettes & quinze gouttes anodines. Le 17, j'ai fait reprendre l'usage de l'extrait : j'ai cru devoir recommencer par de moindres doses, que les dernières : la malade en a pris quatre grains le matin, & autant le soir, de même que l'infusion de guimauve & de violette. Pendant ce dernier orage, l'ulcere n'avoit point empiré ; les bords en étoient toujours un peu baveux, & dans une partie un peu calleux, mais le fond paroissoit assez bien détergé.

Le 22, le sommeil étant revenu, je fis cesser l'usage du julep, & j'augmentai la dose de l'extrait jusqu'à douze grains : je l'ai portée successivement jusqu'à douze grains pour le matin, autant pour le soir. Mais la malade & quelques femmelettes, qui

l'environnoient, ayant attribué à son usage les derniers accidens ; elle passa, à mon insu, quinze jours, sans en prendre ; l'ulcere empira considérablement, la matiere devint foetide ; il reparut des champignons, qui s'élevoient du fond, & des côtés ; les douleurs devinrent cruelles, continuées & s'étendirent beaucoup. J'étois absent, la malade se crut perdue : je n'arrivai que le 17 de Juillet ; il fallut m'avouer le fait : je trouvai tout presque désespéré ; les bords de l'ulcere crevassés & repliés sur eux-mêmes, m'en cachoient le fond & le milieu ; la fièvre étoit forte. Je fis saigner la malade : je prescrivis quelques narcotiques, & je fis appeler M. Pomier, chirurgien à Orthez en Bearn. Il exerce, dans cette ville, sa profession, avec succès, & avec droiture & candeur : il me fit le plaisir de venir voir la malade : il enleva avec dextérité les bords fongueux & calleux : il ne fut pas d'avis de faire des scarifications plus profondes que je conseillois : il me rassura sur l'état des os propres du nez ; je craignois qu'il n'y eût de la carie : il reconnut la maladie pour un véritable cancer ; je crus m'appercevoir à sa physionomie, qu'il n'en auguroit pas bien ; il ne paroifsoit pas avoir dans l'extrait de ciguë la même confiance que moi. Il se retira, après avoir bien fait son métier, & en faisant des vœux pour que je réussisse de mon côté.

Les premiers succès m'avoient enhardi ; je ne pouvois plus douter de l'efficacité de la ciguë, lorsque la malade en avoit suivi l'usage, ni des progrès de la maladie, lorsque par caprice ou par la nécessité des circonstances, elle l'avoit interrompu. Les derniers malheurs la rendirent plus docile.

Je la purgeai, le 22 Juillet ; & le 23, elle prit douze grains d'extrait ; elle injectoit tous les jours du suc de ciguë, & ne manquoit pas de renouveler les cataplasmes avec les feuilles. Le 24, la fièvre & la toux diminuerent ; le 25, il n'en parut plus : le 26, elle prit douze grains d'extrait le matin, & autant le soir ; le 28 & le 29, elle en prit trente grains. La rapidité avec laquelle je voyois les chairs se régénérer, la malade se réparer, tous les symptômes disparaître, me firent repentir d'avoir si fort menagé jusqu'alors les doses du précieux extrait. Elle en a pris jusqu'au 15 Août, en allant par degrés, un demi-gros le matin, & autant le soir. Ce jour, 15 Août, il n'y avoit plus d'ulcere ; la cicatrice est parfaite, elle est même plus belle que je ne devois l'espérer ; il n'est plus besoin de mouche. La malade a pris depuis des eaux acidules, des bains domestiques, & a repris très-promptement son émbonpoint naturel ; ses règles coulent naturellement ; enfin, graces à M. Storck, & sur-tout graces au savant M. Astfuc à

518 OBSERV. SUR UN CANCER

son cancer est parfaitement guéri : je dis, graces à M. Astruc, car j'avoue que si je n'avois lu ce qu'il dit dans l'ouvrage si précieux qu'il a donné sur les Maladies des femmes, dans l'article *du cancer de la matrice*, tom. III, chap. vii, pag. 324 & suiv. sur l'extrait de ciguë ; j'avoue, dis-je, que j'aurois eu bien de la peine à vaincre la prévention où j'étois contre cette plante.

Je crois pouvoir conclure de l'observation que je viens de rapporter, 1^o que l'extrait de ciguë a détruit des tubercules squirrheux & suppurés dans la substance du poumon, dont il y a tout lieu d'attribuer la cause prochaine à la répercussion de la matière qui suintoit du cancer ; 2^o qu'on pourroit peut-être tenter son efficacité dans toutes les maladies de poitrine qui viennent de concréctions lymphatiques ; ce sont sans doute les plus nombreuses, & celles que l'on a combattues jusqu'aujourd'hui avec le moins de succès ; 3^o que ce même extrait administré avec prudence, non seulement n'est pas un poison, mais qu'il est au contraire un secours très-assuré contre les cancers portés même au dernier degré de malignité, comme celui qui fait le sujet de cette observation, & qu'il y a tout lieu de croire qu'il détruit absolument & pour toujours les causes pro-cathartiques, antécéduentes & conjointes de cette horrible mala-

die, qui a été jusqu'à présent l'écueil des médecins & des chirurgiens. Je dis pour toujours, puisqu'il y a neuf mois révolus que la D^{lle} qui fait le sujet de l'observation, n'a absolument rien ressenti, ni du côté de sa poitrine, ni d'aucune autre partie; & ce n'est que pour donner une observation plus ceraine, que j'ai tant tardé à la rendre publique; 4^o que la cigue dont on s'est servi dans le reste du royaume, soit à Paris ou ailleurs, doit être moins active que la ciguë de Vienne, dont se sert M. Storck, & que celle des Pyrénées, dont je me suis servi, puisqu'il est constaté par différentes observations, qu'à Paris & ailleurs, cet extrait n'a pu que pallier la maladie, en empêcher les progrès, & que, pour me servir des termes de M. Astruc, les succès ne répondent pas encore aux espérances qu'on en avoit conçues, quoiqu'on n'en aye pas éprouvé de mauvais effets; au lieu que la ciguë des Pyrénées a eu, dans le cas compliqué que je présente, les mêmes avantages que la ciguë d'Allemagne; 5^o qu'il peut se faire que dans le long espace que nos montagnes occupent, on y rencontre aussi cette espece de plante, avec ces différents degrés d'activité; puisque j'ai appris que M. Porte, médecin à Pau, & M. Ducos, chirurgien fort éclairé, à Barèges, s'en étoient servis sans succès. Quarante lieues

110 OBS. SUR UNE COLIQUE OPIN.
d'éloignement peuvent même dans les montagnes présenter un sol bien différent. Je me suis servi de la ciguë d'Echaux ; j'en ai fait une bonne provision d'extrait ; je n'en changerai pas ; je crois qu'il y auroit de l'imprudence ; & malgré l'éloignement des lieux, je m'y rendrai toutes les années, pour y faire l'extrait.

O B S E R V A T I O N.

Sur une Colique opiniâtre, guérie par les purgatifs ; par M. P. L. N. C. H. O. N., médecin à Peruwels, près Condé en Hainault.

Purgantia quandoque bene cedunt in colicâ præseruum si nulli adfint vomitus nec febris, denturque in formâ liquida.

BAGLIVI, de Colicâ, pag. 72.

On sçait assez que la colique a différentes causes. Parmi celles que l'expérience nous met sous les yeux tous les jours, il en est une qui est assez fréquente ; & c'est l'amas des matières fécales qui ont séjourné quelque tems dans les gros intestins : la paresse du ventre qu'une vie sédentaire & peu active, l'inertie de la bile, son défaut d'excrétion & le relâchement des hoxaux peu-

OBS. SUR UNE COLIQUE OPIN. 521
vent faire naître, donne souvent lieu à l'ac-
cumulation de ces matières.

On voit résulter de cette accumulation dans les gros intestins, les symptômes de colique les plus affreux. Le degré d'acrimonie que ces excréments y acquièrent par leur séjour, leur épaississement, l'irritation & la violente distraction qui en résulte, donnent le sentiment de la plus vive douleur qui exige le plus prompt secours; finon le malade court risque de périr.

Ce secours est d'autant plus difficile à procurer, que les parois des gros intestins, violentés à l'excès, sont comme agglutinés par ces excréments épais, gluans & acrimoniaux. L'observation suivante donnera lieu d'en juger.

La femme du nommé Théodore Destrebecq, marchand à Leuze en Hainaut, âgée de trente ans, fut prise, le 27 Mai 1759, à dix heures du soir, de douleurs de colique atroces, qui partoient de la région du *cæcum*; elles étoient accompagnées d'une constipation opiniâtre, qu'une paresse de ventre avoit précédée depuis six semaines.

Je la vis le lendemain, l'après-dîner, dans le même état; elle avoit pris différentes liqueurs pour se soulager; & un apothicaire lui avoit donné une dose de *Diaturbith cum Rheo & de Sel d'Epsom*; mais ces remèdes n'avoient procuré aucun soulagement.

522 OBS. SUR UNE COLIQUE OPIN³

— Y avoit-il ici à se tromper sur la cause de sa maladie ? Tout démontroit l'engorgement des gros intestins , par l'amas des matières fécales : la tension douloureuse du bas-ventre , son gonflement , sa durété , mais spécialement le sentiment d'une violente distension , du *cæcum* , rendoit cette cause incontestable d'après ce qui avoit précédé.

Il falloit ici éviter une inflammation prête à s'établir , relâcher les parties souffrantes & éréthisées , calmer la vive douleur , délayer & évacuer ces excrémens retenus. Je la fis donc saigner du pied ; (notez qu'elle étoit bien réglée) j'emploiai les délayans , les émolliens , les huileux , les calmans les plus accrédités & quelques legers carminatifs ; je ne négligeai pas les lavemens de toute especé , ni les fomentations du bas-ventre ; tous ces remedes ne produissoient aucun effet ; alors je donnai des doux minaratifs , tels que la manne & l'huile d'amandes douces avec la rubarbe ; & de cette nuit-là , elle alla quatre ou cinq fois à la felle : ces évacuations diminuerent considérablement les symptomes de cette colique. Ce calme me fit insister sur les évacuans par le bas ; mais je n'en eus pas toute la satisfaction ; elle les vomit , & refusa de répéter sa potion purgative. Bientôt après , un nouvel assaut survint ; les douleurs repritrent avec force ; le ventre devint plus tendu & plus

gonflé ; les urines se supprimèrent ; le pouls fut plus fréquent & plus petit ; des angoisses, des mal-aises inquiétans l'agitoient ; & les douleurs étoient si vives, qu'il lui étoit impossible de faire aucun mouvement dans son lit ; & la jambe droite étoit comme paralysée.

Il y avoit ici à craindre le plus grand de tous les dangers, si on ne la secouroit bientôt. D'abord je la fis saigner du bras ; je répetai les lavemens ; je les rendis purgatifs, émolliens & huileux : ils ne servoient qu'à gonfler le ventre, & souvent ils ne pouvoient entrer. Les suppositoires ne firent rien : je donnai des doux purgatifs ; il ne résulta aucun effet de ces remèdes ; tout servoit à remplir l'estomac & les intestins. Cependant je voyois la nécessité de lâcher le ventre ; je donnai donc des purgatifs plus irritans, encore falloit-il consulter le goût de la malade un peu trop capricieuse. Je n'en eus pas de meilleurs effets ; & cependant les symptômes augmentoient, de sorte que je craignois qu'elle ne pérît pendant cette nuit. Il étoit dix heures du soir ; déjà une sueur froide nous dénotoit combien la nature étoit opprimee : le pouls étoit défaillant ; le ventre avoit acquis un volume encore plus considérable ; enfin les symptômes étoient presque à leur comble, près d'intercepter entièrement la circulation.

524 OBS. SUR UNE COLIQUE OPIN.

On sent assez que la malade n'eût pas tardé de succomber à la violence d'une colique aussi cruelle, si le ventre ne se fût bientôt débouché : c'est pourquoi je ne voulus pas l'abandonner à son malheureux sort, & je fis un dernier effort pour la sauver. Je lui fis pourtant administrer les sacrements, & je lui prescrivis six grains de *ker-mès minéral* dans une once d'huile d'amandes douces & autant de syrop d'althaea ; elle en prit d'abord la moitié ; &, deux heures après, elle prit le reste. Ce remede fit effet ; il donna un aiguillon aux autres purgatifs ; & pendant la nuit, elle évacua, huit fois par le bas, des excrémens gluans, épais & fétides en grande quantité ; de sorte que le matin, 29, les urines avoient repris leur cours ; le ventre étoit détendu ; les douleurs étoient appaissées, excepté la région du *cæcum*, qui étoit encore dure & douloureuse : c'étoit un reste d'excrémens accumulés dans cet intestin : la malade se donnoit du mouvement dans son lit, & la jambe droite avoit plus d'action ; enfin il y avoit un calme qui promettoit une prochaine convalescence : les évacuations continuèrent ce jour-là, & je n'appliquai qu'un onguent discussif & calmant, & ensuite un emplâtre analogue sur l'endroit douloureux. La nuit du 29 au 30 fut bonne ; la malade dormit ; & le matin, elle

prit une potion purgative qui procura des évacuations abondantes, qui diminuerent encore considérablement les douleurs. Le lendemain, je répétai la potion purgative, qui entraîna une abondance extrême d'excréments de même nature; alors son ventre reprit son état ordinaire; les douleurs se dissipèrent insensiblement; l'appétit lui revint & elle reprit des forces que ce cruel assaut avoit anéanties.

Cependant, après six jours de convalescence, elle ressentoit encore quelques douleurs *obtuses* vers le *cæcum*, entretenues, sans doute, par un reste de matières dont cet intestin n'avoit pu se débarrasser. Je la repurgeai, & elle rendit encore des excréments de même nature; alors elle ne tarda plus à se bien porter, & recouvrâ bientôt sa première santé.

Cette colique n'a-t-elle pas quelque analogie, vû ses symptômes & sa cure, avec la *pituite* des anciens? On pourroit le croire d'après ce que dit *Thomas Burnet*, dans son livre intitulé: *Thesaurus medicinæ practicæ*, tom. 1, sect. 58, pag. 309. « *Inter pituitas, ut crudelissimam eam refert Galenus, quæ à pituitâ vitreadi intestinis tenaciter impedita, ortum dicit, quæ pali infixi vel terebri perforantis speciem exhibet, hunc comitatur affectum frequens nausea & vomitus, excrementorum retens-*

526 OBS. SUR UNE COLIQUE OPIN.

» *tio ; ita ut interdum ne flatum quidem*
 » *suprà vel infrà exercernere possunt, &*
 » *sapè dolor, modo in unâ, modo in aliâ*
 » *vehementius infestat ; per quæ signa non*
 » *ineptè à dolore nephretico distinguitur, sed*
 » *manifestius multò, si dolor locum renibus*
 » *altiorem occupârit, & rejectâ per sedem*
 » *pituitâ vitrâ, vel fæcibus induratis, aut*
 » *aliâ materiâ dolor quieverit.*

Au reste, les purgatifs, spécialement le kermès minéral, sauverent cette malade. Il est donc aisé de sentir que des coliques de cette espèce exigent plutôt des évacuans des premières voies, que les calmans, les émolliens & les huileux, & on trouvera différentes observations qui le prouvent. (Vide *Martin. Ruland. Curat. 61, Cent. 10. Idem, Curat. 45, Cent. 7. Lazar. River. Observ. 27, Cent. 2. Idem, Observ. 1, Cent. 2.*) Ce dernier y joignoit quelquefois le laudanum, de même que Fuller, *Pharmacop. extemp. ad pilul. colicas*, * où il dit : « *In colicâ biliosâ verd quando dolor sævus in uno quodam loco, præsertim ventriculo & intestinis superioribus defigatur, alvus sit pertinacissimè clausa & nul-*

* *Pilul. è duob. semi-unc.*

Calomel. scrup. iiiij.

Ol. succin. gutt. ij

Laud. Londin. gr. ij

De cod. q. s. f. N° V.

» *lum clisma possit injici, propter spasmum*
 » *intestina retrahentem, hæ pilulæ in subfi-*
 » *dium venire solent; primo enim dolorem*
 » *sédant, dein motum peristalticum vehe-*
 » *menter stimulant & materiem morbosam*
 » *exterminant; quod si primâ vice exhi-*
 » *bitæ, prout sæpè evenit, operationem non*
 » *fortiantur, fotibus carminativis non in-*
 » *terim neglectis, repeti debent, ut operatio-*
 » *sequatur, quam primùm enim per intestina*
 » *viam sibi faciunt, spasmus & morbus sob-*
 » *vitur.*

Si la colique bilieuse, comme dit Fuller, admet ce traitement, je ne doute pas que ses pilules ne soient préférables dans des cas tels que ceux dont j'ai parlé plus haut.

Lettre de M. BOULLON, medecin à Abbeville, à M. ROUX, auteur du Journal de médecine.

MONSIEUR,

Tandis que les observations de M. Philip sur le Mémoire concernant une question anatomique, relative à la jurisprudence, & la réponse de M. Louis intéressent l'attention de vos lecteurs, je crois qu'ils liront avec plaisir le récit de deux faits qui servent

528 O B S E R V A T I O N
à l'éclaircissement de quelques-uns des ob-
jets controversés.

P R E M I E R F A I T .

Le 24 Mai 1725, Antoine Maubert dit *Gloria Patri*, fut pendu à Abbeville, en vertu d'une sentence du prévôt de la maré-chaussée. Le bourreau le croyant mort, livra son corps à des confrères de la Charité, qui le portèrent au cimetière de S. Jacques, où sa fosse étoit préparée. On s'aperçut, avant que de l'y jeter, qu'il donnoit quelques signes de vie. Aussi-tôt la populace s'em-pressa de chercher un chirurgien, pour lui donner du secours. On trouva le sieur Dailli, alors maître chirurgien à Abbeville, qui saigna le mourant *du bras* sur le bord de la fosse, en présence de la multitude que la singularité de l'événement grossissoit à chaque instant. Cette saignée eut un effet prompt; il respira & reprit connoissance: quelques autres secours qu'il reçut à l'Hôtel-Dieu où il fut transporté aussi-tôt,acheverent de le rappeler à la vie. Vous croyez peut-être, Monsieur, que cet homme avoit la trachée-artere garnie à l'angloise, ou, tout au moins, ossifiée? La suite de son histoire va vous détromper. La rumeur pu-blique avoit appris au prévôt ce qui venoit de se passer au cimetière de S. Jacques; il avoit envoyé ses archers pour se saisir du criminel;

criminel : ils ne furent pas obligés de le garder long-tems ; dès le lendemain , il se trouva en état d'être reconduit au supplice à pied ; (tel est l'usage à Abbeville :) il y fut , ce jour-là , pendu & étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Cette observation prouve assez bien , que la saignée du bras est d'un secours prompt en pareil cas ; que *M. Philip n'a pas tort* , en la préférant à la saignée de la jugulaire ; que le sang sort par l'ouverture des veines du bras d'un pendu : elle sert encore à régler la conduite des médecins qui auroient à secourir des pendus , puisque quand *M. Louis* citeroit , en faveur de la saignée de la jugulaire , une observation aussi concluante que celle-ci , (ce qu'il n'a point encore fait ,) on devroit encore donner la préférence à la saignée du bras , comme plus simple , plus facile à faire , & comme exempte des inconvénients d'une nouvelle compression des veines jugulaires , qui , dans le système de *M. Louis* , devroit être rejettée.

A U T R E F A I T.

Au mois de Septembre 1751 , le nommé Cuvélier , laboureur , fermier de la ferme de Granvallée , paroisse de Blangis dans le comté d'Eu , âgé de quatre-vingt ans , sa femme , âgée de soixante-dix ans , & son valet , furent pendus en place publique , à la

330 OBSERV. SUR L'ÉTRANGL.

ville d'Eu, comme complices du meurtre d'un garde de la forêt d'Eu. La tête de la femme se sépara entièrement du tronc, de même que dans le cas rapporté par Alberti. La même chose alloit arriver au mari, si le bourreau, s'appercevant, sans doute, de la luxation des vertèbres, n'avoit interrompu l'exécution, pour faire placer sous le patient, une table qui soutint en partie le poids de son corps. La luxation des vertèbres a donc lieu chez les pendus. M. Louis qui affecte de ne pas croire *le fait de la vieille femme pendue à Paris*, croira peut-être celui-ci qui vient de se passer à la vue de toute une ville, en 1751. Que cette luxation soit fréquente, ou rare relativement au nombre des pendus, c'est ce qu'on ne pourra scavoir qu'en les examinant tous : or cet examen n'ayant pas été fait jusqu'à présent, comment M. Louis peut-il avancer qu'en admettant le fait cité par Alberti, il seroit unique parmi trois cent mille ?

Je suis très-parfaiteme^{nt}, &c.

D'Abbeville, le 25 Novembre 1763.



EXTRAIT

*De quelques Lettres concernant les Poudres
d'AILHAUD, adressées à l'Auteur
du Journal de Médecine.*

La lettre de M. Dupuy de la Porcherie, médecin de la Rochelle, que nous avons insérée dans notre Journal de Décembre dernier; & l'observation de M. Roussin, médecin de Rennes, que nous y avons jointe, nous ont attiré plusieurs lettres ou observations sur les poudres du sieur Ailhaud, dont nous croyons devoir rendre compte au public.

Deux de ces lettres nous ont été adressées par M. de Chevy, qui prend les titres d'ancien élève de feu M. Petit, célèbre chirurgien de Paris, ancien chirurgien commensal de feu S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans, médecin & chirurgien des Etats de Bretagne. Dans la première datée du 10 Janvier 1764, il nous envoie les copies de deux attestations que nous croyons devoir transcrire en entier.

» Rien ne m'a plus surpris que de voir
» mon nom dans le Journal de médecine,
» sans nulle participation de ma part. Je ne
» puis me dispenser d'attester que la poudre

» du sieur Ailhaud n'a pas fait sur moi les
 » effets qu'on annonce (a). Depuis plu-
 » sieurs années, j'avois à la lèvre supé-
 » rieure une éruption d'artreuse; on me con-
 » seilla l'usage d'une poudre qui renvoya
 » l'humeur. Je ne fus pas long temps sans en
 » ressentir de grandes incommodités. Il me
 » vint un dégoût général, un mal-aise con-
 » fidérable, des palpitations de cœur, des
 » envies de vomir, qui m'annonçoient une
 » maladie sérieuse. En cet état, un de mes
 » amis me conseilla l'usage de la poudre de
 » M. Ailhaud: je n'en pris qu'une seule dose
 » qui me purgea sans aucune douleur; néan-
 » moins la maladie qui avoit déjà fait de
 » grands progrès, continua & dégénéra en
 » fluxion de poitrine; maladie que j'avois
 » effuyée deux autres fois dans les années
 » précédentes. Je ne me trouvai mieux que
 » lorsque l'humeur reparut & reprit son siège
 » ordinaire. J'ai depuis conseillé l'usage de
 » la poudre à plusieurs qui n'en ont éprouvé
 » que de très-bons effets. Ce que je certifie
 » véritable. A Rennes, ce 10 de Janvier
 » 1764. Signé L. M. Texier, curé de Saint
 » George.

» Je soussigné, recteur de la paroisse de
 » S. Aubin de Rennes en Bretagne, certifie
 » à qui il appartiendra, que tous ceux qui

(a) Voyez le Journal cité, pag. 518.

» ont fait usage des poudres de M. Ailhaud
 » à ma connoissance, en ont éprouvé les
 » plus heureux effets, & que plusieurs ma-
 » ladies opiniâtres & désespérées ont cédé
 » à l'efficacité de ce remede, & que je suis
 » en état de nommer les personnes, pour en
 » donner une preuve convaincante. En foi
 » de quoi, j'ai délivré le présent, pour servir,
 » en tant que besoin sera. A Rennes, ce
 » 10 Janvier 1764. Signé A. J. Mongo-
 » din, recteur de la paroisse de S. Aubin de
 » Rennes.

Le sieur de Chevy qui distribue la pou-
 dre du sieur Ailhaud à Rennes, ajoute que
M. Texier lui avoit attesté n'avoir jamais
ressenti aucune attaque de goutte, & que
s'étant livré aux soins de la faculté dans
une fluxion de poitrine, ces messieurs vou-
lurent lui persuader que le mal des pieds,
pour y avoir été saigné, étoit la goutte que
le remede violent & corrosif, (les poudres)
lui avoient occasionnée; mais que certains
ménagemens & le désintéressement de son
médecin l'avoient empêché de l'insérer dans
son certificat, lui en laissant le soin.

Dans la seconde lettre datée du 24 Mars
 dernier, M. de Chevy, après s'être plaint
 de ce que nous n'avions pas encore fait
 usage de la premiere, entreprend d'exami-
 ner la conduite que M. Dupuy de la Por-
 cherie a tenue dans la maladie de la femme

qui fait le sujet de l'observation déjà citée ; mais comme il défigure l'observation de M. Dupuy , pour y répondre avec plus d'avantage , & que d'ailleurs il se montre , malgré tous ses titres ; peu instruit en médecine , nous nous croyons dispensés d'en rien extraire. Cette observation de M. Dupuy de la Porcherie paroît avoir alarmé les partisans de la poudre du sieur Ailhaud. L'un d'eux , M. Peronne , receveur des fermes du roi à la Rochelle , nous a écrit à ce sujet la lettre suivante , datée de la Rochelle , du 28 Février.

» Si j'avois moins d'expérience des prodiges que produit journellement , sur toutes espèces de maladies , la poudre purgative de M. Ailhaud , médecin d'Aix en Provence , j'aurois vu , avec moins de douleur dans votre Journal de médecine du mois de Décembre dernier , page 562 , que M. Dupuy , médecin de cette ville , dans la lettre qu'il vous a écrite , pour vous accompagner un procès-verbal d'ouverture de la femme du nommé Robert Traisneur de cette ville , attribue la mort de cette femme à une prise de poudre d'Ailhaud , & conclut , après l'examen fait du cadavre , que cette femme est morte avec tous les symptomes d'une femme empoisonnée. D'après la lecture , je desirai m'éclaircir du fait , moins par rapport à moi ,

» qui ai l'expérience de l'efficacité de ladite
 » poudre, que pour tranquilliser l'esprit des
 » amis que j'ai engagés à en faire usage. Pour
 » y parvenir, je me transportai chez le
 » sieur Verdier, distributeur de la poudre
 » purgative. Avez-vous, lui dis-je, con-
 » noissance que la mort de la femme du
 » nommé Robert ait été occasionnée par
 » une prise de la poudre d'Ailhaud ? » Non,
 me dit-il ». M. Dupuy, l'un de vos mé-
 » decins, le prétend cependant, Voyons
 » ensemble le nommé Robert, & assurons-
 » nous de la vérité. Quel fut notre étonne-
 » ment de reconnoître, dans les réponses
 » de cet homme, que le procès-verbal du
 » sieur Dupuy n'étoit dicté que par la ja-
 » lousie ! La reconnoissance que je dois à
 » M. Ailhaud, mon amour pour la vérité,
 » & plus encore le bien de l'humanité,
 » m'ont fait demander audit Robert une
 » déclaration de ce qui avoit occasionné la
 » mort de sa femme ; en conséquence, il
 » se présenta chez le sieur Nouveau, no-
 » taire, qui en a dressé l'acte que je prends
 » la liberté de vous adresser, &c. » *Plus bas*
il ajoute :

» Il y a environ six ans que je fus dange-
 » reusement malade, abandonné de mes-
 » sieurs de la faculté de cette ville : ce fut
 » alors que je me décidai à faire usage de
 » ladite poudre, qui, après trois cent prises

» où environ, me rétablirent dans ma pre-
» miere santé : j'ai eu, depuis ce temps,
» diverses autres maladies, comme fluxion
» de poitrine & fausse pleurésie, toutes gué-
» ries par le seul secours de ladite poudre.

Pour donner plus d'authenticité à sa lettre, M. Péronne l'a fait certifier par le distributeur des poudres d'Ailhaud à la Rochelle. Nous transcrirons ce certificat avec son orthographe.

Je souffigne distributeur de la poudre de monsieur Alleauf dans cette ville certifie que le contenu de la lettre sis dessus & de l'autre part est sincere & véritable. A la Rochelle ce 29 Février 1764. Verdier.

Enfin, dans la déclaration du nommé Robert, reçue par Nouveau, notaire à la Rochelle, le 27 Février 1764, contrôlée & scellée le même jour, & dont M. Péronne nous a adressé une copie en forme sur papier timbré, légalisée le 29, il est dit « que feu Louise Lené, sa femme, ayant » eu querelle, au mois de Juin dernier, un » jour de mardi d'après la fête de S. Jean- » Baptiste, avec une femme de cette ville, » à la grande rue où se tient d'ordinaire le » marché, paroisse de S. Sauveur de ladite » ville, elle avoit reçu un coup d'artichaut » que lui donna cette femme, dont elle se » mit si fort en colere, qu'elle se blessa ; ce

» qui fut manifesté , au bout de neuf jours ,
» par un germe , étant alors enceinte de qua-
» tre à cinq mois : que deux ou trois jours
» après cette fausse couche , ladite Lené ,
» sa femme , auroit imprudemment & sans
» attendre son rétablissement , lavé du linge
» en un bassot qui étoit dans la cour de leur
» maison , qui lui avoit occasionné une in-
»flammation dans le bas-ventre , avec un
» dépôt , dont la fièvre s'est ensuivie & qui
» lui a continué jusqu'à sa mort arrivée au
» commencement d'Août dernier , environ
» les dix à onze heures du matin ; qu'il
» estime que cette mort inopinée ne peut
» provenir que de cette fausse couche , de
» l'inflammation & du dépôt qui l'a suivie ,
» & non pas d'une prise de poudre d'Ail-
» haud , que ledit Robert son mari lui avoit
» donnée à prendre dans la nuit qui a pré-
» cédé son décès , & qu'elle lui demanda
» avec instance , puisque premier d'avoir pris
» cette prise de poudre , elle souffroit des
» douleurs si excessives & si violentes , qu'il
» la croyoit morte à chaque instant , & de
» laquelle poudre elle avoit fait , au besoin ,
» plusieurs fois usage , s'en étant toujours
» bien trouvée , & en faisoit même prendre
» quelquefois à lui-dit Robert son mari , qui
» déclare aussi , en outre , comme la vérité
» est , que , pendant toute la maladie de

» ladite feue Lené sa femme, elle n'a point
» été saignée du tout, &c.

Qu'on nous permette quelques réflexions. Si l'on compare les observations de M. Dupuy de la Porcherie &c de M. Rousfin insérées dans le Journal de Décembre, avec les pièces qu'on vient de lire, on verra, d'un côté, deux médecins qui s'élèvent avec raison, contre l'abus d'un remède qui, quelque bon qu'il fût en lui-même, seroit devenu funeste par l'application qu'on en fait indistinctement dans toutes les maladies & dans tous les tems des maladies ; de l'autre, un préteñdu élève de M. Petit, qui n'a pas appris de ce grand maître, qu'on ne sçauroit reméder à tous les maux qui affligen l'humanité par un seul médicament ; des prêtres, un receveur des fermes, qui, s'aveuglant sur leur état, attribuent à l'usage d'un poison le peu de santé que la seule force de leur tempérament leur a conservée ; enfin un misérable gagné-deniers, qui croit pouvoir décider de la cause qui a terminé les jours de l'infortunée compagne de sa misere.

M. Texier, après avoir fait rentrer imprudemment une dartre, éprouvé des accidents pour lesquels il a recours aux poudres d'Ailhaud. Malgré leurs bons effets, le mal fait des progrès ; il éprouve une fluxion de

poitrine qui ne fut guérie que lorsque l'humeur d'artreuse reparut au-dehors ; il sent des douleurs aux pieds ; un médecin éclairé lui dit que c'est la goutte ; il aime mieux en croire un empirique sans talens , qui l'assure que c'est l'effet des saignées qu'on lui a faites.

M. Péronne est guéri d'une maladie désespérée par trois cent prises de la poudre ; (quel est le malade qui , dans le cours d'une maladie , prendroit trois cent purgations qui lui seroient prescrites par un médecin ?) mais ces trois cent prises d'un remede si merveilleux n'ont pas empêché que , dans l'espace de six ans , il n'ait eu diverses maladies qu'il caractérise de fluxions de poitrine & de fausses pleurésies ; car la poudre , en rétablissant la santé , a aussi le privilége d'apprendre à connoître les maladies.

Le nommé Robert Traisneur , à la Rochelle , a connu & pu certifier que l'imprudence que sa femme avoit commise , deux ou trois jours après une fausse-couche , de lavér du linge dans sa cour , lui avoit attiré une inflammation dans le bas-ventre , avec un dépôt que trois médecins & un chirurgien chargés juridiquement de faire l'ouverture de son cadavre , n'ont pas eu le talent d'appercévoir ; enfin ce malheureux

qui ne sciait ni lire ni écrire , a pu décider qu'une prise d'un purgatif draſtique n'a pas occasionné la mort de cette femme attaquée , selon lui , d'une inflammation & d'un dépôt dans le bas-ventre. C'est par des attestations de cette eſpece que l'auhtenticité qu'on leur donne , ne rend pas plus concluantes ; qu'on en imposse aux personnes qui ſembleroient devoir être le plus à l'abri de la ſéduction ; mais par un aveuglement dont il ſeroit bien difficile de trouver le principe , les hommes paroiffent fe livrer avec le plus de confiance , aux erreurs qu'il leur importeroit le plus d'éviter. Paſſons aux autres piéces dont il nous reſte à rendre compte.

M. Lamouleſe , chirurgien à Sainte-Collombe près d'Agen , nous a communiqué quelques obſeruations ſur une lettre de M. le marquis de Carboneau , chevalier de S. Louis , inférée dans le Recueil que M. Ailhaud a fait imprimer depuis peu à Carpentras. « Le curé dont il eſt fait mention à la page 80 , dit M. Lamouleſe , eſt un de mes parens , curé à Fontarede ; il s'en faut de beaucoup qu'il foit dans un meilleur état aujourd'hui qu'avant de prendre la poudre. Dans les plus vives chaleurs de l'été comme dans l'hiver , il éprouve , dans tout un côté , un froid si

» fort, qu'il est obligé d'avoir recours à
» l'art, pour recouvrer une chaleur que la
» nature lui refuse.

» Je ne scçais quelle étoit la maladie dont
» M. de Carbonneau dit avoir été guéri ;
» mais je suis très-sûr que M. le curé de
» Sainte-Colombe, qu'il cite comme ayant
» eu la même maladie, n'avoit, lorsqu'il
» s'est laissé persuader de prendre une prise
» de la poudre, qu'une legere indisposi-
» tion qu'un peu de régime & une boisson
» délayante auroient guérie sûrement.

» Quant à cette pauvre fille, sans ressource
» accablée par la fièvre, nous observerons,
» à son sujet, que les fièvres intermittentes
» dont sont attaqués, dans le printemps &
» l'automne, les habitans de ce pays, cé-
» dent aisément à des remedes très simples,
» & pourroient être guéries par le régime
» seul, s'il étoit possible d'y astreindre les
» malades. C'est donc sans fondement, que
» l'on veut persuader au public, que cette
» guérison est un prodige remarquable. »
Après quelques autres observations de même
espèce, que nous retranchons pour abréger,
M. Lamoulere conclut ainsi sa lettre :

» Telles sont les guérisons surprenantes
» que la poudre d'Ailhaud a opérées dans ce
» canton ; tels sont les malades qu'elle a
» retirés du tombeau. Ne suis-je pas en

droit de douter de tous les autres effets
 » qu'on leur attribue, dès qu'ils ne sont
 » observés que par des personnes sans prin-
 » cipes & sans lumières dans l'art de con-
 » servir & de rétablir la santé.

• Nous croyons devoir insérer en entier la
 lettre que nous a adressée M. de la Maziere,
 médecin de Poitiers, en date du 22 Janvier
 1764. La voici :

LETTER

A M. ROUX, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. Auteur du Journal; par M. DE LA MAZIERE, Conseiller Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Poitiers, Docteur de Montpellier, touchant les Poudres d'AIXHAUD.

MONSIEUR,

Les observations que les médecins les plus accrédités ont communiquées à votre Journal, touchant les effets funestes qu'ont produits les poudres d'Aix, le jugement qu'en a porté M. Vandermonde, votre illustre prédécesseur (a), n'ont pas peu contribué à dissuader une partie de leurs panégy-

(a) Journ. de Méd. Tom. XV, pag. 459.

ristes. Comme il s'en trouve encore quelques-uns qui, ne peuvent se déterminer à abandonner le système qu'ils se font fabriqué sur l'usage de ces poudres, j'ai cru devoir vous faire part des tristes catastrophes qu'elles viennent de produire dans la ville de Poitiers, & dont le public a été témoin; elles serviront à faire connoître aux partisans de M. Ailhaud la fausse idée qu'ils ont conçue de son remede, & les engageront à devenir, dans la suite, plus circonspects.

Que M. Ailhaud n'éclate donc plus en invectives contre les médecins François, qui communiquent des observations contraires à ses intérêts! Les médecins étrangers ne lui font pas plus favorables. Ce qu'en rapporte l'illustre M. Tiffet, médecin à Lauzanne, si connu & si recommandable par les différens ouvrages dont il enrichit tous les jours la médecine, mérite d'être rapporté ici. « Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif acré, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses

» victimes auront fini. Je soigne, depuis
 » long-tems, plusieurs malades dont j'a-
 » doucis les maux, sans espérer de les gué-
 » tir jamais, & qui ne doivent les tristes
 » jours qu'ils coulent, qu'à l'usage de ces
 » poudres. . . . Heureusement, tous les
 » remedes qu'on débite, ne sont ni aussi
 » employés ni aussi dangereux (a).

Le public impartial ne verra pas, avec indifférence, le témoignage d'un si grand homme; mais la secte de M. Ailhaud ne sera peut être pas encore convaincue; elle le sera du moins, lorsqu'elle verra deux Etats florissans (b), non moins jaloux que la France, de soulager leurs sujets & de prolonger leurs jours, sévit contre les poudres d'Aix, les proscrire & en défendre l'entrée, sous les peines les plus rigoureuses.

Ce qui a le plus contribué à faire embrasser le système de M. Ailhaud & à accréditer ses poudres, c'est l'envie & la facilité qu'on trouve à faire la médecine; aussi voyons nous les partisans de M. Ailhaud, toujours munis d'un paquet de ses poudres, aller avec empressement, chez les

(a) M. Tiffot, *Avis au peuple sur sa santé*, édit. de 1762, pag. 538. Paris.

(b) L'Espagne & la Moscovie. M. Thiery, *Journ. de Méd.* Tom. XI, pag. 174; & M. Dupuy, Tom. XIX, pag. 514.

malades de leur connoissance & les solliciter d'en faire usage, sans faire aucune réflexion sur les dangers qui en peuvent résulter.

Avec cette poudre,

*Fingunt se medicos quibus, idiota, sacerdos,
Judæus, monachus, hispicio, rafor, anus.*

Mais, sans entrer dans un plus grand détail, je m'en tiendrai aux seules observations.

I. OBSERVATION.

La fille de M. Bobineau, marchand de bois, âgée d'environ onze à douze ans, d'un tempérament délicat, ayant été attaquée d'une fièvre tierce intermittente simple, au commencement du printemps de 1763, fit usage des remèdes appropriés en pareil cas ; la fièvre se dissipa, & la malade se trouva bien pendant trois semaines ou environ : ce tems expiré, soit que la malade n'eût pas continué assez long-tems les fébrifuges, soit que par le mauvais régime, il se fût régénéré de mauvais sucs dans les premières voies, la fièvre tierce reprit au mois de Mai : on négligea la méthode curative ordinaire, pour administrer les poudres d'Aix, comme remede plus prompt, plus sûr & plus efficace. En effet, le 25 Mai, on fit prendre de la poudre susdite à la malade, avec toutes les précautions qu'exige son auteur ; la fièvre devint des plus vio-

lentes, la soif presqu'inextinguible ; le visage parut bouffi ; le ventre ne coula que très-peu ; le lendemain, on réitéra la même drogue qui produisit une telle ardeur dans le ventricule, que la malade disoit qu'elle étoit empoisonnée : il s'excita des mouvements spastmodiques dans toutes les parties du corps ; le ventre se météorisa ; les dents se ferrerent, & la malade expira le même jour. Pendant cette scène tragique, on fit appeler le médecin ordinaire de la maison, pour obvier aux accidens ; mais les progrès du poison furent si rapides, qu'il se trouva dans l'impossibilité de placer les remèdes qui auroient pu convenir. Il demanda, avec instance, qu'il fût permis de faire faire l'ouverture du cadavre ; ce qui lui fut refusé opiniâtrement.

II. O B S E R V A T I O N.

Madame Laurandeau épouse d'un célèbre avocat de notre ville, fut attaquée, vers le mois d'Août ou Septembre dernier, d'une fièvre synoque-putride : étant pour lors à la campagne, on fit appeler le médecin ordinaire, qui, par le grand nombre d'occupations qu'il avoit, ne put s'absenter ; mais sur le récit qu'on lui fit de la maladie, il mit par écrit ce qu'il étoit à propos de faire. Les remèdes, vu qu'on craignoit une inflammation au bas-ventre, ne pouvoient être que

doux & très-doux, tels que les décoctions de casse, &c. Ces remèdes ne produisant pas, au gré de M. Laurandea, les évacuations qu'il desiroit, & madame étant toujours dans une triste situation, il fit prié de rechef son médecin ordinaire de venir à sa campagne; la chose fut impossible: il s'adressa pour lors à un autre qui ne put lui accorder ce qu'il lui faisoit demander. Ce fut un sujet de plaintes & de murmures contre tous les médecins, contre ceux même à qui on ne fit faire aucune demande. Mécontent d'un tel refus, il étudia lui-même la maladie de son épouse dans le Dictionnaire portatif de santé, administra, à moitié dose, les remèdes prescrits pour les fièvres putrides, qui ne produisirent aucun effet, comme son chirurgien l'en avoit prévenu, attendu que la dose des purgatifs n'étoit pas suffisante: on l'engagea à faire appeler un médecin; il ne voulut plus y avoir recours; mais pour se venger de l'insulte prétendue de ceux qui n'avoient pu adhérer à ses sollicitations, il se retourna du côté des poudres d'Ailhaud, dont il avoit entendu dire des merveilles. Il en fit prendre une prise ou deux à la malade, qui produisirent une abondante évacuation par les selles; elle parut soulagée; on chanta victoire. Le miracle que venoient de produire les poudres

M m ij

d'Aix, fut publié par toute la ville. S'étant apperçu que la malade avoit éprouvé de la chaleur, de la soif & une foiblesse à faire craindre pour ses jours, on en discontinua l'usage pour recourir à des remedes plus doux, tels que les tamarins, la cassé, la manne, &c. Par ce moyen, la fiévre cessa, & elle entra en convalescence. Elle ne se ménagea pas pour lors autant que l'exigeoit son état; elle accorda trop à son appétit, faisant même usage de nourriture difficile à digérer. Par cette mauvaise conduite, les digestions ne purent que se mal faire; & le chyle ne put communiquer à la masse des liqueurs qu'une mauvaise qualité: on vit bientôt toute l'habitude du corps devenir œdémateuse; ce à quoi il fallut obvier. Quelques personnes de l'art, consultées, prescrivirent des tisanes diurétiques, des hydragogues. La malade, par une répugnance invincible, ne put condescendre à ce qu'on exigeoit d'elle; on eut recours une seconde fois aux poudres d'Aix; on lui en fit prendre plusieurs prises, qui, loin de procurer du soulagement, ne firent qu'augmenter le mal. Sur la fin de la maladie, l'estomac se trouva tellement affecté par cette drogue, que la malade rendoit, par le haut, le peu de nourriture qu'elle pouvoit prendre; elle mourut enfin, au commencement de Janvier, d'une enflure universelle, & entié-

SUR LES POUDRES D'AILHAUD. 549
ment épuisée, après avoir éprouvé des douleurs considérables.

III. OBSERVATION.

Le révérend pere Denis, Minime, que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois, m'a rapporté qu'ayant eu quelques legeres indispositions, qui ne l'empêchoient cependant pas de vaquer à ses occupations, (il n'étoit pas alors à Poitiers) il ne voulut faire aucun remede. Un de ses confreres l'engagea à prendre des poudres d'Ailhaud, pour prévenir, disoit-il, un plus grand mal ; il se laissa persuader; mais par l'usage qu'il en fit, il eut la douleur de voir son mal s'accroître de jour en jour : ils'opiniâtra néanmoins à suivre la théorie de M. Ailhaud, par l'assurance que lui donna son confrere, d'une prompte guérison : les promesses furent vaines. Ce religieux étant arrivé à Poitiers, devint languissant, quelques mois après, tomba dans l'hydropisie ascite, dont il est mort, malgré l'administration des remedes les mieux indiqués.

Comme les symptomes qu'éprouvent la majeure partie de ceux qui prennent les poudres d'Aix, sont l'ardeur, la soif, souvent même de la douleur à l'estomac, on a lieu de soupçonner qu'elles sont composées de remedes actifs, & que, suivant la décomposition qui en a été donnée dans

350 LETTRE SUR LES POUDRES, &c.

le Journal de Médecine (*a*), il y entre des drastiques, on voit la vérité de ce qu'avance un des plus célèbres auteurs de notre siècle (*b*). *Purgantia draſticotera hydropem produxere*; & il ajoute; *Civem Wittenbergensem post sumptum à circumforaneo purgans draſticum in hydropem asciten incidisse, & agrè tandem valetudini pristinæ restitutum fuisse.*

Concluons, en faisant attention aux circonstances ci-dessus énoncées, que les poudres d'Aix produisent leurs mauvais effets, plus ou moins promptement, suivant le degré d'irritabilité qui se trouve dans le sujet qui en fait usage; que pour mettre fin à une drogue qui, depuis plusieurs années, fait gémir & souffrir une partie de l'humanité, il seroit de la dernière importance de faire l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont les tristes victimes; par ce moyen, on parviendroit bientôt à dessiller les yeux des citoyens qui, par ignorance ou par facilité, se laissent aller au torrent de la prévention. Que ne devons-nous pas espérer, à ce sujet, de la vigilance des magistrats toujours surveillans à la sûreté publique!

(*a*) *Journ. de Méd. Tom. XI, pag. 470.*

(*b*) *Hoffm. *Dissertat. de Hydropē ascite*, Tom. VII.*

OBSERVATION

Sur une Tumeur squirrheuse, d'une grosseur énorme, extirpée par M. ICART, maître en chirurgie de la ville de Moissac, & ancien chirurgien major des vaisseaux du roi.

Le corps humain, sujet à une infinité de maux, offre tous les jours à la chirurgie de nouvelles observations à faire & des opérations à tenter. J'ai fait, à Castres, le 21 d'Août 1763, une opération des plus singulières, & peut-être sans exemple, à un maréchal de Vielmir, nommé Saliéges, âgé d'environ cinquante à cinquante-cinq ans. Il portoit, depuis dix-huit ans, une tumeur qui peut être regardée en son genre comme un phénomene ; elle pèsait quarante-deux livres & demie ; son attache prenoit aux vertebres du col, s'étendoit dessous les omoplates, & descendoit sur les fessés ; elle étoit ronde par le bas & beaucoup plus grosse que par le haut, ensorte qu'elle avoit la figure de ces larmes de verre, appellées *larmes bataviques* ; elle étoit indolente & ne faisoit souffrir le malade que par son poids : la peau étoit de couleur naturelle & parsemée de petits points noirs, en-

552 OBS. SUR UNE TUMEUR SQUIR.

foncés comme des grains de petite vérole, & rangés symétriquement en forme de quinconce. L'hémorragie fut si abondante dans le tems de l'opération qui ne dura qu'une minute, qu'il se perdit cinq à six livres de sang ; il sortoit à gros bouillons de deux artères grosses comme de gros tuyaux de plumes à écrire, qui partoient de l'épine du dos : le sang avoit tant de force, qu'il rompit le fil de la ligature. Les veines donnerent peu de sang qui s'arrêta avec facilité. Le malade débarrassé de sa besace, fut en même tems guéri d'une douleur habituelle qu'il ressentoit au sein & aux genoux : les suites de l'opération ont été des plus heureuses : il n'a eu de fièvre que les quatre à cinq premiers jours : la plaie est sur le point d'être cicatrisée. Cet homme est d'un tempérament gai, robuste ; ce qui n'a pas peu contribué à accélérer sa guérison. La tumeur a été ouverte en plusieurs endroits ; je n'y ai rien trouvé de particulier.



O B S E R V A T I O N

Sur une Balle qui est restée deux ans dans la substance du cerveau d'un soldat, sans y produire d'accident, mais qui à la fin cependant lui causa la mort ; par M. VOLAIRE, chirurgien major du régiment de Vexin.

Le nommé Raphaël Tabarié, soldat de la compagnie de Tournon, reçut, le 21 Juin 1761, un coup de pistolet d'un dragon de la légion Britannique : il servoit alors dans les volontaires de S. Victor. Le coup porta à la partie supérieure de la tempe droite & fit un fracas considérable. Les chirurgiens qui l'avoient pensé, ont toujours cru que la balle étoit sortie ; ils lui avoient tiré, dans l'espace de quarante jours que durerent ces pensemens, onze esquilles que ledit soldat me fit voir, lorsqu'il fut guéri & qu'il vint rejoindre le régiment, m'assurant qu'il n'avoit éprouvé aucun accident pendant tout le tems de sa cure. Il a continué, depuis ce tems-là, son service jusqu'au premier Octobre dernier qu'il tomba malade au quartier. Je fus le voir ; il se plaignoit d'une douleur très-vive à la tempe gauche & dans l'oreille. Après l'avoir bien examiné, je le fis saigner, & lui fis appliquer un cataplasme, pour cal-

554. OBS. SUR UN PISTOLET.

mer sa douleur , renvoyant au lendemain à examiner la chose plus en détail. On vint m'appeler dans la nuit , en me disant que ce soldat se mourroit , s'étant donné , à plusieurs reprises , la tête contre la muraille ; je m'y transportai sur le champ , & j'y arrivai comme il expiroit. Le lendemain , je fis l'ouverture de sa tête ; j'y trouvai la moitié d'une petite balle logée dans la substance du cerveau. Il est bien surprenant qu'une substance si molle ait pu supporter , pendant deux ans & demi , la présence de ce corps étranger sans accident ; mais il est plus surprenant encore , que ce corps étranger ait produit une mort si prompte au bout de ce- tems.

O B S E R V A T I O N

*Sur deux Tumeurs & un ulcere écrouelleux ,
guéris par les pillules de ciguë ; par
M. MUTEAU , DE ROQUEMONT ,
maître en chirurgie & accoucheur à Mor-
tagne au Perche.*

Le fils d'un nommé Billot , journalier , âgé de six ans , & attaqué , depuis long-tems , des écouelles , me fut adressé , après qu'on eut épuisé sur lui tous les remèdes usités en pareils cas. Je lui trouvai un gonflement squirreux aux glandes parotides & maxillaires , & un ul-

cere dans l'articulation du bras droit qui étoit très-gonflé ; il étoit , avec cela , dans un véritable état de marasme. Je crus que c'étoit le cas d'employer les pillules de ciguë ; en conséquence , je lui en fis commencer l'usage que je portai peu à-peu jusqu'à la dose d'un gros par jour , dans l'espace de six mois ; je lui faisois , outre cela , appliquer de la ciguë en forme de cataplasme ; & je le purgeois , tous les douze jours , avec huit grains de la pâte alexitère de Rotrou , qui lui faisoient faire chaque fois sept à huit selles. Le traitement ne présenta rien de singulier ; l'engorgement des glandes se dissipà peu-à-peu. Au bout de six mois , je crus devoir diminuer peu-à-peu la dose des pil-lules que je lui fis continuer encore pendant deux mois , au bout desquels il fut parfaitement guéri. Cette cure s'est soutenue depuis le mois de Février 1763 , jusqu'à présent.

O B S E R V A T I O N S

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

A N N É E 1729.

HIVER. Le froid a été plus long qu'en 1709 , mais moins fort de cinq degrés ; il a

duré depuis l'automne jusqu'au 4 Mai ; à la vérité, il n'a pas toujours été de la même force, mais il persistoit, & il étoit toujours accompagné d'une bise très-froide. Cette continuité de froid & de bise, produisit beaucoup de rhumes, de pleurésies, la plupart très-dangereuses, & quantité de fièvres intermittentes & continuées. Il y eut aussi des gens de toutes sortes d'âge, attaqués d'apoplexie. Vers la fin de cette saison, les hôpitaux furent chargés d'un grand nombre de scorbutiques.

PRINTEMPS. L'opiniâtreté & la longueur du froid, qui dura jusqu'en Mai, rendit très-fréquentes & très-dangereuses les pleurésies & les péripneumonies ; elles faisoient périr presque tous ceux qui en étoient attaqués, lorsqu'on avoit négligé les premiers jours de la maladie ; mais lorsque le médecin étoit appellé, dès le commencement, il guérissoit la plus grande partie de ses malades, s'il avoit soin de prescrire, dès le premier jour, deux ou trois saignées, de les réitérer le second jour, d'employer en même tems une boisson délayante très-copieuse, une potion huileuse & vulnéraire, où quelquefois on ajoûtoit quelques grains de tartre stibié, de faire appliquer des fomentations émollientes sur le côté affecté, & de faire prendre beaucoup de lavemens. Par ce traitement continué exactement jour & nuit,

pendant trois jours, le malade avoit presque toujours assez de rémission dans le pouls, pour permettre de lui faire prendre, dès le quatre de sa maladie, en deux verres, manne & cassé, de chaque une once avec deux ou trois grains de tartre stibié : malgré les évacuations que procuraient ordinairement ce purgatif, tant par haut que par bas, il arrivoit souvent que la fièvre & le point de côté reparoisoient avec plus de force ; il falloit pour lors avoir recours à la saignée, la répéter même suivant les circonstances, sans discontinuer pour cela les lavemens, les boissons, potions, &c. Quelques purgatifs réitérés,achevoient de terminer la cure : cependant la plus grande partie des malades eut besoin, dans la convalescence, de faire usage du lait d'ânesse ou de vache, coupé avec quelque infusion légèrement vulnéraire. Le sang, que l'on tiroit aux malades, étoit fort coëneux, & ne changeoit point de nature, quelque nombreuses que fussent les saignées. Dans le même tems, le scorbut obligea l'Hôtel-Dieu de Paris, d'ouvrir l'hôpital S. Louis.

ÉTÉ. L'été fut mêlé de chaleurs vives, interrompues par des froids vifs & subits, occasionnés par un vent de Nord, qui régnoit, depuis un an, avec peu d'interruption ; aussi vit-on toujours beaucoup de malades attaqués de pleurésies, de rhumes

558 O B S E R V A T I O N S

& de catarrhes. Il y eut aussi des fiévres ardentes, avec des redoublemens réguliers, quelques fiévres malignes : dans tous ces cas, il falloit beaucoup saigner, sur tout du bras ; car la viscosité des humeurs, & particulièrement de labile, rendoit les saignées du pied souvent dangereuses, par l'engorgement qu'elles excitoient dans les viscères du bas-ventre : aux saignées plusieurs fois répétées il falloit joindre une boisson abondante, plus ou moins incisive, des potions qui remplissent les mêmes indications ; lorsque la bile commençoit à couler, des purgatifs réitérés terminoient la guérison ; mais la convalescence étoit longue, & souvent sujette à récidive, lorsque le malade faisoit quelque imprudence, même la plus legere.

Le scorbut étoit moins violent, & l'on ferma l'hôpital S. Louis, dans le mois de Septembre.

AUTOMNE. Il y eut quelques petites véroles, en général, peu fâcheuses ; les fiévres ardentes & malignes, accompagnées de délire, & d'une grande difficulté de respirer, furent plus communes ; ces maladies étoient longues, opiniâtres ; elles firent cependant périr peu de monde, lorsqu'elles furent bien traitées.

Les toux, catarrhes & péripneumonies continuoient, & attaquaient indistinctement des gens de tout âge.

Plusieurs personnes périrent d'apoplexie, sans être soulagées par aucun remede.

ANNÉE 1730.

HIVER. Les toux violentes, les pleurées, les péripneumonies & les catarrhes continuoient à régner. Ce qui réussit le mieux, fut la saignée répétée, sur-tout au commencement des maladies, des tisanes bêchiques incisives.

Plusieurs personnes périrent tout-à-coup de catarrhes suffoquans, & d'apoplexie; les remedes, quoique faits à tems, ne furent presque d'aucune utilité; quelques malades cependant, mais en très-petit nombre, échapperent & se tirerent d'affaire; d'autres survécurent, mais paralytiques.

Il y avoit aussi toujours, mais en moindre quantité, des fiévres ardentes & malignes, dans lesquelles la poitrine étoit toujours affectée, & la plupart des malades crachoiient le sang.

Les toux opiniâtres continuoient, & cette maladie épidémique régnoit non seulement à Paris, mais en France & dans toute l'Europe.

PRINTEMPS. Les toux violentes, les affections de poitrine faisoient toujours du ravage; il y avoit aussi des fiévres malignes & ardentes, accompagnées de délire, & d'intermittence dans le pouls, mais dans toutes,

la poitrine étoit attaquée, la respiration gênée, avec ou sans crachement de sang.

On peut attribuer cette multiplicité de maladies à l'inconstance de la saison, qui varioit à chaque instant.

Le traitement le plus heureux étoit des saignées beaucoup de fois réitérées, & en très-peu de tems; car la plûpart des malades, chez lesquels on négligeoit de les faire, dès le commencement de la maladie, périffoient pour la plûpart. Il falloit aussi, pour pouvoir porter un prognostic plus sûr, faire grande attention à la qualité du sang que l'on tiroit aux malades; lorsqu'il étoit d'un rouge très-vif, & qu'il y avoit peu d'eau, c'étoit presque toujours fait des malades. Un nommé M. *Cresbone*, entr'autres, me fournit la preuve de ce que j'avance, & de ce que j'ai eu occasion d'observer beaucoup de fois: je l'ai choisi par préférence, attendu qu'il m'avoit appellé dès le commencement de sa maladie, & qu'on n'avoit pas perdu un seul instant. Je le fis saigner sept fois, dans les trois premiers jours: j'employai une boisson diaphorétique légèrement incisive, dont il prit beaucoup: son sang étoit rouge & fort sec; il n'éprouva aucun soulagement des saignées, & pérît le sixième jour de sa maladie.

Mais lorsque le sang étoit coëneux, quoiqu'inflammatoire, il y avoit lieu d'espérer la

la guérison du malade ; les saignées répétées un très - grand nombre de fois , toujours cependant en proportion des forces & de la situation du malade , diminuoient les accidens ; le sang changeoit de nature , devenoit moins mauvais. A ces saignées il falloit ajouter une eau de caffé aiguisée de deux ou trois grains par pinte ; le crachement de sang ne devoit point mettre obstacle à l'usage de cette eau de caffé , à laquelle il falloit ajouter souvent un gros de sel de nître : on faisoit prendre , par intervalles , au malade , quelques cuillerées d'une potion légèrement cordiale & vulnéraire ; & lorsque , par ces remedes aidés d'une boisson très-abondante de tisane bêchique , on voyoit couler la bile , alors on purgeoit , avec succès , les malades ; il falloit réitérer plusieurs fois le purgatif. Par ce moyen , les malades guériffoient , mais leur convalescence étoit longue ; sujette à récidives , & presque tous eurent besoin de faire usage du lait , pour rétablir leur poitrine fatiguée par une maladie , qui les mettoit presque tous aux portes de la mort.

Dans le même tems régnoit une fièvre double-tierce continue , dans laquelle la poitrine étoit presque toujours attaquée , & qui avoit souvent des symptomes de malignité ; les remedes qu'il falloit employer , étoient à-peu-près les mêmes , à cette diffé-

562 OBS. SUR LES MALAD. ÉPIDEM;
rence près cependant, qu'après avoir mis
en usage les saignées & les évacuans, il fal-
loit recourir au quinquina uni aux purgatifs,
aux bêchiques ou aux cordiaux, à raison de
l'indication.

Il y eut alors aussi beaucoup d'apople-
xies, la plûpart mortelles, ou suivies au
moins de paralysies.

De plus, il régna, parmi les enfans sur-
tout, beaucoup de fiévres rouges & de rou-
geooles.

ÉTÉ. L'été fut le plus souvent froid, mais
la température de l'air varia beaucoup dans
cette saison. Les rougeoles continuerent; il
y eut beaucoup de fiévres intermittentes,
accompagnées de douleurs violentes à la
tête; les catarrhes, les toux persévererent,
ce qu'on doit sans doute attribuer aux chan-
gemens & aux passages subits du froid au
chaud.

AUTOMNE. Malgré les variations de la
température de l'air pendant cette saison,
il y eut peu de maladies, excepté la petite
vèrole & la rougeole, qui furent fort com-
munes; cette dernière maladie même fut
fort dangereuse chez plusieurs enfans.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
AVRIL 1764.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.			
	À 6 h. du mat. & dénié du froid.	À 2 h. de l'après- midi.	À 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	À midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.	
1	9 $\frac{1}{2}$	8	7	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28	3
2	6 $\frac{1}{2}$	12	8	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$
3	6 $\frac{1}{4}$	15	10	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{3}{4}$	28	4 $\frac{1}{4}$
4	9	16	9	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4	28	3 $\frac{3}{4}$
5	7 $\frac{1}{2}$	14	8	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$
6	6 $\frac{1}{2}$	15	9	28 3 $\frac{1}{4}$	28	27 1 $\frac{1}{2}$	
7	8	12	6 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27	8 $\frac{1}{4}$
8	5	12	6 $\frac{1}{2}$	27 9	27 7	27	5
9	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{4}$	27 2 $\frac{1}{4}$	27	2 $\frac{1}{2}$
10	5	12	6 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{4}$	27 2 $\frac{1}{2}$	27	2 $\frac{1}{4}$
11	5	12	6 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27	7 $\frac{1}{2}$
12	5	12	7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{4}$
13	7 $\frac{1}{2}$	14	5 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27	7 $\frac{1}{2}$
14	4	11	5	27 9	27 9	27	9 $\frac{1}{2}$
15	4	11	4 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8	27	7 $\frac{1}{2}$
16	3 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8	27	8 $\frac{1}{2}$
17	3 $\frac{1}{4}$	7	4	27 8	27 7	27 1 $\frac{1}{2}$	
18	3	10	4	28 3 $\frac{1}{4}$	28	27 1 $\frac{1}{2}$	
19	2	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$
20	4	10 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4	28	4 $\frac{1}{4}$
21	3	11	4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$
22	3	10	4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$
23	3 $\frac{1}{2}$	12	7	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$
24	5	16	9 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$
25	7 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28	1 $\frac{1}{2}$
26	6	10	4	27 1 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	
27	3 $\frac{1}{2}$	11	5	27 10	27 10	27 10	
28	5	13	9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	
29	9	13 $\frac{1}{2}$	9	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	
30	7 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{3}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{4}$	

ETAT DU CIEL.

heures du mois.	Le Matin,	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. pl. cont.	O-N O. pl. contin.	Pluie contin.
2	N. couvert.	S. nuag.	Couvert.
3	S. cou. nuag.	S. couv. pet. pluie.	Couvert.
4	N O. couv. nuag.	N. beau.	Beau.
5	N. couv. b.	N. beau.	Beau.
6	N nuag.	N E. couv. pet. pluie.	Couvert.
7	N - O. pluie contin.	O - N - O. pl. contin.	Nuages.
8	N-O. nuag.	S. couvert.	Couvert.
9	S. pl. gr. v. nuag. f. ond.	S-S-O. gr. v. nuag. f. ond.	Couvert.
10	S S O. nuag. couv. pluie.	S - O. nuag. f. ondée.	Couvert.
11	S O. cou. pl.	S - O. nuag. ond. beau.	Beau.
12	O-S-O. nuag. vent. ondée.	O-S-O. vent. nua. ond.	Nuages.
13	O. nua. pl. v.	N - O. vent. nua. f. ond.	Couvert.
14	N-O. b. nua.	N-O. nuag.	Nuages.
15	O. b. v. nua.	S-O. vent.	Couvert.
16	N - O. pluie.	N - O. pluie.	Pluie.
17	S-E. couv. pluie cont.	S - O. gr. v. pluie.	Couvert.
18	O. fer nua.	O-N-O. nua. pluie.	Gr. v. gr. pl.
19	N-N-O. b. n.	N-N-O. nua.	Couvert.
20	N - N - O. b. couv. pet. pl.	N-N-O. b.	Beau.

ETAT DU CIEL.

Le Matiné.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
21 N. beau.	N. b. nua. b.	Serein.
22 N-N-E. b. vent.	N-N-E. v.b. serein.	Serein.
23 N-E. serein.	N-E. serein.	Serein.
24 N-E. serein.	N-E. serein.	Serein.
25 N-E. fer. b.	N-N-O. b.v.	Vent. nuag.
26 N-N-O. b. nua. v. ond.	N-O. pluie. vent. nuag.	Beau.
27 O. b. nuag. ond.	O-N-O. nua.	Couvert.
28 S-S-O. c. pl.	S-O. pl. con.	Couvert.
29 S-S-O. cou	S-S O. couv.	Couvert.
30 S-S-O. n. pl.	S-O. couv.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce même terme: la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $2\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $14\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

3 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

1 fois du S-E.

4 fois du S.

5 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

N n iij

566 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 5 fois de l'O.
4 fois de l'O-N-O.
7 fois du N-O.
4 fois du N-N-O.

Il a fait 9 jours beau.
5 jours serein.
8 jours du vent.
20 jours des nuages.
18 jours couvert.
18 jours de la pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1764.

Les maladies qu'on a observées le plus communément pendant ce mois, ont été des fièvres intermittentes & des petites véroles. Les premières ont pris le plus souvent le type de tierces & de doubles tierces, Les remèdes qui ont le mieux réussi, après qu'on a eu fait précéder les remèdes généraux, ont été les apéritifs salins, unis aux décoctions des plantes amères. Lorsqu'on débutoit par le quinquina, on s'exposoit aux récidives : cependant il est arrivé dans quelques personnes, que la violence des accès a obligé de recourir d'abord à ce spécifique ; mais lorsqu'ils ont été calmés, il a fallu reyenir aux apéritifs & aux plantes amères,

Les petites véroles ont continué à être assez bénignes pendant tout ce mois ; on en

a cependant vu quelques-unes se compliquer avec des fiévres d'un mauvais caractère, qui ont rendu le traitement plus difficile. Malgré cela, peu de personnes en sont mortes.

On a encore vu, pendant ce mois, un assez grand nombre d'appoplexies, & beaucoup de rhumes & de catarrhes.

LIVRES NOUVEAUX.

Recueil des Mémoires les plus intéressans de chymie & d'histoire naturelle, contenus dans les Actes de l'académie d'Upsal & dans les Mémoires de l'académie royale des sciences de Stockholm, publiés depuis 1720 jusqu'en 1760 ; traduits du latin & de l'allemand. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1764, *in-12*, deux volumes. Prix relié 4 livres 10 sols.

Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres ; par M. *Bilguer*, chirurgien général des armées du roi de Prusse ; traduite & augmentée de quelques remarques ; par M. *Tiffot*, D. M. &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1764, brochure *in-12* de 150 pages. Prix 1 livre 16 sols.

» L'extrait de la Dissertation dont je publie actuellement la traduction, dit M. *Tiffot* dans sa préface, » m'en avoit

» donné une très-haute idée ; mais en la lisant , je la trouvai encore meilleure que je ne l'avois cru. Elle me parut un ouvrage de chirurgie le plus utile & le mieux fait.... » Nous ne doutons point que les gens de l'art ne confirment ce jugement de l'homme célèbre à qui nous devons cette traduction , & qu'il n'ait la satisfaction qu'il paroît désirer , *d'avoir contribué à accré-diter la doctrine contenue dans cet excel-lent livre , & à déterminer le grand nom-bre de chirurgiens qu'il met en état de pou-voir en profiter , à abandonner la cruelle & meurtrière méthode de l'amputation , pour suivre celle que M. Bilguer propose.* On a cru jusqu'à présent , que l'amputation étoit le seul moyen efficace de remédier aux maux suivans. 1^o *La gangrene & le sph-œle qui détruisent un membre jusqu'à l'os ;* 2^o *un tel délabrement dans un membre , soit fracture ou laceration qu'on ait tout lieu de craindre les accidens les plus cruels , la gan-grene & la mort ;* 3^o *une forte contusion de toutes les parties molles , qui a en même tems brisé les os ;* 4^o *les blessures des grands vaisseaux qui portent le sang à un membre , soit qu'on croie ne pouvoir pas arrêter le sang autrement , soit qu'on craigne que le membre ne périsse par le manque de nourriture ;* 5^o *une carie dans les os , qu'on croit incu-table ;* 6^o *enfin un cancer qui ronge un*

partie. M. Bilguer démontre que, dans tous ces cas, non-seulement l'amputation n'est pas le seul moyen qu'on puisse employer, mais qu'il n'est pas même le plus efficace : il prouve qu'il y en a de beaucoup plus sûrs, & il les indique. M. Tiffot a orné sa traduction de notes très-intéressantes & telles qu'on avoit lieu de les attendre d'un homme aussi éclairé que lui.

Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives, dans lequel on concilie les loix civiles avec celles de l'oeconomie animale ; par M. *Louis*, professeur royal de chirurgie, censeur royal, chirurgien consultant des armées du roi, &c. A Paris, chez *Cavelier*, 1764, brochure *in-8°*. de 92 pages.

Dissertation sur les dépôts du sinus maxillaire ; par M. *Bourdet*, dentiste du roi, chirurgien ordinaire opérateur de S. M. A Paris, chez *J. Th. Hérisson*, 1754, brochure *in-12* de 46 pages.





T A B L E.

<i>EXTRAIT des Familles des Plantes.</i> Par M. Adanson.	Page 483
<i>Observation sur un Cancer guéri par l'extraie de cigüe.</i> Par M. Larrouture, médecin.	502
<i>Sur une colique opiniâtre, guérie par les purgatifs.</i> Par M. Planchon, médecin.	510
<i>Lettre de M. Bouillon, médecin, à M. Roux.</i>	527
<i>Extrait de quelques Lettres sur les Poudres d'Ailhaud.</i>	531
<i>Lettre de M. de la Maziere, sur le même sujet.</i>	542
<i>Observation sur une Tumeur squirrheuse, extirpée par M. Icart, chirurgien.</i>	551
<i>Sur une balle restée deux ans dans la substance du cerveau d'un soldat. Par M. Volaite, chirurgien.</i>	553
<i>Sur deux Tumeurs & un Ulcere écrouelleux, guéris par l'extraie de cigüe. Par M. Muteau de Roquemont, chirurgien.</i>	554
<i>Observations sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1719.</i>	555
<i>Année 1730.</i>	558
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1764.</i>	563
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1764.</i>	566
<i>Livres nouveaux.</i>	567

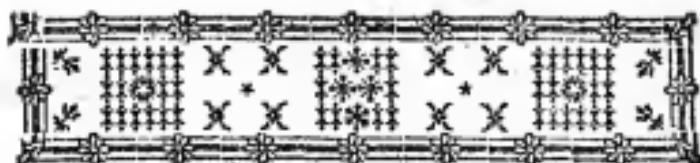


TABLE GÉNÉRALE *DES MATIERES*

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1764.

LIVRES ANNONCÉS.

MÉDECINE.

<i>ELÉMENS de la Physiologie du corps humain.</i> Par M. Albert de Haller, tome V. Page	478
<i>Les Opuscules du même, tome I.</i>	479
<i>Eureennes salutaires.</i>	191
<i>Dictionnaire portatif de médecine, &c.</i> Par M. La- voisien.	190
<i>Méthode curative employée dans l'hôpital de Pra- tique de Vienne.</i> Par M. de Haen, tome III.	478
<i>Réflexions générales sur Minorque.</i> Par M. Passe- rat de la Chapelle.	287
<i>Traité des affections vaporeuses des deux sexes.</i> Par M. Pomme, fils.	189
<i>Le Conseil de la raison, ou Lettre sur l'inocula- tion de la petite vérole.</i>	89
<i>L'inoculation terrassée par le bon sens.</i>	Ibid.
<i>Dissertation sur la petite vérole & l'inoculation.</i>	89

572 TABLE GENERALE

<i>Observations sur la petite vérole naturelle & artificielle.</i> Par M. Vernage.	90
<i>Nouveaux Eclaircissements sur l'inoculation de la petite vérole.</i>	Ibid.
<i>L'Histoire des hôpitaux de Londres, destinés à recevoir les pauvres attaqués de la petite vérole & à l'inoculation.</i>	93
<i>Examen de l'inoculation.</i> Par M. Dorigny.	287
<i>Lettre à M. ** contre l'inoculation.</i> Par M. de Saint.	382
<i>Observations sur la nature, les causes & les effets des épidémies varioliques.</i> Par M. David.	472
<i>L'Inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres.</i> Par M. le Hoc.	474
<i>Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'inoculation.</i> Par M. Gatti.	477
<i>Recherches sur la maniere d'agir de la saignée.</i> Par M. David.	479
<i>Mémoire contre la légitimité des naissances présentes tardives.</i> Par M. Louis.	569

CHIRURGIE.

<i>Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres.</i> Par M. Bilguer; traduite par M. Tiffot.	567
<i>Dissertation sur les dépôts du sinus maxillaire.</i> Par M. Bourdet.	569
<i>La Jurisprudence particulière de la chirurgie.</i> Par M. Verdier.	471

CHYMBIE ET PHARMACIE.

<i>Manuel de Chymie.</i> Par M. Baumé.	189
<i>Recueil de Mémoires de Chymie & d'Histoire naturelle.</i>	567
<i>Dispensaire pharmaceutique universel.</i> Par M. Triller.	381
<i>Formules de médecine pour le grand Hôtel-Dieu de Lyon.</i> Par M. Garnier.	478

DES MATIERES. 573

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle.</i> Par M. Valmont de Bomaire.	382
<i>Familles des Plantes.</i> Par M. Adanson.	381

EXTRAITS DE LIVRES.

<i>Discours sur les Epidémies d'Hipocrate.</i> Par M. Delmars.	99
<i>Examen de l'inoculation.</i> Par M. Dorigny.	309
<i>Réflexions sur l'île Minorque.</i> Par M. Passerat de la Chapelle.	387
<i>Institutions de Chymie.</i> Par M. Spielman.	3
<i>Manuel de Chymie.</i> Par M. Baumé.	195
<i>Dictionnaire universel raisonné d'Histoire naturelle.</i> Par M. Valmont de Bomaire.	396
<i>Familles des Plantes.</i> Par M. Adanson.	483

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Observation sur un agneau monstrueux.</i> Par M. Bourgeois.	264
<i>Nouveau Système sur la cause de l'évacuation périodique du sexe.</i> Par M. le Cat.	309
<i>Observation singulière sur une fille sans langue, qui parle & qui chante.</i> Par M. Saulquin.	348
<i>Lettre de M. Bouillon à l'auteur du Journal.</i>	528
<i>Méthode curative de la colique de Poitou végétale.</i> Par M. Bonté.	15
<i>Suite.</i>	106
<i>Suite.</i>	204
<i>Observation sur une colique de peintre.</i> Par M. Vaunier.	214
<i>sur une colique guérie par les purgatifs.</i> Par M. Planchon.	520
<i>Observation sur une paralysie de la vessie, guérie par l'injection des eaux de Lamalou en Languedoc.</i> Par M. Mazars de Cazeles.	46

574 TABLE GENERALE

<i>Observation sur un sphacele produit par une frayeur;</i>	
Par M. de la Brouffe.	17
— sur une perte de mémoire. Par M. Guillameau.	61
— sur une maladie de l'oreille. Par M. Bertrand.	150
<i>Lettre de M. Planchon sur un homme mort d'une maladie vermineuse.</i>	238
<i>Observation sur une maladie convulsive.</i> Par M. O. Connell.	335
— sur une goutte-sereine, produite par une colique & guérie par l'émettique. Par M. Fabre.	346
<i>Observations sur la Catalepsie.</i> Par M. Postel de Francierres.	407
— sur l'Hydropisie du péritoine. Par M. Darluc.	430
— sur les Vers cucurbitains. Par M. Confolin.	445
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747.</i>	
<i>Années 1721.</i>	75
1722.	176
1723.	177
1724.	266
1725.	364
1726.	367
1727.	455
1728.	459
1729.	555
1730	559
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1763.</i>	82
<i>Décembre 1763.</i>	185
<i>Janvier 1764.</i>	278
<i>Février 1764.</i>	376
<i>Mars 1764.</i>	468
<i>Avril 1764.</i>	566

DES MATIERES. 579

<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i> Par M. Boucher.	
Octobre 1763.	87
Novembre 1763.	188
Décembre 1763.	280
Janvier 1764.	276
Février 1764.	469
<i>Observation sur le Lilium de Paracelse.</i> Par M. Monnet.	
	157
<i>Expériences sur les eaux minérales vitrioliques.</i>	
Par M. Capelle.	161
<i>Précis de l'examen chymique des eaux de Bar & de Beaujolais en Auvergne.</i> Par M. Monnet de Champeix.	
	420
<i>Observation sur les bons effets du quinquina dans une petite vérole gangreneuse.</i> Par M. Hazon.	
	342
— sur un cancer au nez, compliqué avec des tubercules suppurrés aux poumons, guéri par l'extrait de cigüe.	
Par M. Larrouture.	502
<i>Extrait de quelques lettres concernant les poudres d'Ailhaud.</i>	
	531
<i>Lettre de M. de la Maziere sur le même sujet.</i>	
	542

C H I R U R G I E.

<i>Observations sur la nécessité d'ouvrir promptement les dépôts critiques de la petite vérole.</i> Par M. Miollis.	
	66
<i>Observation sur la verge d'un enfant de neuf mois, mangée par un chien.</i> Par M. Celliez.	
	169
<i>Histoire d'un polype de la matrice.</i> Par M. Martin.	
	246
<i>Observation sur une plaie contuse avec gangrene de tout le scrotum.</i> Par M. Bourienne.	
	250
— sur une hernie crurale avec gangrene.	
Par M. Terlier.	256
— sur une hernie avec étranglement & gangrene, guérie par la nature.	
Par M. Lottinger.	352

576 TABLE GENER. DES MAT.

<i>Observation sur des contusions au bas-ventre.</i> Par M. Leautaud.	355
— — — <i>sur une plaie de poitrine.</i> Par M. Martin.	358
— — — <i>sur un enfant qui est resté dix heures pris par le col au passage.</i> Par M. Leautaud.	361
— — — <i>sur une fracture compliquée de la jambe.</i> Par le même.	450
— — — <i>sur un sarcome grêle.</i> Par M. de Glatti-gny.	453
— — — <i>sur une tumeur squirrheuse d'une grosseur énorme, extirpée par M. Icart.</i>	551
— — — <i>sur une balle restée deux ans dans la substance du cerveau d'un soldat.</i> Par M. Volaire.	553
— — — <i>sur deux tumeurs & un ulcere écroutelé, guéris par l'extrait de ciguë.</i> Par M. Muteau de Roquemont.	554

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Observations météorologiques faites à Paris.</i>	82
— 183 — 275 — 373 — 465. —	563
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i> Par M. Boucher.	86—186—279—377—469.

AVIS DIVERS.

<i>Prix proposé par l'académie royale de chirurgie de Paris.</i>	282
<i>Prix proposé par la société royale d'agriculture de Paris.</i>	284
<i>Avis sur l'Histoire des Plantes de la Lorraine.</i> Par M. Buchoz.	286
<i>Cours de Physique.</i>	383

APPREBATION.

<i>J'A: lu, par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juin 1764. A Paris, le 20 Avril 1764.</i>	
--	--

POISSONNIER DESPERRIERES.